This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580323 3

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

COMPLET

IX

CATILINA

LA JEUNESSE DES MOUSQUETAIRES

LES MOUSQUETAIRES

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

THÉATRE COMPLET

DE

ALEXANDRE DUMAS

Poissy. — Typ. et stér. de A. Bouret.

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

NEUVIÈME SÉRIE

CATILINA

LA JEUNESSE DES MOUSQUETAIRES

LES MOUSQUETAIRES

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

Tous droits réservés

- 16953 -

ASTOR LIBRARY
JUN
7
1893
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

CATILINA.

DRAME EN CINQ ACTES, EN SEPT TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 14 octobre 1848.

DISTRIBUTION

CATILINA	MM.	MÉLINGUE.
CÉSAR		FECHTER.
CLINIAS		LACRESSONNIÈRE.
LUCULLUS		DUPUIS.
CICÉRON		SAINT-LÉON.
VOLENS		CRETTE.
AUFÉNUS		BONNET.
MARCIUS NÉPOS		CASTEL.
SYLLA		GEORGES.
GORGO		BARRÉ.
CICADA		COLBRUN.
CATON		BOILEAU.
STORAX		BOUTIN.
CURIUS		GASPARI.
UN PÉDAGOGUE		CHARLES.
CHRYSIPPE		HENRI.
RULLUS		FRÉDÉRIC.
LENTULUS		PEUPIN.
CÉTHÉGUS		BEAULIEU.
CAPITO		GEORGES.
CHARINUS	Mmes	REY.
MARCIA		LACRESSONNIÈRE.
AURELIA ORESTILLA		PERSON.
FULVIE		HORTENSE JOUVE.
NIPHÉ		GÉNOT.
NUBIA		DEVAL.

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

La maison de Marcius Salvénius. — L'atrium, ouvert sur l'impluvium. Devant la porte, un lit funéraire; aux quatre coins, quatre Esclaves : l'un Gaulois, l'autre Africain, le troisième Mède et le quatrième Grec. Sur le lit, Marcius couché: costume de tribun des soldats, soixante ans, barbe blanche, couronne de laurier sur la tête, branche de laurier à la main. En avant du lit, l'eau lustrale dans une urne d'argent, avec un rameau de cyprès trempant dans l'eau. A droite, à l'entrée de la porte, une fontaine; à gauche, l'autel des dieux, sur lequel brûlent des parfums.

—

SCÈNE PREMIÈRE

NIPHÉ, MARCIUS NÉPOS, AUFÉNUS, AMIS, ESCLAVES.

Les Amis du Mort entrent lentement et se rangent aux deux côtés du lit. Ils se saluent.

NIPHÉ.

Entrez, seigneurs; quoique ce soit aujourd'hui la mort qui veille à la porte, la porte vous est ouverte. Soyez les bienvenus.

AUFÉNUS.

Bonjour, cher Marcius Népos. Quelle douleur pour moi qui viens justement de Marseille pour assister au deuil de votre famille!

MARCIUS NÉPOS.

Vous arrivez?

AUFÉNUS.

Ce matin, et j'accours, comme vous voyez. (Le prenant à part, et lui montrant Niphé.) Quelle est cette femme qui fait les honneurs de la maison?

MARCIUS NÉPOS.

C'est Niphé, une esclave thessalienne, que mon frère a affranchie voilà déjà quinze ans. Mon frère l'aima beaucoup quand elle était jeune, elle aima beaucoup mon frère quand il devint vieux. C'est une assez bonne créature pour une sorcière.

AUFÉNUS.

Elle est sorcière?

MARCIUS NÉPOS.

Oui, puisqu'elle est Thessalienne... Ce sont même ses philtres et ses breuvages qui ont soutenu mon frère pendant ses trois dernières années. Le pauvre Marcius, vous le savez, était un corps usé par les blessures et par la fatigue.

AUFÉNUS.

Alors, elle a rendu de grands services à votre frère, et, par conséquent, à vous?

MARCIUS NÉPOS.

Oui, et je saurai ce que ses services me coûtent, lorsqu'on ouvrira le testament de Marcius. (A différents personnages nouveaux.) Salut, seigneurs, salut. Rangez-vous au chevet de mon frère.

AUFÉNUS.

Ne savez-vous point à quoi vous en tenir d'avance? Sans être un des sept banquiers que l'on appelle les sept tyrans de Rome, Marcius était riche, riche de son patrimoine, riche du butin fait dans ses campagnes avec Sylla.

MARCIUS NÉPOS.

Oui, vous avez raison, Marcius était riche, riche à deux cents talents cinq à six millions de sesterces; j'en répondrais.

AUFÉNUS.

Eh bien, tout cela vous reviendra, puisque son fils est mort, et que sa fille est vestale.

MARCIUS NÉPOS.

Cela devrait me revenir, en effet; mais, à la mort de mon neveu, Sylla, son vieux général, est venu voir mon frère, pleurer avec lui. Cette marque de sympathie lui a touché le cœur, et l'on m'assure qu'il a fait Sylla son héritier.

AUFÉNUS.

Sylla a pleuré? Croyez-vous aux larmes de Sylla?

MARCIUS NÉPOS.

J'ai un esclave nubien qui m'a dit avoir vu pleurer une fois un crocodile.

AUFÉNUS.

Chut!...

MARCIUS NÉPOS.

Bah! il n'est plus dictateur.

AUFÉNUS.

Non; mais il est toujours Sylla. Puis n'aura-t-il pas l'idée d'assister aux funérailles de son ancien tribun?

MARCIUS NÉPOS.

Sylla le moribond, Sylla le goutteux, Sylla, qui se traîne ou plutôt qui rampe vers sa tombe; Sylla, qui n'est pas venu voir le mourant, viendrait aux funérailles du mort?... Soit, qu'il vienne! Je serai heureux de le revoir, et de mesurer de mes yeux à quelle distance il est du sépulcre.

AUFÉNUS.

Prenez garde, prenez garde, Marcius! le vieux Sylla n'a pas été détrôné, il a déposé le pouvoir de sa propre volonté, c'est-à-dire qu'il s'est coupé les ongles lui-même; croyez-moi donc, il ne se les sera pas coupés trop court.

MARCIUS NÉPOS.

Oh! ma foi, tant pis; au risque du coup de griffe, je me soulagerai le cœur. Ces soldats, voyez-vous, Aufénus, ça n'a plus de parents, ça n'a plus de patrie. Ils ont un drapeau et un général, voilà tout. Mon frère n'est-il pas rentré dans Rome comme les autres, une torche à la main? Il est vrai qu'il s'est retiré lors des proscriptions, il est vrai qu'il a cessé de voir Sylla pendant sa dictature. Je les croyais brouillés. Mais mon neveu Marcius meurt. Sylla calcule que c'est le moment. Il tombe chez le père, au plus fort de sa douleur. « Mon vieux tribun! — Mon vieux général! — Te souviens-tu d'Orchomène? — Te souviens-tu de Chéronée? — Je t'ai sauvé. — Tu m'as sauvé. — Embrassons-nous. » Pouah! je n'aime pas les soldats, moi!... S'il avait laissé sa fortune à cette pauvre Marcia, sa fille, au lieu de la faire entrer au collége des vestales, je ne dirais rien, je ne suis que son frère... Mais me déshériter pour enrichir de deux cents talents, c'est-à-dire d'une obole, cet illustre voleur, ce glorieux assassin, ce goinfre héroïque, qui avait déjà mangé la première partie du monde, et qui allait dévorer la seconde, si les dents, grâce à Jupiter, ne lui eussent manqué au milieu du repas!...

(Un Homme entre et va, au milieu du cortége de Clients, prendre place à la gauche du spectateur; il se traîne, appuyé sur son bâton et sur l'épaule d'un Esclave; on lui approche un fauteuil; cependant il reste debout et écoute Marcius Népos, qui, emporté par la passion, ne l'aperçoit pas.)

AUFÉNUS.

C'est désolant, je l'avoue.

MARCIUS NÉPOS.

Dites que c'est stupide... oui, stupide, en vérité. Voir les bois de mon frère se joindre aux vastes forêts de cet homme, ses cinquante esclaves s'ajouter aux dix mille esclaves du vieux dictateur, ses deux cents talents prendre le chemin d'un coffre-fort qui en contient peut-être deux cent mille. Ah! vieil hypocrite, vieil avare, tu n'en jouiras pas longtemps, voilà ce qui me console. Ah ! tu dois venir aux funérailles de mon frère? Eh bien, moi aussi, j'irai aux tiennes, et, par Pluton, je me charge de l'oraison funèbre.

SCÈNE II

LES MÊMES, SYLLA.

NIPHÉ, s'avançant vers lui.

Seigneur Cornélius Sylla, c'est bien tard.

MARCIUS NÉPOS, se retournant.

Ah !

AUFÉNUS.

Je vous avais bien dit qu'il viendrait.

MARCIUS NÉPOS.

Croyez-vous qu'il m'ait entendu?

AUFÉNUS.

Croyez-vous qu'il soit devenu sourd?

SYLLA, tranquillement.

Bonjour, Niphé.

(Tous saluent profondément Sylla.)

NIPHÉ.

Asseyez-vous, seigneur.

SYLLA, écartant de la main ceux qui l'empêchent de voir le lit funèbre.

Mon pauvre Marcius a donc vécu ?

NIPHÉ.

Hier, il est mort en vous appelant.

SYLLA.

Oui, depuis quelque temps, non-seulement les mourants, mais les morts eux-mêmes m'appellent... Hier, c'était ton maître, Niphé ; avant-hier, c'était mon fils Cornélius...

NIPHÉ.

Votre fils Cornélius!... Vous avez revu votre fils, seigneur?...

SYLLA.

En rêve... Il est venu m'inviter à l'aller rejoindre, lui et sa mère Métella. (Avec un sourire.) Et j'y vais... Mais revenons à ton maître, Niphé. Lui aussi m'a appelé, dis-tu? Pauvre Marcius!

NIPHÉ.

Oui; et, quand la nuit est venue, quand l'obscurité a envahi la chambre, il a cru voir apparaître votre ombre au chevet de son lit... Les mourants ont de telles visions, vous le savez... Alors, il a étendu la main pour serrer la vôtre, tout en murmurant une espèce de reproche.

SYLLA.

Lequel?

NIPHÉ.

« Sylla, a-t-il dit, a craint sans doute que la vue d'un mourant ne portât atteinte à son bonheur. »

SYLLA.

A mon bonheur!... Il y a plus de trois ans que nous ne nous étions vus, et il croyait toujours à ma fortune; il voyait toujours en moi Sylla l'heureux, Sylla l'amant de Vénus, Sylla à qui l'on dérobait un fil de sa toge pour avoir une part de son bonheur... Il ne savait donc pas que, moi aussi, je m'en vais mourant, que je me meurs!...

MARCIUS NÉPOS.

Entendez-vous, Aufénus? il l'avoue lui-même; le froid du tombeau le gagne.

SYLLA.

Marcia est au logis, m'a-t-on dit?

NIPHÉ.

Là, dans sa chambre.

SYLLA.

Niphé, tout le monde est-il réuni?

NIPHÉ.

Oui, seigneur.

SYLLA.

Les parents du mort sont ici?

NIPHÉ.

Nous n'avons d'autres parents que le seigneur Marcius Népos.

SYLLA.

N'est-ce pas lui que je vois là-bas?

NIPHÉ.

Oui, seigneur.

SYLLA.

Appelez Marcia, je vous prie, Niphé.

(Niphé va ouvrir la porte à gauche avec une clef qu'elle porte à sa ceinture.)

AUFÉNUS, à Marcius Népos.

Avez-vous vu comme il vous a regardé? Il a l'œil encore bien mauvais.

MARCIUS NÉPOS.

Vous savez bien que, chez le serpent, l'œil est la dernière chose qui meure.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARCIA.

Marcia, en entrant, va embrasser son père au front, puis elle revient sur le devant de la scène.

SYLLA.

Salut, Marcia! J'aimais ton père...

MARCIA.

Et mon père vous aimait, seigneur.

SYLLA.

Je le sais, il m'a laissé tous ses biens.

MARCIUS NÉPOS.

Par Hercule! je ne m'étais donc pas trompé.

MARCIA.

C'est là, seigneur, une preuve de respect et non point d'affection.

SYLLA.

Qu'elle soit d'affection, comme je le crois, ou de respect, comme tu le dis, Marcia, je ne puis accepter cette preuve.

MARCIA.

Pourquoi donc, seigneur?

SYLLA.

Parce que Marcius n'avait pas le droit de déshériter sa fille, même en faveur d'un ami.

MARCIA.

Seigneur, vous oubliez qu'il n'y a plus d'héritage pour moi en cette vie. J'appartiens corps et âme à la déesse Vesta; un serment me lie qui ne peut être délié que par une autre déesse, la plus puissante de toutes, la Mort!

SYLLA.

Ce n'est pas ce que le pontife me disait ce matin même. Marcia, quel jour es-tu née?

MARCIA.

Le quatrième jour des ides de mars, l'an 662 de Rome.

SYLLA.

Et quel jour entras-tu au collége de Vesta!

MARCIA.

Aux calendes de janvier, l'an de Rome 673.

SYLLA.

Eh bien, il y a une erreur de sept mois et deux semaines. Le collége n'avait pas le droit de te recevoir, Marcia. Tu avais plus de dix ans accomplis lorsque tu fus vouée.

(L'Esclave grec, qui a relevé la tête au commencement de l'observation de Sylla, se détache du lit et écoute.)

NIPHÉ, vivement.

Eh quoi, seigneur! ma chère Marcia serait libre?

SYLLA.

Libre, puisqu'elle n'est pas dans les conditions de la loi.

MARCIA.

Mes vœux?

SYLLA.

Ils seront annulés.

MARCIA.

Mon serment?

SYLLA.

Il sera rompu.

NIPHÉ.

Oh! demeurez encore longtemps Sylla l'heureux, vous qui me faites si heureuse!

(Elle embrasse Marcia.)

MARCIA, la repoussant doucement.

Niphé! Niphé!

SYLLA.

Ainsi, Marcia, te voilà réintégrée dans tous tes droits. Lorsque le temps du deuil sera passé, rappelle-toi donc, si tu vis encore, que tu as en moi un second père.

MARCIA.

Merci, seigneur; mais cela ne peut être ainsi.

NIPHÉ.

Pourquoi?

SYLLA.

Que dis-tu!

MARCIA.

Je dis que, dans deux heures, j'aurai quitté cette maison; que, légitime ou illégitime, la déesse Vesta a reçu mon serment; il fut bon à prononcer, il est bon à tenir.

(L'Esclave va se rasseoir et laisse tomber sa tête dans ses deux mains.)

NIPHÉ, à genoux.

O Marcia! Marcia!

SYLLA.

Je reconnais la probité du père dans la volonté de la fille; mais je te rendrai libre malgré toi, Marcia.

MARCIA.

Non, vous ne ferez pas ce déplaisir aux mânes de votre ami, seigneur; vivant, il voulut me consacrer à Vesta; l'âme survit au corps; mort, il le veut toujours.

SYLLA.

Réfléchis, Marcia! tu es rentrée dans tes foyers, tu as le droit d'y rester; lorsque tu auras quitté le seuil de cette maison et franchi celui du temple de Vesta, il ne sera plus temps. Prends garde aux regrets, Marcia, prends garde!

(Le Grec lève la tête pour écouter la réponse de Marcia.)

MARCIA.

Lorsque je quittai, il y a quatre ans, la maison de mon père pour entrer au collége des vestales, j'avais une colombe que je tenais prisonnière depuis un an seulement; au moment de partir, j'ouvris sa cage, afin de lui rendre la liberté; elle s'envola d'abord joyeuse et disparut; mais, trois jours après, m'as-tu dit, Niphé, elle revint d'elle-même reprendre l'esclavage auquel elle était habituée; car, n'ayant ni père ni mère, elle avait trouvé l'air vide et les bois solitaires. Je suis comme cette colombe, Niphé: Rome est vide, le monde est solitaire pour moi. Je retourne à ma cage; merci, seigneur.

NIPHÉ.

Marcia, je te supplie !

MARCIA.

Quand la cérémonie des funérailles sera terminée, quand vous aurez tous ensemble pris le repas funèbre, et que, moi, je l'aurai pris seule, moi qui n'ai plus le droit de m'asseoir à la table des hommes, alors je rentrerai dans ma chambre pour revêtir mes habits de vestale, et je quitterai la maison.

SYLLA, regardant tour à tour Niphé et le Grec.

Mais tu n'es pas seule au monde, Marcia ; on n'est pas seule quand on est aimée.

(Niphé supplie; l'Esclave cache sa tête entre ses mains.)

MARCIA.

Mon père a commandé, seigneur ; j'obéirai à mon père.

SYLLA.

C'est votre dernier mot, ma fille?

MARCIA.

C'est ma suprême volonté, seigneur.

SYLLA.

Sois respectée, Marcia, dans ta volonté suprême ; mais n'essaye pas de rien changer à la mienne. Je te rends tes biens ; avant ton départ, tu en disposeras à ton plaisir. Tu as un testament à faire, toi aussi, puisque, toi aussi, tu quittes le monde. Tiens, voici l'anneau que ton père m'avait envoyé en signe que j'étais son héritier. Je te le rends.

MARCIUS NÉPOS, à Anténus.

Allons, allons, ma nièce n'est pas un soldat de Sylla, elle... et j'espère qu'elle n'oubliera point sa famille.

SYLLA, à Niphé en lui montrant l'Esclave grec.

Quel est ce jeune homme, là, près du lit funèbre?

NIPHÉ.

Un Grec, nommé Clinias, recueilli tout enfant par mon maître, au milieu du pillage d'Athènes, où son père et sa mère furent tués.

SYLLA.

Et il a souvent vu ta maîtresse, ce Clinias?

NIPHÉ.

Deux fois: la première lorsqu'elle entra au collége, la seconde lorsqu'elle en sortit.

SYLLA.

C'est bien. (Aux Assistants.) Amis, entourons ce cercueil vénérable, et disons au mort les dernières paroles.

(La moitié des Assistants passe derrière le lit funéraire et revient au côté gauche.)

MARCIA.

Merci de l'honneur que vous faites à mon père.

(La nuit vient.)

SYLLA, à haute voix.

Marcius ! Marcius ! Marcius !

TOUS LES ASSISTANTS.

Marcius ! Marcius ! Marcius !

SYLLA.

Il ne répond plus à la voix de son général, celui qui fut le plus brave soldat de nos armées, le meilleur citoyen de nos villes, le seul qui osa porter l'épée dans la redoutable forêt de Delphes, le seul qui osa laisser son épée au fourreau dans Rome, quand, selon sa conscience, Lucius Cornélius Sylla ordonna que toutes les épées fussent tirées. (Il s'arrête épuisé ; des Amis le soutiennent ; il prend la branche du cyprès.) Au revoir, Marcius !

(On jette l'eau lustrale et l'on gagne le fond.)

MARCIUS NÉPOS.

Après l'adieu de Sylla, je sais que tu n'entendras pas le mien, Marcius ; mais n'importe, ton frère Marcius Népos, qui t'aimait sur la terre, qui te respecte au tombeau et qui te reverra au séjour des ombres, te dit adieu ; Marcius Salvénius, adieu !

(Il jette l'eau lustrale sur le cercueil.)

MARCIA.

Et moi aussi, Niphé, je veux dire adieu à mon père. (Elle s'approche, soutenue par Niphé, prend la branche du cyprès des mains de Marcius Népos.) Mon père !... (Sanglotant.) Mon père !...

(Elle se renverse dans les bras de sa Nourrice. Sylla fait un signe ; on enlève le corps. La nuit est tout à fait venue.)

NIPHÉ.

Au retour du Champ de Mars, vous trouverez le festin préparé, seigneurs.

(On entend les trompettes qui sonnent un air funèbre. Quatre Hommes en robe brune, la tête couverte d'un voile brun, enlèvent le corps. Quatre autres

les suivent pour les relayer. Le cortége défile. Un des Hommes à robe brune se glisse entre deux colonnes, et pénètre dans l'atrium. Quand cet Homme est seul, il va droit à la petite table, verse dans l'amphore d'argent le contenu d'un flacon qu'il tire de sa poitrine; puis, se rapprochant de la chambre de Marcia, il écoute si elle est déserte. Le convoi, qui a suivi l'impluvium, reparaît de l'autre côté et s'arrête à la porte de la rue, placée en face de la porte de l'atrium. On dépose le corps. Marcia s'agenouille une dernière fois près de lui. L'Homme à robe brune regarde cette scène à travers les draperies entr'ouvertes.)

SYLLA, de l'autre côté de la cour.

Adieu, ma fille ! rentre chez toi.

(Niphé relève Marcia et la soutient; elles reprennent le chemin de l'atrium.)

NIPHÉ.

Viens !... viens !

(L'Homme cesse de regarder, pousse la porte de la chambre de Marcia, et s'y cache.)

SCÈNE IV

MARCIA et NIPHÉ rentrent.

MARCIA.

Voyons, bonne nourrice, que feras-tu quand je serai partie ?

NIPHÉ.

Que veux-tu que je fasse ? Ton père m'a donné sa petite métairie de Fésules, je m'y retirerai.

MARCIA.

Tu quitteras Rome ?

NIPHÉ.

Ne pas te voir ici, ne pas te voir ailleurs, le supplice est pareil...

MARCIA.

As-tu quelque argent, au moins?

NIPHÉ.

Vingt mille sesterces, à peu près. Je ne suis pas de celles qui amassent les gros pécules.

MARCIA.

Non, tu es trop savante pour être riche. Vous autres Thessaliennes, la science est votre déesse, et non pas la fortune. La richesse que vous poursuivez, c'est la connaissance du passé, c'est la prévision de l'avenir... Tu avais prédit la mort

de mon père, Niphé... Oh ! c'est un don fatal des dieux que de voir ainsi d'avance les malheurs de l'avenir.

NIPHÉ.

Oui, c'est un don fatal quand ces malheurs ne peuvent être évités ; mais, lorsqu'au contraire les dieux permettent que l'avenir nous soit révélé, pour le faire bon, de mauvais qu'il pouvait être, la science augurale est un bonheur divin, une révélation sacrée.

MARCIA.

Hélas ! on ne peut fuir son destin, Niphé, et toutes les révélations ne servent qu'à faire voir aux hommes le précipice dans lequel ils tombent.

NIPHÉ.

Non, non, Marcia ; il y a des malheurs auxquels on peut se soustraire, crois-moi.

MARCIA.

Il fallait, Niphé, écarter la mort du lit de mon père, et je t'aurais crue.

NIPHÉ.

Ne pleure pas la mort de ton père, Marcia.

MARCIA.

Les funérailles de celui qui m'a donné la vie ne sont pas achevées, et tu me dis de ne pas pleurer sa mort !

NIPHÉ.

Je te dis qu'en ce moment même, un nouveau malheur plane sur ta tête.

MARCIA.

Aucun malheur ne peut me toucher en ce moment, où je viens d'éprouver le plus grand de tous.

NIPHÉ.

Il y a des malheurs plus grands que ceux qui nous conduisent à la tombe ; la mort est une des conditions de la vie. Quitte cette maison, Marcia.

MARCIA.

C'est mon intention, mais pas avant d'avoir fait le partage de mes biens ; je te dois une récompense, bonne Niphé.

NIPHÉ.

Tu ne me dois rien ; pars vite.

MARCIA s'approche de la table et s'arrête.

Mais Clinias... pauvre Clinias ! qui, quoique esclave, aimait mon père... Clinias, qui n'a pas quitté son maître un

instant, et qui veillait au pied de son lit, tandis que nous veillions à son chevet...

NIPHÉ.

Laisse-lui deux ou trois poignées d'or sur cette table ; tu ne lui dois pas davantage.

MARCIA.

O Niphé ! te croirais-tu payée de ton affection par deux ou trois poignées d'or ?

NIPHÉ.

Jette toute ta fortune sur cette table, si tu le veux ; mais, par les mânes de ton père, hâte-toi ! hâte-toi !

MARCIA.

Mais, enfin, pourquoi partir?

NIPHÉ.

Je ne sais... J'entends une voix qui me dit : « Qu'elle parte ! qu'elle parte !... » voilà tout...

MARCIA.

Illusion !

NIPHÉ

« Qu'elle parte ! ou malheur ! malheur ! malheur !... »

MARCIA.

Niphé, tu m'effrayes !...

(Elle descend la scène.)

NIPHÉ.

Je te dis que l'heure presse, Marcia ; je te dis que le dieu m'avertit, que le dieu me tourmente ; je te dis qu'il y a un malheur dans la maison... Hâte-toi ! hâte-toi !

(Elle l'entraîne vers la porte.)

SCÈNE V

LES MÊMES, CLINIAS.

Les rideaux s'ouvrent et restent ouverts.

MARCIA.

Rassure-toi, c'est Clinias. Approchez, Clinias.

CLINIAS.

Me voici.

MARCIA.

Tout est donc terminé, là-bas ?

CLINIAS.

Tout.

MARCIA, soupirant.

Hélas ! quoi qu'en dise Niphé, voilà le véritable malheur. Clinias, vous avez tendrement soigné et fidèlement servi Marcius, mon père et votre maître. Vous devez être récompensé.

CLINIAS.

Je devais servir fidèlement mon maître, je devais soigner tendrement votre père... J'ai fait mon devoir, voilà tout.

MARCIA.

Que voulez-vous que je vous donne, Clinias ?

CLINIAS.

Un esclave n'a besoin de rien.

MARCIA.

Le descendant d'une race illustre ne doit point parler comme un esclave : votre aïeul avait été archonte, m'a dit souvent mon père. Demandez, et votre demande vous sera accordée.

CLINIAS.

Eh bien, restez dans la maison de votre père, et gardez-moi près de vous.

MARCIA.

Pauvre Clinias ! tu me demandes la seule chose qu'il me soit impossible de t'accorder ! Je ne suis plus au monde, je suis à Vesta.

CLINIAS.

Alors, je ne demande plus rien.

MARCIA.

Pas même d'être libre?

CLINIAS.

Libre de quoi ?

MARCIA.

De retourner dans ta patrie.

CLINIAS.

Dans ma patrie, où j'ai vu tuer, le même jour, mon père et ma mère, où les pieds des chevaux romains ont dispersé les cendres de mes ancêtres, où je ne retrouverai plus même les ruines de ma maison !... Non, j'ai deux patries, comme tous ceux qui n'en ont plus ; l'une est devenue un désert, l'autre est la maison de Marcius, qui va devenir un désert aussi. Marcius avait été bon pour moi, il me plaignait, il me con-

solait... Vous étiez la fille de Marcius, la reine de cette maison... Marcius est mort, vous partez... De mes deux patries, comme je vous le disais, pas une ne me reste... Faites-moi conduire au marché, faites-moi vendre à un autre maître ; il commandera, et m'épargnera de penser ; et, si j'oublie d'obéir, eh bien, il me tuera, et m'épargnera de vivre.

MARCIA.

Nul ne vous commandera, nul ne vous touchera désormais ; venez ici, Clinias.

CLINIAS.

Me voici !

MARCIA.

A genoux...

CLINIAS.

J'obéis.

MARCIA.

En vertu du droit qui m'a été rendu de faire mon testament, je vous constitue mon héritier, Clinias, et, par conséquent, je vous fais libre.

CLINIAS.

Moi, votre héritier ?...

MARCIA.

Acceptez, faites-moi cette grâce... Vous savez que je puis vous y forcer.

CLINIAS.

Ordonnez...

MARCIA.

Vous donnerez la moitié de l'argent, la moitié des terres, la moitié des vignes, la moitié des bois à mon oncle Marcius Népos... Vous partagerez le reste entre vous et Niphé... Cette maison est à vous. La métairie de Fésules est à elle. Si elle meurt avant vous et sans faire de testament, vous hériterez d'elle ; si vous mourez avant elle et sans faire de testament, elle héritera de vous. Voici l'anneau de mon père en signe que vous êtes mon héritier. (Elle lui donne un petit soufflet sur la joue.) Levez-vous, Clinias, vous êtes libre !

CLINIAS prend l'anneau, le passe à son doigt, se détourne et le baise.

NIPHÉ.

Eh bien ?

MARCIA.

Me voici.

NIPHÉ.

Pars.

MARCIA.

Tu as raison, rien ne m'arrête plus ici. Je romps ce gâteau en regrettant de ne pouvoir le partager avec vous, mais Vesta le défend. Associez-vous donc du cœur à mon dernier repas. Je lève cette coupe et je bois à vous. (Elle boit. — On revient des funérailles. Entrée de quelques Parents.) Niphé, voici nos parents qui rentrent; introduis-les dans la salle du festin, et fais-leur mes remercîments. Puis tu reviendras me chercher et tu me conduiras jusqu'au temple.

NIPHÉ.

A pied?

MARCIA.

Non ; le char de la grande prêtresse doit m'attendre à la petite porte avec le licteur.

NIPHÉ.

J'y vais et je reviens... Mais toi, pendant ce temps...?

MARCIA.

Je reprends mes habits de vestale.

NIPHÉ.

Tu me promets de ne point sortir sans moi?

MARCIA.

Je te le promets.

(Niphé serre les mains de Marcia, puis sort, et ferme les rideaux.)

SCÈNE VI

MARCIA, CLINIAS.

MARCIA.

Clinias, voyez si le char est à la petite porte ; s'il n'était point arrivé, allez au-devant, et pressez les chevaux.

CLINIAS.

Je vous verrai encore une fois, n'est-ce pas ?

MARCIA.

Vous accompagnerez le char jusqu'à la porte du collége... Allez, Clinias, allez.

CLINIAS.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE VII

MARCIA, seule.

C'est étrange !... qu'ai-je donc ? Il me semble que mes yeux se voilent, que mes genoux fléchissent sous moi... C'est Niphé et sa folie... (Elle fait quelques pas.) De noires vapeurs pressent mon front... Dieux bons ! que m'arrive-t-il ?... Ah ! je ne me croyais pas si faible... A moi, Niphé ! à moi, Clinias ! à moi ! à moi !

(Sa voix s'éteint, la porte s'ouvre; l'Homme à la tunique brune sort, enlève Marcia, la porte dans sa chambre et referme la porte juste au moment où Niphé rentre par le fond, et Clinias par le côté.)

SCÈNE VIII

CLINIAS, NIPHÉ.

NIPHÉ.

Clinias !

CLINIAS.

Niphé !

NIPHÉ.

Es-tu déjà de retour?

CLINIAS.

Non; il m'a semblé seulement que Marcia m'appelait. Je n'avais pas encore quitté la chambre voisine, je suis rentré.

NIPHÉ.

Moi aussi, j'ai cru entendre sa voix.

CLINIAS.

Nous nous sommes trompés sans doute. Tout est calme, tout est solitaire.

NIPHÉ.

N'as-tu rien vu d'extraordinaire dans la maison ?

CLINIAS.

Rien.

NIPHÉ.

Pas d'étrangers suspects ?

CLINIAS.

Aucun.

NIPHÉ.

L'orfraie ! entends-tu l'orfraie ?

CLINIAS.

C'est l'oiseau de la mort ! et, il y a une heure, la mort était encore ici, dans cette maison.

NIPHÉ.

Où as-tu quitté Marcia ?

CLINIAS.

Ici.

NIPHÉ.

Quand cela ?

CLINIAS.

A l'instant même.

NIPHÉ.

Elle t'avait donné un ordre ?

CLINIAS.

Celui d'aller voir si le char était arrivé.

NIPHÉ.

Va et reviens.

CLINIAS.

Comme l'éclair.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

NIPHÉ, MARCIA.

NIPHÉ.

Marcia ! Marcia !... tu es dans ta chambre, n'est-ce pas ? Réponds-moi. (Elle veut ouvrir.) Marcia, pourquoi es-tu enfermée ? Marcia, réponds-moi... Marcia !...

MARCIA, de sa chambre.

Ah !

NIPHÉ.

C'est sa voix... Elle a poussé un cri. (Secouant la porte.) A l'aide ! au secours !

SCÈNE X

NIPHÉ, L'INCONNU, sortant de la chambre.

L'INCONNU.

Silence !

NIPHÉ.

Un homme dans le gynécée... Profanation!

L'INCONNU.

La vieille Niphé, l'Argus thessalien... Place, place!

NIPHÉ.

Qu'as-tu fait, misérable ?

(Elle le prend à la gorge.)

L'INCONNU.

Place !

NIPHÉ.

Non, tu ne fuiras point. A l'aide ! au secours !

L'INCONNU.

Ne crie pas.

NIPHÉ.

C'est toi qui es le malheur, c'est toi qui es le crime! (Lui découvrant le visage.) C'est toi qui es Lucius Sergius Catilina !

CATILINA.

Oh! malheur à toi, puisque tu sais mon nom !

NIPHÉ.

Catilina ! Catilina !... au secours !

CATILINA.

Te tairas-tu !

NIPHÉ.

Catilina ! Catilina ! Catilina !...

CATILINA, la frappant de son poignard.

Eh bien, alors...

NIPHÉ.

Ah !

(Elle chancelle.)

CATILINA.

Lâche-moi !

NIPHÉ.

Oui, je te lâcherai, car la mort ouvre ma main. Mais, si tu échappes à la justice des hommes, tu n'échapperas pas à la vengeance des dieux.

CATILINA.

Soit. C'est une affaire entre Némésis et moi. Me lâcheras-tu !

NIPHÉ, se soulevant.

Catilina, tu as semé le sang criminel, tu as versé le sang innocent : par un crime tu as donné la mort, par un crime

tu as donné la vie. Catilina, tout ce que l'avenir te garde de malheurs sortira de cette nuit... Catilina, gare au fils de la vestale !

(Elle tombe.)

CATILINA.

Gare au fils de la vestale ?... Une vestale ne devient pas mère, ou, lorsqu'elle devient mère, on l'enterre avec son enfant !... Le fils de la vestale n'est donc pas à craindre pour moi... Quant au sang, innocent ou coupable, celui qui l'a versé n'a qu'à s'approcher d'une fontaine comme je le fais ; l'eau lave le sang.

(Il se lave les mains à la fontaine. Nuit profonde.)

SCÈNE XI

CATILINA, à la fontaine ; NIPHÉ, mourante ; CLINIAS, entrant.

CLINIAS, du fond.

Oh ! cette fois, je ne me suis pas trompé ; cette fois, j'ai entendu un cri de détresse. C'était la voix de Niphé. (Heurtant le cadavre.) Niphé !...

(Il cherche à la soulever.)

NIPHÉ.

Ah !

CATILINA.

Elle n'est pas morte !...

NIPHÉ.

Clinias...

CATILINA.

Oh !... si elle dit mon nom, il faut que je les tue tous deux.

CLINIAS, à Niphé.

L'assassin !... comment s'appelle l'assassin ?...

NIPHÉ.

C'est... c'est... Ah !...

(Elle expire.)

CATILINA.

Inutile alors...

(Il fuit.)

CLINIAS, apercevant Catilina, sur qui tombe un reflet de la lampe de l'atrium.

Je ne sais pas ton nom ; mais je t'ai vu...

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

Le Champ de Mars. — Au troisième plan à droite, une maison; en face de la maison, le Tibre faisant le coude. Au fond, le mur et la porte Flaminia. A gauche, le tombeau de Sylla, ombragé par un grand pin et par un groupe de cyprès. Au lever du rideau, des Jeunes Gens, dans l'espace compris à droite, s'exercent à la lutte, au saut, au disque, à la balle; c'est un collége de patriciens. A gauche est un groupe de trois personnes couchées au pied du tombeau de Sylla.

SCÈNE PREMIÈRE

VOLENS, CICADA, GORGO, UN PÉDAGOGUE, JEUNES GENS.

LE PÉDAGOGUE.

Allons, la dixième heure est criée. Assez de récréation comme cela. Formez-vous deux par deux, et rentrons à la maison.

CICADA.

Bon! et le Tibre, on ne lui dit donc pas deux mots, aujourd'hui ? nous ne faisons pas un peu comme cela?

(Il imite un homme qui nage.)

LES ENFANTS.

En effet, on nous avait promis le bain pour aujourd'hui.

LE PÉDAGOGUE.

Ce sera pour demain ; à vos rangs !

CICADA.

Et quand on pense que nous sommes dans un pays libre, et qu'on force des citoyens romains à obéir à un méchant pédagogue grec, qu'on en vend de pareils au marché pour cinquante sesterces.

GORGO.

Tais-toi, Cicada.

LE PÉDAGOGUE.

Apprends, drôle, qu'on ne se baigne pas après avoir travaillé comme viennent de le faire ces jeunes seigneurs.

CICADA.

C'est cela, ces jeunes seigneurs, en voilà un travail qu'ils ont fait. Bon ! je me souviendrai de cela. Jouer à la balle, lancer le disque, se donner des crocs-en-jambe, cela s'appelle travailler.

LE PÉDAGOGUE.

Et ce que tu fais là, vautré comme un âne sur le foin, comment cela s'appelle-t-il ?

CICADA.

Cela s'appelle se reposer... Tiens, pourquoi donc que je travaillerais, moi ? est-ce que je suis patricien ? est-ce que je suis chevalier ? est-ce que je suis noble ? C'est bon pour ces paresseux-là, qui ont le temps de suer toute la journée. Eh bien, cela m'est encore égal, que les jeunes seigneurs n'aillent pas à l'eau; mais je veux que le pédagogue y aille. A l'eau, le maître d'école ! à l'eau !

GORGO.

Prends garde ! c'est le pédagogue qui instruit les enfants des sénateurs; il appellera son esclave, et tu te feras rosser, la Cigale !

CICADA.

Rosser, moi ? Allons donc, un citoyen romain ? Je voudrais bien voir un peu cela. A l'eau, le maître d'école ! à l'eau !

TOUS.

Oui, à l'eau ! à l'eau !

LE PÉDAGOGUE.

Holà, Castor !

UN ESCLAVE NOIR accourt avec son fouet.

Me voilà !

LE PÉDAGOGUE, désignant Cicada.

Attrape-moi ce drôle.

CICADA.

Et des jambes ?

LE PÉDAGOGUE.

Allons, courage ! il y a cinq sesterces pour toi, Castor.

CICADA.

C'est pour tout de bon?

LE NOIR.

Tu vas voir.

(Course dans le Champ de Mars. Cicada emploie toutes ses ressources pour échapper, et finit par être pris.)

CICADA, avant qu'on lui ait rien fait.

Oh! la la! oh! la la!

VOLENS, vieux soldat, s'éveillant.

Qu'y a-t-il?

CICADA.

Au secours! au secours!

VOLENS, se levant à demi.

Est-ce qu'on ne va pas me laisser dormir un peu tranquille?

CICADA.

A moi, le vieux! à moi!

VOLENS.

Veux-tu lâcher cet enfant, face de charbon!

CICADA.

Veux-tu me lâcher! A moi, Volens! à moi!

VOLENS, se soulevant.

Attends!

GORGO, le retenant.

Prends garde!

VOLENS.

A quoi?

GORGO.

Prends garde à ce géant, qui t'assommera d'un coup de poing.

VOLENS.

Bah! j'en ai vu, des Africains, en Afrique, et de près, je m'en vante.

GORGO.

Oui, mais tu avais vingt ans de moins.

VOLENS.

C'est vrai.

GORGO.

Et puis il a tort, le petit.

VOLENS.

Il a tort? C'est autre chose... Il paraît que tu as tort, la Cigale; tire-toi de là comme tu pourras.

CICADA.

Comment! tu m'abandonnes?... C'est bien la peine de s'appeler Volens... Comment! vous m'abandonnez, poltrons? Au secours! on m'étrangle!...

LE NOIR.

Qu'en faut-il faire?

LE PÉDAGOGUE.

Puisqu'il aime tant le Tibre, fais-lui prendre un bain.

CICADA.

Au secours! au secours! on me noie!...

VOLENS, faisant un mouvement.

Cependant...

GORGO.

Il sait nager, sois donc tranquille.

LE NOIR, jetant Cicada dans le Tibre.

Bon bain, citoyen romain! bon bain!

CICADA, dans le Tibre.

Ohé! les sénateurs! ohé! les bandes de pourpre! ohé! les laticlaves! les noirs! les pédagogues! les Africains!...

VOLENS, avec mélancolie.

C'est égal, ce n'est pas de ton temps, mon vieux Cornélius Sylla, qu'un de tes vétérans eût été obligé de reculer devant un esclave.

CICADA, reparaissant.

Ni que cet esclave eût jeté à l'eau un citoyen romain, n'est-ce pas, père Volens?

GORGO et LES AUTRES.

L'eau était-elle bonne?

CICADA.

Allez-vous-en jouer, vous autres!... Brrrou!... Un peu de soleil, s'il vous plaît!... Je suis comme Diogène... Un peu de soleil... Merci, Gorgo!

(Il se met au soleil.)

VOLENS.

Mais patience! voilà les élections qui arrivent, on va nommer les consuls. Tel nous dédaigne aujourd'hui comme des mendiants, et prétend que nous devons travailler si nous

voulons vivre, qui viendra demain nous baiser les pieds pour avoir notre voix.

GORGO.

Alors, nous leur dirons : « Nous ne sommes pas des hommes, nous sommes des machines à élections. Voulez-vous être élus, graissez les machines. »

CICADA.

Tu vends ta voix, toi, Gorgo?

GORGO.

Je crois bien! c'est le plus clair du revenu du citoyen romain que sa voix... N'est-ce pas, Volens?

VOLENS.

Nous n'avons plus Sylla pour nous enrichir; il faut bien plumer ce qui nous tombe sous la main. Nous plumons les candidats... un tas de pies et un tas de geais... la monnaie d'un aigle.

CICADA.

Peuh! je ne suis pas fâché que Sylla soit où il est, moi...

VOLENS.

Comment! malheureux...

CICADA.

Mais laissez-moi donc finir, vieux brave! Voici ce que je veux dire : Si Sylla vivait, il ne serait pas mort; s'il n'était pas mort, il ne serait pas enterré; et, s'il n'était pas enterré, nous n'aurions pas cette belle ombre fraîche et noire que fait son tombeau au Champ de Mars, de la huitième à la douzième heure. C'est si bon, l'ombre... quand il y a du soleil!

VOLENS.

Tais-toi, Cicada... Et cependant tu as raison... De Sylla, de ses victoires, de ses bienfaits, il ne nous reste qu'un peu d'ombre fraîche, l'après-midi.

CICADA.

Ainsi passe la gloire... comme aurait pu dire le pédagogue qu'on aurait pu me donner. Est-ce que je l'ai connu, moi, Sylla?

VOLENS.

Quel âge as-tu?

CICADA.

J'aurai seize ans aux prochains consuls, dans deux jours.

VOLENS.

Tu es né justement l'année où son accès le prit, et où il mourut.

CICADA.

Son accès ou son abcès?... Ma mère m'a toujours dit que feu Sylla...

VOLENS.

Ta mère était une Marius, et, comme toutes ces coquines-là, elle dénigrait notre dictateur.

GORGO.

Dites donc, dites donc, père Volens! moi aussi, j'en suis, des Marius. N'en dites donc pas de mal... Marius, voyez-vous, c'était un fier homme.

VOLENS.

Pas de comparaison... Il s'en faut au moins des deux tiers que Marius ait tué autant que Sylla.

GORGO.

Eh! eh! il en a tué pas mal aussi, lui.

VOLENS.

Et les distributions, donc! Est-ce que Marius a jamais donné comme donnait l'autre?... Voyons, toi qui étais pour lui, t'a-t-il jamais fait cadeau d'une maison de ville et de deux maisons de campagne?

GORGO.

Non, je l'avoue.

VOLENS, s'asseyant.

Eh bien, Sylla m'a donné cela, à moi.

CICADA.

Vous avez trois maisons, vous, père Volens?

VOLENS.

Je les ai eues.

CICADA.

Les propriétaires de vos maisons devaient être joliment vexés, dites donc!

VOLENS.

Non; quand Sylla donnait la maison, le propriétaire n'avait plus le droit de se plaindre : on lui avait coupé la parole.

GORGO.

On appelle cela la guerre civile, Cicada.

CICADA.

Tous les combien cela revient-il, les guerres civiles? En a-t-on chacun une dans sa vie?

VOLENS.

J'en ai eu quatre, moi, et j'espère bien, quoi que fasse le Pois-Chiche, que j'en aurai encore une ou deux.

CICADA.

Dis donc, Gorgo, qu'est-ce que c'est que le Pois-Chiche?

GORGO.

Eh! tu le sais bien, c'est ce méchant avocat d'Arpinum, qui dit toujours : « Sénateurs, la justice! sénateurs, l'ordre! »

CICADA.

Ah! oui, Cicéron; je l'ai entendu une fois parler trois heures de suite.

GORGO.

Tu as du courage, toi!

CICADA.

Je m'étais endormi au commencement de son discours. Je ne me suis réveillé qu'à la fin; il avait parlé trois heures; j'ai vu cela au soleil. Eh bien, père Volens, si le Pois-Chiche, comme vous dites, est démoli, si j'ai la chance d'une guerre civile, savez-vous ce que je demanderai, moi? Je ne suis pas ambitieux..

VOLENS.

Que demanderas-tu?

CICADA.

Je demanderai cette maison qui est là sous les arbres. Elle me plaît, elle est postée au coin de la voie Flaminia, qui mène à la campagne. Elle a vue sur le Tibre, elle donne sur le Champ de Mars, je la retiens.

VOLENS, fronçant le sourcil.

Cette maison...

CICADA.

Eh bien, qu'y a-t-il? est-ce que vous en voulez aussi, de cette maison? Mais vous les voulez donc toutes, alors?

VOLENS.

Non, je n'en veux pas. C'est une maison maudite.

CICADA.

Bon! vous voulez déjà me dégoûter de ma propriété.

VOLENS.

Maudite pour moi, je m'entends. C'est dans cette maison que mon pauvre général a ressenti les premières atteintes du mal dont il est mort, il y a seize ans aujourd'hui.

CICADA.

Et que venait-il faire dans cette maison ?

VOLENS.

Il venait à l'enterrement du père de cette vestale qui fut condamnée par Cassius Longinus pour être devenue mère.

GORGO.

Marcia ? Je l'ai vu enterrer vive.

VOLENS.

Eh bien, c'était la fille du tribun Marcius.

CICADA.

Raison de plus; je ne serais pas fâché d'avoir la maison d'une vestale, moi.

VOLENS.

Soit; au premier mouvement, viens me trouver, je te ferai travailler, et tu gagneras la maison.

(On ouvre la porte.)

CICADA.

Tiens, il paraît qu'elle est habitée, ma maison.

SCÈNE II

LES MÊMES, CLINIAS, CHARINUS, MARCIA, sortant de la maison ; puis SYRUS.

MARCIA, en longue stole, le visage presque voilé.

Mon fils, voici la couronne.

CHARINUS s'avance seul vers le tombeau. Il accroche la couronne à l'un des angles et s'incline.

Divin Cornélius, bienfaiteur de ma famille, reçois cette couronne funèbre que, tous les ans, à pareil jour, je viens déposer sur ton tombeau. Tu sais, divin Sylla, qu'à l'époque où j'étais éloigné de Rome, que même au temps où j'habitais Athènes avec mon père Clinias, je m'associais par la prière à cette pieuse offrande que ma mère alors te vouait à ma place. Je suis de retour, divin Sylla; j'ai visité les champs de bataille d'Orchomène et de Chéronée, où combattit près de toi

mon aïeul Marcius, et je viens te dire : « Du séjour des ombres, où tu résides avec les héros et les dieux, veille sur nous, divin Sylla ! »

(Il suspend la couronne à l'un des angles du tombeau.)

VOLENS.

Bien, jeune homme ! très-bien ! — La Cigale, choisis une autre maison, car tu n'auras pas celle de cet enfant.

CICADA.

Allons, bon ! il faut déjà que je déménage.

MARCIA.

Allez, Clinias ; je vous recommande Charinus.

CLINIAS.

N'est-ce pas mon fils, Marcia ?

CHARINUS.

Me voici, mon père.

(Pendant ce temps, trois Hommes sont entrés en scène, et, après avoir marché de long en large, se sont arrêtés près d'un banc.)

CLINIAS.

Regarde ces trois hommes, Charinus, et salue. L'un, c'est la vertu ; l'autre, c'est la richesse ; le troisième, c'est l'éloquence.

CHARINUS.

Et ils s'appellent ?

CLINIAS.

Caton, Lucullus, Cicéron. Viens, mon fils.

(Il sort avec Charinus. Marcia les salue de la main tant qu'elle peut les voir ; puis elle rentre et ferme la porte. Caton, Lucullus et Cicéron s'asseyent. Un Homme entre et se couche à quelques pas d'eux au pied d'un arbre.)

SCÈNE III

VOLENS, GORGO, CICADA, LE PÉDAGOGUE, CATON, LUCULLUS, CICÉRON.

VOLENS, se penchant pour regarder les nouveaux venus.

Caton, ils appellent cela la vertu ! un brigand qui nous raite d'assassins, parce que nous coupions des têtes du temps de Sylla ! Mais, imbécile ! si nous coupions des têtes, c'est que cela nous rapportait quelque chose ; on vivait dans ce temps-là, tandis qu'aujourd'hui l'on vivote.

GORGO.

Caton, qui fait le sobre pour avoir le droit d'être avare, qui se nourrit de raves pour avoir le droit de nous laisser mourir de faim, qui se donne l'ennui d'être vertueux pour avoir le plaisir de reprocher leurs vices aux autres. Par Jupiter, j'aime encore mieux Lucullus ; il a volé, celui-là, c'est vrai, et beaucoup même, mais pas à Rome, en province.

(Un Homme entre à gauche, parle à Cicéron et sort.)

CICADA.

Et puis, ce qu'il a volé, ça profite, au moins : on dîne chez lui, et grassement.

GORGO.

Est-ce que c'est là que tu te nourris, Cicada ?

CICADA.

Ma foi, oui ; c'est près de la porte Salutaire, où je demeure.

GORGO.

Tu demeures donc, toi ?

CICADA.

Oui, au pied d'une colonne, sous le portique d'Ancus Martius ; ça fait que je vois de temps en temps son descendant Julius César. Je crie : « Vive le noble Julius César, descendant d'Ancus Martius ! » Ça le flatte, et il me donne des sesterces ; c'est pour jouer aux noix... Connais-tu Julius César, toi ?

GORGO.

Si je le connais ! je suis son client.

CICADA.

On est bien nourri chez lui ?

GORGO.

Regarde-moi ! ai-je l'air d'un homme qui jeûne ?... Et vous, Volens, chez qui mangez-vous ?

VOLENS, secouant la tête.

Oh ! moi, je mange à une cuisine qui se refroidit de jour en jour. C'était cependant une belle marmite !... A moitié renversée !... c'est dommage !

GORGO.

De quelle marmite parles-tu ?

VOLENS.

De celle d'un riche ruiné, d'un patricien à sec : de la marmite de Lucius Sergius Catilina, mes enfants... C'était là une

cuisine! J'y vais encore par reconnaissance... Et puis, de temps en temps, il faut le dire, on y attrape de bons morceaux... Je devine le moment, j'arrive et je dis: « Me voilà! » L'autre jour, il y a eu un festin. Il avait fait faire une grande chasse dans les Apennins par ses pâtres. On a envoyé douze chevreuils, cent lièvres, cinq cents perdrix; un dîner de gibier... Et quel vin, mes enfants! Il n'y a qu'un homme ruiné pour donner de pareils repas avec un vin si vieux.

GORGO.

Oui, c'est quand il vide le fond du sac, cela; mais quand le sac est vide?...

VOLENS.

Ah! ces jours-là, on voit venir le pauvre seigneur; il est défrisé, il est pâle, il prend ses airs gracieux. « Mes enfants, dit-il, excusez Lucius Catilina; les créanciers ont tordu le cou à sa dernière poule. Aujourd'hui, les croûtes seront dures... mais, soyez tranquilles, d'ici à demain, je tâcherai d'empaumer quelque imbécile, et nous aurons un festin royal, un festin de satrape, comme il convient à de dignes Romains tels que vous. Seulement, n'oubliez pas que si, de temps en temps, nous jeûnons, c'est la faute de sept ou huit gloutons qui dévorent la République. » Là-dessus, comme c'est la vérité, on rit, on remercie le patron, et l'on se serre le ventre.

CICADA.

Bon! mais le lendemain?

VOLENS.

Quand Catilina a promis, c'est comme si l'on tenait. Quand il a, il donne.

CICADA et GORGO.

Quand il n'a pas?

VOLENS.

Quand il n'a pas, il prend... De toute façon, vous voyez bien qu'il tient sa promesse. Oh! c'est un Romain, celui-là, et, le jour où il sera consul, le vrai peuple sera heureux.

(Cicéron se lève et regarde l'Esclave couché.)

GORGO.

Consul, Catilina?

VOLENS.

Pourquoi pas? Qu'a-t-il donc fait pour n'être pas consul?

Est-ce parce qu'il a une mauvaise réputation ? Qu'est-ce que ça prouve? Caton en a bien une bonne.

CICADA.

C'est moi qui voterai pour Catilina quand j'aurai l'âge.

CICÉRON, se levant.

Je crois que cet homme couché sur ce banc et qui fait semblant de dormir nous écoute... Venez ailleurs.

LUCULLUS.

Soit; quoique nous ne disions rien qui ne puisse se dire.

CICÉRON.

Ce qui peut se dire, Lucullus, ne peut pas toujours s'entendre. (Apercevant Gorgo, Cicada et Volens.) Bon ! en voilà d'autres par ici.

CATON.

Laissez-moi les chasser ; ce sont des paresseux. Quand on pense que la République distribue tous les matins vingt sesterces et une mesure de blé à cinquante mille paresseux de cette espèce !

CICÉRON.

Pas de violence, Caton! Croyez-moi, quelques paroles amies feront plus que des injures.

LUCULLUS.

Et une centaine de sesterces plus que des paroles amies. (Il s'approche.) Citoyens, la place est bonne, puisque vous l'occupiez. Cédez-la-nous un instant, et allez en prendre une autre qui ne sera pas mauvaise non plus, autour d'une table là-bas, à la taverne de la porte Flaminia. Voilà cent sesterces.

CICADA.

Eh bien, quand je vous disais qu'il était généreux, mon patron?

LUCULLUS.

Tu es donc mon client, toi?

CICADA.

Certainement! C'est moi qui fais la roue, vous savez bien, quand vous sortez avec votre belle voiture attelée de quatre chevaux... Ah! si vous ne me connaissez pas, vos chiens me connaissent bien. Eh ! Bibrix ! eh! Jugurtha ! (Il aboie.) Vive Lucullus !

LUCULLUS.

Ah! je te reconnais, c'est toi qu'on appelle la Cigale.

Voilà cinq sesterces de plus pour toi. (Revenant aux autres.) Charmant sujet, qui ira loin si on ne l'arrête pas en route.

CATON.

Je ne vous comprends pas, Lucullus, de prodiguer votre argent à de pareils gueux.

LUCULLUS.

Ces gueux-là sont les rois du monde, mon cher Caton ; ces gueux-là tiennent dans leurs mains mon palais de Rome et ma villa de Naples ; — votre ferme de la Sabine, Caton ; — votre maison d'Arpinum, Cicéron. Ayez donc des égards pour ces gueux-là.

CATON.

Quand je verrai cette populace prête à disposer de mes maisons, j'aurai une torche pour brûler mes maisons ; quand je la verrai prête à disposer de mes jours, j'aurai un couteau pour en finir avec mes jours.

LUCULLUS.

Vous êtes de l'école stoïque, vous, Caton ; grand bien vous fasse ! Moi, je suis de l'école épicurienne : j'aime mes palais, et je veux les garder ; j'aime la vie, et je veux vivre ; je laisse l'action aux autres, je suis fatigué ; j'ai amassé un peu de bien dans ma questure d'Asie et dans ma préture d'Afrique ; j'en jouis avec mes amis, mes gens de lettres, mes artistes. (Mouvement de Caton.) Eh ! je sais bien ce que vous allez me dire. « Si vous laissez arriver tous ces agitateurs, tous ces Julius, tous ces Catilina, tous ces Céthégus, on vous dépouillera, on vous proscrira, on vous égorgera peut-être ! » Que voulez-vous que j'y fasse ? Tendre la gorge au couteau, c'est l'affaire d'un instant, c'est le désagrément d'un quart d'heure... Eh bien, j'aime mieux souffrir un quart d'heure et en finir, que de souffrir un an comme le consul de cette année, et qui n'en finira pas, lui.

CATON.

Vous faites la perspective sombre, Lucullus !

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN AFFRANCHI.

L'AFFRANCHI, à Cicéron.

Seigneur !

CICÉRON, à Lucullus et à Caton.

Vous permettez ?

CATON.

Faites.

LUCULLUS.

Venez, Caton ; j'ai une idée.

(Ils marchent en causant, tandis que Cicéron reste sur le devant avec l'Affranchi, qui lui remet une lettre.)

CICÉRON, après avoir lu.

Es-tu sûr qu'il y ait réunion chez Catilina, ce soir ?

L'AFFRANCHI.

J'en suis sûr.

CICÉRON.

Tu es sûr qu'il se présente aux élections ?

L'AFFRANCHI.

La réunion de ce soir n'a pas d'autre but que d'assurer son consulat.

CICÉRON.

Sur combien de voix compte-t-il ?

L'AFFRANCHI.

Il se vante d'en avoir déjà cent mille.

CICÉRON.

Hier au soir, qu'a-t-il fait?

L'AFFRANCHI.

Il a soupé avec Aurélia Orestilla.

CICÉRON.

Et ce matin ?

L'AFFRANCHI.

On lui a apporté trois lettres.

CICÉRON.

De qui?

L'AFFRANCHI.

Une de César, une de Céthégus, une d'Aurélia Orestilla.

CICÉRON.

Lui fait-il toujours la cour, à cette femme ?

L'AFFRANCHI.

Il parle de l'épouser.

CICÉRON.

C'est-à-dire d'épouser ses millions... A-t-il répondu aux messages reçus?

L'AFFRANCHI.

A celui de César, à celui d'Orestilla.

CICÉRON.

Sais-tu ce que contenaient les réponses?

L'AFFRANCHI.

Des rendez-vous, probablement; car César a demandé ses chevaux, et Orestilla sa litière.

CICÉRON.

Pour la même heure tous deux, ou pour des heures différentes?

L'AFFRANCHI.

Pour la onzième heure tous deux.

CICÉRON.

Que fait Catilina en ce moment?

L'AFFRANCHI.

Quand j'ai quitté Rome, il en sortait lui-même par la rue Large.

CICÉRON.

Alors, il vient ici.

L'AFFRANCHI.

C'est probable.

CICÉRON.

Va. (L'affranchi s'éloigne; Cicéron retourne vers Caton et Lucullus.) Mille pardons, seigneurs; mais un avocat, quand il a des clients, est presque aussi occupé qu'un grand général, Lucullus... qu'un grand propriétaire, Caton...

CATON.

Savez-vous ce que nous venons de décider, Lucullus et moi?

CICÉRON.

Non, en vérité.

LUCULLUS.

Nous venons de vous nommer consul.

CICÉRON.

Bah! moi, consul?

CATON.

C'est une affaire arrangée... Ah! ne secouez pas la tête. Lucullus ne veut pas de César: il flaire le tyran sous le débauché.

LUCULLUS.

Et Caton refuse obstinément Pompée; il devine le dictateur

sous le général. Nous vous faisons nommer. D'abord, moi, je donnerai un festin au peuple.

CICÉRON.

Vous voyez bien que voilà des extrémités...

CATON.

Et moi, s'il le faut, je me remettrai à jouer à la paume et à lancer le disque avec toute cette populace; c'est un moyen de lui plaire.

LUCULLUS.

Sans dépenser d'argent.

CICÉRON.

Merci !

LUCULLUS.

Moi, je réponds de douze tribus sur les trente-cinq.

CATON.

Moi, j'en aurai six, les plus pures... Trente mille vieux Romains...

CICÉRON.

Vous croyez qu'il en reste tant que cela à Rome, Caton?

CATON.

J'en suis sûr.

LUCULLUS.

Eh bien, douze et six font dix-huit; dix-huit, sur trente-cinq, c'est déjà la majorité. Et vous, Cicéron, de combien de voix disposez-vous?

CICÉRON.

De la mienne.

CATON.

Ce n'est pas beaucoup.

LUCULLUS.

Au contraire, c'est tout. Parlez, Cicéron; et vous ferez plus, avec votre parole, que moi avec mes dîners et Caton avec sa gymnastique... Rentrez-vous avec nous en ville, Tullius?

CICÉRON.

Non, je vais à Tusculum; je préparerai mon discours.

LUCULLUS.

Mes jardins sont sur la route de Tusculum, allons ensemble; vous ferez un simple goûter avec moi, et vous continuerez votre chemin.

CATON.

Et moi, je reste... Allons, les discoboles, place pour moi...

(Il se mêle aux Joueurs.)

LES JOUEURS.

Place au seigneur Caton!

LUCULLUS, à Caton.

Au revoir! (Passant au pied d'un arbre où Gorge, Volens et Cicada boivent et mangent.) Ah! vous voilà, vous autres!

CICADA.

Oui, noble Lucullus; nous avons préféré faire notre petite collation dehors, au frais.

LUCULLUS.

Bon appétit!

CICADA.

A votre santé!

TOUS.

A la santé du seigneur Lucullus!

(Cicéron et Lucullus sortent.)

SCÈNE V

LES MÊMES, hors LUCULLUS et CICÉRON.

LES SPECTATEURS, à Caton, qui lance le disque.

Bravo, seigneur Caton!

LES TROIS MANGEURS, la bouche pleine.

Bravo, seigneur Caton!

CATON.

C'est en s'exerçant de la sorte que les Romains commanderont toujours aux autres peuples. Dans un corps vigoureux, l'esprit se trouve plus à l'aise.

CICADA.

Seigneur Caton, pendant que vous y êtes, vous devriez essayer de lancer le disque de Rémus. Depuis six cent quatre-vingt-dix ans qu'il est là sur sa borne, personne ne l'a lancé; vous en auriez l'étrenne.

VOLENS.

Le seigneur Caton se nourrit trop légèrement pour tenter de faire de pareils tours de force.

CATON.

Rémus était un dieu, je ne suis qu'un homme; tout ce qu'un homme peut faire, j'essayerai de le faire; rien au delà.

(Il disparaît avec les Joueurs.)

CICADA.

Tiens, les patriciens ne sont donc pas plus que des hommes, seigneur Caton?

SCÈNE VI

LES MÊMES, CATILINA.

CATILINA, allant droit à un Homme couché.

Où est Cicéron?

L'HOMME.

Il est parti pour Tusculum.

CATILINA.

Que faisait-il ici?

L'HOMME.

Il causait avec Lucullus et Caton.

CATILINA.

Qu'ont-ils dit?

L'HOMME.

Ils se sont doutés que je les écoutais et se sont éloignés. Je crois cependant qu'il est question de faire Cicéron consul.

CATILINA, laissant tomber une pièce d'or.

C'est bien. Va m'attendre chez moi...

(L'Homme se lève et sort.)

VOLENS, se levant.

Ah! c'est le seigneur Catilina!

TOUS, rentrant.

Catilina! Catilina!... Vive Catilina!...

(Ils abandonnent Caton et vont à Catilina.)

CATILINA.

Oui, mes amis, c'est moi... Bonjour, mes amis; bonjour.

CATON.

Braves gens, en voilà un patricien, et des plus vieux, sinon des plus purs! Il descend de Sergeste, le compagnon d'Énée; il le dit, du moins. Il est un peu pâle, c'est vrai; un peu débraillé, c'est encore vrai; mais enfin, comme je vous le di-

sais, c'est un patricien. Demandez-lui donc un peu de lancer le disque de Rémus, à lui?

CATILINA.

Mes amis, il m'est arrivé cent chevreaux tendres de mes bergeries de Clytumne. Ne manquez pas d'en venir prendre votre part demain. Les tables seront dressées dans mes jardins du Palatin.

TOUS.

Vive Sergius! vive Catilina!

CATILINA.

Eh! bonjour, cher seigneur Caton! Ne me faisiez-vous pas l'honneur de m'adresser la parole, ou tout au moins de parler de moi?

CATON.

Justement! Ces honnêtes citoyens, vos amis, me raillaient de ce que je n'ose me hasarder à lancer le disque de Rémus. J'avouais mon impuissance; mais je disais que vous, le descendant du robuste Sergeste, vous seriez moins timide que moi.

CATILINA.

N'avez-vous point tout simplement répondu que c'était impossible, seigneur Caton?

CATON.

Oui; mais impossible à moi. Je ne suis pas Catilina; je n'ai pas une réputation galante à soutenir auprès des dames romaines.

(Une litière entre à ce moment avec le cortége d'Orestilla.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, AURÉLIA ORESTILLA, en litière découverte; CÉSAR, à cheval; ESCLAVES, portant le parasol et l'éventail; ESCLAVES, portant le marchepied, les tapis, les siéges.

CATON.

Or, en voici une qui nous arrive, la belle, la riche Aurélia Orestilla, qui, dit-on, vous tient au cœur; et, à sa suite, votre bien-aimé Julius César, fils de Vénus! Allons, Catilina, un peu d'amour-propre. Faites pour tous ces beaux yeux-là ce que je ne puis faire, moi... l'impossible! La main à l'œuvre, noble Sergius! madame vous regarde et vos amis attendent...

CATILINA.

Les dames savent ce que nous valons l'un et l'autre, illustre Caton ; ne me demandez donc rien pour elles... Mes amis nous connaissent, vous et moi ; ne me demandez donc rien pour eux...

CATON.

Alors, je vous adjure au nom de cette noble populace, qui vous prend pour un demi-dieu, en attendant qu'elle vous prenne pour un roi !

(Murmures.)

CATILINA.

Oh ! ceci, c'est différent... Pour ces nobles Romains, mes concitoyens, mes égaux... pour ces fils de Rémus, mes frères... j'essayerai !

CATON.

Prenez garde à votre manteau : les plis vous gêneront !

CATILINA.

Merci ! (Aux Spectateurs.) Romains, quand vos fils vous demanderont ce qu'est devenu le disque de Rémus, qui était resté six cent quatre-vingt-dix ans scellé à cette pierre, et que nul homme ne pouvait soulever, vous leur direz ceci : « Un jour, sur le défi de Caton, Lucius Sergius Catilina s'est approché de ce cippe, a brisé la chaîne qui retenait le disque, et, d'ici, entendez-vous bien? d'ici... il a jeté le disque dans le Tibre... »

(A mesure qu'il parle, Catilina fait ce qu'il annonce, et jette le disque dans le Tibre. Acclamations.)

TOUS, regardant dans l'eau.

Bravo, Catilina !...

CATILINA.

Qu'en dis-tu, Caton ?...

CATON.

Je dis que, si tu as le cœur aussi fort que le bras, Rome est perdue...

(Il ramasse sa toge et sort.)

TOUS.

Bravo, Catilina !...

(On entoure Catilina pour le féliciter.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins CATON; plus, CHARINUS, SYRUS et CURIUS, qui sont survenus rentrés et ont vu lancer le disque.

CHARINUS.

As-tu vu, Syrus, quelle vigueur! quelle adresse!... Oh! que mon père eût été heureux de voir ce beau jeune seigneur lancer ainsi le disque!

SYRUS.

Il eût été bien plus heureux de vous le voir lancer à vous-même. Rentrez-vous, maître?

CHARINUS.

Non; va rendre à ma mère la réponse de mon père, et dis-lui que je suis ici à chasser les oiseaux avec ma fronde... Va!

(Syrus se dirige vers la maison.)

CÉSAR, s'approchant de Catilina.

De pareils exploits sont brillants, mon cher Sergius; mais parfois ils coûtent cher.

CATILINA.

Bonjour, Julius! Pourquoi dites-vous que de pareils exploits coûtent cher?

CÉSAR.

Parce que l'on a vu des athlètes se rompre un vaisseau dans la poitrine; ce qui, à moins de très-grandes précautions, est presque toujours un accident mortel.

CATILINA.

Rassurez-vous, César, ce n'est rien.

CÉSAR.

C'est que, dans le cas où vous souffririez, j'ai là mon médecin Archigènes, et je pourrais vous l'envoyer... Mais que regardez-vous donc ainsi, Sergius?

CATILINA, montrant Charinus.

Voyez donc le bel enfant, César; le connaissez-vous?

CÉSAR.

Non.

CATILINA.

C'est étrange! il me semble que je le connais, et cependant... Non, je ne l'ai jamais vu.

ORESTILLA.

Eh bien, seigneur César?...

CÉSAR.

Me voici, madame... Vous savez ce que je vous ai dit, Catilina, à propos de mon médecin.

CATILINA.

Merci, César.

CHARINUS, s'avançant vers Catilina.

Mais, je ne me trompe pas, on dirait qu'il souffre... Comme il pâlit!... Oh! si j'osais lui parler... Seigneur! seigneur!

CATILINA.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

CHARINUS.

Vous chancelez!

CATILINA.

Tu te trompes.

CHARINUS.

Vous avez sur les lèvres une écume de sang.

CATILINA.

Chut!

CHARINUS, lui tendant une gourde.

Oh! tenez, seigneur, buvez, buvez, et ne méprisez pas le vase; il a été sculpté par un pâtre du mont Olympe.

CATILINA.

Merci, mon enfant, merci... (Il boit.) Veuillez m'attendre un instant.

(Apercevant Curius qui cause avec Orestilla, il s'arrête et regarde.)

ORESTILLA.

Curius, vous me fatiguez; je veux écouter César, et vous me forcez de vous entendre. Taisez-vous.

CURIUS.

Madame, j'ai du malheur près de vous. Vrai, je mérite mieux...

ORESTILLA.

Si Fulvie était là, me diriez-vous tout ce que vous me dites? Fulvie, que vous ne quittiez pas plus que votre ombre! Que les hommes sont perfides, César!... Prenez garde, Curius : Fulvie est jalouse.

CURIUS.

Jalouse?...

(Il regarde autour de lui.)

CÉSAR, à Orestilla.

Vous l'avez fait pâlir de peur, ce pauvre Curius... Ah! voilà un homme qui aime!

ORESTILLA.

Vraiment! Je le regarderai de plus près demain. (A Catilina.) Et depuis quand, Catilina, êtes-vous devenu si modeste? Comment! vous accomplissez un exploit digne d'Hercule, vous lancez le disque de Rémus, vous chassez Caton, deux triomphes, et vous ne venez point recueillir nos remercîments et nos bravos!

CATILINA.

Vous avez là, madame, un charmant flacon.

ORESTILLA.

Oui, n'est-ce pas? il est d'or, et sculpté par Ephialtès de Corinthe.

CÉSAR.

Pauvre Rome! Toutes les fois qu'elle possède quelque chose de beau, cette chose lui vient de la Grèce.

CATILINA.

Voulez-vous me le céder, madame? Je vous donnerai en échange le vase murrhin que vous daignâtes remarquer dans mon vestibule, la dernière fois que vous me vîntes voir.

ORESTILLA.

Prenez. — Continuez, seigneur Julius; ce que vous me disiez m'intéresse fort.

CATILINA, revenant à Charinus.

Jeune homme, rendez-moi un service.

CHARINUS.

Volontiers, seigneur.

CATILINA.

Cette gourde, dont la liqueur vient de me rappeler à la vie, donnez-la-moi.

CHARINUS.

Avec bien du bonheur! Gardez-la.

CATILINA.

Mais à une condition : acceptez en échange ma gourde, à moi, que voici.

CHARINUS.

Oh! seigneur, ce flacon est trop précieux... Je ne puis.

CATILINA.

Par grâce!

CHARINUS.

Je consulterai mon père. Il va venir; et, s'il y consent, j'accepterai, seigneur...

CATILINA.

Je me charge d'obtenir son consentement... Prenez toujours.

ORESTILLA, montrant à César une litière qui entre.

César, César, voyez donc!

CÉSAR.

Fulvie dans une litière de louage!... Mais elle est donc ruinée tout à fait?

ORESTILLA.

Elle s'arrête! Ah! nous allons voir quelque chose d'amusant.

SCÈNE IX

LES MÊMES, FULVIE.

FULVIE, de sa litière, fait appeler Curius par un de ses Gens.

Bien, Curius! vous vous consolerez facilement de mon absence; cela me rassure.

CURIUS.

Fulvie!

(Il court à elle.)

FULVIE.

Laissez-moi! Adieu.

CURIUS.

Mais...

FULVIE.

Loin d'ici, vous dis-je! (A ses Porteurs.) Allez, vous autres!

(Curius suit la litière qui s'éloigne.)

ORESTILLA.

Oh! le pauvre Curius, le voilà désespéré!

CÉSAR.

Vous alliez me demander quelque chose quand Fulvie est arrivée.

ORESTILLA.

Oui, j'allais vous demander si vous connaissiez cet enfant avec lequel cause Sergius.

CÉSAR.

Non, c'est la première fois que je le vois.

ORESTILLA.

Il est charmant !

CÉSAR, à part.

Ce que c'est que la sympathie; elle le déteste.

SYRUS, revenant.

Me voici, maître !

CHARINUS, à Syrus.

Tiens, prends ce beau flacon, que je pourrais briser en faisant mes exercices. As-tu ramassé des cailloux pour ma fronde?

SYRUS.

J'en ai plein le pan de mon manteau.

CHARINUS.

Eh bien, allons par la route où doit venir mon père. (A Catilina.) Où vous retrouverai-je, seigneur?

CATILINA.

Ici. (A Curius, qui revient tout effaré.) Eh bien?

CURIUS.

Mon cher Sergius !

CATILINA.

Oh ! grands dieux ! que vous arrive-t-il?

CURIUS.

Un affreux malheur ! Fulvie va faire un coup de tête. Je suis désespéré.

CATILINA.

A quoi puis-je vous être bon?

CURIUS.

Il me faudrait quelques hommes dont je fusse sûr.

CATILINA.

Courez jusqu'à la porte Flaminia; j'ai là six gladiateurs; prononcez le mot de passe : *Vigil*, et ils vous obéiront.

CURIUS.

Merci, merci !

ORESTILLA, à Catilina, qui se rapproche d'elle.

En vérité, Sergius, je commençais à renoncer à l'espoir de votre société pour aujourd'hui.

CATILINA, riant.

Vous le savez, madame, on se doit avant tout aux malheureux !

ORESTILLA.

De qui parlez-vous?

CATILINA.

De Curius, qui vient de sortir désespéré.

ORESTILLA.

Et ce bel enfant que vous aimez si fort, est-il aussi malheureux?

CATILINA.

Quel enfant?

ORESTILLA.

Celui avec qui vous causiez tout à l'heure.

CATILINA.

Moi, madame? Je ne le connais pas.

ORESTILLA.

Vous ne le connaissez pas?

CATILINA.

Non, par Castor! En vérité, je le vois aujourd'hui pour la première fois; il faut qu'il soit depuis peu de temps à Rome.

ORESTILLA.

Vous ne le connaissez pas, et vous lui donnez mon flacon!

CATILINA.

Vous le savez, il y a des entraînements dont on n'est pas le maître.

ORESTILLA.

Oui, c'est comme les répulsions. (Bas, à une Femme esclave qui porte le costume égyptien.) Nubia, tu sauras quel est cet enfant. Continuez, César. Oh! vous nous avez interrompus au milieu de la plus intéressante conversation; César et moi, nous parlions pâte et essences. Savez-vous que c'est un général de première force sur la toilette!

CATILINA.

Il mentirait à son origine s'il en était autrement; on n'est pas pour rien petit-fils de Vénus.

ORESTILLA.

Voyons, César, voyons, comment vous faites-vous ce teint que toutes les femmes vous envient?

CÉSAR.

Voulez-vous ma recette? Il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

ORESTILLA.

Sans intérêt, au moins?

CÉSAR.

Nous compterons plus tard.

ORESTILLA.

En vérité, vous êtes charmant! quelle différence il y a entre vous et certaines gens que je connais,.. Décidément, le seigneur Sergius est distrait aujourd'hui.

CATILINA.

Pardon, c'est étrange... Mais je regardais...

ORESTILLA.

Quoi donc?

CATILINA.

Une tourterelle d'Égypte qui vient de se poser sur ce chêne; elle se sera échappée de quelque volière.

ORESTILLA.

Une tourterelle d'Égypte! Il n'y a que moi qui en aie deux à Rome.

CATILINA.

Et vous y tenez?

ORESTILLA.

J'ai un esclave dont le seul soin est de s'occuper d'elles.

SCÈNE X

LES MÊMES, STORAX.

STORAX, entrant à petits pas.

Chut! chut! chut!... Cocote! cocote! petite!... Auriez-vous par hasard vu une tourterelle bleue?

CICADA, lui montrant la tourterelle sur un arbre.

Tiens, là, regarde!

STORAX.

Oui, oui, je la vois. Petite, petite! (A Cicada.) Viens ici, toi! monte sur mes épaules.

(Cicada obéit.)

ORESTILLA, se levant.

Mais je ne me trompe pas!...

CÉSAR.

Qu'y a-t-il?

ORESTILLA.

C'est ce coquin de Storax!

CATILINA.

Cet esclave est à vous?

ORESTILLA.

C'est le gardien de mes tourterelles.

CATILINA.

Je lui en fais mon compliment, il les garde bien.

ORESTILLA.

Taisez-vous! je vous déteste.

STORAX.

Bon! la voilà repartie. (A Cicada.) C'est ta faute, petit malheureux!

ORESTILLA.

Ah! le misérable!... Ici, Storax!

STORAX.

La maîtresse! Bon Jupiter, je suis perdu.

CATILINA.

Oh! l'excellente figure de bandit!

ORESTILLA.

Que cherches-tu donc, mon petit Storax?

STORAX.

Rien, maîtresse, rien; je me promène.

ORESTILLA.

Et mes tourterelles d'Égypte?

STORAX.

Aie!

ORESTILLA.

Où sont-elles?

STORAX.

Aie! aie!

ORESTILLA.

C'est que, si jamais tu en perdais une, je te plaindrais, bon Storax.

STORAX.

Aie! aie! aie!

CATILINA.

Pas de colère, Orestilla; vous ne vous faites pas idée combien la colère enlaidit.

ORESTILLA.

De la colère, moi? Jamais!... Storax, mes tourterelles!...

STORAX, les mains jointes.

Maîtresse!...

ORESTILLA.

Prends garde au carcan, Storax... Mes tourterelles !...

STORAX, à genoux.

Maîtresse !...

ORESTILLA.

Prends garde au fouet.

STORAX.

Maîtresse, je la rattraperai... Maîtresse, il y a des gens qui courent après... Elle est là-bas, sur un petit arbre pas plus haut que cela. (Se jetant la face contre terre.) Ah ! Jupiter !

ORESTILLA.

Qu'y a-t-il encore ?

CATILINA.

De la générosité, Orestilla... Votre tourterelle vient d'être tuée d'un coup de fronde.

ORESTILLA.

Tuée !... ma tourterelle tuée !... et par qui ?

CATILINA.

Par un enfant qui était loin de se douter qu'il vous privait d'un bien si précieux.

ORESTILLA.

Par ce jeune homme qui causait là avec vous tout à l'heure ?

CATILINA.

Je suis forcé de l'avouer.

ORESTILLA.

Ah ! (Montrant Storax.) Qu'on emmène cet homme, et qu'on le mette en croix. Ma litière !

(La litière entre; deux Gladiateurs se tiennent près du disque; on relève les coussins, et l'on prend le tapis.)

CATILINA.

Grâce pour lui, Orestilla !

ORESTILLA.

Taisez-vous !

CATILINA.

En croix pour un oiseau envolé !

ORESTILLA.

En ai-je le droit, oui ou non ? cet esclave est-il à moi ?

CATILINA.

Oh ! puisque vous le prenez ainsi... (Se reculant, à Storax.) Tu entends !

STORAX.

Je crois bien que j'entends !

CATILINA.

Debout, et sauve-toi !

STORAX.

Le Champ de Mars est gardé, je serai pris.

CATILINA.

Cours vite.

STORAX.

Je n'ai plus de jambes.

CATILINA.

Crève, alors !

ORESTILLA, à ses Esclaves.

Emparez-vous de lui ! (Aux deux Gladiateurs.) Emmenez cet homme, et que dans une heure il soit mort. Ne m'attendez pas ce soir, Sergius.

CATILINA, s'inclinant.

Votre place restera vide.

CÉSAR, conduisant Orestilla à sa litière.

En vérité, la colère vous va à merveille, et jamais je ne vous ai vue si belle.

ORESTILLA.

Venez voir demain l'effet de votre recette.

CÉSAR.

Je n'y manquerai pas.

(Il salue.)

NUBIA, bas, à Orestilla.

Faut-il toujours s'informer de ce jeune homme ?

ORESTILLA.

Plus que jamais.

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, s'approchant de Catilina.

De la part de Lentulus.

CATILINA.

Qu'est-ce ?

L'ESCLAVE.

Une lettre... Tendez votre main.

CATILINA.

Impossible ! César me regarde... Trouve moyen de la glisser sous mon manteau, qui est là, au pied du tombeau de Sylla.

L'ESCLAVE.

Bien !

ORESTILLA, dans la coulisse.

Ce n'est pas assez de la croix ; qu'on l'écorche vif !

(On conduit Storax, et on emporte la litière.)

CÉSAR.

Cette femme est tout cœur. (A Catilina.) Quel bon petit ménage vous ferez, Sergius !

CATILINA.

Vous m'avez abandonné, César.

CÉSAR.

Comment?

CATILINA.

Vous si miséricordieux, vous qui faisiez couper la gorge aux pirates avant que de les pendre, vous qui faisiez panser les gladiateurs blessés, vous à qui l'on reproche d'être trop humain, vous n'avez pas trouvé une seule parole en faveur de ce malheureux !

CÉSAR.

Vous êtes charmant ! je ne veux pas me brouiller avec Orestilla. C'est bon pour vous qui épousez... Adieu, Sergius.

CATILINA.

Vous partez ?...

CÉSAR.

Je vais au bain.

CATILINA.

Et du bain ?

CÉSAR.

A un rendez-vous.

CATILINA.

Servilie ?

CÉSAR.

Eh ! mon Dieu, oui.

CATILINA.

Toujours ?

CÉSAR.

Il faut qu'elle m'ait donné quelque philtre.

CATILINA.

Vous l'aimez?

CÉSAR.

Follement!... Que dites-vous de cette perle?

CATILINA.

Je dis qu'elle vaut un million de sesterces.

CÉSAR.

Je viens de l'acheter douze cent mille.

CATILINA.

Et... payée?...

CÉSAR.

Allons donc!... pour qui me prenez-vous?

CATILINA.

Les bijoutiers vous font donc encore crédit?

CÉSAR.

Je leur ai donné rendez-vous dans ma prochaine préture. Tenez, Sergius, un conseil: faites-vous nommer préteur! Le préteur, c'est le prince, c'est le satrape, c'est le roi! La province tout entière est à lui! Est-il prodigue? A lui l'or et l'argent! Est-il artiste? A lui les tableaux et les statues! Est-il libertin? A lui les femmes et les filles! Vous êtes prodigue, artiste, libertin... Catilina, faites-vous nommer préteur!

CATILINA.

Non, je veux être consul.

CÉSAR.

Alors, disposez de moi; j'ai soixante mille voix à votre service. Vous avez besoin d'argent?

CATILINA.

Certes!

CÉSAR.

Épousez Orestilla, vous m'en prêterez... Mais, hâtez-vous, elle se ruine, et, pour peu que vous tardiez, vous n'aurez plus que des restes... Adieu, Sergius!

CATILINA.

Un mot encore... Vous verra-t-on, ce soir?

CÉSAR.

Où cela?

CATILINA.

Chez moi.

CÉSAR.

Je ferai tout pour y aller : seulement, aidez-moi à traverser tout ce populaire.

CATILINA.

Prenez mon bras.

LE PEUPLE.

Vive Sergius ! vive Catilina !

CÉSAR.

Ces gens-là vous adorent, mon cher Sergius.

LE PEUPLE.

Vive Julius César !

CATILINA.

Et vous, donc !... Écoutez-les.

CÉSAR.

Ma foi, oui... Oh ! que nous avons mauvaise réputation mon cher ! Adieu ! adieu !

(Il se sauve, escorté du Peuple.)

SCÈNE XII

CLINIAS et CHARINUS, puis CATILINA.

CLINIAS.

Mais où donc est ce seigneur qui t'a donné ce flacon ?

CHARINUS.

Il était ici, il devait attendre ici... Eh ! tenez, je crois que le voilà.

CLINIAS.

Es-tu sûr que ce soit lui ?

CHARINUS.

Lui-même, mon père.

CLINIAS.

Alors, venez, Charinus. (S'avançant vers Catilina.) Permettez, seigneur, que mon fils et moi... (S'arrêtant.) Par Jupiter ! je ne me trompe pas !

CHARINUS.

Qu'y a-t-il, mon père ?

CLINIAS.

C'est lui !...

CATILINA.

Eh bien ?

CLINIAS.

Dieux vengeurs ! (Il prend le flacon et le jette aux pieds de Catilina.) Viens, Charinus ! viens !

CHARINUS.

A la maison, mon père ?

CLINIAS.

Non, non, suis-moi.

(Il s'éloigne précipitamment et emmène Charinus.)

SCÈNE XIII

CATILINA, seul.

Pourquoi donc cet homme me fuit-il ainsi? Pourquoi donc repousse-t-il mes présents avec horreur?... Il y a quelque mystère là-dessous... Je le saurai... Allons, me voilà seul ! Tous sont partis... L'esclave de Lentulus a mis la lettre de son maître sous mon manteau. (Il lève le coin de son manteau.) Storax !

SCÈNE XIV

CATILINA, STORAX, sous le manteau.

CATILINA.

Storax sous mon manteau !

STORAX.

C'est Jupiter sauveur qui m'a indiqué cet asile.

CATILINA.

Tu es donc parvenu à te sauver, enfin ?

STORAX.

Le divin Mercure m'est venu en aide.

CATILINA.

Il te devait bien cela ; car tu me parais être un de ses plus fervents adorateurs... Et de quelle façon le prodige s'est-il opéré ?

STORAX.

En passant sur le pont...

CATILINA.

Oui, je comprends, tu t'es jeté dans le Tibre ?

STORAX.

Justement... Je suis assez bon plongeur, j'ai nagé entre deux eaux, j'ai gagné de grandes herbes ; puis, des herbes, le rivage ; puis, du rivage, votre manteau... Il m'a semblé, puisque vous aviez intercédé pour moi, que je pouvais me confier à vous.

CATILINA.

Mais, si j'eusse relevé mon manteau devant des étrangers... ?

STORAX.

Oh ! j'étais bien sûr que vous ne le lèveriez pas, seigneur. Il cachait un objet trop précieux.

CATILINA.

Et quel objet ?

STORAX.

Cette lettre du seigneur Lentulus.

CATILINA.

Tu l'as lue, drôle ?

STORAX.

Je n'ai pas pu faire autrement dans la position où je me trouvais : j'avais le nez dessus.

CATILINA.

Alors, comme il fait nuit, et que je ne puis pas lire, tu vas me dire ce qu'elle contient.

STORAX.

Huit mots, mon cher seigneur ; pas un de plus, pas un de moins.

CATILINA.

Et ces huit mots ?

STORAX.

Pois chiche est mûr, il faut le manger.

CATILINA.

Et cela signifie ?

STORAX.

Si je n'ai pas compris ?

CATILINA.

Ce sera bien.

STORAX.

Et si j'ai compris ?

CATILINA.

Ce sera mieux.

STORAX.

Eh bien, mon bon seigneur, avec votre permission, il me semble que le *pois chiche*, c'est un petit nom d'amitié que l'on donne à un grand orateur nommé Marcus Tullius...

CATILINA.

Pas mal.

STORAX.

Cicéron... Quant à sa maturité, il pourrait bien être question, ce me semble, de son prochain consulat.

CATILINA.

Bien.

STORAX.

On ne mange pas les hommes, seigneur; mais les pois, quand ils sont mûrs, on les cueille.

CATILINA.

Très-bien ; sortons d'ici.

STORAX.

Mon bon seigneur, n'oubliez pas qu'on me cherche pour me crucifier.

CATILINA.

Tu as raison ; enveloppe-toi de ce manteau, et tâche d'avoir l'air d'un honnête homme.

STORAX, avec un soupir.

Ah !

CATILINA.

Et maintenant, viens !

STORAX.

Où cela ?

CATILINA.

Chez moi.

STORAX.

O fortune ! est-ce que j'aurais enfin mis la main sur tes trois cheveux !

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

La maison de Catilina, au Palatin. — Salle à manger donnant sur de vastes jardins.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CURIUS, regardant à la cantonade ; puis FULVIE, apportée par QUATRE GLADIATEURS dans une litière.

CURIUS.

Oh ! je ne me trompe pas, ils entrent. Oui, ce sont bien eux... Ils l'ont rejointe, par Jupiter ! J'avais peur qu'elle n'eût changé de route. Je respire.

(La litière entre et s'arrête devant la porte.)

FULVIE.

Où m'avez-vous conduite, et quel est le but de cette violence?

UN DES HOMMES.

Vous êtes arrivée, madame.

CURIUS, ouvrant la porte de la litière.

Vous êtes libre, Fulvie.

FULVIE.

Curius !

CURIUS, donnant sa bourse aux Porteurs.

Tenez, vous êtes maintenant de cinq cents sesterces plus riches que moi.

(Les Gladiateurs s'éloignent.)

FULVIE.

Ah ! c'est donc de vous que m'est venu cet empêchement de continuer ma route ?

CURIUS.

Allez-vous me punir de n'avoir pu supporter la pensée que j'allais vous perdre ?

FULVIE.

Pensez-vous m'avoir retrouvée parce que vous m'avez reprise ?

CURIUS.

Fulvie, écoutez-moi !... Fulvie, de grâce !...

FULVIE.

Oh ! par Vénus, je sais tout ce que vous allez me dire... Vous m'aimez plus que jamais, n'est-ce pas ? C'est tout simple, je ne vous aime plus.

CURIUS.

Mais pourquoi ne m'aimez-vous plus, Fulvie ?

FULVIE.

Vous faites là une sotte question, mon cher Curius. Ne savez-vous pas que celles qui n'aiment plus ont toujours de bonnes raisons pour cesser d'aimer ?

CURIUS.

Mais enfin, ces raisons, exposez-les-moi ; peut-être serai-je assez heureux pour les combattre.

FULVIE.

Vous allez vous faire dire des choses désagréables, Curius. Prenez garde !

CURIUS.

Mais peut-être, si vous ne parlez pas, allez-vous m'en faire penser de plus désagréables encore.

FULVIE.

Bon ! que penserez-vous ? Je suis curieuse de le savoir.

CURIUS.

Eh bien, je penserai que le Curius qui possédait quarante millions de sesterces il y a six mois, n'eût pas reçu, il y a six mois, de Fulvie, l'accueil qu'il en reçoit aujourd'hui qu'il est ruiné.

FULVIE.

Bravo, Curius !

CURIUS.

Comment, bravo ?

FULVIE.

Eh bien, oui, vous avez deviné juste, et je vous applaudis.

CURIUS.

Vous avouez que c'est ma ruine qui vous rend indifférente pour moi ? Mais cette ruine que vous me reprochez, c'est vous qui en êtes la cause.

FULVIE, se levant.

Ah ! je m'attendais à cela. En vérité, Curius, on dirait que vous me prenez pour une courtisane grecque. Vous avez dépensé avec moi quarante millions de sesterces; eh bien, moi, j'en ai dépensé trente millions avec vous; la différence n'est pas si grande, ce me semble. Vous êtes un Curius, je suis une Métella. Bref, vous m'avez aimée et vous me l'avez dit; j'ai eu du goût pour vous et je vous l'ai prouvé; nous sommes quittes. Maintenant, vous voulez que, moi qui suis jeune, j'aille m'embarrasser d'un homme qui n'a rien? Vous voulez que, vous qui n'avez pas trente ans, qui portez un beau nom, et, par conséquent, pouvez faire un riche mariage, j'aille vous embarrasser d'une femme ruinée? En vérité, mon cher, ce serait une double sottise. Je vous en laisse ma part.

CURIUS.

J'emprunterai, Fulvie, et nous vivrons comme par le passé.

FULVIE.

S'il y avait encore des prêteurs d'argent à Rome, mon cher Curius, je les eusse trouvés aussi bien que vous. Mais, voyons, avouez-le, vous savez bien qu'il n'y en a plus.

CURIUS.

Eh bien, je me ferai homme politique. Je puis arriver à la préture comme un autre.

FULVIE.

Et avec quoi? C'est très-cher, la préture.

CURIUS.

Oh ! vous êtes résolue, je le vois bien. Vous me remplacez déjà en pensée; et moi qui vous aimais malgré vos coquetteries, malgré vos caprices, malgré votre méchante réputation !

FULVIE.

Prenez garde, Curius; vous ne parlez plus comme un patricien; vous parlez comme un paysan ivre... Est-ce que je vous ai jamais rappelé votre procès avec le juif du forum? Est-ce que je vous ai reproché d'avoir été chassé du sénat? Est-ce que...? Tenez, quittons-nous, Curius; haïssons-nous, mais ne nous dégradons pas.

CURIUS.

Il est impossible que vous soyez cruelle à ce point... Vous en aimez un autre, Fulvie !... Vous avez fort applaudi Cicéron, ce me semble, et Cicéron paraissait tout fier de vous avoir fait applaudir.

FULVIE.

C'est vrai, j'aime Cicéron. Quand il parle, j'oublie que c'est un homme nouveau. Il se peut bien qu'il m'ait remarquée; peut-être même m'a-t-il suivie...

CURIUS.

Oh! cet homme nouveau, comme vous l'appelez, est riche à millions.

FULVIE.

C'est vrai encore; mais tranquillisez-vous, ce n'est pas plus lui qui vous remplacera que Sergius ou César. Ce soir, quand vous m'avez fait arrêter, je quittais Rome.

CURIUS.

Vous quittiez Rome?

FULVIE.

Mes équipages sont saisis, ma maison va être vendue, je n'ai plus un esclave à moi. Que voulez-vous que je fasse à Rome?

CURIUS.

Et où allez-vous?

FULVIE.

A Corinthe, chez ma sœur Métella, où j'attendrai des temps meilleurs.

CURIUS.

Un exil! Vous souffrirez l'exil?

FULVIE.

Je souffrirai la mort plutôt que la honte, et c'est une honte pour moi de voir qu'il y a à Rome des gens qui ne sont pas encore ruinés.

CURIUS.

O Fulvie!

FULVIE.

Oui, je l'avoue, quand Aurélia Orestilla, quand cette ancienne affranchie, quand cette veuve d'un publicain qui avait à peine le droit de porter l'anneau de fer, passe avec ses mules africaines, ses esclaves nubiens, ses eunuques de Bithynie; quand, sur le passage de sa litière, tout le monde se retourne, tout le monde s'arrête, tout le monde admire, alors moi, Curius, moi qui suis à pied, moi qui porte sur moi tout ce qui me reste de joyaux d'or, moi qui passe inaperçue dans la foule, comme je passais ce soir au Champ de Mars, où vous ne m'eussiez pas vue si je ne vous eusse touché l'épaule,

alors... Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela ; dans deux heures, je serai sur la route de Corinthe. Adieu, Curius, adieu.

CURIUS.

Mais vous êtes chez Catilina ; restez au souper qu'il vous donne ce soir. Il est prévenu, il vous attend.

FULVIE.

Croyez-vous que, sur la route, je n'aie pas reconnu ses gladiateurs ; qu'en arrivant ici, je n'aie pas reconnu sa maison ? Il comptait sur moi au souper, dites-vous ?

CURIUS.

Oui.

FULVIE.

Remerciez-le pour moi, Curius ; mais je n'accepte pas un festin que je ne puis rendre. Moi parasite, vous n'y pensez pas ! Faites pour moi mes compliments à la belle Aurélia Orestilla, la reine du festin ; moi, je pars. Adieu, Curius.

CURIUS.

Écoutez-moi une dernière fois.

FULVIE.

Avez-vous à me dire quelque chose que je n'aie point encore entendu ?

CURIUS.

Fulvie, ne partez que dans huit jours.

FULVIE.

Adieu, Curius.

CURIUS.

Ne partez que dans trois jours.

FULVIE.

Adieu.

CURIUS.

Fulvie, ne partez que demain... Demain, ce soir même, un grand changement peut se faire.

FULVIE, revenant.

Dans votre sort ?

CURIUS.

Dans notre sort à tous.

FULVIE.

Encore quelque leurre.

CURIUS.

Restez, Fulvie, restez deux heures, et, dans deux heures,

vous avouerez que tout votre patrimoine perdu, toute votre fortune dévorée étaient la médiocrité, la pauvreté, la misère près de l'état nouveau qui nous attend tous les deux.

FULVIE.

Qui nous attend ?...

CURIUS.

Que voulez-vous? qu'ambitionnez-vous? Parlez, que vous faut-il ?

FULVIE.

Prenez garde! les désirs d'une âme comme la mienne n'ont pas de bornes. J'ambitionne tout, je veux tout.

CURIUS.

Eh bien, souhaitez, imaginez, rêvez. Votre *tout* à vous, ce n'est rien. Mais attendez, Fulvie, attendez, attendez deux heures... C'est tout ce que je vous demande de temps pour vous prouver que je ne mens pas.

FULVIE.

Vous êtes fou, Curius, ou bien...

CURIUS.

Ou bien ?...

FULVIE.

Ou bien ce que l'on dit de Catilina est vrai.

SCÈNE II

LES MÊMES, CATILINA.

CATILINA.

Et que dit-on de Catilina, belle Fulvie?

FULVIE.

On dit qu'il donne ce soir une fête charmante à laquelle il a bien voulu m'inviter, et dont je prends ma part avec grand plaisir... pourvu qu'il me soit permis de continuer d'y quereller à mon gré Curius.

CATILINA montrant le jardin.

A droite, vous trouverez l'allée des querelles, Fulvie... A gauche, vous trouverez la grotte des raccommodements, Curius.

CURIUS.

Venez, Fulvie.

FULVIE.

Vous me direz tout?

CURIUS.

Oui.

(Il sort avec Fulvie.)

SCÈNE III

CATILINA, seul.

Va, pauvre fou ! pour un jour, pour une heure d'amour de plus, trahis tes amis. Ce que tu devrais cacher même à la femme qui t'aimerait, dis-le à la femme qui ne t'aime plus. On ne craint pas les dénonciateurs quand on a le peuple romain tout entier pour complice. (A des Serviteurs.) Mon barbier et mon médecin. Viens, Storax.

SCÈNE IV

CATILINA, STORAX, puis LE BARBIER.

STORAX.

Nous sommes arrivés?

CATILINA.

Oui; tu n'as plus rien à craindre, tu peux jeter là ce manteau.

LE BARBIER.

Vous m'avez demandé, maître?

CATILINA.

Change-moi la tête de cet homme-là.

STORAX.

Ah! oui, si c'est possible.

CATILINA.

Tout est possible à mon barbier, c'est un faiseur de miracles. Entrez, Chrysippe... Toi, emmène cet homme et fais vite.

(Storax et le Barbier sortent.)

SCÈNE V

CATILINA, CHRYSIPPE, entrant.

CATILINA, donnant la main à Chrysippe, qui lui tâte le pouls.

Eh bien?

CHRYSIPPE.

Eh bien, vous avez la fièvre.

CATILINA.

Tu ne m'apprends rien de nouveau. Mais d'où me vient cette fièvre ?

CHRYSIPPE.

Vous vous serez encore déchiré la poitrine en faisant quelque effort.

CATILINA.

J'ai lancé le disque de Rémus.

CHRYSIPPE.

C'est cela, toujours le même ! Quand les autres boivent la coupe d'Hercule, vous videz, vous, l'amphore tout entière. Quand, aux fêtes de Vénus, les autres veillent trois jours, vous veillez, vous, toute la semaine. Quand les autres lancent le palet ordinaire, vous lancez, vous, le disque de Rémus. Vous avez craché le sang, n'est-ce pas ?

CATILINA.

Oui.

CHRYSIPPE.

Un autre se fût tué sur le coup.

CATILINA.

Tandis que, moi, je ne mourrai que dans... Voyons, dans combien de jours, Chrysippe ?

CHRYSIPPE.

Oh ! dieux merci...

CATILINA.

Dans combien de mois ?

CHRYSIPPE.

J'espère mieux encore.

CATILINA.

Un an alors... Eh ! de quoi te plains-tu et quel est l'homme qui est sûr d'avoir un an devant lui ?... Un an !... tu dis un an, n'est-ce pas ?

CHRYSIPPE.

Je crois que vous pouvez compter sur un an.

CATILINA.

Merci. Un an !... le temps de me marier, d'avoir un fils, de laisser sur cette terre, où peut-être on parlera de moi, un héritier de mon nom, glorieux ou sinistre.

CHRYSIPPE.

Vous êtes bien fatigué, bien vieilli depuis quelques années.

CATILINA.

J'ai trente-sept ans à peine.

CHRYSIPPE.

Oreste était vieux à vingt-cinq. Pourquoi vous marier?

CATILINA.

N'as-tu pas entendu ce que je viens de dire? Je veux un enfant.

CHRYSIPPE.

Ne vous mariez pas, car vous n'aurez pas d'enfant, car vous ne laisserez pas d'héritier de votre nom. Vous avez tari en vous les sources de la vie. Agissez désormais comme si vous étiez seul au monde. Pensez à vous.

CATILINA.

Ainsi, voilà ton arrêt. Tu me condamnes, toi, le juge infaillible.

CHRYSIPPE.

Je prononce la sentence, mais vous l'avez exécutée vous-même.

CATILINA.

Pas d'enfant!

CHRYSIPPE.

C'est cela. Cette sentence va devenir votre tourment, n'est-ce pas? C'est assez qu'une chose soit devenue impossible pour que vous la désiriez. Soyez donc ambitieux pour vous-même, c'est déjà bien assez. Un fils!... à quoi vous servira un fils?

CATILINA.

A avoir quelqu'un à aimer et qui m'aime en ce monde. A quoi me servira un fils?... Demande à l'ombre du vieux Cornélius Sylla, qui posséda le monde, s'il n'eût pas donné la moitié du monde, le monde entier, pour racheter cette larme qu'il versa sur le tombeau de son fils Cornélius. Eh bien, les dieux eurent pitié de lui. Il eut d'un troisième mariage Faustus. Pourquoi les dieux seraient-ils donc plus sévères pour moi que pour Sylla? Un fils continue notre vie, et, quand le feu qui anime certains hommes s'est éteint sous l'aile de la mort, une étincelle se réfugie au sein de leur enfant. Une étincelle recommence une incendie.

CHRYSIPPE.

Adoptez quelqu'un que vous aimerez et qui vous aimera.

CATILINA.

Me prends-tu pour un sot, Chrysippe? crois-tu que l'adoption remplace la naissance? Je veux aimer selon la nature et non par la loi. Va, mon médecin, je serai sage et le temps me guérira.

CHRYSIPPE.

Je me retire.

CATILINA.

Surveille-moi pendant le souper. J'ai besoin de toute ma vigueur et de toute ma gaieté, ce soir. Au reste (riant), je ne me suis jamais senti en meilleure disposition.

CHRYSIPPE.

Et vous ne voulez pas qu'on en doute?

CATILINA.

Non, certes.

CHRYSIPPE.

Alors, mettez du rouge de Péluse sur vos joues, car vous êtes pâle comme la mort.

CATILINA.

J'en mettrai. Adieu, Chrysippe.

CHRYSIPPE.

Au revoir, seigneur.

SCÈNE VI

CATILINA, seul.

Qu'a-t-il voulu dire par ces mots: « Oreste était vieux à vingt ans? » Oreste était souillé, Oreste avait des remords, Oreste était poursuivi par les Euménides? Moi, je n'ai rien à faire avec les noires déesses. Allons, allons, Catilina, du découragement, du dégoût, au moment où tu es près de toucher le but? Tes genoux faiblissent, ta main tremble? Pauvre machine humaine! Si j'en arrive à me mépriser moi-même, que penserai-je des autres? (A Storax, qui entre.) Qui va là? qui êtes-vous?

SCÈNE VII

STORAX, CATILINA.

STORAX.

Allons, il paraît décidément que j'ai changé de tête.

CATILINA.

Oui, par Janus, tu as deux visages.

STORAX.

Oh! deux!... Je ne vous en ai pas encore donné le compte.

CATILINA.

Avance ici, et causons.

(Il s'assied.)

STORAX.

Je ne demande pas mieux, la langue me démange. De quoi allons-nous parler?

CATILINA.

Eh bien, parlons de toi.

STORAX.

De moi? J'ai peur d'être trop indulgent.

CATILINA.

Je tiendrai compte de la partialité. D'abord, comment un homme d'esprit comme toi, car tu as de l'esprit...

STORAX.

Trop!

CATILINA.

Eh bien, comment un homme qui a trop d'esprit s'expose-t-il à être crucifié pour une tourterelle?

STORAX.

On ne pare pas un coup de fronde.

CATILINA.

C'est vrai.

STORAX.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de me sauver, une fois pris.

CATILINA.

Oui.

STORAX.

Eh bien, je me suis sauvé, ne m'en demandez pas davantage. Quand, placé dans une situation mauvaise, on tire de la situation tout le parti qu'on peut en tirer, il n'y a rien à dire.

CATILINA.

Voilà de la logique, ou je ne m'y connais pas... Donc, si tu n'as pas paré le coup de fronde, cela ne veut pas dire que tu n'eusses pas paré autre chose.

STORAX.

J'ai paré Caton.

CATILINA.

Explique-moi cela, je ne comprends pas bien... Quelles affaires as-tu pu avoir avec Caton, toi ?

STORAX.

Des affaires politiques.

CATILINA.

Allons donc! la politique ne regarde pas les esclaves.

STORAX.

Les esclaves, c'est vrai ; mais...

CATILINA.

Car je ne suppose pas que tu sois citoyen romain.

STORAX.

Eh bien, voilà ce qui vous trompe.

CATILINA.

Tu es citoyen ?

STORAX.

Comme vous, comme César, comme Crassus. Seulement, je suis moins noble que vous, moins débauché que César, et moins riche que Crassus.

CATILINA.

Mais alors, si tu es citoyen romain, tu n'avais qu'à crier tout à l'heure : « Halte-là, maîtresse Orestilla ! Je me nomme Storax, je suis citoyen romain !... » et tu sortais d'embarras tout naturellement.

STORAX.

Brrr ! comme vous y allez, vous, seigneur Sergius !

CATILINA.

Sans doute.

STORAX.

Voilà justement l'affaire... Je me débarrassais d'avec Orestilla, mais je m'embarrassais avec Caton.

CATILINA.

Eh bien, parle, explique-toi.

STORAX.

Chacun a ses petits secrets.

CATILINA, se levant sur son séant.

C'est ce que je n'admets pas, maître Storax. Je vous ai sauvé la vie, vous êtes à moi... Or, si votre corps seul m'appartient, ce n'est point assez... S'il ne s'agit que de votre corps, j'ai

cinq cents esclaves plus beaux et mieux tournés que vous. Votre confiance, au contraire, m'est précieuse. Je vous prie donc de me l'accorder, ou sinon je me verrais forcé, n'ayant aucun besoin de votre corps, de le rendre à Aurélia, et même de le donner à Caton, à qui je n'ai jamais rien donné. Voyons, ce que je vous dis là fait-il effet sur vous, aimable Storax?

STORAX.

Beaucoup d'effet.

CATILINA.

Eh bien, voyons.

(Il se recouche.)

STORAX.

Vous le voulez?

CATILINA.

Absolument.

STORAX.

Vous saurez d'abord que je ne me suis pas toujours appelé Storax.

CATILINA.

Ah!

STORAX.

Non. Du temps des proscriptions, je m'appelais Quintus Pugio, j'étais tanneur.

CATILINA.

Très-bien!

STORAX.

Sylla, vous en savez quelque chose, vous qui étiez son ami, Sylla mit un certain nombre de têtes à prix. Je n'avais pas d'ouvrage, la tête valait quatre mille drachmes. J'en coupai quelques-unes, mais honnêtement, je vous jure.

CATILINA.

Qu'appelles-tu honnêtement?

STORAX.

C'est-à-dire que je n'imitais jamais ces gens de mauvaise foi, qui, pour s'épargner des recherches fatigantes, coupaient la tête de leur voisin... quand celui-ci ressemblait au proscrit demandé. Non, avec moi, bon argent, bon jeu.

CATILINA.

C'était de la probité.

STORAX.

Oui, jusque-là, je sais bien, tout va à merveille... Mais

voilà qu'un jour, Sylla eut la malheureuse idée de changer le mode de payement, et qu'au lieu de compter tant par tête, il se mit à acheter les têtes à la livre. Chacun alors de chercher les plus lourdes. Mes associés eurent la chance... Les uns prirent des têtes de savants, de magistrats; les autres, des têtes de philosophes, toutes têtes de poids... Il ne me resta plus qu'un beau, qu'un élégant... un fils de sénateur.

CATILINA.

Tête légère, n'est-ce pas? et que tu laissas vivre.

STORAX.

Non. J'imaginai un moyen. Je m'avisai de lui couler du plomb fondu dans l'oreille pour réparer l'injustice du sort... Je vous le disais, j'ai trop d'esprit.

CATILINA.

En effet, j'ai entendu parler de cela... C'était ingénieux.

STORAX.

N'est-ce pas?... Malheureusement, la main me tourna, j'en mis trop; la tête devint si lourde, que c'était invraisemblable... L'intendant, après avoir payé, s'aperçut de la supercherie. Sylla, qui était de bonne humeur ce jour-là, me fit grâce de la vie; mais il voulut que je rendisse l'argent. Je l'avais dépensé. On me déclara banqueroutier, et, comme tel, je fus mis à l'encan et vendu au vieux mari d'Aurélia Orestilla... Le mari mort, j'échus à la femme. Aujourd'hui, vous le savez, Caton recherche curieusement, pour en faire collection, les têtes de ceux qui se sont distingués dans les proscriptions. Je sais que mon trait du plomb fondu l'occupe, et qu'il a fort envie de connaître particulièrement le citoyen Quintus Pugio. Voilà pourquoi, tant que Caton vivra, je préfère m'appeler Storax. Auriez-vous quelque chose à objecter contre ce désir, seigneur Sergius?

CATILINA.

Moi? Pas le moins du monde.

STORAX.

Voyez-vous, si vous êtes assez bon pour me protéger, et contre Caton et contre Aurélia, je tâcherai de vous rendre à mon tour quelques services. J'ai beaucoup vu, beaucoup observé... Je sais beaucoup de choses qui, inutiles à moi, peuvent être fort utiles aux autres... Voulez-vous que je vous dise quelques mots de vos amis?

CATILINA.

Mes amis, je les connais.

STORAX.

Et vos ennemis?

CATILINA.

Inutile, je m'en défie. Écoute : te chargerais-tu de me retrouver quelqu'un?

STORAX.

Où cela?

CATILINA.

Dans Rome.

STORAX.

Donnez-moi son signalement.

CATILINA.

Tu l'as vu.

STORAX.

Je l'ai vu, et vous me demandez si je retrouverai quelqu'un que j'ai vu?

CATILINA.

Je te le demande.

STORAX.

Où l'ai-je vu?

CATILINA.

Au Champ de Mars.

STORAX.

Quand cela?

CATILINA.

Il y a deux heures...

STORAX.

Mettez-moi sur la voie.

CATILINA.

Le jeune homme à la fronde...

STORAX.

Qui a tué ma tourterelle?

CATILINA.

Justement.

STORAX.

Comme cela tombe! Je m'étais promis de le retrouver pour mon compte. Je ferai, comme lui, d'une pierre deux coups.

CATILINA.

Storax, ce jeune homme te sera sacré. Ta vie me répondra d'un de ses cheveux ! Tu le retrouveras pour moi seul.

STORAX.

Soit.

CATILINA.

Combien te faut-il de temps pour le retrouver ?

STORAX.

N'était-ce pas à lui, ce petit gueux d'esclave jaune qui le suivait ?

CATILINA.

C'était à lui.

STORAX.

En ce cas, il me faut une heure. Laissez-moi sortir, et, dans une heure...

CATILINA.

Tu es libre.

STORAX fait trois pas et revient.

Ah ! pardon, seigneur Sergius, mais il y a une chose qui m'inquiète ?

(Il va s'appuyer sur le bras du fauteuil.)

CATILINA.

Serait-ce, par hasard, cette lettre de Lentulus, que tu as trouvée sous mon manteau, et que tu as su si habilement déchiffrer ?

STORAX.

Non.

CATILINA.

Non ? C'est grave, cependant, un secret de cette importance !

STORAX.

Aussi m'a-t-il préoccupé un instant... En revenant du Champ de Mars, nous avons côtoyé un vivier plein de grosses lamproies, qui dévoreraient dix Storax et quinze Pugio en un quart d'heure. Ces bêtes, en me voyant passer, levaient leurs fins museaux à la surface de l'étang, et me couvaient d'un œil affamé. Vous m'aviez fait prendre le bord de l'eau. « Ah ! ah ! me suis-je dit, il paraît que c'est ici que mon nouveau maître va enterrer Storax et le secret de Lentulus. » Mais, pas du tout, vous avez passé outre... Alors,

je me suis dit : « Il faut qu'il ait bien besoin de moi ; sans quoi... »

CATILINA.

Sans quoi ?...

STORAX.

Sans quoi, vous m'eussiez poussé dans le bassin aux lamproies.

CATILINA.

J'y ai bien pensé.

STORAX.

Je l'ai bien vu.

CATILINA.

Ce n'est donc plus cela qui t'inquiète ?

STORAX.

Vous vous êtes chargé de ma toilette ; bien !... la tête est bonne. Vous vous êtes chargé de mon costume, et je ne me plains pas de l'habit ; mais...

CATILINA.

Mais quoi ?

STORAX.

Quel doit être l'usage de cet anneau qu'on m'a rivé à la jambe ?

CATILINA.

Cet anneau, c'est pour y mettre cette chaîne.

(Il lui remet une chaîne.)

STORAX.

Ah ! ah !...

CATILINA.

Tu es mon confident ; mais je t'élève à la dignité de portier... dans tes moments perdus. Sois tranquille, dans une heure, tu seras libre.

STORAX.

Donc, je me mets à la piste du jeune homme.

CATILINA.

A l'instant même... Songe que j'en veux avoir des nouvelles cette nuit.

STORAX.

Je vous ai demandé une heure.

CATILINA.

Ah ! voilà quelqu'un qui nous arrive.

STORAX.

C'est Orestilla.

CATILINA.

Eh bien, ne vas-tu pas faire quelque imprudence? Puisque tu ne te reconnais pas toi-même, elle ne te reconnaîtra pas.

SCÈNE VIII

CATILINA, STORAX, ORESTILLA.

CATILINA.

Salut, Orestilla ! Je vous attendais.

ORESTILLA.

Est-ce parce que je vous avais dit que je ne viendrais pas?

(Elle s'assied.)

CATILINA.

Justement; mais je me suis dit : « Storax pendu, la colère passera, et Orestilla ne voudra pas me faire cette douleur, de priver de sa présence une fête donnée pour elle. » Il a donc été pendu, ce malheureux Storax ?

ORESTILLA.

Non ; le drôle n'a pas voulu me donner ce plaisir ; en passant sur le pont, il s'est jeté dans le Tibre.

CATILINA.

Où il s'est noyé?

ORESTILLA.

On me l'a dit, du moins; mais, comme je tiens à en être sûre, j'ai donné l'ordre aux pêcheurs de chercher son corps.

CATILINA, à Storax.

Va où je t'ai dit.

ORESTILLA.

Qu'est-ce que cet homme ?

CATILINA.

Un nouvel esclave dont j'examinais les mérites.

(Storax sort.)

SCÈNE IX

CATILINA, ORESTILLA.

ORESTILLA.

Bien. Sommes-nous seuls ?

CATILINA.

A l'exception de Curius et de Fulvie, qui se disputent ou se raccommodent dans les jardins, je ne sais trop lequel.

ORESTILLA.

Verrez-vous longtemps encore une société pareille ?

CATILINA.

Cela dépendra de vous, Orestilla. Sommes-nous d'accord ?

ORESTILLA.

Parfaitement. Je ne vous aime pas, vous ne m'aimez pas, nous nous épousons ; n'est-ce point cela ?

CATILINA.

Il est impossible de mieux établir la situation.

ORESTILLA.

Il y a dans la vie d'un homme, fût-il homme de mérite, fût-il homme de talent, fût-il homme de génie, un de ces moments où tout avenir peut se briser devant un mot : l'argent manque !

CATILINA.

Moins le génie, je suis, en effet, dans un de ces moments-là.

ORESTILLA.

Il en résulte que, faute de quelques milliers de sesterces, une destinée avorte, une fortune croule...

CATILINA.

C'est ce qui faillit arriver à César au moment de partir pour l'Espagne. Il rencontra Crassus, qui le sauva.

ORESTILLA.

Et c'est ce qui vous arriverait, à vous, si vous ne m'aviez pas rencontrée... Je serai votre Crassus. Crassus donna la préture à César, je vous donnerai le consulat. Combien vous faut-il pour assurer votre élection ? Calculez largement.

CATILINA.

Vingt millions de sesterces.

ORESTILLA.

Vous pouvez les faire prendre chez moi cette nuit.

CATILINA.

De mon côté, vous savez que je ne vous apporte rien. Mes terres et mes prairies sont grevées d'hypothèques, mes esclaves sont engagés, le séquestre est mis sur mes maisons. Vous épousez Lucius Sergius Catilina... ou plutôt son nom, et rien de plus.

ORESTILLA.

Soit. C'est à un homme tel que vous qu'il me convient de lier ma destinée. Maintenant, vous savez toute ma vie. Je ne cherche point à me farder. J'abjure mon passé. J'oublie ce que je fus. Votre avenir politique, c'est le mien. Pour la réussite de vos désirs, pour le triomphe de votre ambition, pas de trêve, pas d'obstacles. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus d'amis, je n'ai plus de sentiments... Je suis votre associée, votre instrument, s'il est besoin, votre complice, s'il le faut... Je suis à vous, toute à vous.

CATILINA.

J'accepte.

ORESTILLA.

Les serments que les époux se font entre eux, dérision! Ce n'est point un mariage, c'est un pacte que nous concluons au pied des autels. Le jour où vous me direz : « Aurélia, pour que je sois plus riche, pour que je sois plus grand, pour que je sois le premier de Rome, ce n'est pas assez qu'il y ait entre nous un pacte, il faut qu'il y ait un crime!... » ce jour-là, je vous dirai : « Associée, je partage le mal et le bien; complice, je me mets à l'œuvre; instrument, je frappe!... »

CATILINA.

Bien!

ORESTILLA.

Est-ce là-dessus que vous comptiez?

CATILINA.

Tout à fait.

ORESTILLA.

A votre tour!... Que faites-vous pour moi?

CATILINA.

Je croyais cette question résolue entre nous... Où je vais, je vous mène. Seulement, tant que je monte, vous pouvez me suivre; si je tombe, vous avez le droit de m'abandonner... Je ne vous dois que ma bonne fortune.

ORESTILLA.

Je n'aime point Catilina comme on aime un homme; je l'aime comme on aime sa propriété. Je vous veux exclusivement, entièrement... C'est vous dire que je ne permettrai pas que rien, entendez-vous? que rien surgisse entre nous... J'ai accepté la seconde place dans votre fortune et dans votre vie

mais, réfléchissez-y, je refuserais la troisième. Vous d'abord, moi ensuite.

CATILINA.

C'est convenu.

ORESTILLA.

Ainsi, vous n'avez rien dans le cœur, Catilina?

CATILINA.

Rien.

ORESTILLA.

Vous n'aimez aucune femme?

CATILINA.

Aucune.

ORESTILLA.

Pas un regard que vous cherchiez avec plaisir?

CATILINA.

Pas un.

ORESTILLA.

Pas une main que vous pressiez avec affection?

CATILINA.

Pas une.

ORESTILLA.

Pas d'enfant d'un premier mariage?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Pas d'enfant d'adoption?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Pas d'enfant naturel?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Réfléchissez-y bien. En me disant que vous n'aimez rien au monde, que tout vous est indifférent; en me disant que je dois passer avant tout et avant tous, vous vous ôtez le droit de défendre qui que ce soit contre moi, vous me donnez le droit de disposer souverainement de tout et de tous.

CATILINA.

Je vous le donne,

ORESTILLA.

Voici l'anneau d'Orestillus, mon premier mari, le cachet auquel obéissent mon intendant et mes esclaves. Il représente quarante millions de sesterces... et ma liberté. Votre main.

(Elle lui passe l'anneau au doigt.)

CATILINA.

A vous, voici l'anneau de Sergeste, mon ancêtre, le cachet qui régnait sur tous mes biens, quand j'avais des biens. Aujourd'hui, il n'est plus que le gage de ma volonté. Mais ce que je veux, c'est cent fois, c'est mille fois, c'est un million de fois ce que j'ai perdu. C'est ce qu'a voulu Marius ; c'est ce qu'a accompli Sylla.

ORESTILLA.

Votre associée peut le prendre ?

CATILINA.

Le voici.

(Orestilla prend l'anneau.)

SCÈNE X

LES MÊMES, NUBIA, puis LENTULUS, RULLUS, CÉTHÉGUS, CAPITO, CURIUS, FULVIE, UN INTENDANT, etc., etc.

Catilina va au-devant des nouveaux venus jusque dans le jardin.

NUBIA, paraissant à la porte de côté.

Maîtresse...

ORESTILLA.

Ah ! c'est toi, Nubia ?

NUBIA.

Puis-je parler ?

ORESTILLA.

Oui.

NUBIA.

Le jeune homme s'appelle Charinus, le père Clinias, la mère Erys.

ORESTILLA.

Où demeurent-ils ?

NUBIA.

Au Champ de Mars, près de la voie Flaminia.

ORESTILLA.

Bien. Prends mon manteau, Nubia.

CATILINA, revenant avec Capito, et allant au-devant de Lentulus.

Lentulus, salut !

LENTULUS.

Avez-vous reçu ma lettre ?

CATILINA.

Oui, et soyez tranquille. On veillera à ce que le pois chiche soit cueilli. — Bonjour, Céthégus !

CÉTHÉGUS.

Bonjour. Avons-nous du nouveau ?

CATILINA.

C'est à vous qu'il faut demander cela ; à vous, notre futur édile.

(Entrent Fulvie et Curius.)

CÉTHÉGUS.

Par Hercule ! le sénat se remue comme une fourmilière sur laquelle un cheval a mis le pied. Toutes les bandes de pourpre veulent nommer Cicéron. Sera-t-il nommé ?

CATILINA.

Vous le savez, amis, c'est un coup de dés sur le tapis vert des comices. Nul ne peut répondre s'il fera le coup de Vénus ou le coup du chien.

FULVIE.

O Sergius ! pourquoi les femmes ne votent-elles pas !

CATILINA.

Merci, belle Fulvie ; mais, si les femmes ne votent pas, elles font voter.

ORESTILLA, assise.

C'est presque une déclaration, savez-vous ? Dites donc à Fulvie que nous nous marions... séparés de biens.

CURIUS, à Catilina.

Bon ! voilà les femmes qui se disputent, à présent.

CATILINA, intervenant.

L'une ou l'autre de vous deux a-t-elle vu César, mesdames ?

TOUTES DEUX.

César ? Non.

CATILINA.

Voyons, Orestilla ?

CURIUS.

Voyons, Fulvie ?

ORESTILLA.

Eh bien, quoi ?

FULVIE.

Qu'y a-t-il ?

CÉTHÉGUS.

César, c'est un Janus : il a deux visages. Par Hercule ! défiez-vous de lui, Sergius. L'un qui sourit à Catilina, l'autre qui sourit à Cicéron.

CATILINA, à Orestilla.

Si César vient, retenez-le, et qu'il ne sorte sous aucun prétexte. — Ah ! vous voilà, Rullus ! Que tenez-vous là ? Est-ce un chapitre des dix premières années de votre *Histoire de Sylla ?*

RULLUS.

Non ; c'est un projet d'organisation dont je compte faire l'essai, si jamais j'arrive au pouvoir.

CAPITO, à Catilina.

Eh bien, qu'attendons-nous pour souper ?

CATILINA.

César.

L'INTENDANT.

Une lettre du noble Julius...

CATILINA.

Il ne viendra pas.

ORESTILLA.

A-t-il une bonne raison, au moins ?

CATILINA.

Excellente. Jugez-en... (Il lit.) « Une belle dame vient de me faire avouer que l'on dîne mieux à deux qu'à douze. Pardonnez-moi ; elle ne me pardonnerait pas. »

FULVIE, à Curius.

Si César ne vient pas, c'est mauvais signe.

CURIUS.

Par Vénus ! Fulvie, César donne une trop bonne excuse pour que je ne trouve pas qu'il est dans son droit.

FULVIE.

Niais que vous êtes !

CATILINA.

Seigneurs, nous tâcherons de nous passer de César.

LENTULUS.

N'importe, c'est fâcheux. César ! c'est un beau nom.

RULLUS.

Eh ! laissez là vos patriciens, Lentulus. Invitez le peuple,

et il viendra, lui. Je réclame la part du peuple, Catilina, du peuple, toujours oublié dans les révolutions?

CATILINA.

C'est bien, Rullus, c'est bien; on lui fera justice cette fois, au peuple, et c'est vous qui serez chargé de la lui faire.

TOUS.

Bravo, Catilina! bravo!

CÉTHÉGUS.

J'attends, pour crier: « Vive Catilina! » que Catilina ait fait ses largesses.

CATILINA.

Soyez tranquille, il les fera. J'ai regardé l'aigle romaine, et j'ai mesuré son vol; elle part du mille d'or, centre de la ville, et décrit un cercle gigantesque autour du monde. L'Europe au ciel sévère, à la terre féconde; l'Asie aux plaines embaumées, aux fleuves semés de paillettes d'or, aux villes opulentes; l'Afrique avec ses mines d'argent et de pierres précieuses, avec ses déserts, vaste peau de tigre tachée d'oasis; voilà ce que domine l'aigle de nos légions; du haut du ciel, son œil voit s'agiter cent cinquante millions de tributaires, fumer quarante mille cités; l'ombre de ses deux ailes s'étend sur les deux mers qui embrassent son domaine, comme une ceinture ruisselante de lumière. Enfin, lorsqu'elle est fatiguée, elle peut reposer son vol sur une montagne d'or aussi haute que l'Atlas. Comptons-nous. Nous comptons six! Coupons la montagne en six tranches; taillons le monde en six parts: voilà, mes amis, la largesse que vous fait le roi du festin.

TOUS.

Vive le roi du festin!

CATILINA.

Le roi, ce sera le consul de demain. Criez: « Vive le consul! »

CÉTHÉGUS.

Pas de détours, pas d'apologues. Ne crions ni « Vive le roi! » ni « Vive le consul! » Crions: « Vive Catilina! »

CURIUS, à Fulvie.

Comprenez vous, maintenant?

FULVIE.

Je comprends.

CURIUS.

Et êtes-vous fâchée d'être restée?

FULVIE.

Je ne m'engage que jusqu'à demain.

CATILINA.

Maintenant, parlez. Il n'y a pas de trop vastes désirs, il n'y a pas de trop grandes ambitions ; ce que les autres osent à peine rêver, demandez-le, et vous l'aurez. — A vous, Lentulus, prenez.

LENTULUS.

A moi l'Asie !

CATILINA.

Rullus, vous l'organisateur de nos majorités, demandez.

RULLUS.

A moi Rome, et, avec Rome, l'Italie !

CATILINA.

Soit... — Céthégus, vous, le bras de l'entreprise, que vous faut-il ?

CÉTHÉGUS.

La Gaule, la Germanie, le Nord !

CATILINA.

C'est dit. — Capito, que désirez-vous ?

CAPITO.

L'Afrique !

CATILINA.

Accordé. — Vous, Curius ?

CURIUS.

Que dites-vous de l'Espagne, Fulvie ?

FULVIE.

Elle est un peu ruinée par César.

CURIUS.

Bah ! nous trouverons bien à y glaner un milliard de sesterces. (Se tournant vers Catilina.) L'Espagne !

CATILINA.

Vous l'avez.

ORESTILLA, à Catilina.

Ils vous oublient et prennent tout. Chacun a sa province ; que vous restera-t-il, à vous ?

CATILINA, bas.

Tout. Ne faut-il pas des proconsuls à un dictateur ? (Haut.) Et maintenant, amis, à table !

CAPITO.

Mais la table n'est pas dressée.

CATILINA.

Oh ! ce sera bientôt fait; j'ai, pour me servir, des génies fort intelligents, quoique invisibles.

FULVIE.

Et de quelle façon leur transmettez-vous vos commandements ?

CATILINA.

Frappez du pied, madame, avec l'intention qu'ils vous envoient à souper, et ils vous obéiront.

FULVIE.

Combien de fois ?

CATILINA.

Trois fois, c'est le nombre sacré.

FULVIE frappe du pied trois fois ; une table somptueusement servie sort de terre avec des lits de pourpre.

C'est par magie !

ORESTILLA, bas, à Catilina.

Envoyez chercher chez moi un million de sesterces.

CATILINA.

Bien ! placez-vous. Amis, à table ! à table !

SCÈNE XI

LES MÊMES, STORAX.

STORAX.

Maître !

CATILINA.

C'est toi ?

STORAX.

Je sais tout.

CATILINA.

Parle !

STORAX.

Le jeune homme s'appelle Charinus, le père Clinias, la mère Érys.

CATILINA.

Où demeurent-ils ?

STORAX.

Au Champ de Mars, près de la voie Flaminia, une petite maison isolée.

CATILINA, vivement.

La maison de la vestale ?

STORAX.

Justement!

CATILINA.

Qu'on apporte un manteau d'esclave dans cette chambre ; dans dix minutes, je sors.

ORESTILLA.

Eh bien, Catilina, nous n'attendons plus que vous et les couronnes.

CATILINA.

Voici Vénus, votre sœur, qui vient vous les apporter.

(Deux Esclaves vêtues en nymphes et une Vénus descendent du lambris sur un nuage, avec des couronnes et des guirlandes.)

TOUS.

Vive Catilina, le roi du festin !

CATILINA, levant sa coupe.

Amis, au partage du monde!

TOUS.

Au partage du monde !

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La maison de la Vestale. — Même décoration qu'au prologue.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MARCIA, sur un canapé; CLINIAS.

MARCIA.

Pourquoi prenez-vous cette peine de porter vous-même les bagages dans le souterrain, Clinias ?

CLINIAS, s'approchant d'elle.

Parce que je me défie de tout le monde, et même de Syrus;

puis il y a près d'une année que la porte extérieure n'a été ouverte. J'avais peur que la serrure ne fût rouillée et que nous n'éprouvassions quelque difficulté au moment du départ. Heureusement, tout va bien.

MARCIA.

Voyons, Clinias, pour me séparer encore une fois de mon enfant, le danger est-il aussi grand que vous le croyez?

CLINIAS.

Le danger est immense, Marcia.

MARCIA.

Ainsi, vous ne vous êtes pas trompé, vous êtes sûr d'avoir reconnu cet homme?

CLINIAS.

Marcia, trois figures vivent incessamment dans mon souvenir; l'une y éveille l'amour, la seconde la pitié, la troisième la haine: vous que le ciel nous a donnée, Niphé que la mort nous a prise, cet homme que l'enfer nous renvoie.

MARCIA.

C'est bien, Clinias; prenez cette bourse. J'ai mis quatre talents d'or au fond du coffre. Rien ne s'oppose plus maintenant à ce que je sois séparée de mon fils. Rien, pas même ma volonté.

CLINIAS.

Marcia, vous avez encore une heure.

MARCIA.

Elle passera bien vite.

CLINIAS.

Elle passera trop lentement, Marcia. Je l'avoue, je ne respirerai à l'aise qu'une fois hors des murs de Rome, quand nos mules nous entraîneront vers Naples.

MARCIA.

Alors, partez tout de suite.

CLINIAS.

Il m'a fallu le temps de faire prévenir nos esclaves. Je leur ai donné rendez-vous à la fin de la seconde veille seulement.

MARCIA.

Où doivent-ils vous attendre?

CLINIAS.

Au premier mille de la voie Appia. Ils seront vingt, conduits par Senon le Gaulois, bien armés, bien montés.

MARCIA.

Et quand pourrai-je vous rejoindre?

CLINIAS.

Aussitôt que nous vous aurons annoncé notre arrivée à Alexandrie. Pardon si je dispose ainsi de vous, Marcia, si je vous pousse ainsi dans l'exil, mais c'est pour suivre votre fils. Vous y perdez la patrie, mais vous y gagnez le bonheur.

MARCIA.

Merci, Clinias.

CLINIAS.

Ah! voici Charinus qui vient... D'ici à l'heure du départ, Marcia, pas un mot à votre fils! qu'il n'apprenne qu'il vous quitte que lorsque le moment de vous quitter sera venu.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHARINUS, SYRUS.

CHARINUS.

Pardon, ma mère, je me suis laissé entraîner par le travail, et j'avais peur, en entrant, de ne plus vous trouver ici. Il est tard, n'est-ce pas?

CLINIAS.

On vient de crier la cinquième heure de la nuit.

MARCIA.

Qu'as-tu fait, Charinus? Tu as dessiné ou traduit?

CHARINUS.

L'un et l'autre, ma mère.

MARCIA.

Es-tu content de ce que tu as fait?

CHARINUS.

Je serai content si vous êtes contente, ma mère. Syrus, va chercher dans ma chambre un dessin qui représente des hommes à cheval, et un rouleau de papyrus couvert de lignes inégales. Ce n'est point par paresse, ma mère, que j'envoie Syrus, c'est pour ne pas vous quitter.

MARCIA.

Cher enfant!...

CLINIAS, bas, à Marcia.

Du courage!

CHARINUS.

Votre cœur bat, votre poitrine se gonfle; qu'avez-vous, ma mère?

MARCIA.

Rien.

SYRUS, rentrant.

Jeune maître, est-ce là ce que vous demandez?

CHARINUS.

Oui. Tenez, ma mère, voyez... Ceci est la copie d'une frise du Parthénon.

MARCIA.

Laisse-moi ce dessin, mon enfant; je le garde.

CHARINUS.

Oh! ma mère, vous lui faites beaucoup trop d'honneur.

CLINIAS.

Qu'as-tu traduit aujourd'hui, Charinus?

CHARINUS.

Quelques vers du chef-d'œuvre d'Euripide; un fragment de *Phèdre :* l'invocation à Diane.

CLINIAS.

Voyons.

MARCIA.

Attends que je t'écoute, mon enfant; attends surtout que je te voie.

CHARINUS.

Fille de Jupiter, déesse au front changeant,
Qui mires dans les flots ta couronne d'argent,
Et traces à ton char, quand la nuit prend ses voiles,
Une route nacrée au milieu des étoiles,
Toi qui chasses le jour, et que j'entends parfois
En excitant les chiens, troubler la paix des bois;
Qui sondes des forêts l'épaisseur inconnue,
Quand ton frère Phœbus, éclatant dans la nue,
Te conseille d'aller, au milieu des roseaux,
Livrer ton corps divin à la fraîcheur des eaux;
Diane chasseresse, ô fille de Latone,
Reçois d'un cœur ami cette blanche couronne
Que je t'offris hier, et que, d'une humble main,
Avec les mêmes vœux, je t'offrirai demain.
J'en ai ravi les fleurs...

CLINIAS, bas, à Marcia, qui paraît fort émue.

Marcia!...

(Geste de désespoir de Marcia.)

CHARINUS.

Mais qu'avez-vous donc, ma mère? Je ne vous ai jamais vue ainsi.

CLINIAS, retournant le sablier.

Marcia, c'est l'heure.

CHARINUS.

Quelle heure, mon père? celle de me retirer, sans doute?

CLINIAS.

Oui... Dites adieu à votre mère, Charinus.

CHARINUS.

Bonsoir, ma bonne mère! bonsoir, ma mère chérie!

MARCIA.

Adieu! adieu!...

CHARINUS.

Mais vous ne me dites pas bonsoir, vous me dites adieu, ma mère.

MARCIA, sanglotant.

Adieu! oh! oui, adieu!

CHARINUS.

Ma mère, vous pleurez... Mon père, vous détournez la tête... Qu'y a-t-il? par grâce, qu'y a-t-il?

CLINIAS.

Il y a, Charinus, que vous partez, ou plutôt que nous partons cette nuit.

CHARINUS.

Nous partons! et où allons-nous, mon père?

CLINIAS.

En Égypte.

CHARINUS.

En Égypte?

CLINIAS.

Oui; votre éducation n'est pas finie, Charinus... L'Égypte est un de ces pays qu'un jeune homme, destiné comme vous l'êtes aux arts et aux sciences, doit visiter.

CHARINUS.

Oh! je serais bien heureux de voir l'Égypte, si ma mère pouvait nous y suivre.

CLINIAS.

Avant trois mois, Charinus, elle nous aura rejoints.

CHARINUS, allant à sa mère.

Oh! bonne mère! Mais, puisque tu dois venir, pourquoi ne

viens-tu pas avec nous? pourquoi n'avances-tu pas ton départ où ne retardons-nous pas le nôtre?

CLINIAS.

Parce qu'il faut que tu partes à l'instant même, Charinus.

CHARINUS.

Mais ce n'est pas un voyage, alors, c'est une fuite.

MARCIA, pleurant.

Oui, mon enfant, une fuite!

CHARINUS.

Il y a donc un danger?... Pour qui?... Pour moi?...

MARCIA.

Oui, pour toi.

CHARINUS.

Ma mère, serait-ce donc ce seigneur que nous avons vu au Champ de Mars?... Mon père, ce...

CLINIAS.

Silence! je vous dirai tout cela en route, Charinus. Prenez ce coffret.

CHARINUS, allant pour prendre le coffret.

Dois-je appeler Syrus ou Byrrha?

CLINIAS.

Non, non! gardez-vous-en, au contraire! Il faut que tout le monde ignore notre départ.

CHARINUS.

Mais, quelque précaution que nous prenions, le portier nous verra sortir.

CLINIAS.

Il ne nous verra point, car nous sortons par le souterrain. Dis adieu à ta mère, Charinus.

CHARINUS s'élance dans les bras de sa mère, assise sur le canapé.

Mais ma mère se meurt! vous le voyez bien, je ne puis la quitter dans cet état.

CLINIAS.

Charinus, il faut que le jour nous trouve aux marais Pontins.

CHARINUS, à genoux devant Marcia.

O ma mère! ma mère!

SYRUS, entrant.

Maître!

CLINIAS.

Qui vient ici sans être appelé?

MARCIA.

C'est un instant de plus que les dieux me donnent. Sois le bien venu, Syrus !

SYRUS, prenant Clinias à part.

Maître, un esclave est là-bas qui demande à vous parler.

CLINIAS.

Je n'attends personne, je ne veux recevoir personne en ce moment. (Syrus sort.) Allons, embrassez votre fils, Marcia.

CHARINUS.

Tu viendras, n'est-ce pas, bonne mère ?

MARCIA.

Oh ! oui, le plus tôt possible.

SYRUS, rentrant.

Maître !

CLINIAS s'apprête à ouvrir le passage secret.

Encore ?

SYRUS.

Maître ! cet esclave insiste.

CLINIAS.

Chasse-le.

SYRUS.

Il demande seulement à vous remettre un billet.

CLINIAS.

Qu'il attende. (A Marcia.) Vous verrez ce que c'est, Marcia, lorsque nous serons partis.

SYRUS.

Maître, à ce que dit l'esclave, le billet vous prévient d'un grand danger.

MARCIA.

D'un grand danger ! Vous entendez, Clinias.

CLINIAS.

Voyons, que dis-tu ? de quelle part vient ce danger ?

SYRUS.

De la part de Sergius Catilina.

CLINIAS.

De Sergius Catilina ?

MARCIA.

Catilina !... Grands dieux !

CHARINUS.

Mon père, c'est ce patricien que nous avons rencontré au

Champ de Mars, qui m'avait donné ce beau flacon, et loin de qui vous m'avez entraîné si vite?

CLINIAS, à Syrus.

Amène l'esclave, je veux lui parler. (Syrus sort. A Marcia.) Dans votre chambre... Pas un souffle, pas une parole!

MARCIA.

Et Charinus?...

CLINIAS.

Dans le souterrain, afin qu'il soit tout prêt à partir... Dans votre chambre, dans votre chambre! Marcia, je vous en supplie. (Montrant le souterrain.) Et vous, Charinus, là, là. (Il le fait entrer dans le souterrain.) Ne vous écartez point, ne bougez pas, n'ayez point peur. Seulement, fermez la trappe en dedans avec cette barre de fer. (A Marcia.) Allez, Marcia. (A Charinus.) Allez, Charinus... Il était temps!

SCÈNE III

CLINIAS, SYRUS, L'ESCLAVE.

SYRUS.

Voici l'esclave.

CLINIAS.

C'est bien, laisse-nous seuls. (A l'Esclave.) Tu as une lettre à me remettre? (L'Esclave la donne. — Lisant.) « Tu as aujourd'hui, au Champ de Mars, insulté Lucius Sergius Catilina. Il désire savoir la cause de cette offense. » C'est bien, demain je la lui ferai savoir. Je ne puis la dire qu'à lui-même.

L'ESCLAVE.

Alors, parle; le voici...

(Il lève son capuchon.)

CLINIAS.

Catilina! Catilina dans cette maison!...

CATILINA.

Eh bien, cette réponse? Je l'attends.

CLINIAS.

Je n'ai pas de réponse à te faire.

CATILINA.

Tu n'as pas de réponse à faire à Sergius Catilina, quand, aujourd'hui même, tu l'as offensé cruellement? Voyons, quel

sentiment t'a fait agir envers moi... Était-ce un sentiment de haine, de mépris ou de terreur?

CLINIAS.

Crois à tous les sentiments que tu peux m'inspirer, Catilina, excepté à la terreur.

CATILINA.

Je ne dis pas que tu as eu peur pour toi... Ne connaissant pas ce sentiment, je ne suppose jamais qu'il existe chez les autres.

CLINIAS.

Et pour qui craignais-je donc, si ce n'était pour moi?

CATILINA.

Mais pour ce jeune homme qui t'accompagnait, peut-être.

CLINIAS.

J'ignore de quelle terreur vous voulez parler et de quel jeune homme il est question... L'heure s'avance... J'ai besoin d'être seul; laissez-moi...

CATILINA.

Je ne suis pas de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, qui interrogent pour ne pas apprendre, qui vont sans raison d'aller... Je t'ai vu, au Champ de Mars, agir d'une façon qui a droit de m'étonner... Je suis venu dans cette maison pour savoir ce qu'il importe que je sache. Je ne m'en irai point que tu ne m'aies répondu.

CLINIAS.

Ma réponse, la voici : Regardez ce portique silencieux et sombre; regardez cette voûte où le bruit de vos pas fait un écho funèbre...

CATILINA.

J'ai vu ce portique, j'ai vu cette voûte... Après?

CLINIAS.

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu entras dans cette maison, ne trouvas-tu pas sous ce vestibule un cercueil?

CATILINA.

Peut-être.

CLINIAS.

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu sortis de cette maison, ne laissas-tu pas à cette place un cadavre?

CATILINA.

Cela se peut.

CLINIAS.

Ce n'est pas tout, car le meurtre fut ton moindre crime!... Cette nuit, ne l'avais-tu pas destinée à tous les forfaits? n'avais-tu pas outragé la fille au pied du cercueil du père, souillé la prêtresse à la face de la divinité? et, non content d'avoir assassiné l'affranchie, dont le sang rougit l'eau de cette fontaine, ne laissas-tu pas lâchement condamner à mort, lâchement ensevelir vivante, le jour où elle devenait mère, la vestale, victime de ta brutale passion?... J'ai donc raison de te dire : Traverse en courant ce vestibule, sacrilége!... fuis de cette salle sans regarder en arrière, assassin!

CATILINA.

Tu es cet esclave qui se précipita sur moi au moment où je quittais la maison?

CLINIAS.

Eh bien, oui, c'est moi.

CATILINA.

Alors, plus de détours, plus de mystères... Charinus a quinze ans; Charinus est le fils de la vestale enterrée vivante; Charinus est mon fils!

CLINIAS.

Tu te trompes, c'est le mien!

CATILINA.

Tu es donc marié?

CLINIAS.

Oui!

CATILINA.

Où est ta femme?

CLINIAS.

Que t'importe!

CATILINA.

Oh! je te l'ai dit, quand je soupçonne, quand je désire, quand je veux, rien ne me distrait, rien ne m'arrête, tu le sais bien... Charinus existe : je l'ai vu... Charinus! cher petit!... Tu as bien fait de l'appeler Charinus, car je l'aime; car, au premier coup d'œil, je l'ai aimé... Ne dis pas que tu es son père, ne dis pas qu'il est le fils de ta femme... Je l'ai reconnu, comme on reconnaît une ombre... Charinus est le fils de Marcia, le fils de mon amour, la seule chose que j'aime en ce monde. (Il s'assied.) Je resterai jusqu'à ce qu'on me l'ait rendu... Rends-le-moi, et je m'en irai.

CLINIAS.

Oh ! tu fais bien de m'irriter, tu fais bien de provoquer ma violence.

CATILINA.

Tu fais bien de me menacer, tu fais bien de porter la main à ton épée !

CLINIAS.

Hors d'ici !

CATILINA.

Prends garde !

CLINIAS, tirant son épée.

Hors d'ici ! ou tu es mort.

CATILINA.

Tiens, je n'ai que ce poinçon d'acier, avec lequel j'écris sur mes tablettes ; mais, au besoin, il peut devenir un poignard ; prends garde ! car, avec cette arme misérable, je vais combattre pour un bien plus précieux que ma vie, je vais combattre pour un fils. Prends garde ! tu succomberas et je le prendrai.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARCIA.

MARCIA, entrant.

Vous me prendriez mon enfant, vous ?...

CATILINA.

Dieux immortels ! est-ce une apparition ? est-ce un rêve ? Marcia, Marcia la vestale !

MARCIA.

Oh ! tu l'as reconnue ?

CATILINA.

Marcia, Marcia !

MARCIA.

Oui, quand, par un crime, cette vierge pure donnait le jour à un fils ; quand, par le dévouement généreux d'un ami, la morte revoyait le jour qu'elle ne devait jamais revoir ; quand les dieux ont permis tout cela, croyez-moi, ils ne peuvent permettre que mon fils me soit ravi par vous, que mon sauveur soit assassiné par vous, par vous qui êtes la cause de tous mes malheurs, et que cependant je vois pour la

première fois, et dont cependant je prononce le nom pour la première fois, Lucius Sergius Catilina !...

CATILINA.

Marcia vivante.!

CLINIAS.

Marcia, vous nous avez perdus ; il sait notre secret maintenant ; il peut le révéler aux magistrats. Marcia, laissez-nous ensemble, et, quand je vous rappellerai, vous n'aurez plus rien à craindre de lui.

MARCIA.

Clinias, retirez-vous !

CLINIAS.

Seule ! vous voulez que je vous laisse seule avec cet homme ?

MARCIA.

Je vous en prie.

CLINIAS.

Oh ! vous savez bien que vos prières sont des ordres. Je me retire, Marcia.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V

CATILINA, MARCIA.

MARCIA.

Lucius Sergius Catilina, asseyez-vous dans ma maison.

CATILINA, se laissant tomber sur un fauteuil.

O dieux bons !...

MARCIA, s'approchant de lui.

Vous avez dit tout à l'heure que vous veniez chercher ici votre fils Charinus, votre fils qui n'avait pas de mère ; maintenant, vous voyez que Charinus a une mère ; que demandez-vous ?

CATILINA.

Oh ! c'est donc vous, Marcia ?

MARCIA.

Non, ce n'est pas Marcia, la Marcia que vous connaissiez autrefois et que vous essayez de reconnaître aujourd'hui ; c'est une mère à qui vous avez dit : « Je vais te prendre ton enfant ! »

CATILINA.

Je ne sais ce que j'ai dit, Marcia.

MARCIA.

Oui, je comprends, mon apparition vous a troublé ; ce n'est point une chose ordinaire que la résurrection des morts, n'est-ce pas? et vous deviez croire ensevelie à jamais cette Marcia que vous avez perdue. Voyons, est-ce au nom de Marcia déshonorée par votre crime, est-ce au nom de Marcia assassinée par votre abandon que vous venez redemander Charinus ?

CATILINA.

Ah!... Isolons les deux crimes que vous me reprochez; laissez-moi porter le poids du premier, si lourd, qu'il courbe mon front devant vous lorsque vous me regardez; mais ne m'accusez pas du second, c'est une lâcheté que je n'ai pas commise. Lorsque le jugement de Cassius Longinus vous frappa, je combattais en Espagne; la nouvelle de votre mort m'arriva deux mois après l'exécution de la sentence ; je ne pus ni vous défendre ni vous sauver. Charinus ne saurait donc reprocher à son père autre chose que le crime auquel il doit la vie.

(Il se lève.)

MARCIA.

Charinus n'a pas de père, seigneur ; il n'a qu'une mère, près de laquelle il a vécu depuis sa naissance et qui, le jour où il sera devenu un homme, lui révélera le malheur qui pèse sur sa vie.

CATILINA.

Pour qu'à partir de ce jour, il me haïsse, n'est-ce pas?

MARCIA.

Je ne veux lui inspirer pour vous ni bons ni mauvais sentiments ; je ne sais de vous que tout ce que le monde en dit ; vous ne m'avez été révélé que par votre crime : vous êtes entré la nuit dans la maison de mon père, je dormais lorsque vous avez franchi le seuil de ma chambre ; vous avez abusé d'un sommeil préparé par vous ; quand je me suis réveillée, vous n'étiez plus là, et j'étais mère.

(Elle s'est éloignée de Catilina.)

CATILINA.

Marcia, pas un mot de plus, je vous en conjure ! (S'appro-

chant de Marcia.) Je ne suis pas un homme à moduler des soupirs et à nourrir des remords, et cependant bien des fois le souvenir de cette nuit terrible est venu me faire tressaillir et trembler. Mais à quoi bon tout cela? Quand on a ruiné la fortune, l'honneur, la vie d'une femme; quand on a fait tomber sur sa tête les plus épouvantables malheurs, on ne vient pas lui dire: « Pardonnez-moi, je me repens; » mais on vient lui dire: « Écoutez-moi, pauvre victime de ma folie, de mon amour, de ma brutalité, écoutez-moi; si j'ai été méchant, c'est que j'étais seul, c'est que je voyais le vide autour de moi, c'est que le néant qui précède l'existence et qui suit la mort, vivant, je l'avais dans le cœur. Oh! il est facile d'être bon, croyez-moi, quand on aime et qu'on est aimé!... Pourquoi toutes ces orgies ardentes qui usent mes nuits, tous ces rêves fiévreux qui brûlent mes jours? Parce qu'au lieu d'un sentiment réel qui fait aimer la vie, j'ai été obligé de vouer un culte aux passions factices qui la font oublier. Pourquoi mon patrimoine perdu? pourquoi ma fortune jetée aux vents? pourquoi mes jours dépenses au hasard? Parce que je ne répondais à personne de mon patrimoine, de ma fortune, de mes jours. Donnez-moi un héritier de tout cela, Marcia, et je conserverai tout cela pour mon héritier. Donnez-moi un enfant, et je grouperai le passé, le présent et l'avenir autour de cet enfant. » Eh bien, Marcia, comprenez-vous? A l'heure où il est temps encore pour moi de m'arrêter, quand peut-être je puis écarter la fatalité qui me poursuit en épouvantant cette fatalité avec le présent que les dieux viennent de me faire, je retrouve Charinus, je retrouve votre enfant, je retrouve mon fils; mon cœur, que je croyais mort, ressuscite; l'espoir, que je croyais éteint, renaît... Marcia, Marcia! il y a là pour moi, devant moi, je le sens, un monde nouveau, inouï, inconnu, pareil à ces jardins enchantés que gardait le serpent de Jason ou le dragon d'Hespérus. Ce monde, c'est vous, Marcia, qui en tenez l'entrée. Marcia, au nom de tous les dieux, ne me repoussez pas du seuil sauveur! Marcia, ne me fermez pas la porte sacrée!

MARCIA.

Et vous voulez que je croie à cet amour paternel venu en un instant, ignoré d'hier, tout-puissant aujourd'hui?

CATILINA.

Que voulez-vous que je vous dise, Marcia? A peine si j'y

crois moi-même; c'est une chose qui vivait en moi et que j'ignorais. Tout ce que je croyais aimer, c'était l'émanation de cet amour inconnu auquel l'apparition de mon enfant a donné un nom, une forme, une existence. J'ai vu Charinus, et mes yeux n'ont pu se détacher de lui. Il buvait dans une gourde de bois de frêne, et j'ai souhaité qu'il bût dans l'or. Il était brillant de jeunesse, de beauté, de grâce, et j'ai souhaité qu'il fût mon fils. Les dieux ont permis que l'impossible devînt une réalité, et j'ai dit aux dieux : « Eh bien, c'est tout ce que je désirais; dieux immortels, donnez-moi mon enfant, et je n'ai plus rien à demander de vous. »

MARCIA; elle se soulève sans quitter sa place.

Je voudrais vous croire, Catilina ; mais je me souviens, et je me défie. Je voudrais avoir confiance en vous; mais je me souviens, et j'ai peur.

(Elle retombe assise.)

CATILINA.

Voyons, Marcia, comment supposez-vous que je cherchasse à voir cet enfant en ce moment, où, au compte de mon ambition, les minutes valent des jours et les jours des années, si je ne l'aimais de toute mon âme? Ma fortune, ma renommée, ma vie, se jouent demain. Je devrais m'occuper à préparer ce grand combat qui doit être le triomphe ou la mort de ce qu'il y a deux heures encore j'appelais mes espérances. Eh bien, j'apprends que cet enfant que j'ai vu, que ce Charinus qui m'a parlé, habite cette maison funeste. Je quitte tout; j'accours. Ce vague espoir ne m'avait pas trompé. Cependant, la troisième veille va s'accomplir; mes partisans m'attendent, m'appellent, me maudissent. Le sablier à la main, ils voient le temps qui fuit, l'heure qui s'échappe. Où suis-je? Je vous le demande, Marcia. Ici; que fais-je? J'implore, je prie, car je ne menace plus, Marcia; je n'ai plus de courage pour la haine, plus de force pour la colère. Je suis tout amour! Le monde m'attend, et je perds le monde!... Eh bien, Marcia, que voulez-vous pour votre fils et pour le mien? Est-ce le monde?... Montrez-moi mon fils ; laissez-moi embrasser mon fils; laissez Charinus m'appeler son père, et je cours lui conquérir le monde... Est-ce un coin obscur dans la Sabine, une pauvre maison dans les Apennins, une chétive cabane au bord de la mer? Eh bien, cette chétive cabane, cette pauvre maison,

ce coin obscur, mettez-y mon fils, et il me tiendra lieu du monde !

MARCIA.

Inutile, Sergius : l'enfant que vous cherchez n'est plus ici.

CATILINA.

Prenez-garde ! voilà que vous ne me comprenez point, Marcia, et voilà que vous allez essayer de me tromper. Charinus n'est point sorti d'ici ; Charinus est caché dans la maison... Vous n'étiez pas prévenue de mon arrivée, d'ailleurs ; comment eussiez-vous songé à éloigner votre fils ?

MARCIA.

Ne l'avez-vous pas rencontré au Champ de Mars ? Clinias ne vous a-t-il pas reconnu ? N'avons-nous pas dû songer que, séparé violemment de cet enfant sur lequel vous aviez jeté les yeux avec curiosité, vous essayeriez de vous rapprocher de lui ? Puis ce jour est un jour néfaste. Catilina n'est pas le seul qui cherche Charinus.

(Elle tombe assise sur le canapé.)

CATILINA.

Je ne suis pas le seul ?

MARCIA.

Non ; avant que votre esclave interrogeât Syrus, Syrus avait déjà été interrogé par une femme.

CATILINA.

Tu dis, Marcia, qu'on a interrogé Syrus, n'est-ce pas ?

MARCIA.

Oui, une esclave.

CATILINA.

Nubienne ?

MARCIA.

Oui.

CATILINA.

C'est cela. Elle aussi est à sa recherche.

CATILINA.

Elle !...

MARCIA.

Marcia, plus que jamais, rends-moi notre enfant, que je le sauve...

MARCIA ; elle se lève.

Et pourquoi penses-tu que je ne le sauverai pas bien seule ?

CATILINA.

Marcia, si elle m'a suivi, si elle a découvert que je venais dans cette maison, si elle sait pourquoi j'y viens, Charinus est perdu.

MARCIA.

Perdu !

CATILINA.

Si elle a deviné cela, fusses-tu la sombre Hécate qui enfouit ses trésors dans les abîmes de la terre, tu ne saurais dérober Charinus à la colère qui le poursuit.

MARCIA.

Grands dieux ! Mais qui peut donc haïr mon Charinus ?

CATILINA.

Il existe des esprits jaloux, farouches, sanguinaires, qui détruisent, quand ils aiment, tout ce qu'on aime plus qu'eux. Eh bien, une femme m'a demandé s'il était quelqu'un que je préférasse à elle, et, moi qui ne savais point alors que Charinus fût mon fils, je lui ai répondu : « Non. » Si cette femme sait que Charinus existe, que Charinus est mon fils, mon unique amour, à cette heure elle aiguise le poignard, elle distille le poison !...

MARCIA.

Grands dieux !

CATILINA.

Ainsi, tu le vois bien, Marcia, ce n'est plus pour moi seul, c'est pour toi, c'est pour lui, pauvre enfant, que je prie, que j'implore. Mais, au nom de tous les dieux ! au nom de ton père mort ! au nom de notre enfant ! Marcia, à genoux, à tes pieds, je te le demande, mets-le auprès de moi, ou mets-moi auprès de lui, jusqu'à demain, jusqu'à ce que je sois consul, jusqu'à ce que je te dise : « Dors tranquille, Marcia ; je te réponds de notre enfant. »

MARCIA.

Oh ! l'on ne trompe pas avec cet accent ; oh ! l'on ne trahi pas avec cette voix... Viens, Catilina, viens !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLINIAS, puis CICÉRON.

CLINIAS.

Sergius Catilina, voici Cicéron qui veut vous entretenir un instant.

CATILINA, se relevant.

Cicéron!

CLINIAS, à Marcia.

Il n'a pas vu Charinus?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Il ne sait pas où il est?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Et vous n'avez rien avoué?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Dieu merci! j'arrive à temps. (Il va fermer à clef les deux portes latérales.) Marcia, venez.

(Il sort avec elle.)

SCÈNE VII

CICÉRON, CATILINA.

CICÉRON.

Salut, Sergius!

CATILINA.

Vous ici?

CICÉRON.

Vous le voyez.

CATILINA.

Que me voulez-vous?

CICÉRON.

Clinias ne vous a-t-il pas dit que je voulais vous entretenir un instant?

CATILINA.

L'heure est mal choisie, le lieu du rendez-vous n'est pas convenable... A demain, Cicéron... Ah! la porte est gardée?

CICÉRON.

Oui, je suis venu accompagné.

CATILINA.

Je comprends,

CICÉRON.

Vous vous présentez au consulat, Sergius?

CATILINA.

Pourquoi pas? Vous vous y présentez bien... Suis-je de moins bonne famille que vous, par hasard? Il faut deux consuls à Rome; vous serez le premier, je serai le second. Vous voyez que je suis modeste.

CICÉRON.

Eh bien, c'est justement dans cette hypothèse que je désirais causer avec vous. Deux collègues qui ne s'entendraient pas, quel détriment pour la République!

CATILINA.

Raillez-vous toujours, Cicéron?

CICÉRON.

Non, sur ma parole de chevalier, et la preuve, Sergius, c'est que, si vous voulez sur certaine question m'engager votre foi de patricien, je suis votre homme.

CATILINA.

Impossible, Cicéron; mes engagements sont pris.

CICÉRON.

Vous refusez?

CATILINA.

Je refuse.

CICÉRON.

C'est votre dernier mot?

CATILINA.

C'est le dernier.

CICÉRON.

Prenez garde, Sergius! (Il s'avance près de Catilina.) Nous avons décidé que, si vous n'acceptiez pas mes propositions, vous ne seriez pas consul.

CATILINA.

Et comment empêcherez-vous mon élection?

CICÉRON.

Oh! d'une façon bien simple. Pour être nommé consul, n'est-ce pas, il faut se trouver, le jour de l'élection, dans l'enceinte des murs de Rome?

CATILINA.

J'y suis, ce me semble.

CICÉRON.

Oui; mais cette maison, où nous vous avons suivi, où nous

vous tenons enfermé ; cette maison, qui appartient à Clinias, c'est-à-dire à un de mes amis, touche à la porte Flaminia. En dix minutes, nous vous emportons par delà les murs ; en six heures, nous vous conduisons à bord d'un bâtiment qui attend à Ostia ; en quinze jours, ce bâtiment vous conduit en Gaule, en Espagne, en Égypte. Pendant ce temps, les élections se font, et, comme vous n'êtes pas à Rome, vous n'êtes pas nommé.

CATILINA.

Ah ! voilà donc le moyen que comptent employer, pour se débarrasser d'un adversaire qui les gêne, Caton, Lucullus, Cicéron, c'est-à-dire les gens vertueux ! Les gens vertueux appellent cela un moyen, à ce qu'il paraît ; moi, qui ne suis pas vertueux, j'appelle cela un guet-apens.

CICÉRON.

Appelez cela comme vous l'entendrez, Sergius ; mais regardez-vous dès à présent comme déporté en Gaule, en Espagne ou en Égypte.

CATILINA.

Soit ; mais on revient de la Gaule, de l'Espagne, de l'Égypte. On en revient plus fort, par cela même qu'on a été persécuté. Je reviendrai d'Égypte, d'Espagne et de Gaule ; je démasquerai les hommes vertueux, et, comme on nomme des consuls tous les ans, je serai nommé consul l'année prochaine.

CICÉRON.

Voyons, je me place en face de toi et je te regarde : je vois un homme que la Divinité a doué d'une intelligence supérieure, d'un génie éclatant. Cette intelligence brille encore sous la couche épaisse de tes débauches, ce génie transparaît encore sous le masque sanglant de tes crimes ! Tu aimes tout ce qui est beau, tu aimes tout ce qui est bon, tu aimes tout ce qui est grand ; ne le nie pas. Tu sais bien aussi que je ne suis pas un homme vulgaire, un grossier paysan d'Arpinum, un bourgeois encroûté, un citadin bouffi d'orge, de figues et de vin ; tu sais que je ne veux pas la religion comme un augure, l'ordre comme un centurion, la prospérité comme un marchand d'étoffes ; tu n'ignores pas que j'aime les arts, que j'aime les poëtes, que j'aime la gloire ! Tu es bien convaincu que la postérité est à moi, que ce titre de consul que j'ambitionne n'ajoutera rien à ma renommée d'orateur, n'est-ce pas ?

Quand je me suis décidé à ne pas te perdre de vue depuis un mois, à te suivre ici ce soir, à te tenir enfermé dans cette maison, tu devines que je n'ai pas cédé au besoin de te faire un discours... Non : j'ai voulu te voir face à face, j'ai voulu te dire de toi à moi : Catilina, plus de prétextes ! Expose-moi ce que tu penses, demande-moi ce que tu veux. Tu me hais, moi, Cicéron? Impossible ! je ne t'ai fait aucun mal... Tu hais mes principes? Ce n'est pas vrai, tu n'en as aucun... Tu as besoin d'argent, tu en auras; tu as soif d'honneurs, je te ferai asseoir sur la chaise d'ivoire des consuls; tu es ambitieux de gloire, nous te ferons général comme Lucullus et comme Pompée !... Mais écoute-moi bien, Sergius, j'ai étudié mon époque, Rome, le monde... Nous sommes arrivés à cette heure solennelle des accomplissements où chaque homme a reçu des dieux une tâche à remplir. Ma tâche, à moi, est sinon d'imprimer, du moins de régler le mouvement de mon siècle. Eh bien, je ne veux pas que ma marche vers le bon, vers l'utile, vers le grand, ma marche vers le bien, enfin, soit retardée par la crainte ou pressée par la cupidité. Et, comme nous devons tous partir du même point pour atteindre à un même but, c'est-à-dire de l'humanité, qui est en bas, pour arriver à la Divinité, qui est en haut, vous marcherez avec moi vers ce but, Catilina ; vous y marcherez, je l'espère, librement, de bon cœur, avec toutes vos forces, et, si, pour que vous ne trébuchiez pas en regardant en arrière, il ne faut que vous tendre la main loyalement, je vous la tendrai... Voici ma main, Sergius.

CATILINA.

Merci, Cicéron; mais je ne veux partager avec personne ce que je peux conquérir seul. La vertu est pour vous un prétexte, un moyen d'action; avec un mot, vous vous faites un levier; avec ce levier, vous soulevez les masses; mais j'ai mon levier aussi, moi, Cicéron. Le vice ! ou plutôt ce que vous appelez le vice !... Vous dites à vos partisans : « Travaillez, ménagez, endurez... » Je dis à mes prosélytes : « Prenez, prodiguez, jouissez. » Quand nous aurons parlé tous deux en ce sens, sur la place publique, comptez vos clients, je compterai les miens; en vérité, je suis curieux de savoir ce que pourra contre moi cette force de résistance à laquelle, depuis le commencement du monde, les Cicérons de tous les temps ont prêté leur concours. Je suis comme vous, Tullius, je crois

que l'heure des accomplissements est arrivée, apportant à chacun sa tâche, et je vais te dire quelle sera la mienne. Souvent tu t'es promené dans Rome, et tu as pu voir deux choses qui ne devraient jamais se rapprocher, et qui cependant se heurtent incessamment dans les rues de cette cité, qu'on appelle la cité reine. Ces deux choses, c'est la suprême richesse et la suprême misère, des hommes en tunique brodée d'or et en manteau de pourpre, qu'on appelle les patriciens; des cadavres vivants, à moitié nus, qu'on appelle le peuple.

CICÉRON.

Eh bien, à ce peuple nu, ne jetons-nous pas souvent un manteau de pourpre, à ces cadavres vivants, ne donnons-nous pas la sportule, et ne faisons-nous pas l'aumône?

CATILINA.

C'est cela, tu fais l'aumône parce que tu es riche; mais, moi, je ne suis plus riche, et je me suis dit : « Est-ce qu'au lieu de faire l'aumône, je ne pourrais pas faire la justice... » Car sache bien une chose: ces hommes en manteau de pourpre n'ont rien fait de bon pour être riches; ces cadavres vivants, à moitié nus, n'ont rien fait de mauvais pour être pauvres. Ils ont, suivant le hasard qui a présidé à leur naissance, vu le jour les uns dans un palais de la voie Flaminia ou de la porte Capène, les autres dans quelque mauvaise impasse de la Suburra ou de l'Esquilin, et alors, selon qu'ils ont ouvert les yeux sous le marbre ou sous le chaume, l'inexorable Fatum, ce dieu des rois, ce roi des dieux, leur a dit : « Pour toute ta vie, tu es voué au luxe ou condamné à la misère. » Et cela, ce n'est pas depuis hier, ce n'est pas depuis un mois, ce n'est pas depuis un an, c'est depuis des siècles ! et, depuis des siècles, les cris de ces malheureux déshérités du destin ont inutilement monté de l'abîme au ciel. Aussi, l'Italie se dépeuple; Rome a, depuis cinquante ans, élevé trois temples à la Fièvre. Encore si la mort frappait également, il n'y aurait rien à dire ; mais la mort a pris parti pour les patriciens, qui ont des palais bien aérés, des villas bien fraîches, des fermes bien saines... A l'époque des chaleurs, au temps des débordements du Tibre, quand le riche fuit Rome, la mort se garde bien de le suivre. Non : hôtesse funèbre, elle a ses quartiers de prédilection, elle visite le taudis du pauvre, et va s'asseoir au chevet du mendiant. Là, elle fait tranquillement son œuvre, elle sait bien que le médecin grec, cher à

Esculape, ne montera pas cinq étages pour lui arracher sa proie. La mort, que l'on représente aveugle et impassible, est devenue haineuse et partiale... Eh bien, j'ai vu cela, moi, et je me suis dit : « La société est mal faite ainsi; les dieux ont créé l'air du ciel et les biens de la terre pour tous, il est temps que tous aient part aux biens de la terre et à l'air du ciel... » Eh bien, ma tâche à moi, Cicéron, c'est d'ouvrir l'univers au torrent qui gronde; je veux voir l'expansion de cet océan qui rugit, je veux entendre l'explosion de ces millions de volcans humains qui ne demandent qu'à éclater.

CIRÉRON.

C'est-à-dire que tu veux détruire ce qui est, n'est-ce pas?... Eh bien, soit, si tu as quelque chose de mieux à mettre à la place.

CATILINA.

Quand nous en serons là, nous verrons.

CICÉRON.

Ah! pauvre aveugle qui joue avec les hommes et les choses, les institutions et les lois, les révolutions et les empires! pauvre insensé qui entasse les uns sur les autres, vices et besoins, crimes et misères, haines et passions, comme faisaient les Titans de Pélion sur Ossa pour escalader le ciel, et qui, lorsqu'on lui demande quel nouveau monde il compte tirer de l'ancien, quel univers il veut pétrir avec le chaos... pauvre aveugle! pauvre insensé qui se contente de répondre : « Quand nous en serons là, nous verrons! » Encelade a tenté ce que tu veux faire, et Encelade, foudroyé, est enseveli sous l'Etna.

CATILINA.

Eh bien, Catilina et Cicéron recommenceront la lutte d'Encelade et de Jupiter, et nous verrons à qui, cette fois, demeurera la victoire.

CICÉRON.

Ah! la victoire n'est pas un doute pour moi, Catilina, pour moi qui ne crois pas au hasard, mais à une force motrice, intelligente, supérieure. Oh! non, ce n'est pas pour reculer devant ce qui lui reste à faire que Rome a fait ce qu'elle a fait. Non, quand elle est sortie de l'enceinte de Romulus pour s'emparer du Latium, du Latium pour s'emparer de l'Italie, de l'Italie pour s'emparer du monde; quand elle a pris à Carthage son commerce, à Athènes ses arts, à Sardes ses richesses, à Memphis sa science; quand, pareille à ces divinités

de l'Inde qui ont dix mamelles, elle fait boire à dix peuples à la fois le lait de l'avenir, ce n'est pas, crois-moi, pour que sa gigantesque destinée avorte selon le caprice d'un homme !... Non, Sergius, prends le feu ! prends l'épée ! prends la torche ! Tu ne pourras rien contre Rome, Rome est immuable, Rome est éternelle, Rome est sous la main des dieux !

CATILINA.

Eh bien, si Rome est sous la main des dieux, ce que j'aurai détruit, les dieux se chargeront de le reconstruire.

CICÉRON.

Vous allez voir, Catilina, qu'il y a un Dieu... J'ai voulu vous ramener au bien...

CATILINA.

C'est-à-dire à votre avis.

CICÉRON.

Ne m'interrompez pas, le moment est suprême. Je vous ai parlé le langage de la fraternité... C'est un mot que vous ne comprenez pas; il n'est pas dans le vocabulaire de notre société, et, malheureusement, il faudra verser encore bien du sang pour l'écrire au livre de l'humanité. Je vous ai dit : « Partageons. » Je vous ai dit : « Améliorons... » Je vous ai dit : « Aimons-nous... » Mais vous avez fermé votre oreille à mes instances, votre cœur à mes prières... Vous avez persévéré dans votre folie furieuse... Eh bien, Catilina, c'est maintenant un arrêt rendu contre vous.

CATILINA.

Vous m'exilez?

CICÉRON.

Non ! C'était bon tout à l'heure, j'espérais encore... Maintenant, vous m'avez ouvert l'abîme de votre cœur. J'ai réfléchi... je ne vous exile plus : je vous tue.

CATILINA.

Ah ! voilà donc la péroraison de l'homme vertueux, de l'honnête citoyen, du clément orateur qui, devançant les siècles, a inventé le mot fraternité pour me séduire !... Capito, le boucher, ne parle pas si bien; mais, il faut lui rendre justice, il ne tuerait pas mieux.

CICÉRON.

Eh bien, c'est justement parce que je suis tout ce que tu dis, qu'il faut que tu meures. Deux grands principes luttent l'un contre l'autre, depuis le commencement du monde :

l'ordre et le désordre, le bien et le mal, la vie et le néant... Moi, je suis l'ordre, je suis le bien, je suis la vie... Toi, tu es le désordre, tu es le mal, tu es le néant. Nous combattons, je te tuerai; car, si je ne te tuais pas, peut-être tuerais-tu la société.

CATILINA.

Ainsi, à toi l'homme de la fraternité, à toi aussi, il te faut du sang pour accomplir ton œuvre de fraternité... Tu vois bien que tu n'es pas meilleur que moi, Cicéron !

CICÉRON.

Tu te trompes; car, si tu sors d'ici, Catilina, ce n'est plus une lutte entre Sergius et Cicéron; c'est une guerre entre le peuple et le sénat. Demain, après-demain peut-être, dix mille hommes égorgés rougiront de leur sang les rues, le Forum, la voie Sacrée... En te tuant aujourd'hui, en te tuant ici, j'économise !

CATILINA.

Et sans doute la même main qui m'aura frappé se chargera d'écrire mon histoire?

CICÉRON.

Ton histoire?... Et à quoi bon? Prends tes tablettes et assieds-toi à cette table. Écris ton testament... Ajoute que c'est moi, moi, Marcus Tullius Cicéron, qui te tue... Et ce que tu auras ordonné sera accompli; ce que tu auras écrit sera lu, lu au sénat, lu au Forum, lu au peuple, d'un bout à l'autre, hautement, publiquement... Mais hâte-toi, je te donne cinq minutes.

CATILINA.

Merci, Cicéron, j'accepte tes cinq minutes, et que le ciel te les rende à l'heure de ta mort.

CICÉRON, s'avançant au milieu de la cour.

Hors du fourreau les épées !...

SCÈNE IX

CATILINA, seul en scène; CICÉRON et LES CHEVALIERS dans la cour; puis CHARINUS.

CATILINA, allant à la porte à droite du spectateur.

Fermée !... (Il traverse le théâtre et secoue la porte à gauche.) Fermée aussi... Oh!

CHARINUS, une lampe à la main, soulevant la trappe du souterrain.

Venez, mon père !

(Catilina s'élance dans l'ouverture et disparaît avec Charinus.)

ACTE QUATRIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Le Champ de Mars au jour des Comices.

SCÈNE PREMIÈRE

CICADA, GORGO, UN ESCLAVE, BOURGEOIS, se promenant et attendant.

CICADA, à cheval sur le tombeau de Sylla.

Combien as-tu déjà déjeuné de fois, Gorgo ?

GORGO.

Trois fois.

CICADA.

Et combien de fois dîneras-tu ?

GORGO.

Toute la journée.

CICADA.

Ce que c'est que de n'avoir pas l'âge de voter ! Moi, je serais encore à jeun sans Volens, qui m'a donné un pâté d'alouettes et une amphore de vin. Quel est celui qu'on vient de te servir, à toi ?

GORGO.

Du massique, à ce que l'on m'a dit.

CICADA.

Moi, je déguste du cœcube. Envoie-moi du tien, je t'enverrai du mien.

GORGO, à l'Esclave.

Fais goûter de ta liqueur à ce jeune citoyen qui est là sur le tombeau de Sylla.

L'ESCLAVE.

Mais il n'a pas l'âge de voter.

GORGO.

Il est mon ami.

L'ESCLAVE.

Oh ! alors, c'est autre chose.

(Il sert à boire à Cicada.)

GORGO.

Et Volens, où est-il ?

CICADA.

Il place des bulletins pour Catilina. Catilina lui a fait distribuer du vin, et, pour engager les électeurs à boire, il boit. Il en a déjà enrôlé plus de cinq cents et grisé plus de mille.

GORGO.

Aussi, sa voix s'enroue. Écoute ; on l'entend si on ne le voit pas.

VOLENS, dans la coulisse.

Arrivez par ici, les forgerons ! arrivez, les fondeurs ! arrivez, les taillandiers ! Vive Sergius Catilina !

TOUS.

Vive Sergius Catilina !

SCÈNE II

LES MÊMES, VOLENS.

VOLENS.

Rangez-vous là et attendons. Serrez les rangs, front ! (Apercevant Cicada.) As-tu bien bu, petit ? as-tu bien mangé ?

UN HOMME, dans les rangs.

C'est bon de boire, c'est bien de manger ; mais on nous avait promis cent vingt sesterces par homme. Où sont les sesterces ?

VOLENS.

Sois tranquille, ils viendront.

L'HOMME.

Où sont-ils ? Voyons.

VOLENS.

Silence, ivrogne ! Arrive ici, Gorgo... Arrive ici, Cicada.

CICADA.

Moi aussi?

VOLENS.

Tiens, il faut que tu gagnes ton pâté d'alouettes. Écoutez-moi tous les deux. Vous allez vous promener autour des ponts où les électeurs viennent déposer leurs bulletins. Ceux qui votent pour un seul, vous tâcherez de les faire voter pour Catilina ; ceux qui votent pour deux, vous tâcherez de les faire voter pour Catilina et Antonius ; ceux qui ne sauront pas écrire, vous leur donnerez des bulletins tout faits. Il y en a plein mon casque, prenez.

CICADA.

Mais s'ils veulent qu'on mette Cicéron?

VOLENS.

Eh bien, vous écrirez Catilina, et vous direz que vous mettez Cicéron.

CICADA.

C'est vrai, cela commence par un C.

VOLENS.

Vous entendez, qu'il n'en soit pas question, de Cicéron. C'est Catilina qu'il nous faut, un capitaine et non un avocat.

CICADA.

Mais où est-il donc, Catilina ?

VOLENS.

Probablement où il a besoin d'être. Cela ne nous regarde point.

(Bruit dans la coulisse.)

CICADA.

En attendant, voilà le seigneur Pois-Chiche qui vient, lui... Il ne dort pas, il a recruté les bourgeois.

VOLENS.

Où donc le vois-tu, toi?

CICADA.

Là-bas, en robe blanche. Tenez, tenez, en a-t-il après lui !... Mais, si on lui laisse comme cela récolter toutes les voix, il n'en restera plus pour les autres.

VOLENS.

Tais-toi, jeune homme; tu n'entends rien au gouvernement.

GORGO.

Par Jupiter, Cicada a raison, ce n'est pas un cortége, c'est une armée.

VOLENS.

Tout cela se dissipera quand on jouera du bâton.

GORGO.

Vous croyez?

VOLENS.

A vos rangs!... Une bonne huée pour l'avocat d'Arpinum... Ho! Cicéron!...

LES BOURGEOIS.

Vive Cicéron!...

(Huées, applaudissements.)

SCÈNE III

LES MÊMES, CICÉRON.

CICÉRON, au fond.

Merci, merci, mes amis. Vous savez ce que je veux, n'est-ce pas? En me nommant, vous aurez l'ordre, la tranquillité, le commerce.

LES BOURGEOIS.

Bravo!

VOLENS.

N'écoutez donc pas ce bavard qui parle pour de l'argent, qui dit blanc et qui dit noir, selon qu'on le paye en or ou en cuivre. A bas Cicéron! à bas!

CICÉRON, descendant la scène.

Oh! oh! je n'ai rien de bon à faire par ici, je suis en plein Catilina... Ah! ah! Caton.

VOLENS, aux partisans de Catilina, qui rentrent.

Bon! voilà du renfort qui lui arrive. Il va perdre son temps à bavarder avec Caton... Allez vite distribuer les bulletins et revenez. Ne va pas me perdre mon casque, toi!

CICADA,

N'aie pas peur!... (Il sort avec Gorgo.) Vive Catilina!...

(Tous les partisans de Catilina sortent par la gauche.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, CATON, entrant par la droite.

CICÉRON, allant au-devant de Caton.

Eh bien, les entendez-vous, comme ils crient?

CATON.

Laissez-les crier, les choses vont au mieux.

CICÉRON.

Comment cela?

CATON.

Nous avons trois cent mille voix, toutes celles de la bourgeoisie et du commerce... Tous les bons Romains sont pour nous.

CICÉRON.

Les jours d'élection, Caton, les voix sont des voix ; ils ont, eux, celles du peuple et de tous les nobles ruinés.

CATON.

De sorte que les soixante-quinze mille voix de César, à votre avis, feront la majorité?

CICÉRON.

Oui, selon qu'elles se porteront sur Catilina ou sur moi.

CATON.

Avez-vous un moyen de communiquer avec César sans le compromettre?

CICÉRON.

J'ai Fulvie, la maîtresse de Curius.

CATON.

Curius est à Catilina !

CICÉRON.

Oui, mais Fulvie est à nous.

CATON, montrant un papier.

Eh bien, voilà les soixante-quinze mille voix de César; je vous les donne, Cicéron.

CICÉRON.

Dans ce billet?

CATON.

Lisez la signature.

CICÉRON.

Servilie!... Votre sœur!... vous avez employé ce moyen!...

CATON.

Comprenez, Cicéron, et que ceci reste entre nous.

CICÉRON, remontant.

Soyez tranquille !

(Cris dans la coulisse.)

CICADA, retournant le casque.

Plus un, père Volens; tout est distribué.

VOLENS.

Bien, petit ! Et toi, Gorgo ?

GORGO.

En avez-vous d'autres ?

VOLENS.

Il va en venir.

CICADA.

Dites donc, seigneur Caton, et le disque de Remus ?

GORGO.

Vous qui nagez si bien, vous devriez l'aller chercher au fond du Tibre; foi de citoyen Romain, je donne ma voix au seigneur Cicéron, si vous faites cela.

VOLENS.

Seigneur Caton, une coupe.

CATON.

Tu ignores donc que je ne bois pas de vin ?

VOLENS.

Bah ! une fois n'est par coutume.

CATON.

Eh bien, donne.

LES PARTISANS DE CATILINA.

A Catilina ! à Catilina !

LES PARTISANS DE CICÉRON.

A Cicéron ! à Cicéron !

CATON, levant sa coupe.

A Rome !

(Il boit; applaudissements; tumulte au fond.)

CICÉRON, se retournant.

Qu'y a-t-il là-bas ?

SCÈNE V

LES MÊMES, L'AFFRANCHI du premier acte.

L'AFFRANCHI.

Seigneur Tullius ! seigneur Tullius !

CICÉRON.

Lui ! par ici !

L'AFFRANCHI.

Bonne nouvelle !

CICÉRON.

Parle bas; ces gens sont nos ennemis.

L'AFFRANCHI.

Oh ! ce que j'ai à vous dire, dans dix minutes sera connu de tout le monde.

CICÉRON, CATON, LUCULLUS.

Eh bien, quoi ?

L'AFFRANCHI.

Toute une tribu qui avait engagé ses voix à Curius, et qui devait voter pour Catilina et pour Antonius, a voté pour Antonius et pour vous.

CATON.

Comment cela s'est-il fait ?

L'AFFRANCHI.

Il paraît que les bulletins ont été changés, et, comme ils votaient de confiance, les électeurs ont voté pour vous.

CICÉRON, bas.

Fulvie m'a tenu parole.

L'AFFRANCHI.

C'est douze ou quatorze mille voix sur lesquelles vous ne comptiez pas et qui vous arrivent.

CICÉRON.

Elles sont les bien venues.

VOLENS, aux siens.

Ils se réjouissent !... est-ce que cela irait mal pour nous ? (Bruit, rumeurs.) Eh ! eh ! que se passe-t-il donc là-bas ?

GORGO.

On dirait une bataille.

CICADA.

S'il y a bataille, un peu de patience, les autres... Attendez-moi.

CICÉRON.

Allez donc voir ce qui se passe, Caton.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE VI

CICÉRON, FULVIE, voilée.

FULVIE, sans lever son voile.

Ce n'est rien.

CICÉRON.

Est-ce vous, Fulvie?

FULVIE.

Oui.

CICÉRON.

Que fait-on là-bas?

FULVIE.

On s'extermine.

CICÉRON.

Qui cela?

FULVIE.

Mes votants. Quand ils ont vu qu'ils étaient trompés, ils ont voulu annuler l'élection; le questeur s'y est opposé; les chevaliers ont soutenu le questeur, de sorte que les coups pleuvent comme grêle.

CICÉRON.

Bien joué, Fulvie! Et Curius ne se doute de rien? il ne vous soupçonne pas?

FULVIE.

Il soupçonnerait plutôt sa main droite. Je vous le conduirai quand vous voudrez dans le Tibre.

CICÉRON.

Les yeux bandés?

FULVIE.

Les yeux ouverts.

CICÉRON.

Maintenant, pouvez-vous causer avec César?

FULVIE.

Pourquoi pas?

CICÉRON.

Il faudrait le voir avant l'élection.

FULVIE.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à l'attendre ici : il va venir.

CICÉRON.

Eh bien, attendez-le. (Il regarde autour de lui.) Et...

FULVIE.

Et?...

CICÉRON.

Remettez-lui ce billet.

FULVIE.

Bien.

CICÉRON.

Oh ! oh ! voici tous nos ennemis. Laissez-moi me retirer et retirez-vous vous-même, vous pourriez être reconnue.

(Cicéron s'éloigne d'un côté, Fulvie de l'autre.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins CICÉRON et FULVIE, plus CURIUS, CÉTHÉGUS, CAPITO, LENTULUS et LA FOULE.

CURIUS.

C'est une trahison! c'est une infamie !... L'élection doit être annulée.

LENTULUS.

Mais comment cela s'est-il fait?

TOUS.

Oh ! à mort les traîtres !

CURIUS.

Comment cela s'est fait? le sais-je? puis-je le savoir? Je donne des bulletins, les deux noms y sont écrits par moi, et par mon secrétaire, devant moi, et, quand on dépouille le scrutin, un des noms est changé.

CÉTHÉGUS.

Par Hercule! tu as du malheur, Curius. Pour une tribu que tu fais voter, elle se trompe. J'en ai fait voter six : soixante-quinze mille hommes, et pas une erreur.

CURIUS.

Qu'est-ce à dire? m'accuses-tu?

CÉTHÉGUS.

Non ; mais je dis...

LENTULUS.

Assez ! Voyons, c'est un malheur... mais réparable avec de l'activité. Avez-vous vu Catilina ?

CURIUS et CÉTHÉGUS.

Non.

LENTULUS à Volens.

Et vous autres ?

VOLENS.

Pas aperçu.

GORGO.

Nous le demandions tout à l'heure.

CICADA.

Oui ; et puis l'on demandait aussi les sesterces.

CAPITO.

C'est vrai !... l'argent !... Il nous avait dit de passer chez lui ce matin... et personne pour nous recevoir... Y a-t-il au moins quelqu'un de sa maison ici ?

STORAX, s'avançant.

Il y a moi, seigneur.

CAPITO.

Qui es-tu, toi ?

STORAX.

Je suis son nomenclateur.

LENTULUS.

Quand l'as-tu quitté ?

STORAX.

Hier au soir.

CURIUS.

Et, depuis hier, tu ne l'as pas revu ?

STORAX.

Non, seigneur ; non.

CAPITO.

Et l'argent, tu n'en a pas entendu parler ?

STORAX.

Pas le moins du monde.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, L'INTENDANT d'Orestilla, conduisant un mulet.

L'INTENDANT.

Voici l'argent promis par le seigneur Catilina.

LENTULUS.

C'est toujours quelque chose.

STORAX, à part.

L'intendant d'Orestilla!... Cache-toi, Storax! cache-toi!

CURIUS.

Et, avec cela, as-tu des ordres de Sergius?

L'INTENDANT.

Pas d'autres que de remettre en son absence cet argent aux mains de ses amis. Vous êtes ses amis, je vous remets l'argent.

CAPITO.

Vive Catilina, alors!

CURIUS.

Citoyens, c'est cent vingt sesterces par tête, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui! oui! oui!

CICADA, prenant le mulet par la bride.

Oh! le joli mulet!

(Il le baise sur le nez. Chacun s'éloigne. On partage l'argent de Catilina.)

SCÈNE IX

ORESTILLA, L'INTENDANT.

ORESTILLA.

Eh bien?

L'INTENDANT.

Il n'est pas ici, comme vous voyez.

ORESTILLA.

Et chez lui?

L'INTENDANT.

Non plus.

ORESTILLA.

Ses amis savent-ils où il est?

L'INTENDANT.

Ils le cherchent comme vous.

ORESTILLA.

Qui a renvoyé l'or, cette nuit?

L'INTENDANT.

L'intendant.

ORESTILLA.

En disant?...

L'INTENDANT.

En disant qu'il vous remerciait, mais qu'il n'en avait pas besoin.

ORESTILLA.

Il y a quelque chose d'étrange là-dessous. Cherche Nubia, et envoie-la-moi.

L'INTENDANT.

Où dois-je l'envoyer ?

ORESTILLA.

Ici.

(Elle abaisse son voile et demeure adossée au tombeau.)

SCÈNE X

LES MÊMES, RULLUS, LENTULUS.

LENTULUS.

Comprenez-vous, Rullus?

RULLUS.

Le vote de toute cette tribu?

LENTULUS.

Non, l'absence de Catilina.

RULLUS.

Catilina absent?

LENTULUS.

Sans que personne puisse dire où il est.

RULLUS.

Et l'argent?

LENTULUS.

L'argent est venu, par bonheur.

RULLUS.

C'est qu'il m'en faut pour mes hommes, et beaucoup!

LENTULUS.

On vous en a mis une sacoche à part.

RULLUS.

Bon !

CAPITO, revenant.

Eh bien, Catilina ?

LENTULUS.

Absent toujours, tandis que Cicéron parle, s'agite, pérore. Le voyez-vous, là-bas, avec Caton et Lucullus ?

CÉTHÉGUS.

Par Hercule ! l'auraient-ils assassiné ?

VOLENS.

Assassiné ! Qui cela ? Si Catilina est assassiné, nous brûlons Rome : les funérailles seront dignes du mort !

CRIS DU PEUPLE.

Catilina ! Où est Catilina ?

(Bruit, confusion.)

CÉTHÉGUS.

Faites-leur un discours, Rullus ; cela leur donnera un peu de patience.

RULLUS.

Soit.

LENTULUS.

Monte sur ce banc.

RULLUS.

Romains !

TOUS.

Chut ! chut ! écoutons Rullus.

RULLUS, monté sur un banc.

Romains ! vous appelez Catilina, vous avez raison. Catilina, c'est votre ami, c'est notre patron à tous. Nommez-le, et la première loi que nous rendrons, c'est le partage du champ public, ce champ qui appartient au peuple, et que les consuls louent à vil prix à des publicains comme Métellus, comme Lucullus, comme Caton.

TOUS.

Bravo ! bravo !

RULLUS.

Rien que dans le partage des champs qui environnent Rome, et qui sont affermés aux éleveurs de bestiaux, il y a de quoi enrichir cent mille familles.

TOUS.

Oui, oui, le partage du champ public! la loi agraire! la loi des Gracques!

RULLUS.

Puis il y a encore le territoire de Capoue qui est libre, et que le sénat se réserve; un million d'arpents de terres et des meilleures de l'Italie; les jardins qui ont arrêté Annibal, et qui, aux mains de nos administrateurs, sont devenus un désert.

TOUS.

Bravo! bravo!

RULLUS.

Votez donc pour Catilina! pour Catilina, qui vous promet tout cela, qui veut que le peuple soit maître et roi, oui, maître et roi à son tour. Votez pour Catilina! Je réponds de lui, je me porte garant pour lui.

TOUS.

Vive Catilina!

RULLUS.

Vous fiez-vous à ma parole?

TOUS.

Oui! oui!

RULLUS.

Me croyez-vous votre ami?

TOUS.

Oui, oui.

RULLUS, tirant des bulletins.

Eh bien, pour Catilina, amis! pour Catilina!

(Il distribue les bulletins.)

LENTULUS, CAPITO, VOLENS.

Pour Catilina, amis! pour Catilina!

(On porte Rullus en triomphe.)

CÉTHÉGUS.

Ils sont tous préparés, vous n'avez qu'à les mettre dans l'urne.

TOUS.

Allons voter! allons voter!

(Tout le Peuple sort.)

RULLUS, s'essuyant le front.

Encore une bataille gagnée!

CÉTHÉGUS, embrassant Rullus.

Vous êtes l'éloquence en personne, mon cher Rullus : une bouche d'or !

RULLUS.

Oui ; mais je ne les quitte pas.

CÉTHÉGUS.

Par Hercule ! je crois bien. Poussez-les, poussez-les !

RULLUS.

Je ferai de mon mieux ; mais, si Catilina n'arrive pas, je ne réponds plus de rien.

CÉTHÉGUS.

Allez toujours !

(Rullus sort.)

LENTULUS.

Il a raison, Catilina nous perd.

CAPITO.

Il faudrait gagner du temps.

CÉTHÉGUS.

J'ai une idée.

LENTULUS.

Laquelle ?

CÉTHÉGUS.

Si Catilina n'est pas ici dans cinq minutes...

LENTULUS.

Eh bien ?

CÉTHÉGUS.

Ce cher Rullus ! il est l'idole du peuple...

CAPITO.

Vous le proposez à la place de Catilina ?

CÉTHÉGUS.

Allons donc ! ce serait une infamie... Non, je le fais tuer dans un coin...

LENTULUS, stupéfait.

Qui, Rullus ?

CÉTHÉGUS.

Nous ferons venir un char, on le traînera au milieu de la foule... Nous crierons : « Vengeance ! » nous dirons que le crime vient de Cicéron, et nous ferons voter d'enthousiasme pour Catilina.

LENTULUS.

Mais encore faut-il que Catilina soit ici, ou l'élection sera nulle.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CATILINA, puis CURIUS.

CATILINA, escorté par la foule.

Me voici, mes amis, me voici !

TOUS.

Ah ! ah !... Vive Sergius ! vive Catilina !

CÉTHÉGUS.

Par Hercule ! vous avez bien tardé, Sergius.

CATILINA.

Bonjour, mes amis, bonjour ! Oui, j'ai tardé, c'est vrai ; mille embarras sont survenus ; j'avais mon accord à faire avec Antonius... Eh bien, comment va le vote ?

LENTULUS.

A merveille ! Heureusement qu'en ton absence l'argent est venu ; il a parlé pour toi. (On entend sonner l'argent.) Tiens, entends-tu ? il parle encore...

CAPITO.

Allons, tu as bien fait les choses, Catilina, et il n'y a rien à dire.

CATILINA.

Ah ! j'ai bien fait les choses, soit. Et César, l'a-t-on vu ?

CURIUS.

Oh ! César votera pour nous.

CATILINA, lui tournant le dos.

Oui, comme votre tribu.

CÉTHÉGUS.

Que voulez-vous ! c'est une différence de quatorze à quinze mille voix.

CATILINA.

Qui n'a pas d'importance, si nous avons les soixante-quinze mille voix de César.

CÉTHÉGUS.

Qu'il vienne seulement, et nous les aurons.

TOUS.

Oui, oui.

CATILINA.

Ceci vous regarde. Vous vous chargez de César, n'est-ce pas ?

CAPITO et LENTULUS.

Nous nous en chargeons.

CATILINA.

Avez-vous vu mon nomenclateur ?

LENTULUS.

Il était là tout à l'heure, travaillant de son mieux pour toi.

CATILINA.

Holà ! maître!

STORAX, vivement.

Me voilà.

CATILINA.

Viens.

STORAX.

Deux mots, seigneur?

CATILINA.

Parle.

STORAX.

Elle est là.

CATILINA.

Qui ?

STORAX.

Ne vous retournez point... Orestilla.

CATILINA.

Où ?

STORAX.

Auprès du tombeau.

CATILINA.

C'est elle qui a envoyé l'argent?

STORAX.

Oui.

CATILINA.

Je m'en doutais. Commençons par ces groupes.

STORAX.

Mais nous allons de son côté ?

CATILINA.

Pourquoi pas?

STORAX.

Bon Jupiter !

CATILINA.

N'es-tu pas déguisé de façon à ce que les Parques elles-mêmes ne te reconnaissent pas ?

STORAX.

Je l'espère !

CATILINA.

Allons, redresse-toi et parle. Quels sont ces gens-là ?

STORAX.

Le bleu ou le violet ?

CATILINA.

Le bleu.

STORAX.

Publius Pudens, marchand bonnetier dans le vicus Toscanus. Chef de centurie, deux enfants, un garçon et une fille ; le garçon boite.

CATILINA.

Publius Pudens, salut !

(Les partisans de Catilina s'approchent.)

PUDENS.

Salut, seigneur Catilina !

CATILINA.

Il est arrivé de belles laines de Judée cette année ?

PUDENS.

Mais oui, seigneur.

CATILINA.

Vous savez que je nourris bon nombre de brebis ; je puis vous envoyer quelques échantillons.

PUDENS.

A quel prix ?

CATILINA.

Oh ! mes échantillons, je ne les vends pas, je les donne. S'ils vous conviennent, vous viendrez prendre livraison à ma maison de campagne. En même temps, amenez votre fils qui boite. En le voyant passer, l'autre jour, mon médecin me disait qu'il y aurait peut-être moyen de le guérir. Il se mettra tout à votre disposition.

PUDENS.

Merci.

CATILINA.

Si vous n'avez pas de répugnance à voter pour moi, Pudens, je me recommande à vous et à vos amis.

PUDENS.

Nous verrons, seigneur Sergius.

CATILINA, l'embrassant.

J'attendrai respectueusement. (A Storax.) Et cette face blême?

STORAX.

Le violet?

CATILINA.

Oui.

STORAX.

Marcus Bino, charcutier. Cent vingt voix; marié depuis trois mois.

CATILINA.

Salut, Marcus Bino. J'ai cent beaux porcs dans ma métairie de Féciale, je veux vous en envoyer une douzaine à titre de cadeau; si ceux-là vous conviennent, nous traiterons des autres à un prix raisonnable, je vous le promets.

BINO.

Merci.

CATILINA.

Vous avez, par Hercule! une figure de prospérité; c'est sans doute le mariage?

STORAX, bas et vivement.

Ne lui parlez pas de sa femme, bon Jupiter!

CATILINA.

Pourquoi cela, puisqu'il l'a épousée depuis trois mois?

STORAX.

Elle est accouchée hier.

CATILINA.

Votez pour moi, mon ami.

BINO.

Peut-être.

CATILINA.

Je me confie à votre amitié.

(Les partisans de Catilina veulent prendre Bino, il refuse; il sort avec les autres.)

STORAX.

Voici, de ce côté, Furius Cappa et Tonstrinus Glabrio; l'un est cabaretier, l'autre tondeur.

CATILINA.

Mariés?

STORAX.

Cappa est veuf; il a laissé tomber, dit-on, du haut de l'escalier un bloc de plomb sur la tête de sa femme.

CATILINA.

Et Glabrio?

STORAX.

Glabrio est célibataire... Aïe! voilà Aurélia.

ORESTILLA, bas.

Je n'y puis plus tenir. (Haut et relevant son voile.) Bonjour, seigneur Sergius.

CATILINA.

Oh! chère Aurélia, bonjour! que vous me faites plaisir en me venant joindre ici!

ORESTILLA.

J'étais là bien avant vous, Catilina, et je commençais à m'inquiéter, je vous l'avoue.

CATILINA.

Et de quoi?

ORESTILLA.

Mais, d'abord, de ce renvoi d'argent que je n'ai pas compris après ce qui était convenu entre nous.

CATILINA.

Mes amis m'avaient assuré que c'était une dépense inutile.

ORESTILLA.

J'ai pensé qu'il y avait quelque malentendu, j'ai envoyé l'argent et je l'ai fait remettre à vos amis, qui l'ont parfaitement accepté; sans doute, ce matin, ils avaient changé d'avis: la nuit porte conseil.

CATILINA.

Merci, Aurélia.

ORESTILLA.

Mais ce n'était pas seulement cela qui m'inquiétait.

CATILINA.

Qu'était-ce donc?

ORESTLLIA.

Ce matin, pensant que je pouvais vous être utile, je me suis présentée chez vous.

CATILINA.

A quelle heure?

ORESTILLA.

A la première.

CATILINA.

En effet, j'étais déjà sorti.

ORESTILLA.

Ou plutôt vous n'étiez pas rentré.

CATILINA.

Et c'est cela qui vous a inquiétée?

ORESTILLA.

Oh! non; mais on m'a dit qu'à la fin de la troisième veille, vous aviez envoyé chercher votre médecin Chrysippe, qu'on l'avait fait lever, et qu'il était parti sans dire où il allait; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque accident.

CATILINA.

Chrysippe, cet hiver, a donné en mon nom des soins aux gens pauvres de la Suburrane et du Vélabre. Je l'ai mis en campagne pour faire récolte de voix.

ORESTILLA.

De sorte qu'il moissonne pour vous, à cette heure?

CATILINA.

Probablement. Voulez-vous permettre que je continue mes suppliques? Croyez que j'aimerais mieux causer avec vous que d'aller serrer toutes ces mains sales et baiser toutes ces barbes mal faites.

(Clinias est entré depuis un moment.)

ORESTILLA.

Allez! d'autant plus qu'il y a là quelqu'un qui vous attend, ce me semble.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CLINIAS, sur le devant de la scène; MARCIA, dans la foule.

Catilina, en se retournant, se trouve en face de Clinias.

CLINIAS.

Demeure!

CATILINA.

Qui es-tu?

CLINIAS.

Clinias!

CATILINA.

Que me veux-tu ?

CLINIAS.

Je viens te demander mon fils !

CATILINA.

Je ne te comprends pas.

CLINIAS.

Mon fils, que tu as enlevé là, cette nuit, dans ma maison !

ORESTILLA, à part.

Charinus !

CATILINA.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

CLINIAS.

Oh ! je me doutais bien que tu nierais. Heureusement, Cicéron était là, Cicéron et ses douze chevaliers. Ils affirmeront au peuple que tu as violé ma maison et enlevé mon enfant.

LE PEUPLE.

Allons donc !

CATILINA.

Laissez-moi passer, vous êtes fou.

CLINIAS.

A moi, Romains, à moi ! (Les partisans de Catilina et les Bourgeois descendent en scène.) Ce misérable qui se présente à vos suffrages, qui vient demander vos voix ; ce misérable s'est introduit cette nuit dans ma maison, dans cette maison que vous voyez là, là ! et il m'a enlevé mon enfant... Cicéron y était, Cicéron me rendra témoignage.

(Deux Hommes s'emparent de Clinias.)

CATILINA.

Amis, il a prononcé le nom de Cicéron, et le nom de Cicéron est aujourd'hui une mauvaise recommandation pour Catilina. Écartez de moi cet homme.

(Les Bourgeois disent : « Non, non ; » les partisans de Catilina se précipitent sur Clinias.)

CLINIAS.

Oh ! misérable !

CATILINA.

Qu'on ne lui fasse aucun mal, vous comprenez, mais qu'on le mette en lieu de sûreté jusqu'à ce que les élections soient finies.

(On entraîne Clinias.)

ORESTILLA, à part.

Ah ! voilà donc à quoi il a occupé sa nuit !

CATILINA, se rapprochant des Électeurs.

Vous ne croyez pas à un mot de ce qu'il dit ?

CAPPA.

Non, seigneur Sergius. D'ailleurs, c'est un étranger ; il n'est pas Romain.

CATILINA.

Non, c'est un Grec, et, vous le savez, il est d'une race à laquelle on fait faire tout ce qu'on veut pour cinquante sesterces.

TOUS.

Oui, oui ; c'est un Grec ! A mort le Grec !

CATILINA.

Amis, pas de violences !

MARCIA, tombant à genoux.

Mon fils ! Sergius, mon fils !

CATILINA.

C'est vous ! Silence ! pas un mot.

MARCIA.

Vous le voyez, à mon tour, je ne menace pas, je supplie.

CATILINA.

Un homme se présentera ce soir chez vous de ma part, celui que vous voyez là à ma droite ; il dira ce seul mot : *Charinus ;* vous le suivrez, il vous conduira près de votre enfant.

MARCIA.

Vous le jurez ?

CATILINA.

Par les dieux !

MARCIA.

Merci !

(Elle s'éloigne.)

ORESTILLA, à Nubia, qui la rejoint.

C'est la mère, n'est-ce pas ?

NUBIA.

Oui.

CATILINA, élevant la voix.

Pauvre femme ! Son père était un soldat de Sylla, et on lui a tué son père ; son enfant était sa seule consolation, et on lui a enlevé son enfant. Nous ne pouvons lui rendre son père ;

mais, par les dieux, nous lui rendrons son enfant ! Mes amis, votez pour moi, et que je sois consul, vous verrez, vous verrez : nous réparerons bien des injustices.

(Il s'éloigne vers le fond. Le Peuple crie : « Vive Catilina ! » en le reconduisant.)

ORESTILLA, à Nubia.

Va chez Ephialtès ; il faut que dans une heure il m'ait fait un anneau pareil à celui-ci, un anneau auquel on puisse se tromper pour la ressemblance. Va ; tu me trouveras aux environs.

NUBIA.

Attendrai-je l'anneau ?

ORESTILLA.

Oui. (Suivant des yeux Storax.) Maintenant, assurons-nous que le nomenclateur est bien celui que je crois.

CÉTHÉGUS.

Bon ! voici Catilina qui fait sa besogne lui-même. Je n'ai plus besoin ici, je vais à la vingtième tribu.

RULLUS.

Moi, à la trentième.

CAPITO.

Moi, je rejoins les taillandiers ; il paraît qu'on va se battre. Je ne serais pas fâché de frotter un peu les bourgeois. (César paraît.) Ah ! César !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR.

Que je ne vous retienne pas, amis.

CÉTHÉGUS.

Vous n'êtes pas venu hier au soir, César.

CÉSAR.

J'ai écrit à Catilina pour m'excuser.

CAPITO.

Mais tu viens ce matin ?

CÉSAR.

Oh ! ce matin, c'est autre chose, c'est un devoir sacré.

RULLUS.

Et vous votez pour nous, Julius ?

CÉSAR.

Je vote avec ceux qui votent pour Catilina.

CAPITO.

Alors, César vote pour nous. Vive Julius !

TOUS.

Vive César !

CÉTHÉGUS.

C'est sérieux, ce que vous dites, n'est-ce pas ?

CÉSAR.

Écoutez, je vous promets de ne voter que devant vous ; mais ne me compromettez pas trop vis-à-vis du sénat. Laissez-moi donner mes ordres à mon affranchi. Dailleurs, je vote librement pour mon ami Sergius, et ne veux pas avoir l'air de céder à la contrainte.

CÉTHÉGUS.

Où vous retrouverons-nous ?

CÉSAR.

Ici ; je n'en bouge pas.

CAPITO.

Au revoir, alors.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins CAPITO, CÉTHÉGUS, et RULLUS ; plus L'AFFRANCHI de César.

CÉSAR, à son Affranchi.

Fulvie nous suit-elle toujours ?

L'AFFRANCHI.

Elle est là.

CÉSAR.

Tu es sûr que c'est elle qui a changé les bulletins de Curius ?

L'AFFRANCHI.

J'en suis sûr ; vous m'aviez dit de ne pas la perdre de vue.

CÉSAR.

Je me doutais qu'elle était à Cicéron. Donne-moi des lettres à lire ; je veux avoir l'air occupé. (Tout en décachetant une lettre.) C'est embarrassant, sur ma foi... Voter pour Catilina,

ce sauvage qui brûlera tout... Voter pour Cicéron, cette borne qui conservera tout.

L'AFFRANCHI.

Avez-vous décidé quelque chose ?

CÉSAR.

Ma foi, non, rien encore...

L'AFFRANCHI.

Vos sept tribus attendent.

CÉSAR.

Et elles obéiront à mon ordre ?

L'AFFRANCHI.

Elles obéiront à un signe.

CÉSAR.

Va les rejoindre... Je t'enverrai mes tablettes... celles-ci... Tu les reconnaîtras ?

L'AFFRANCHI.

Parfaitement.

CÉSAR.

S'il y a deux noms écrits dessus, fais voter pour ces deux noms... S'il y a un seul nom, fais voter pour un seul.

L'AFFRANCHI.

Bien.

CÉSAR.

Attends !... Enfin, si tu recevais mes tablettes sans aucun nom...

L'AFFRANCHI.

Alors ?...

CÉSAR.

Fais jeter dans les urnes soixante-quinze mille bulletins blancs. Va... (L'Affranchi s'éloigne.) C'est cela; Fulvie n'attendait que son départ.

SCÈNE XV

CÉSAR, FULVIE.

FULVIE.

Bonjour, César!

CÉSAR.

Ah! vous venez aux comices... C'est d'une bonne citoyenne.

FULVIE.

Je vous cherchais.

CÉSAR.

Vous me cherchiez?

FULVIE.

Oui... Pour qui votez-vous?

CÉSAR.

Vous me demandez cela comme si c'était chose facile à répondre...

FULVIE.

Vous n'avez donc pas encore pris de décision?

CÉSAR.

Je l'avoue.

FULVIE.

Voici une lettre qui vous tirera d'embarras.

CÉSAR.

Une lettre... de qui?

FULVIE.

Voyez.

CÉSAR.

De Servilie?

FULVIE.

Je crois que oui.

CÉSAR.

Et de qui tenez-vous cette lettre?

FULVIE.

De Cicéron.

CÉSAR.

Qui la tenait?

FULVIE.

De Caton.

CÉSAR.

De Caton!... (Il lit.) « Dans ma famille, on aime la vertu. Si vous laissez Catilina devenir consul, ne vous présentez plus chez moi. Si vous faites nommer Cicéron, venez ce soir, que je vous remercie. SERVILIE. » Oh! rigide Caton, voilà donc pourquoi tu m'as fait sortir cette nuit par la fenêtre de ta sœur, tandis que tu entrais, toi, par la porte! C'en est fait, le sort en est jeté, je me décide pour la vertu... Oui, mais le vice m'égorgera, et, si le vice m'égorge, je ne souperai pas ce soir chez la vertu.

FULVIE.

Eh bien ?

CÉSAR, à lui-même.

Mais, voyons, peut-être y a-t-il moyen de tout concilier.

FULVIE.

Dépêchez-vous, César... Voilà les amis de Catilina, et Curius avec eux.

CÉSAR.

Ma chère Fulvie, il est impossible que vous vouliez mon malheur... et mon malheur est immense si je ne revois pas Servilie.

FULVIE.

Rassurez-vous, César ; je ne veux pas votre malheur.

CÉSAR.

Vous ne voulez pas ma mort non plus, n'est-ce pas, Fulvie?... Et ma mort est sûre si je ne vote pas pour Catilina.

FULVIE.

Je ne veux pas votre mort.

CÉSAR.

Alors, ne perdez pas une parole de tout ce qui va se dire... Comprenez à demi-mot, et tirez-moi d'embarras. Les tablettes seront remises à Curius.

FULVIE.

Si les tablettes sont remises à Curius, je réponds de tout.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CAPITO, CÉTHÉGUS, CURIUS.

CURIUS.

Vous, Fulvie ?

FULVIE.

Oui, moi qui vous cherchais, et qui, tout en vous cherchant, décidais César à voter pour Catilina.

CÉSAR.

Et avouez que vous n'avez pas eu grande peine à me décider, belle Fulvie. Eh bien, amis, où en sommes-nous des élections?

CÉTHÉGUS.

Elles vont à merveille ; tout le monde a voté, excepté vos soixante-quinze mille clients, qui attendent vos ordres.

CÉSAR.

Et a-t-on relevé les votes?

CAPITO.

Oui.

CÉSAR.

Comment se sont-ils répartis?

CAPITO.

Cicéron a trois cent vingt mille voix; Catilina, trois cent dix mille; Antoine, cinq cent soixante et dix mille.

CÉSAR.

De sorte que, jusqu'à présent, c'est Antoine et Cicéron qui seront, consuls?

CURIUS.

Oui, sans doute; mais vos soixante-quinze mille voix vont donner une majorité énorme à Catilina.

FULVIE.

Faites attention, César, que, si vos gens ne votaient pas...

CÉSAR.

Par Castor! je comprends bien : si mes gens ne votaient pas, la majorité resterait à Cicéron.

CÉTHÉGUS.

Allons, César, décidez-vous.

CÉSAR.

Mais je suis tout décidé, et, comme j'agis franchement avec vous, je veux vous mettre au courant des ordres que j'ai donnés à mon affranchi. Voici mes tablettes; si j'écris deux noms sur mes tablettes, mes soixante-quinze mille clients votent pour ces deux noms; si j'écris un seul nom, ils votent pour ce nom seul; si je n'écris rien du tout, ils votent en blanc. Quels sont les noms que vous voulez que j'écrive?

TOUS, à César.

Catilina et Antoine.

CÉSAR, écrivant.

Catilina et Antoine... Voici. Est-ce bien cela?

CÉTHÉGUS.

Bravo, César! bravo!

CÉSAR.

Pour que vous ne doutiez pas de moi, amis, Curius, voici mes tablettes; vous les porterez à mon affranchi; vous les lui remettrez à lui-même. Il saura ce qu'il a à faire. Tenez, Curius.

TOUS.

Merci, César.

CÉSAR.

Vous êtes tous témoins que j'ai tenu ma promesse.

CURIUS.

Oui, César, et bravement.

CÉSAR.

Fulvie, vous rendrez témoignage.

FULVIE.

Je vous le promets. (A Capito et à Céthégus.) Suivez-le, afin qu'il ne donne pas contre-ordre.

CÉTHÉGUS.

Vous avez raison.

CÉSAR.

Au revoir, amis; mes compliments à Catilina.

CAPITO.

Nous vous reconduisons, César.

CÉSAR.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII

CURIUS, FULVIE.

CURIUS.

Eh bien, Fulvie, nous tenons l'Espagne.

FULVIE.

Oui, si César a bien réellement écrit les noms de Catilina et d'Antoine.

CURIUS, lui donnant les tablettes.

Regardez plutôt.

FULVIE.

Voyons... (Elle ouvre les tablettes.) Ma foi, oui. (Laissant tomber le poinçon.) Ah! ramassez-moi donc ce poinçon, Curius. (Pendant que Curius se baisse, elle efface avec son pouce les deux noms écrits sur la cire.) Merci. (Elle ferme les tablettes et les remet à Curius.) Allez! il n'y a pas un instant à perdre.

CURIUS.

Où vous reverrai-je?

FULVIE.

Ce soir, chez vous.

CURIUS.

O Fulvie ! vous faites de moi un dieu.

(Il lui baise la main et sort en courant.)

SCÈNE XVIII

FULVIE, L'AFFRANCHI de Cicéron.

FULVIE.

Psit! psit!

L'AFFRANCHI.

Que dois-je dire à Cicéron?

FULVIE.

Que les soixante-quinze mille clients de César voteront en blanc, et que les consuls de l'an 691 de la république romaine sont Marcus Cicéron et Caïus Antonius Népos.

(Elle sort d'un côté, l'Affranchi de l'autre.)

SCÈNE XIX

CATILINA, STORAX.

CATILINA.

Fulvie avec l'affranchi de Cicéron, que veut dire cela? Après tout, qu'importe à cette heure? le coup est joué, et ce qui doit être, est déjà. Viens, Storax.

STORAX.

Me voici, maître.

CATILINA.

Tu vois bien cette petite maison?

STORAX.

La maison de la vestale.

CATILINA.

Quand la nuit sera venue, tu frapperas à la porte.

STORAX.

Oui.

CATILINA.

Une femme viendra ouvrir.

STORAX.

Bien.

CATILINA.

Tu prononceras ce seul mot : *Charinus*.

STORAX.

Après ?

CATILINA.

Tu marcheras devant, et elle te suivra.

STORAX.

Où me suivra-t-elle ?

CATILINA.

A ma maison du val d'Égérie.

STORAX.

Est-ce tout ?

CATILINA.

Absolument. J'y serai.

STORAX.

La chose est faite.

CATILINA.

Silence ! Voilà Céthégus et Capito.

SCÈNE XX

LES MÊMES, CÉTHÉGUS, CAPITO, puis successivement TOUS LES AUTRES.

CAPITO.

Victoire, Sergius ! victoire !

CATILINA.

Comment, victoire ?

CAPITO.

César a voté devant nous.

CATILINA.

Pour moi ?

CAPITO.

Pour toi et pour Antoine.

CATILINA.

Vous avez vu les deux noms ?

CÉTHÉGUS.

Vus, sur les tablettes qu'il a envoyées à son affranchi.

CATILINA.

Par qui les a-t-il envoyées ?

CURIUS, entrant.

Par moi, qui les lui ai remises.

CATILINA.

A l'affranchi ?

CURIUS.

A lui-même.

CATILINA.

Et qu'a-t-il dit ?

CURIUS.

Il s'est incliné, disant : « Il sera fait selon la volonté du noble Julius César. »

CATILINA.

Et ces tablettes ne vous ont pas quitté, Curius, du moment que César y a eu inscrit les deux noms ?

CURIUS.

Pas un instant.

CATILINA.

Personne n'y a touché ?

CURIUS.

Personne.

CATILINA.

Pas même Fulvie ?

CURIUS.

Si fait, Fulvie s'est assurée que les deux noms étaient inscrits.

CATILINA.

O malheur ! malheur !...

TOUS.

Quoi ?... quoi donc ?... qu'y a-t-il ?...

CATILINA.

Quand je suis revenu ici, là, tout à l'heure, Fulvie causait avec l'affranchi de Cicéron... Merci, Curius, si je suis perdu, ce sera par toi.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, VOLENS, GORGO, CICADA.

TOUS.

Victoire ! victoire !...

GORGO.

Eh bien, ce brave César, il a donc voté pour nous ?

CICADA.

Il me l'avait promis.

TOUS.

Vive Catilina consul !

CATILINA.

Un peu de patience.

(La cloche sonne. Le Peuple remonte.)

CÉTHÉGUS.

Voici la cloche qui sonne, on va proclamer les noms.

VOLENS.

Le consul a-t-il une bonne voix, au moins, pour bien crier : « Lucius Sergius Catilina ? »

CATILINA.

Patience ! patience !

(On entend de nouveau la cloche.)

CICADA.

Tiens ! c'est drôle ; cela me fait de l'effet comme si cela me regardait, moi.

GORGO.

Et à moi aussi.

VOLENS.

Et à moi aussi.

CÉTHÉGUS.

En vérité, le cœur me bat.

CATILINA.

Il ne me bat plus.

STORAX, bas, à Catilina.

Orestilla !

CATILINA.

Où cela ?

STORAX.

A son poste, près du tombeau.

CATILINA.

Mauvais augure.

CICADA.

Silence!

(Trompettes, rumeurs, puis silence.)

ORESTILLA, à Nubia.

As-tu les deux anneaux?

NUBIA.

Les voici.

ORESTILLA, les regardant.

Bien; c'est à s'y tromper.

CURIUS.

Voici qu'on nomme.

(Nouvelles fanfares. Proclamation.)

UNE VOIX.

Les deux consuls élus par le peuple, pour l'an de Rome 691, sont: Caïus Antonius Népos...

CÉTHÉGUS.

Celui-là, c'était sûr.

LA VOIX.

Et Marcus Tullius Cicéron.

CATILINA.

Que t'avais-je dit, Curius?

(Trompettes, cris, huées, applaudissements, sifflets.)

CÉTHÉGUS.

Oh! vengeance! vengeance!

LE PEUPLE.

Vengeance!

RULLUS, accourant.

Nous sommes trahis! Les électeurs de César ont voté en blanc. Soixante-quinze mille bulletins ont été perdus.

CAPITO.

Impossible! J'ai vu les deux noms sur les tablettes.

CÉTHÉGUS.

Et moi aussi.

CURIUS.

Et moi aussi.

CATILINA.

Et Fulvie aussi.

CURIUS.

Que veux-tu dire?

CATILINA.

Que Fulvie a eu les tablettes entre les mains assez longtemps pour en effacer les deux noms, et que tu as porté à l'affranchi des tablettes blanches. Quand nous conspirerons, et que vos maîtresses seront du complot, avertissez-moi, seigneurs.

(Il remonte.)

LENTULUS, entrant.

Où va donc Fulvie, Curius? Je viens de la rencontrer fuyant au grand galop d'un cheval. « Mes compliments à Catilina! » a-t-elle crié en riant; et elle a disparu.

CURIUS.

Par quelle route?

LENTULUS.

Par la route de Tibur.

CURIUS, s'élançant hors du théâtre.

Oh! un cheval! un cheval!

LENTULUS.

Pauvre fou!

ORESTILLA.

Cours à la maison, Nubia, et envoie-moi mes quatre gladiateurs. Ils se cacheront dans les roseaux, au bord du Tibre, et y attendront mes ordres.

NUBIA.

J'y vais.

CÉTHÉGUS.

Oh! cela ne se passera pas ainsi... Il y a eu trahison... Annulons les votes, ou bien aux armes!

TOUS.

Oui, aux armes! Tes ordres, Catilina?

CATILINA.

Moi, je n'ai plus d'ordres à donner. Je ne suis plus rien.

CAPITO.

C'est ce que nous allons voir.

(Il remonte vers le fond, et va de groupe en groupe, comme pour semer l'agitation.)

ORESTILLA, s'avançant.

Salut, Sergius !

CATILINA.

Vous étiez là, Orestilla ? Vous avez entendu la proclamation ? Cicéron triomphe. Je suis un homme ruiné.

ORESTILLA.

Le croyez-vous réellement ?

CATILINA.

Je serais un insensé si je me faisais illusion.

ORESTILLA.

Donc, vous n'avez plus aucun espoir ?

CATILINA.

Aucun, Orestilla. Je vous avais dit : « Tant que je monterai, suivez-moi ; si je tombe, abandonnez-moi. » Je suis tombé, Orestilla ; vous êtes libre.

ORESTILLA.

Je devais partager votre bonne fortune ; je suis prête à partager la mauvaise, Sergius.

CATILINA.

Ma dernière consolation, Orestilla, est d'avoir le droit d'être malheureux tout seul.

ORESTILLA.

Ainsi, vous me rendez ma parole ?

CATILINA.

Je vous prie de la reprendre.

ORESTILLA.

Ce n'est pas moi qui m'éloigne de vous ; c'est vous qui vous éloignez de moi.

CATILINA.

Voici le cachet d'Orestillus, votre premier époux, l'anneau auquel obéissent vos esclaves et vos intendants.

ORESTILLA.

Voici le cachet des Sergius, le gage de vos volontés. Vous pouvez encore garder cet anneau, et moi celui-ci.

CATILINA.

Voilà votre anneau, Orestilla ; rendez-moi le mien.

ORESTILLA.

Le voici.

CATILINA.

Merci.

ORESTILLA.

Adieu, Sergius!... Le mal qui t'arrivera, tu l'auras voulu!

(Elle sort.)

CATILINA.

Adieu!

SCÈNE XXII

LES MÊMES, hors ORESTILLA.

CÉTHÉGUS.

Avons-nous bien entendu, bien compris, et abandonneriez-vous la partie, par Hercule?

CATILINA.

Êtes-vous assez sots pour le croire, assez lâches pour le désirer?

LENTULUS.

A la bonne heure! Voilà comme j'aime que l'on me réponde.

RULLUS.

Si tu eusses reculé, je ne te reconnaissais plus.

CÉTHÉGUS.

Si tu eusses renoncé, je te tuais.

(Bravos dans la coulisse au fond.)

VOLENS.

Les vainqueurs chantent là-bas, et disent que tout est fini. Eh bien, je dis, moi, qu'au lieu que tout soit fini, tout commence.

CATILINA.

Est-ce votre avis à tous?

TOUS.

Oui, oui, oui!

CATILINA.

Vous m'obéirez donc si je commande?

TOUS.

Jusqu'à la mort!

CATILINA.

Eh bien, écoutez... J'ai dans ma maison du val d'Égérie une centaine d'amphores d'un vieux vin qui remonte au consulat d'Opimius; ce sont les dernières. Nous les boirons

jusqu'à la lie cette nuit, pour fléchir les dieux qui nous ont abandonnés... Venez, et amenez tous vos amis.

CAPITO.

Oh! je n'ai pas soif de vin, j'ai soif de sang.

CATILINA.

Venez, vous dis-je, il y aura à boire pour tout le monde.

VOLENS.

En sommes-nous, nous autres plébéiens?

CATILINA.

Oui; vous surtout, vous en êtes... Toi, Volens; toi, Gorgo; venez! C'est demain le premier jour des saturnales; demain, à Rome, les esclaves sont maîtres, et les maîtres sont esclaves. Venez, venez.

CICADA.

Et moi aussi?

CATILINA.

Toi comme les autres; n'es-tu pas un citoyen romain? Allez chercher vos amis, Volens. Allez chercher les vôtres, Gorgo. Amène les tiens, Cicada. Et vous, faites-moi bonne compagnie jusqu'à ma maison du Palatin; les rues ne sont pas sûres pour moi, ce soir.

CAPITO.

Mais pour te rendre au val d'Égérie?

CATILINA.

J'ai mes gladiateurs.

TOUS.

Vive Catilina!

CATILINA.

Vous avez trop crié aujourd'hui et pas assez agi. Désormais, criez moins et agissez davantage. Venez, amis. A cette nuit, vous autres.

(Il sort, accompagné de Capito, de Céthégus, de Lentulus, de Rullus et de quelques autres.)

VOLENS.

Oui, à cette nuit; soyez tranquille, nous ne manquerons pas au rendez-vous.

GORGO.

Qui amenez-vous, Volens?

VOLENS.

J'ai bien deux ou trois cents vétérans de Marius et de Sylla

que la misère a réunis, et qui ne demandent pas mieux que de jouer de l'épée. Je vais les prévenir.

(Il sort.)

GORGO.

Moi, j'amène une centaine de gladiateurs sans emploi, qui se cachent dans les carrières le jour, et qui travaillent la nuit. Je sais où les trouver.

CICADA.

Et moi, j'amène... la Fortune, si je la rencontre.

(Tous sortent.)

SCÈNE XXIII

ORESTILLA, sur le devant du tombeau; QUATRE GLADIATEURS, cachés.

ORESTILLA.

J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas! Êtes-vous au poste que je vous avais indiqué?

QUATRE VOIX répondent successivement.

Oui, oui, oui, oui.

ORESTILLA.

Silence! On vient; c'est lui.

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, STORAX.

STORAX, tremblant, chantant, hésitant à chaque pas, et regardant tout autour de lui.

Jupiter sur la dune,
Un soir,
Flânait au clair de lune,
Pour voir
Si son auguste épouse,
Junon,
D'Europe était jalouse
Ou non.

Décidément, je crois que je suis seul.

(Il s'approche de la maison.

Affectant les airs mornes
D'un veuf...

(Il rencontre un Gladiateur. Il essaye de sortir de l'autre côté.)

Il avait pris les cornes
D'un bœuf.

(Il rencontre un second Gladiateur. Il s'avance sur le devant du théâtre, à gauche.)

Soudain, que nul n'en rie,
Voilà...

(Il rencontre un troisième Gladiateur. Il essaye de sortir du côté opposé.)

Une voix qui lui crie :
« Holà! »

(Il rencontre le quatrième Gladiateur. Il se trouve pris entre les quatre.)

ORESTILLA, paraissant.

Bonsoir, Storax.

STORAX.

Je suis mort!

ORESTILLA.

Mais je crois que oui.

STORAX.

Maîtresse!

ORESTILLA.

A moins que tu ne répondes franchement.

STORAX, joignant les mains.

Ah!

ORESTILLA.

Pas de gestes, pas de prières, pas de cris... Tout serait inutile. Réponds.

STORAX.

Interroge, bonne maîtresse.

ORESTILLA.

Où vas-tu?

STORAX.

A cette maison.

ORESTILLA.

Que vas-tu y faire?

STORAX.

Y chercher quelqu'un.

ORESTILLA.

Qui cela?

STORAX.

Une femme.

ORESTILLA.

De la part de qui?

STORAX.

De la part de Sergius Catilina.

ORESTILLA.

Où dois-tu conduire cette femme?

STORAX.

Au val d'Égérie.

ORESTILLA.

Et quel est le mot d'ordre auquel elle doit reconnaître que tu viens de la part de Catilina?

STORAX.

Charinus.

ORESTILLA.

C'est bien, tu es un serviteur fidèle. Fais ta commission, mon bon Storax.

STORAX.

Comment!...

ORESTILLA.

Oui... (Lui donnant une bourse.) Et voilà pour t'encourager à l'accomplir de point en point.

STORAX.

Qu'est cela?

ORESTILLA.

Une bourse.

STORAX.

De l'argent?

ORESTILLA.

De l'or!

STORAX.

Ainsi...?

ORESTILLA.

Tu peux frapper à cette porte, emmener cette femme et la conduire au val d'Égerie; seulement, comme tu pourrais ne pas faire la commission de point en point, mes quatre gladiateurs te suivront... et écoute bien ce que je vais te dire, Storax.

STORAX.

J'écoute.

ORESTILLA.

Si tu essayes de dire un mot à celle que tu conduis, voici mon porte-glaive, qui te fendra la tête d'un coup d'épée; si tu essayes de fuir, voici mon rétiaire, qui te jettera le filet ; si tu échappes au filet, voici mon frondeur, qui te cassera la tête d'un coup de pierre; enfin, si mon frondeur te manque, voici mon archer, qui te passera une flèche au travers du corps. Tu vois bien que tu n'as pas grande chance à tenter de t'échapper, et qu'il vaut mieux gagner honnêtement l'argent que je te donne.

STORAX.

Mais, parvenu à la porte...?

ORESTILLA.

Tu entreras.

STORAX.

Vos gladiateurs?

ORESTILLA.

Ils reviendront.

STORAX.

Et ce sera tout?

ORESTILLA.

Tu es bien curieux ! Frappe à cette porte.

STORAX.

Hum !... Je dois donc...?

ORESTILLA.

Frapper à cette porte. Oui.

STORAX, frappant.

Holà !

ORESTILLA.

Souviens de tout ce que je t'ai dit?

STORAX.

Que j'en oublie un mot ; le porte-[illegible]archer...

STORAX.

Charinus.

MARCIA.

Marchez devant, je vous suis.

ORESTILLA, aux Gladiateurs.

Allez.

(Storax s'avance le premier; Marcia ensuite; les quatre Gladiateurs ferment la marche; Orestilla reste immobile contre la muraille.)

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

CATILINA, CHARINUS; DES GLADIATEURS se promènent au fond.

CATILINA, sur un fauteuil, à Charinus, debout.

D'abord, Charinus, mon enfant, mon fils bien-aimé, laisse-moi te regarder (il l'éloigne comme pour l'admirer), t'embrasser, te serrer sur mon cœur.

CHARINUS.

Seigneur!

CATILINA.

M'as-tu dit *seigneur* quand tu m'as sauvé la vie?... Non... tu m'as dit: « Venez, mon père! »

CHARINUS.

Mon père!

CATILINA.

Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

CHARINUS.

CATILINA.

De t'avoir pris dans mes bras, de t'avoir emporté... Il me semblait que je volais l'Asie à Mithridate, le ciel à Jupiter.

CHARINUS.

Ai-je résisté? ai-je appelé? ai-je même dit: « Laissez-moi?... » Non, j'ai jeté les bras autour de votre cou, j'ai fermé les yeux, et je me suis laissé emporter.

CATILINA.

Dieux bons! comme l'homme passe éternellement près de son bonheur! Il y a seize ans que tu existes, et je t'ai vu hier pour la première fois.

CHARINUS.

Il y a seize ans que je vis, et j'ignorais que vous existez.

CATILINA.

Eh bien, voyons, dis-moi, cher enfant, ma vue a-t-elle répondu au besoin de ton cœur?

CHARINUS.

Que vous dirai-je? Jusqu'à hier, je n'avais connu que ma mère, je n'avais aimé que ma mère; je savais que Clinias m'avait servi de protecteur, je l'appelais mon père, n'ayant personne à appeler de ce nom. Mais ce que j'éprouvais pour lui, c'était de la reconnaissance et non de l'amour filial... J'ai l'air de répéter vos propres paroles; car, de ce souterrain, j'entendais tout ce que vous disiez. Eh bien, en vous apercevant, j'ai tressailli; quand le seigneur Caton vous a adressé ce défi, je l'ai pris en haine de ce qu'il vous proposait une chose qui me semblait impossible. Quand je vous ai vu approcher du cippe, briser la chaîne de fer avec la même facilité qu'un autre eût fait d'une guirlande de fleurs, j'ai adressé tout bas une prière à Castor, le divin discobole, et, quand vous avez, semblable à Ajax Télamon, lancé cette masse, qu'un héros d'Homère pouvait seul soulever, au milieu du frissonnement de joie que m'inspirait votre triomphe... j'ai ressenti là une vive douleur, comme si quelque chose se brisait dans ma poitrine... Aussi, quand je vous ai vu pâlir, quand j'ai vu comme une frange de soie rougir vos lèvres, j'ai été près de crier, d'appeler au secours; il me semblait que votre vie défaillante emmenait la mienne... Vous me demandez de vous appeler mon père? Oh! oui, oui, mon père, tant que vous voudrez, car, à coup sûr, je suis plus heureux

de dire mon père, que vous n'êtes heureux de l'entendre... Mais qu'avez vous?

CATILINA.

Rien, rien, ou plutôt tout... oui, tout... Enfant, sais-tu que je pleure, moi l'homme aux yeux arides, aux paupières desséchées? sais-tu que les deux larmes qui coulent le long de mes joues, et que tu me donnes pour rien, toi, sais-tu que ce sont deux diamants pour lesquels j'eusse donné le monde?... Oh! regarde ces deux larmes, Cicéron... Cicéron, vois pleurer Catilina, et dis encore que je suis le désordre, que je suis le mal, que je suis le néant. As-tu entendu tout ce que m'a dit cet homme, Charinus?

CHARINUS.

Mais pourquoi Cicéron voulait-il donc tuer mon père?... J'ai toujours entendu parler de Cicéron comme d'un homme juste.

CATILINA.

Ah! ne me force pas à te dire des choses que tu ne pourrais pas comprendre; à ton âge, la vie est une oasis pleine d'ombre et de fraîcheur, où les passions n'ont pas encore laissé leur trace brûlante. Comment veux-tu que je te parle de choses que tu ne connais pas, que j'explique l'incendie à celui-là qui sait à peine ce que c'est qu'une étincelle, que je découvre l'océan orageux à l'enfant qui s'est contenté d'effeuiller des roses dans le bassin de marbre d'un jardin?... Non, mon bien-aimé Charinus: laisse-moi te dire seulement (il se lève et relève doucement Charinus): Je tente une œuvre immense, j'essaye de soulever un monde... Peut-être ce monde, en retombant sur moi, m'écrasera-t-il... non point parce que j'aurai entrepris une œuvre impie et impossible, mais parce que le temps de l'accomplir ne sera point venu... En attendant, comme c'est le succès qui fait le nom, si je succombe, mon nom sera flétri, déshonoré... Eh bien, mon enfant, garde dans ton cœur la religion du nom paternel, aime-moi quand on me maudira; souviens-toi qu'en échouant, je n'aurai qu'un regret, celui de ne pas te léguer la royauté du monde; qu'en mourant, je n'aurai qu'une douleur, celle de t'avoir retrouvé si tard et de te perdre sitôt.

CHARINUS.

Mais, alors, mon père, pourquoi ne faisons-nous pas ce que vous disiez à ma mère?... pourquoi ne quittons-nous pas

Rome? pourquoi ne nous éloignons-nous pas du monde?... Vivons l'un près de l'autre, l'un pour l'autre.

CATILINA.

Hélas! hélas! mon enfant, il est trop tard. Si je t'eusse connu il y a un an, il y a six mois, il était temps encore; si ta douce voix m'eût dit avant-hier ce que tu me dis aujourd'hi, je pouvais m'arrêter, peut-être; mais, aujourd'hui, les dieux ont décidé: n'allons pas contre la volonté des dieux... Voyons, Charinus, maintenant, que veux-tu ? que désires-tu? que demandes-tu ?

CHARINUS.

Quand reverrai-je ma mère ?

CATILINA.

Enfant! j'ai donc deviné ce que tu désirais, j'ai donc été au-devant de ton vœu!... Tu viens d'entendre refermer la porte: ce doit être ta mère.

CHARINUS.

Ma mère ici ?...

CATILINA.

Je viens de l'envoyer chercher.

CHARINUS.

O mon père! je vois bien que vous m'aimez véritablement.

SCÈNE II

LES MÊMES MARCIA, STORAX.

MARCIA.

La voix de mon Charinus, de mon enfant... Il est ici ! le voilà ! (Marcia le presse contre son cœur. Puis, tendant la main à Catilina.) Catilina, merci !

CHARINUS.

Ma mère!...

CATILINA.

Sauvés tous deux !

STORAX.

Tous trois même.

CATILINA.

Oui, tous trois, bon Storax... Mais comme te voilà blême, grands dieux !...

STORAX.

Vous trouvez?

CATILINA.

Est-ce que tu aurais eu peur, par hasard, Storax?

STORAX.

Peur de quoi?

CATILINA.

Eh bien, mais de cette foule de choses dont Storax peut avoir peur.

STORAX.

Oh! mon Dieu, non, au contraire... Je n'ai de ma vie été si rassuré.

CATILINA.

Tu n'as vu personne?

STORAX.

Pas une ombre.

CATILINA.

Et personne ne t'a vu?

STORAX.

Personne.

CATILINA.

Cependant, Orestilla...

STORAX.

Elle dort probablement.

CATILINA.

Et pourquoi penses-tu qu'elle dorme?

STORAX.

Par Castor! elle doit être fatiguée; toute la journée, elle s'est promenée au Champ de Mars.

CATILINA, allant à Marcia.

Marcia, avez-vous été contente de cet homme?

MARCIA.

Oui, c'est un guide fidèle, vous le voyez; un peu taciturne.

CATILINA.

Il avait raison de garder le silence; la moindre parole pouvait vous trahir.

MARCIA.

Vous avez eu pitié des angoisses d'une mère, Sergius; les dieux vous récompenseront.

(Charinus se lève et prend la main de son père.)

CATILINA.

Charinus vous a-t-il dit qu'il m'aimait ?

MARCIA.

Oui.

CATILINA.

Eh bien, les dieux sont quittes envers moi. Maintenant, écoutez, Marcia. Vous voilà réunie à votre fils, rien ne pourra plus vous en séparer tant que vous ne songerez point à le séparer de moi. Tant que nous resterons ici, et nous n'y resterons pas longtemps, vous habiterez là-bas, dans la maison des bains. C'est une retraite impénétrable, où quarante gladiateurs vous garderont. Ils sont à moi, j'ai acheté leur vie; ils se feront tuer pour défendre Charinus.

MARCIA.

Mais vous m'épouvantez avec cet appareil de précautions. Charinus court donc de bien terribles dangers?

CATILINA, descendant la scène avec Marcia.

Marcia, défiez-vous de votre ombre ! Que Charinus ne prenne rien que de votre main ou de la mienne. Appelez au moindre bruit. Veillez tandis qu'il dormira, et, quand vous serez lasse de veiller, appelez-moi... Mais à personne, entendez-vous, pas même à Clinias, ne confiez Charinus un seul instant.

MARCIA.

Oh ! soyez tranquille.

CATILINA.

Et cependant il faut tout prévoir, Marcia; il est possible que je sois forcé de faire partir Charinus au galop de mon plus rapide cheval. Il est possible enfin que je ne puisse l'aller chercher moi même, et que je sois obligé de le faire prendre par quelqu'un... Marcia, regardez bien cet anneau.

MARCIA.

Le vaisseau de Sergeste, votre ancêtre.

CATILINA.

Vous le reconnaîtrez bien, n'est-ce pas?

MARCIA.

Oh ! oui.

CATILINA.

Eh bien, ne confiez Charinus qu'à l'homme qui vous remettra cet anneau.

MARCIA.

Alors, doublez, triplez les précautions... Joignez-y un mot d'ordre que me dira l'homme en me remettant cet anneau.

CATILINA.

Il vous dira : « De la part de Sergeste, ami d'Énée. »

MARCIA.

Bien.

CATILINA.

Oh! c'est à cette heure seulement que je pourrai vous dire : Marcia, les dieux soient loués! nous avons sauvé Charinus.

STORAX.

Maître, tandis que vous êtes en train de sauver tout le monde, est-ce que vous ne me sauverez pas un peu aussi, moi?

CATILINA.

C'est vrai, pauvre Storax, je t'avais oublié... Tiens, l'or est la meilleure sauvegarde que je connaisse. Prends cette bourse, elle est à toi.

STORAX.

Merci, noble Sergius! merci!

MARCIA.

Cet homme a tout entendu, Catilina.

CATILINA.

Oui; mais, sans mon anneau, cet homme ne peut rien.

MARCIA.

C'est vrai... (On entend du bruit.) Quel est ce bruit?

CATILINA.

Ce sont les gens que j'attends, qui frappent à la porte... Il ne faut pas que ces gens nous voient... Venez, Marcia.

MARCIA.

Mais pourquoi ne les recevez-vous pas ailleurs et ne restons-nous pas ici?

CATILINA.

Dans la salle des festins, ouverte de tous les côtés? Non, non. La maison des bains est seule une retraite sûre.

MARCIA.

Vous nous accompagnez?

CATILINA.

Je referme moi-même la porte sur vous. Vous avez les clefs de cette porte; qu'elle ne s'ouvre qu'au mot d'ordre. Que Charinus ne vous quitte qu'en échange de l'anneau. Cou-

vrez la tête de Charinus avec votre voile, et venez, Marcia! venez!

MARCIA.

Viens, mon enfant.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

STORAX, seul.

Dieux trompeurs! qui eût dit au pauvre Storax, lorsque la douce voix d'Aurélia criait: « Pendez Storax! Mettez Storax en croix! Écorchez vif Storax! » qui eût dit que c'était le commencement de sa fortune? (Il tire de sa ceinture la bourse d'Orestilla,) Bourse d'Orestilla. (Il montre l'autre.) Bourse de Sergius. Il y a bien là, dans les deux bourses, quatre talents d'or, c'est-à-dire plus que je n'ai jamais eu à la fois en ma possession. Ce que c'est que d'être honnête homme, pourtant! je n'aurais jamais cru que ce fût d'un si bon rapport. Décidément, l'honnêteté est la route de la fortune; d'abord, il y a moins de concurrence que sur l'autre. Continuons donc à être honnête. Après les services rendus à Sergius et à Orestilla, ils ne peuvent manquer, pour récompense, de m'accorder ma liberté. Puisque ma liberté ne peut pas me manquer, je puis alors me considérer comme libre. Comme cela tombe! juste au moment des saturnales; juste au moment où les esclaves courent les champs, sans que les maîtres aient la moindre chose à leur dire. Comme tu vas courir les champs, mon petit Storax! comme tu ne t'arrêteras, une fois sorti de Rome, que quand tu te sentiras bien loin de ton bon maître Sergius, de ta bonne maîtresse Aurélia et du vertueux Caton.

UNE VOIX.

Le voici.

STORAX, bondissant.

Hein! j'ai entendu une voix. (Il regarde autour de lui.) Je me trompais... Personne! Ma foi, à présent, l'avenir m'apparaît rose comme l'aurore des poëtes... Bonne Orestilla! petite maîtresse!... je dis bonjour à ton porte-épée, je dis bonsoir à ton frondeur, je dis bon voyage à ton sagittaire, et j'envoie mille baisers à ton aimable filet.

LA VOIX.

Si tu dis un mot, tu es mort.

(Au même moment, deux Hommes bâillonnent et enlèvent rapidement Storax, et il disparaît.)

SCÈNE IV

CATILINA, VOLENS, paraissant au fond.

CATILINA.

Tu as raison, Volens, il y a longtemps qu'ils attendent. Fais-les entrer ; pas d'exceptions, entends-tu ! ma maison, mes galeries, mes jardins, tout au peuple ; puisque le peuple, dis-tu, est tout à moi, il est bon que, moi, je sois tout à lui. (Revenant, et ouvrant la fenêtre.) Chrysippe, ce que j'ai ordonné a-t-il été exécuté ?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

La coupe sera prête ?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

La femme qui doit représenter Némésis est prévenue ?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

Bien.

SCÈNE V

LES MÊMES, VOLENS, GORGO, CICADA, ROMAINS.

CATILINA.

Soyez les bienvenus chez moi, Romains... Je vous l'ai dit : c'est aujourd'hui les saturnales, c'est-à-dire le jour où les esclaves sont maîtres, le jour où les maîtres sont esclaves. Mais il nous manque des amis, ce me semble ?

VOLENS.

Il nous manque ceux qui n'avaient pas encore assez faim. Nous étions pressés, nous autres, et nous sommes venus. Mais sois tranquille, ceux que tu attends nous suivent. Je t'ai amené, pour mon compte, cent cinquante vétérans des guerres de Grèce et de Bithynie, et je t'en promets deux mille autres.

CATILINA.

Bien, Volens, bien.

GORGO.

Salut, seigneur.

CATILINA.

Salut, ami.

GORGO.

Je t'amène deux cents gladiateurs et soixante esclaves; ils savent dans quelle carrière de la Sabine, dans quelle montagne des Apennins, trouver trois mille compagnons. Quand il sera temps, ils les feront prévenir.

CATILINA.

Qu'ils les préviennent, il est temps.

CICADA.

Bonjour, ami Sergius.

CATILINA.

Bonjour, seigneur Cicada... Compagnons, entrez, entrez! Oh! la maison est à vous, bien à vous... Prenez, usez, abusez! ce n'est que le commencement, mes hôtes. Je m'exécute d'abord... Nous verrons si, plus tard, les banquiers et les bourgeois s'exécuteront d'aussi bonne grâce que moi.

TOUS.

Vive le roi Catilina!

CATILINA.

Vive le peuple romain!

TOUS.

Vive le peuple romain!

CATILINA.

Du vin et des fleurs!

CHANT DES CONJURÉS

GORGO.

I

Allons, robuste œnophore,
Embrasse l'énorme amphore;
Dans les coupes du Bosphore,
Buvons, au nez des Catons,
Le vin de tous nos cantons.
Coulez, écube et falerne!
Que l'ivresse nous gouverne!
Rome est la grande taverne!
Chantons!

II

A nous donc tout ce qui souffre!
Tout ce qui hait! Flamme et soufre!
Oh! nous allons faire un gouffre!
A nous, hideux bataillons,
Les guenilles, les haillons!
Rome flambe, elle chancelle!
Tout l'or que son flanc recèle,
Voyez-vous comme il ruisselle?
Pillons!

III

Dans cette large fournaise,
Que chacun tue à son aise!
Le sang n'éteint pas la braise!
Tibre, tu vas, j'en réponds,
Monter par-dessus tes ponts!
Vieux Romulus, sur ta tombe,
Que la victime enfin tombe!
Amis, Rome est l'hécatombe :
Frappons!

SCÈNE VI

LES MÊMES, CURIUS, entrant.

CURIUS.

Vous riez, vous chantez ici!... Là-bas, l'on se bat et l'on

brûle : la maison de Lentulus, celle de Céthégus, celle de Lecca sont en flammes, et les bourreaux de la prison Mamertine sont à l'œuvre.

CATILINA.

Que dis-tu là !

CURIUS.

Je dis que, n'ayant pu rejoindre Fulvie, je suis rentré dans Rome, et, de loin, j'ai vu ma maison aux mains des licteurs ; j'accours au Forum, on venait d'y arrêter Lentulus, Rullus et Céthégus. Je dis que tout est perdu là-bas, et que nous n'avons plus qu'à gagner la montagne et à nous faire bandits.

CATILINA.

Voyons, Curius, n'exagères-tu pas ?

CURIUS.

Je te dis la vérité tout entière.

CATILINA.

Lentulus !... un sénateur, arrêté ?...

CURIUS.

Arrêté ! je l'ai vu, te dis-je.

CATILINA.

Rullus, un tribun ?

CURIUS.

Bâillonné, lié comme un esclave.

CATILINA.

Céthégus, Bestia, Capito, Lecca ?

CURIUS.

Capito combattait encore, disait-on ; les autres étaient déjà dans la prison Mamertine.

CATILINA.

Eh bien, amis, voilà l'heure suprême venue... Je suis toujours à vous... Êtes-vous toujours à moi ?

TOUS.

Oui ! oui !

CURIUS.

Comment, Sergius, tu en appelles à de pareils hommes ? Je suis patricien, moi ; je ne conspire pas avec le peuple.

TOUS.

O Curius!... Curius, prends garde!

CATILINA.

Silence! Il n'y a plus ici ni patriciens ni peuple... Il y a des hommes qui vont jurer de détruire et de brûler Rome... Je m'appelle poignard, tu t'appelles flambeau...

TOUS.

Oui! oui!

CATILINA.

La bataille est engagée.

TOUS.

Des armes! donnez-nous des armes! il est temps...

(Des Esclaves apportent et jettent des amas d'armes aux pieds des Conjurés, qui s'en saisissent.)

CATILINA.

Êtes-vous armés, compagnons?...

TOUS.

Oui! oui!

CATILINA.

Rentrons dans Rome comme Sylla y rentra il y a vingt ans: l'épée d'une main et la torche de l'autre... Marchons droit au sénat; les sénateurs seront nos otages, ils nous répondront de nos amis tête pour tête...

TOUS.

Oui! oui!

SCÈNE VII

LES MÊMES, CAPITO, se précipitant en scène les habits déchirés, une hache à la main.

CAPITO.

Nos amis?... Ils ont vécu!...

TOUS.

Morts?...

CAPITO.

Étranglés, par l'ordre de Cicéron...

CATILINA.

Oh ! à Rome !... à Rome !...

TOUS.

A Rome !...

CAPITO.

Impossible !... Les portes sont fermées; quatre légions avaient été réunies dans la prévision de ce qui vient d'arriver, elles sont sous les armes...

CATILINA.

Et comment es-tu sorti, alors, si les portes sont fermées?

CAPITO.

J'ai sauté du haut des remparts, poursuivi par les bourgeois et les chevaliers... Ta tête est mise à prix à un million de sesterces !...

CATILINA.

Oh ! j'espère bien qu'elle leur coûtera plus cher que cela !... Maintenant, amis, ce n'est plus pour la richesse que nous allons combattre: c'est pour la vie.

CAPITO.

Oui; et, comme nous allons combattre pour la vie, et que la vie d'un homme vaut celle d'un autre; il faut des enjeux égaux, il faut que patriciens et peuple, qui désormais vont faire cause commune, boivent à la même coupe; il faut que cette coupe contienne une liqueur terrible; il faut que, sur cette liqueur, un serment infernal nous lie.

CATILINA.

Tu le veux donc, Capito?

CAPITO.

Je le veux !... As-tu fait ce que je t'ai demandé, Catilina?

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

La coupe est-elle prête?

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

La coupe est-elle pleine?

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

Que la coupe vienne donc!

CATILINA.

Place, alors! (Il prend le milieu de la scène. On forme un cercle autour de lui.) Némésis! déesse des vengeances, apporte-nous la coupe sur laquelle nous devons jurer!...

(Toutes les lumières s'éteignent. Une femme, vêtue en Némésis, vient du dessous. Elle a près d'elle un trépied où brûle un feu rouge, qui seul éclaire la scène.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, NÉMÉSIS.

NÉMÉSIS.

Voici la coupe!

CATILINA, prenant la coupe et la levant au-dessus de sa tête.

Pluton! Vejovis! Mânes, sombres divinités qui inspirez la terreur! Lucius Sergius Catilina vous invoque. Vous le savez, dieux vengeurs! j'ai une armée de vingt mille hommes en Étrurie, j'ai dix mille conjurés à Rome, j'ai mille pâtres dans les Apennins!... Eh bien, au nom des absents comme au nom des présents, je dévoue Rome aux dieux infernaux!... Je jure qu'il lui sera fait comme elle a fait à Carthage, qu'il n'en restera pas pierre sur pierre, que la charrue passera sur les fondations du Capitole, que je sèmerai du sel dans le sillon de la charrue, et qu'il sera bâti une ville qui sera la ville de Catilina, sur un autre emplacement que celui où fût bâtie la ville de Romulus... O ville perverse! ville vénale, qui déjà au temps de Jugurtha n'attendais qu'un acheteur pour te vendre! Rome, sois maudite!

TOUS.

Rome, sois maudite !

CATILINA.

A toi, Capito.

CAPITO, tenant la coupe.

Maudit soit celui qui ne marchera pas en avant jusqu'à ce qu'il rencontre l'ennemi ! maudit soit celui qui reculera pendant la bataille ! maudit soit celui qui sortira vivant de la défaite ! Mais, avant tout, maudite soit Rome !

(Il passe la coupe à Curius.)

TOUS.

Maudite soit Rome !

CURIUS.

Rome, sois maudite !

(Il passe la coupe à Volens.)

TOUS.

Maudite !

VOLENS.

Maudite soit Rome !

TOUS.

Maudite soit Rome !

(La coupe passe de mains en mains.)

CATILINA.

Et maintenant, amis, comme on pourrait nous surprendre ici et nous y enfermer, gagnez la plaine. Capito et Curius, prenez les commandements ; Volens, mon vieux centurion, forme les phalanges. Prenez la route d'Étrurie ; dans dix minutes, je vous rejoins.

TOUS.

Mais, toi, toi ?

CATILINA.

Oh ! soyez tranquilles, je serai là à l'heure où vous aurez besoin de moi. (On ferme les rideaux à la sortie du peuple.) Allez ! (Tous sortent.) Toi, Chrysippe, cours à la maison des bains, et dis à travers la porte que je m'arme, qu'on s'apprête, qu'on

m'attende, que je viens; va ! (Chrysippe sort.) O nuit ! nuit sacrée ! nuit, ma sœur ! nuit, ma complice, mon amie ! tu es la dernière obscurité de ma vie; demain, météore de feu, c'est moi qui ferai le jour ! Allons ! allons revoir Charinus. Merci, Némésis, voilà ta coupe.

(Il rend la coupe à la Némésis. La Némésis s'enfonce dans la terre, mais, en s'enfonçant, elle relève son voile.)

ORESTILLA.

Malheur à toi, Sergius ! je suis Némésis Orestilla.

(Elle disparaît.)

SCÈNE IX

CATILINA, puis L'OMBRE DE CHARINUS.

Orestilla ici !... Orestilla dans cette maison !... Dieux immortels, qu'est-elle venue y faire ? Ce sang, ce sang que nous avons bu... Horreur !... (Tonnerre. Il passe à gauche et tombe sur le canapé.) Qu'est cela ?... Des plaintes, des gémissements dans l'air ?... La terre tremble... Présages néfastes, je vous reconnais, c'est vous qui annoncez les apparitions des morts... Dieux bons, dieux immortels, qui donc vais-je voir apparaître ? (Le bassin du fond se couvre de fumée. La fumée se dissipe. On voit Charinus sortir lentement de terre et monter vers le ciel. De sa main droite, il montre une blessure qui lui a ouvert la veine du cou.) Oh ! c'est toi, Charinus ?... Charinus, mon enfant bien-aimé, n'es-tu plus qu'une ombre ?... Charinus, parle-moi !... Cette blessure, qui te l'a faite ?... ce sang, qui l'a versé ?...

CHARINUS, d'une voix lente.

Orestilla !...

(La vapeur l'enveloppe de nouveau. Il disparaît.)

CATILINA.

Malheur ! malheur !...

SCÈNE X

MARCIA, CATILINA.

MARCIA.

Que me faites-vous dire?... de vous attendre?...

CATILINA.

Marcia, où est mon fils?

MARCIA.

Charinus?

CATILINA.

Oui, Charinus!... qu'en as-tu fait?... Réponds!

MARCIA.

Mais je l'ai remis à votre envoyé, qui est venu de votre part, avec le mot d'ordre, avec l'anneau.

CATILINA.

L'anneau ne m'a pas quitté!... l'anneau, le voilà!...

MARCIA, lui en donnant un second.

Et celui-ci, d'où vient-il donc? Tenez...

CATILINA.

Ah! Orestilla en avait un second, et Storax sera tombé entre ses mains.

MARCIA.

Oh! courons! courons!... il en est temps encore peut-être!... Sergius, viens, viens!...

CATILINA.

Inutile... Regarde!... voici le dernier présent que me font les dieux!...

(Clinias apporte le cadavre de Charinus et le dépose sur un lit de repos.)

MARCIA.

Mon Charinus! mon enfant!...

CATILINA.

Marcia, je voudrais pouvoir mourir à l'instant même; mais je ne m'appartiens plus, et mon sang ne doit se tarir que dans le combat... Mais jurez-moi, Marcia, partout où je tomberai, de venir relever mon corps, et de mêler mes cendres à celles de mon enfant bien-aimé... afin que, n'ayant pu vivre

avec lui dans ce monde, je repose au moins avec lui pendant l'éternité!

MARCIA.

Je vous le jure!

CATILINA.

Oh! Charinus! Charinus! nous ne serons pas longtemps sans nous revoir!

ORESTILLA, au fond.

J'avais droit sur tout et sur tous!...

ÉPILOGUE

SEPTIÈME TABLEAU

Le champ de bataille de Pistoie. — Une vallée immense jonchée de morts. Un pont brisé au fond. Des tentes renversées. Les cadavres viennent jusque sur l'avant-scène. Au premier plan, Cicada, Gorgo, Volens, morts ensemble. — On entend les clairons de l'armée victorieuse qui s'éloigne. — Le silence se fait sur le champ de bataille, éclairé seulement par la lune. — Au fond, Marcia apparaît comme une ombre. Elle est vêtue d'une longue stole. Elle a un voile sur la tête. Elle s'avance au milieu des cadavres, en hésitant pour poser le pied.

—

SCÈNE UNIQUE

MARCIA, CATILINA.

MARCIA, à voix basse.

Sergius!... Sergius!... Sergius!... (Rien ne répond, elle s'avance.) Sergius! (Elle s'avance encore.) Sergius!...

CATILINA, se soulevant au milieu d'un monceau de cadavres.

Me voici.

MARCIA.

Je vous avais promis de venir vous chercher partout où vous tomberiez, Catilina... Je tiens mon serment.

CATILINA.

Je vous avais promis de mourir pour ne pas survivre à Charinus ; je meurs !

(Il tombe mort. Marcia jette sur le cadavre son voile blanc, et fait un signe comme pour appeler ses Esclaves.)

FIN DE CATILINA

LA JEUNESSE

DES

MOUSQUETAIRES

DRAME EN CINQ ACTES, EN DOUZE TABLEAUX

AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Théâtre-Historique. — 17 février 1849.

DISTRIBUTION

PROLOGUE

LE VICOMTE DE LA FÈRE	MM.	CLARENCE.
GEORGES		GASPARD.
L'INCONNU		GEORGES.
GRIMAUD		DÉSIRÉ.
CHARLOTTE BACKSON	Mmes	PERSON.
CLAUDETTE		LOUISE.

DRAME

D'ARTAGNAN	MM.	MÉLINGUE.
ATHOS		CLARENCE.
PORTHOS		CRETTE.
ARAMIS		PEUPIN.
BUCKINGHAM		LAFERRIÈRE.
LOUIS XIII		PIERRON.
LE CARDINAL		MATIS.
ROCHEFORT		DUPUIS.
BONACIEUX		BOUTIN.
LORD DE WINTER		BOILEAU.
TRÉVILLE		BEAULIEU.
PLANCHET		BARRÉ.
UN GREFFIER		CASTEL.
FELTON		BONNET.
LE BOURREAU		GEORGES.
L'HÔTE du *Colombier rouge*		ALEXANDRE.

LE CHANCELIER	MM.	PAUL.
GRIMAUD		DÉSIRÉ.
BOISTRACY		HENRY ARMAND.
CAHUSAC		MOREL.
JUSSAC		VIDEX.
LA PORTE		
BISCARAT		PAUL.
LE PATRON de la barque		
UN EXEMPT		Person. muets.
BAZIN		
MOUSQUETON		
PATRICK		
DAVID		
MILADY DE WINTER	Mmes	PERSON.
ANNE D'AUTRICHE		ATALA BEAUCHÊNE.
MADAME BONACIEUX		REY.
KETTY, suivante de la Reine		BETZY.
LA SUPÉRIEURE des Carmélites		DEVAL.

UN MESSAGER, MOUSQUETAIRES, GARDES DU CARDINAL, ÉCHEVINS, DAMES et SEIGNEURS DE LA COUR, VALETS, HOMMES DE POLICE, etc.

PROLOGUE

Le presbytère de Vitray, dans le Berry. Une salle basse, porte au fond, porte à gauche; fenêtre à droite; vaste cheminée; escalier conduisant au premier étage.

—

SCÈNE PREMIÈRE

GRIMAUD, debout et attendant; CHARLOTTE, descendant l'escalier du fond; puis CLAUDETTE.

CHARLOTTE.

C'est bien, préparez toujours les hardes et le linge, afin que le voiturier puisse tout emporter en un seul voyage. Ne vous a-t-on pas dit que la maison devait être libre aujourd'hui?

CLAUDETTE, de la porte de sa chambre.

Oui, mademoiselle.

CHARLOTTE, apercevant Grimaud.

Ah! c'est vous, monsieur Grimaud.

GRIMAUD.

J'apportais une lettre de M. le vicomte; la porte était ou-

verte, je n'ai point voulu appeler, de peur de déranger mademoiselle; je suis entré et j'ai attendu...

CHARLOTTE.

M. le vicomte a l'habitude de passer par le presbytère en allant à la chasse... D'où vient que je n'ai pas eu l'honneur de le voir ce matin?...

GRIMAUD.

C'est par prudence, sans doute, que M. le vicomte ne sera pas venu...

CHARLOTTE.

Par prudence?...

GRIMAUD.

Oui!... hier, M. le vicomte s'est querellé avec son père...

CHARLOTTE.

Avec son père!... Le vicomte s'est querellé avec son père, lui si respectueux?... Et à quel propos?

GRIMAUD.

Le vieux seigneur voulait présenter M. le vicomte à mademoiselle de la Lussaie...

CHARLOTTE.

Ah! à cette belle orpheline que l'on dit la plus riche héritière du pays...

GRIMAUD.

Justement!...

CHARLOTTE.

Eh bien?...

GRIMAUD.

Eh bien, M. le vicomte s'est refusé net à la présentation... sous le prétexte qu'il ne se sentait aucune vocation pour le mariage... De sorte que, n'allant pas à la Lussaie... et venant ici... vous comprenez?...

CHARLOTTE.

Bien, bien... Merci, Grimaud. Voyons ce que dit le vicomte. (Grimaud se recule. Charlotte lit.) « Mademoiselle, le nouveau curé qui va remplacer votre frère, que sa longue absence a fait regarder comme renonçant à la cure de Vitray, arrive aujourd'hui. » Aujourd'hui! le nouveau curé arrive aujourd'hui?

GRIMAUD.

Dame, mademoiselle, il y a six mois que votre frère est parti... et c'est long pour des chrétiens... six mois sans messe...

CHARLOTTE, continuant de lire.

« Mais, comme vous tenez à cette maison, que vous avez habitée avec votre frère, à partir d'aujourd'hui, cette maison est la vôtre; et j'avise à ce que le nouveau curé soit logé dans un autre presbytère. En conséquence, je l'installerai dans un pavillon du château; demeurez donc chez vous, sans trouble et sans inquiétude. Croyez-moi, bien tendrement, mademoiselle,

» Votre serviteur dévoué.

VICOMTE DE LA FÈRE. »

GRIMAUD.

Mademoiselle a-t-elle une réponse à me donner?

CHARLOTTE.

La journée ne se passera peut-être pas sans que je voie M. le vicomte...

GRIMAUD.

Oh! bien certainement.

CHARLOTTE.

J'attendrai donc... et lui ferai mes remercîments de vive voix.

(Grimaud sort par le fond.)

SCÈNE II

CHARLOTTE, puis CLAUDETTE.

Il était temps!... s'il m'avait fallu quitter cette maison, payer un nouveau loyer, agrandir ma dépense, j'eusse été, avant un mois, au bout de mes ressources. Ainsi, voilà que cette maison m'appartient. Pauvre domaine!... oui, mais ce n'est qu'un vestibule... le château est là-bas. Le château!... comté et baronnie depuis trois cents ans... Il y a presque de la cruauté à avoir placé la fenêtre de cette pauvre maison en vue de ce magnifique château... Il y a pourtant un proverbe qui dit : « Voir, c'est avoir... » Proverbe menteur ! — Claudette, laissez toutes ces hardes; c'est inutile, nous ne partons plus.

CLAUDETTE, sur le palier avec des hardes.

Nous ne partons plus?...

CHARLOTTE.

Non... Il serait possible qu'en revenant de la chasse, le vi-

comte passât par ici, et eût besoin de se rafraîchir... Mettez du vin et quelques fruits sur la table. (Claudette obéit et pose des fruits et une cruche sur la table.) Ah! il me semble qu'à travers les arbres, je vois venir un cavalier. Oh! comme il se hâte!... comme il se précipite!... Voilà un galop qui rapproche un peu la chaumière du château... le presbytère de la comté... C'est bien! Claudette, je n'ai plus besoin de vous; allez!...

SCÈNE III

CHARLOTTE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Je vous ai aperçue de loin à votre fenêtre, Charlotte; pourquoi êtes-vous rentrée à mon approche?...

CHARLOTTE.

Vous le voyez, pour venir au-devant de vous.

LE VICOMTE.

Vrai? Merci...

(Il lui baise la main.)

CHARLOTTE.

Vous avez bien tardé aujourd'hui!...

LE VICOMTE.

Je vous ai écrit... Grimaud ne vous a-t-il pas remis ma lettre?...

CHARLOTTE.

Si fait... Vous êtes bon pour moi, monsieur le vicomte, trop bon...

LE VICOMTE.

Trop bon!... pour vous avoir donné une masure, à vous qui devriez loger dans un palais!

CHARLOTTE.

Oh! je sais ce que je dis, et je réponds à ma pensée en disant que vous êtes trop bon, monsieur le vicomte... Je vous suis reconnaissante de votre offre... mais, excusez-moi, je ne puis l'accepter...

LE VICOMTE.

Vous ne pouvez l'accepter?... vous rougiriez de recevoir quelque chose de moi?...

CHARLOTTE.

Oh!... de vous, si vous étiez votre maître, je recevrais

tout; mais... je quitte le pays, monsieur de la Fère... Il le faut... je le dois...

LE VICOMTE.

Vous devez refuser cette maison!... il faut que vous quittiez le pays!... Je ne vous comprends pas, Charlotte... Expliquez-vous... Pourquoi fuir ce pays?... pourquoi me fuir?...

CHARLOTTE.

Parce qu'il n'appartient pas à une jeune fille obscure, pauvre et sans avenir, de faire obstacle à la gloire, à la fortune d'un gentilhomme de votre nom et de votre mérite...

LE VICOMTE.

Que me dites-vous là, Charlotte?

CHARLOTTE.

Le comte ne veut-il pas vous faire épouser mademoiselle de la Lussaie, qui est jeune, belle, noble... et dont la fortune doublerait vos revenus?

LE VICOMTE.

Si vous savez cela, Charlotte, vous savez aussi que je refuse, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Oui, et voilà ce que je ne puis souffrir; en me retirant, je vous épargne la douleur de désobéir à votre père; je m'épargne le remords d'entraver votre fortune...

LE VICOMTE.

Écoutez-moi, mademoiselle!

CHARLOTTE.

Vicomte...

LE VICOMTE, s'approchant de Charlotte.

Écoutez-moi, je vous prie... Voici tantôt quatorze mois que vous vîntes vous fixer à Vitray avec votre frère; l'année 1620 commençait lorsque vous arrivâtes; j'étais parti avec la noblesse de ce pays pour grossir l'armée que le roi Louis XIII envoyait au siége d'Angers contre la reine mère; depuis trois mois, vous habitiez cette maison, lorsque je rentrai au château, après la paix signée par M. l'évêque de Luçon. On parlait ici, avec intérêt, de cette union si tendre du frère et de la sœur. (Mouvement de Charlotte.) Union toute de dévouement de votre part; car le curé Georges Backson, votre frère, était d'une humeur sombre et aimait la solitude... Il vous écartait du monde, dans lequel votre jeunesse, votre esprit, votre

beauté vous fixaient un rang... Sacrifice fraternel de votre part... car, avouez-le, vous n'étiez pas heureuse!...

CHARLOTTE.

Pas toujours!...

LE VICOMTE.

Je vous vis... je vous aimai!...

CHARLOTTE, se levant.

Vicomte!...

LE VICOMTE.

Laissez-moi continuer; la vierge la plus chaste... la jeune fille la plus pure... peut entendre jusqu'au bout tout ce qui me reste à vous dire... Vous le savez, pendant cinq mois, vous et votre frère, vous essayâtes de vous soustraire aux avances que je vous faisais... Silencieux et sévère, l'abbé fuyait le château, où mon père et moi l'appelions en vain... Farouche et presque invisible, vous sembliez vous reprocher comme un crime le regard que vos yeux me donnaient par hasard... et cependant, vous ne pouviez me haïr... je ne vous avais point dit que je vous aimasse!...

CHARLOTTE.

Monsieur!

LE VICOMTE.

Tout à coup, un changement inattendu s'opéra dans votre existence... Une nuit, cette maison, d'habitude si pleine de calme et de mystère, retentit d'un bruit inaccoutumé... Les habitants du village avaient cru entendre les pas de plusieurs chevaux... Le lendemain, votre frère avait disparu...

CHARLOTTE.

Oh! monsieur le vicomte, croyez...

LE VICOMTE.

Je ne vous interroge pas, Charlotte... J'ai besoin seulement de vous dire ce que je dis... pour en arriver où je veux en venir... Dès lors, vous vous trouvâtes seule... abandonnée... Je me présentai chez vous; car je vous aimais davantage encore depuis votre malheur!... Vous voulûtes bien me recevoir... il y a six mois de cela... Eh bien, dites, depuis six mois... quoique vous m'ayez traité avec bienveillance, et je vous en suis reconnaissant... dites, Charlotte! ai-je une fois serré votre main, sans vous en remercier comme d'une grâce?... vous ai-je une seule fois parlé d'amour, sans avoir cherché en même temps mon pardon dans vos yeux?... enfin,

vous ai-je une seule fois questionnée pour vous demander qui vous êtes... d'où vous venez... et pourquoi a disparu votre frère?...

CHARLOTTE.

Non, monsieur! et vous avez été pour moi ce que vous êtes pour tous ceux qui vous connaissent... c'est-à-dire le gentilhomme le plus loyal et le plus généreux de ce royaume.

LE VICOMTE.

Merci!... Vous comprendrez donc que ce n'est point une vaine curiosité qui me fait vous dire : Charlotte Backson, parlez-moi, aujourd'hui, à cœur ouvert... Le pouvez-vous?...

CHARLOTTE, à part.

Où veut-il en venir?...

LE VICOMTE.

Quelques mots sur vous... sur votre frère... sur votre famille!... une confidence d'ami, que, si vous le désirez, je garderai au fond de mon cœur, comme un secret personnel... Le voulez-vous?... et, je le répète, le pouvez-vous?...

CHARLOTTE, passant du côté gauche, et allant à une armoire prendre des parchemins.

Sur moi et sur ma famille?... Voici des titres qui répondront pour moi. Lisez, monsieur le vicomte; ils vous prouveront que Charlotte Backson est d'un sang généreux... sinon illustre... Quant à mon frère, ses secrets ne sont pas les miens...

LE VICOMTE.

C'est bien! Charlotte, ne parlons plus de votre frère... et, si nous le revoyons...

CHARLOTTE.

Nous ne le reverrons jamais, monsieur!...

LE VICOMTE, lisant.

« William Backson, gentilhomme du pays de Galles... »

CHARLOTTE.

Mon père...

LE VICOMTE, lisant.

« Anne de Breuil... »

CHARLOTTE.

Ma mère... Un frère aîné, d'un premier mariage, dut hériter du peu de fortune que nous avions... Mon frère, celui que vous avez connu, fut voué à l'état de prêtre... et me prit avec lui... J'avais perdu depuis longtemps mon père et ma mère...

LE VICOMTE.

Oui... votre père en 1612... votre mère en 1615... Pauvre enfant!

(Il lui remet les papiers.)

CHARLOTTE.

Maintenant, vous savez tout, monsieur...

LE VICOMTE.

Donc, vous êtes seule, Charlotte?...

CHARLOTTE.

Seule au monde!...

LE VICOMTE.

Personne, n'a de droits sur vous?

CHARLOTTE.

Personne!...

LE VICOMTE.

Votre cœur est libre?...

CHARLOTTE.

Je croyais vous avoir dit que je vous aimais!...

LE VICOMTE.

Me le répéteriez-vous hardiment, franchement, loyalement?...

CHARLOTTE.

Monsieur le vicomte, je vous aime!...

LE VICOMTE.

Charlotte Backson, voulez-vous être ma femme?...

CHARLOTTE.

Que dites-vous?...

LE VICOMTE.

Une chose bien simple, Charlotte, puisque je vous aime et que vous m'aimez...

CHARLOTTE.

Mais votre père?...

LE VICOMTE.

Écoutez, Charlotte, voilà où est le sacrifice, et je vous le demanderai avec confiance: un mariage public qui ne serait pas selon ses désirs troublerait les derniers jours de mon père... Vous n'exigerez pas cela de moi, n'est-ce pas?... vous accepterez un mariage secret?...

CHARLOTTE.

Je suis votre servante, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Le jour où je m'appellerai à mon tour le comte de la Fère, vous serez mon honorée comtesse!... Vous savez que mon père est vieux, malade, souffrant; vous n'aurez pas longtemps à attendre, Charlotte!...

CHARLOTTE.

Oh!...

LE VICOMTE.

C'est bien... Jusque-là, nous serons heureux dans le silence et dans l'obscurité... Écoutez : le nouveau pasteur est arrivé au château ce matin; c'est un de mes compagnons d'enfance... Il sait mon amour pour vous; il consent à bénir notre union... Dans une heure, vous vous rendrez à l'église; une chapelle sera éclairée; je vous tendrai la main; vous y appuierez la vôtre; vous me jurerez un amour éternel, et, dans cette modeste église de village, Dieu nous entendra plus favorablement, peut-être, qu'il n'entend les serments des rois dans les splendides cathédrales!...

(Il lui présente la main.)

CHARLOTTE.

Mon seigneur! mon époux!...

(Elle lui donne sa main.)

LE VICOMTE.

Voici les présents de votre fiancé, Charlotte : les diamants de ma mère, qui me bénira de vous avoir choisie pure et noble comme elle... Ne me refusez pas, Charlotte!... Quant à ce saphir, pierre de tristesse! c'est la bague qu'elle ôta de son doigt en me disant l'éternel adieu...

CHARLOTTE, prenant l'écrin.

Votre femme vous rend grâce, Olivier!...

LE VICOMTE.

Dans une heure, je vous attendrai à la chapelle; la cloche vous donnera le signal. Venez-y seule; venez-y comme vous êtes, sans autre parure que celle que vous portez... Et, au retour, après que j'aurai été saluer mon père, comme c'est mon habitude chaque soir, sur le seuil de cette maison... devenue pour moi le véritable palais... l'amant viendra vous supplier de laisser entrer l'époux... Au revoir, Charlotte! au revoir!...

(Il lui baise la main et sort.)

SCÈNE IV

CHARLOTTE, seule.

Elle s'asseoit et ouvre l'écrin.

Comtesse de la Fère! dans une heure! (Elle se lève). Est-ce possible! Charlotte! Charlotte! dans tes rêves d'ambition les plus ardents, osais-tu espéré en arriver là?... Oh! je le disais bien tout à l'heure, que cette maison n'était que le vestibule du château... Claudette! apportez une lampe! (Claudette exécute l'ordre.) Bien, allez... Oh! en vérité, si je ne voyais ces diamants, si je ne sentais le cercle d'or de ce saphir qui presse mon doigt, je ne croirais pas à ce qui vient de se passer... (Elle essaye le bandeau de diamants.) Oh! lumineuses étoiles de la terre, constellations qui brillez au front des reines, astres qui vous levez sur les splendeurs de ce monde, ma main, si longtemps étendue, vous touche donc enfin! (Un Homme paraît sur la porte.) Qui est là? et que me veut-on?

SCÈNE V

CHARLOTTE, UN INCONNU.

CHARLOTTE.

Qui êtes-vous monsieur? que demandez-vous?

L'INCONNU.

C'est vous qui êtes mademoiselle Charlotte Backson?

CHARLOTTE.

C'est moi... Après?

L'INCONNU.

Vous êtes seule?

CHARLOTTE.

Vous le voyez.

L'INCONNU.

Un homme qui aurait quelque chose d'important à vous dire pourrait causer un quart d'heure avec vous sans craindre d'être dérangé?

CHARLOTTE.

Sans doute.

L'INCONNU, indiquant la porte à gauche du spectateur.

Cette porte fermée au verrou ne donne-t-elle pas dans la chambre de celui que vous appeliez votre frère?

CHARLOTTE.

Oui, monsieur.

L'INCONNU, passant à la gauche et ouvrant la porte.

Entre, ne crains rien, Georges; je veillerai dehors.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI

CHARLOTTE, GEORGES, entrant.

GEORGES, se débarrassant de son manteau et de son chapeau.

Charlotte, mon trésor, mon amour, ma vie!

CHARLOTTE, à part.

Lui! lui que je croyais ne jamais revoir!

GEORGES.

Charlotte, mais c'est moi! Charlotte, réponds-moi; ne me reconnais-tu point?

CHARLOTTE.

Vous, ici?

(Elle s'assied.)

GEORGES, à genoux.

Oui, c'est étrange, n'est-ce pas?... c'est inespéré, inouï! Oh! je te retrouve donc plus belle que je ne t'ai quittée!

CHARLOTTE.

Comment êtes-vous revenu?

GEORGES, se levant et la ramenant en scène.

Oh! ne me demande rien... Je ne sais pas... j'ai oublié... Je te vois, je te parle, je te retrouve après t'avoir perdue pendant six mois... Oh! ces six mois... ces six mois de tortures, tu me les feras oublier, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Pauvre Georges!

GEORGES.

Oh! ne me plains pas: si tu m'aimes toujours, il n'y a pas d'homme plus heureux que moi en ce monde.

CHARLOTTE.

Pauvre Georges!

GEORGES.

Que dis-tu?

CHARLOTTE.

Je dis que vous ne pouvez demeurer ici, que vous êtes perdu si l'on vous voit...

GEORGES.

Oh! je n'y suis pas pour longtemps, j'accours et je repars.

CHARLOTTE, avec joie.

Vous repartez?

GEORGES.

Oui... Écoute et sois heureuse : je suis libre, tu le vois... J'ai de l'argent... cinq cents pistoles... Nous gagnons la mer, nous nous embarquons; dans cinq semaines, nous pouvons être à Québec... Une fois là, nul ne viendra nous demander compte de notre passé; nous ne dissimulerons plus, nous ne craindrons plus, c'est toute une vie à recommencer... Oh! la vie de bonheur, de délices, celle-là! Tu es forte, tu es courageuse, nous allons partir. Viens, mon amour! viens! viens!

CHARLOTTE.

Impossible, Georges.

GEORGES.

Comment, impossible?

CHARLOTTE.

Cinq cents pistoles, c'est la misère; Québec, c'est l'exil.

GEORGES.

Cinq cents pistoles, c'est plus qu'il ne nous en faut pour fonder une fortune; et, quant à l'exil, l'exil n'existe pas quand on s'aime.

CHARLOTTE.

Oui, quand on s'aime.

GEORGES.

Mon Dieu! Charlotte, ne m'aimez-vous plus?... Ces serments que nous échangeâmes...?

CHARLOTTE.

Bien des malheurs ont passé sur ces serments, Georges, qui nous ont prouvé que ces serments étaient impies.

GEORGES.

Mais, rappelez-vous donc, Charlotte, tout nous lie l'un à l'autre: notre amour, nos douleurs,... notre crime.

CHARLOTTE.

Georges, vous vous trompez, tout nous sépare, au contraire;

nous sommes l'un pour l'autre un remords vivant, nous ne devons plus nous revoir.

GEORGES.

Charlotte, au nom de notre amour!

CHARLOTTE, passant près de la table où sont ses diamants; elle s'assied.

Amour insensé de deux enfants isolés... perdus... abandonnés de Dieu et des hommes! ce serait tenter le ciel que de songer encore à cet amour...

GEORGES.

Charlotte! Charlotte! (Montrant l'écrin.) Qu'est-ce que ces diamants?

CHARLOTTE.

Partez, Georges... Vous êtes libre, je suis heureuse de vous voir libre. N'en demandez pas davantage.

GEORGES.

Vous en aimez un autre, Charlotte?

CHARLOTTE.

Dans une demi-heure, je me marie.

GEORGES.

Alors, ces diamants...?

CHARLOTTE.

C'est le cadeau de mes fiançailles.

GEORGES.

Celui que vous allez épouser est donc riche?

CHARLOTTE.

Riche et noble.

GEORGES.

Oh! malheur sur moi! mais aussi malheur sur lui! Nomme-le-moi, Charlotte!

CHARLOTTE, se levant et indiquant de la main le château.

Il s'appelle le comte de la Fère, il habite ce château... Vous pouvez aller le trouver et tout lui dire; mais vous aurez fait l'action d'un lâche...

GEORGES.

Est-ce bien Charlotte qui parle? ce sang-froid terrible qui me glace jusqu'au fond du cœur, est-ce bien celui de la jeune fille qui a aimé?...

CHARLOTTE.

Non! c'est celui de la femme qui a souffert.

GEORGES, prenant Charlotte dans ses bras.

Charlotte, veux-tu me suivre dans ce coin du monde où

j'offre de t'emmener... où je pourrai librement t'appeler ma femme au lieu de mentir comme ici, où je t'appelais ma sœur?...

CHARLOTTE.

Si vous élevez la voix ainsi, on vous entendra, Georges, et ce sera comme si vous m'aviez dénoncée.

GEORGES, lui prenant la main et lui tâtant le cœur.

Oh! sa main est glacée... son cœur sans battements! Vous n'êtes pas une femme, Charlotte; vous êtes une statue de marbre... et vous avez raison... c'était une folie à moi d'aimer une statue.

CHARLOTTE.

Abrégeons, Georges... A quoi vous décidez-vous?

GEORGES.

Oui, l'heure passe, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Pour vous comme pour moi.

GEORGES.

Oh! pour moi, ma résolution est prise, mon avenir fixé... Ne vous inquiétez pas de moi, Charlotte!... Oh! cependant (à genoux), mon Dieu, s'il était resté dans votre cœur une étincelle de votre ancien amour, si j'avais pu la ranimer sous mon souffle, nous sommes jeunes, nous pouvions être heureux...

CHARLOTTE.

Oui, heureux de votre côté, heureux du mien... pas heureux ensemble.

(La cloche tinte.)

GEORGES.

Qu'est-ce que cela?

CHARLOTTE.

La cloche qui m'appelle; décidez de ma destinée, Georges, je suis entre vos mains.

GEORGES.

Allez, Charlotte! vous êtes libre.

CHARLOTTE.

Merci!

GEORGES.

A votre retour, vous ne me trouverez plus ici.

(Il va tomber sur une chaise.)

CHARLOTTE.

Merci et adieu!

(Elle lui présente la main; il recule.)

GEORGES.

Adieu, madame la comtesse.

SCÈNE VII

GEORGES, L'INCONNU.

GEORGES.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

L'INCONNU, entrant par le fond.

Eh bien, frère?

GEORGES.

C'est vrai!... tu me l'avais dit!

L'INCONNU.

Et, maintenant, tu vois que cette femme n'a pas d'âme, n'est-ce pas?

GEORGES.

Je le vois!

L'INCONNU.

Et tu la méprises comme la plus vile des créatures...

GEORGES.

Je la méprise!

L'INCONNU.

Bien; prends ton manteau; nous avons toute la nuit pour marcher; demain, au point du jour, tu seras hors de toute atteinte.

GEORGES.

J'y serai avant demain, frère!

L'INCONNU.

Que veux-tu dire?

GEORGES.

Je la méprise, mais je l'aime!

L'INCONNU.

Georges!

GEORGES.

Je la méprise, mais je ne puis vivre sans elle!

L'INCONNU.

Mon Dieu!

GEORGES.

Je la méprise, mais je mourrai.

L'INCONNU.

Mourir! c'est une idée grave et sérieuse, songes-y!

GEORGES.

Oh! depuis que je suis séparé d'elle, j'y songe là-bas! Prisonnier, je me disais : « Si je me sauve, ce sera pour revenir auprès d'elle! » Libre, grâce à toi, mon frère, je t'ai dit : « La vie ne m'est rien sans elle! » Sur le seuil de sa porte, avant d'entrer chez elle, je t'ai dit : « Si elle ne m'aime plus... je mourrai! »

L'INCONNU.

L'amour d'une femme est chose bien frivole dans la vie d'un homme, Georges!

GEORGES.

L'amour d'une femme est chose frivole pour celui qui, à côté de cet amour, a bonheur, richesses, avenir... Mais, pour celui qui n'avait que cet amour, l'amour d'une femme est tout! Frère, tu me connais, je suis las de la vie (il s'assied près de la table), de la vie qui pèse sur moi et sur les autres... Au moment où le jugement qui me condamnait fut prononcé, tu me fis passer dans mon cachot un de ces pistolets... Je ne m'en suis pas servi, rends-le moi... et, cette fois, je m'en servirai!

L'INCONNU.

C'est une résolution arrêtée?

GEORGES.

Immuable!

L'INCONNU, lui donnant un pistolet.

Tiens, frère!... et... embrasse-moi!...

GEORGES; les deux frères se jettent dans les bras l'un de l'autre; puis, après quelques sanglots étouffés, Georges s'élance hors de la chambre en criant.

Adieu, frère!... Adieu!...

(Il sort par la porte à gauche.)

L'INCONNU.

C'est bien, et maintenant, Georges, la femme sans cœur mourra comme toi... ou sera flétrie comme toi.

(Il met un fer dans le feu et éteint la lampe; puis il va attendre le long du mur, et, quand Charlotte rentre, il referme la porte.)

SCÈNE VIII

CHARLOTTE, L'INCONNU.

CHARLOTTE, rentrant par le fond, regarde autour d'elle.

Il est parti!

L'INCONNU.

Oui... Mais je suis resté, moi!

CHARLOTTE.

Qui êtes-vous?

L'INCONNU.

Tout à l'heure, vous le saurez.

CHARLOTTE.

Oh! ne m'approchez pas... ou j'appelle!..

L'INCONNU.

Silence!

CHARLOTTE.

Georges! Georges, à moi!

L'INCONNU.

Ah! vous l'appelez maintenant?

CHARLOTTE.

Où est-il allé?

L'INCONNU.

Je vais vous le dire... mais, auparavant, il faut que vous sachiez d'où il vient.

CHARLOTTE.

Mon Dieu!

L'INCONNU.

Georges était un bon et noble cœur; voué à l'état ecclésiastique, il eût vécu pour son salut et pour celui des autres, si le démon, sous les traits d'une jeune fille, ne fût venu le tenter.

CHARLOTTE.

Ah!

L'INCONNU.

Une première faute commise, il fallut en subir les conséquences... Leur liaison ne pouvait durer longtemps sans les perdre tous deux... La jeune fille obtint de Georges qu'ils quitteraient le pays... Mais, pour quitter le pays, pour fuir, pour gagner une autre partie de la France, où ils pussent

vivre tranquilles, il fallait de l'argent, et ni l'un ni l'autre n'en avaient... Le prêtre vola les vases sacrés et les vendit.

CHARLOTTE.

Dieu !

L'INCONNU.

Avec l'argent, ils s'enfuirent, gagnèrent le Berry, s'ensevelirent dans un village... Mais Dieu offensé veillait, et sa justice les atteignit, ou plutôt atteignit le moins coupable des deux,.. Georges fut reconnu, arrêté, conduit dans les prisons de Béthune; et, là, comme il prit toute la faute sur lui, comme il ne prononça point le nom de sa complice, il fut condamné... condamné seul... aux galères et à la flétrissure.

CHARLOTTE.

Condamné !

L'INCONNU.

Il y avait une chose terrible dans tout cela, une chose que vous ignorez, une chose que Georges ne vous a jamais dite : c'est que son frère était bourreau, bourreau de Béthune, c'est-à-dire de la ville dans laquelle Georges venait d'être condamné... et que, par conséquent, c'était le frère qui devait marquer le frère... Oh ! n'est-ce pas, vous ignoriez cette circonstance ?... Le bourreau fit passer à Georges des pistolets, pour qu'il se brulât la cervelle; mais le pauvre insensé aima mieux vivre; il espérait... Il vécut donc, fut exposé, flétri et envoyé sur les galères.

CHARLOTTE.

Horreur !

L'INCONNU.

Dès lors, le frère du pauvre Georges n'eut plus qu'une pensée : celle de rendre la liberté au condamné; mais, une fois libre, au lieu de fuir, il voulut revoir celle qu'il aimait, celle qui l'avait perdu... Il venait lui offrir toute sa vie, comme il lui avait déjà donné tout son honneur... Elle refusa; elle allait se marier.

CHARLOTTE.

Eh bien, après ?

L'INCONNU.

Insensé, fou, désespéré, Georges prit à la ceinture de son frère un des pistolets qu'il reconnaissait pour les avoir reçus dans sa prison... et s'enfuit; mais le frère resta, lui... Il avait fait un serment.

CHARLOTTE.

Lequel?

L'INCONNU.

C'est que le crime aurait son expiation, c'est que le vrai coupable serait puni, c'est que la complice de Georges, la femme sans cœur mourrait comme lui, ou serait flétrie comme lui!

CHARLOTTE.

Mais il n'est pas mort?

(On entend un coup de pistolet.)

L'INCONNU.

Avez-vous entendu?

(Il tire un poignard.)

CHARLOTTE, à genoux.

Oh! grâce! grâce! la vie!

L'INCONNU.

Tu aimes mieux vivre? Soit!

(Il prend vivement le fer dans le feu et le lui applique sur l'épaule.)

CHARLOTTE.

Ah!

L'INCONNU.

Et maintenant, veux-tu savoir qui je suis? Je suis le frère de Georges, le bourreau de Béthune.

(On frappe à la porte; l'Inconnu s'élance par la fenêtre.)

CHARLOTTE, le dos appuyé à la muraille.

Ah!

LE VICOMTE, à la porte.

Ouvrez! c'est moi.

CHARLOTTE.

Ah!

LE VICOMTE.

Ouvrez! c'est moi! c'est votre époux!

CHARLOTTE, allant à la porte après avoir jeté sur ses épaules une mante qu'elle avait posée sur une chaise en entrant.

Entrez, monsieur le vicomte, votre femme vous attend!

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Chez M. de Tréville. L'antichambre à droite. Le cabinet de Tréville à gauche; porte à droite, dans l'antichambre, donnant chez le Cardinal. Un Mousquetaire en faction devant la porte de Tréville. Un Garde du Cardinal devant la porte du Cardinal. Le jour vient.

SCÈNE PREMIÈRE

JUSSAC, parlant à un Factionnaire à la porte du Cardinal; ARAMIS, en face.

JUSSAC.

Biscarat, vous avez la consigne... Maintenant, rappelez-vous que Son Éminence aime la paix.

BISCARAT.

Bien, lieutenant.

JUSSAC, regardant Aramis.

Ce qui veut dire qu'il faut que les gardes de M. le cardinal vivent en bonne intelligence, même avec les mousquetaires du roi.

BISCARAT.

Bien, lieutenant.

JUSSAC.

Bonne garde!... M. de Rochefort va venir vous relever.

(Il sort.)

ARAMIS.

Vous n'êtes pas lieutenant, vous, monsieur de Biscarat, et on peut vous parler sous les armes.

BISCARAT.

Parlez, monsieur Aramis, parlez.

ARAMIS.

Je trouve impertinent ce membre de phrase : *même les mousquetaires* du roi; et vous, monsieur de Biscarat?

BISCARAT

Moi, monsieur Aramis, je suis un garde du cardinal, et le mot ne m'a pas choqué.

ARAMIS.

Est-ce que l'on ne pourrait pas s'en expliquer un peu après la garde, monsieur de Biscarat?

BISCARAT.

Mais cela peut se faire, monsieur Aramis.

ARAMIS.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, monsieur le garde.

BISCARAT.

Je suis bien votre serviteur, monsieur le mousquetaire.

(Ils recommencent à se promener en long et en large.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME BONACIEUX, entrant par le cabinet de M. de Tréville.

Madame Bonacieux lève la portière et frappe sur l'épaule d'Aramis.

MADAME BONACIEUX.

Chut! *Aunis* et *Anjou*. Restez comme vous êtes, devant moi: que le garde ne me voie point.

ARAMIS.

Comme cela?

MADAME BONACIEUX.

Oui; prenez ce mouchoir; remarquez-en le chiffre, et, si quelque personne vous en présentait un pareil, ayez confiance en cette personne.

ARAMIS.

Mais à quel moment, dans quel endroit me présenterait-on ce mouchoir?

MADAME BONACIEUX.

Chez vous, rue de Vaugirard... On frapperait au volet; prévenez-en la personne qui se cache dans votre maison.

ARAMIS.

Comment savez-vous...?

MADAME BONACIEUX.

Il suffit, puisque je le sais... Mais c'est tout pour le moment; le reste viendra plus tard; reprenez votre faction... Adieu!

(Elle rentre dans le cabinet et disparaît.)

SCÈNE III

ARAMIS, BISCARAT; MILADY et ROCHEFORT, sortant de chez le Cardinal.

ROCHEFORT.

Rien n'est plus simple, milady; vous prendrez ce mouchoir; remarquez-en le chiffre.

MILADY.

Je le vois : un C et un B.

ROCHEFORT.

Vous irez, tantôt, rue de Vaugirard, en face du carré de peupliers; vous frapperez au volet d'une maison garnie de feuillage... vous montrerez ce mouchoir à la personne qui ouvrira le volet, puis vous demanderez l'adresse, et, comme ce mouchoir est le signe de reconnaissance convenu entre eux, on vous donnera l'adresse.

MILADY.

Rien que cela ? l'adresse ?

ROCHEFORT.

Et vous ne l'oublierez pas, et vous me la ferez parvenir tout de suite.

MILADY.

Un dernier renseignement : si l'on me demandait le nom du maître de cette maison ?

ROCHEFORT.

C'est un mousquetaire qui s'appelle Aramis.

MILADY.

Aramis ! Bien.

ROCHEFORT.

Maintenant, pas d'affectation; je vais relever les factionnaires.

MILADY.

Moi, je retourne chez moi.

(Ils se séparent.)

ROCHEFORT.

Messieurs, sept heures sonnent; vous êtes libres.

(Sept heures ont sonné. Milady sort, après avoir mis un masque sur sa figure. On relève Aramis.)

SCÈNE IV

D'ARTAGNAN, ARAMIS, PORTHOS, BOISTRACY, MOUSQUETAIRES.

Une fanfare sonne. Les portes s'ouvrent. Les Mousquetaires commencent à entrer dans l'antichambre.

PORTHOS.

Eh! oui, messieurs, j'ai gagné du froid cette nuit, et, comme j'ai peur des rhumes, ma foi, j'ai pris le manteau.

BOISTRACY.

Oh! mais ce n'est pas un baudrier que vous avez là sur la poitrine, Porthos, c'est un soleil!

(Tous se récrient avec admiration.)

PORTHOS, négligemment.

C'est assez bien, n'est-ce pas?

ARAMIS.

Bonjour, Porthos.

PORTHOS.

Eh! bonjour, Aramis.

ARAMIS.

En honneur, vous éblouissez... Venez à l'ombre... Comment va notre malade?

PORTHOS.

Il souffre... Le coup était rude: l'épée a traversé l'épaule jusqu'à la poitrine.

ARAMIS.

Pauvre Athos!... Il est au lit?

PORTHOS, très-haut.

Avec une fièvre de cheval... Heureusement, personne n'en sait rien... et ce n'est pas moi qui l'irai dire à M. de Tréville.

(D'Artagnan paraît derrière le groupe des Mousquetaires.)

ARAMIS.

Chut! pour Dieu, Porthos, prenez garde, vous avez une voix... comme votre baudrier.

PORTHOS.

C'est juste, il y a des étrangers ici.

(D'Artagnan se faufile dans les groupes, le chapeau à la main.)

ARAMIS.

Qu'est-ce que c'est que celui-là? Voyez donc, Boistracy.

BOISTRACY.

Ce doit être un Gascon fraîchement débarqué... Attendez. (Il va près de d'Artagnan.) Monsieur! pardon...

D'ARTAGNAN.

Monsieur...

BOISTRACY.

Qu'y a-t-il pour votre service?

D'ARTAGNAN.

S'il vous plaît, M. de Tréville, lieutenant-capitaine des mousquetaires?

BOISTRACY.

Monsieur, son valet de chambre est là.

D'ARTAGNAN.

Monsieur, je vous remercie humblement. (Au Valet.) Voudriez-vous bien, s'il vous plaît, prévenir M. de Tréville que le chevalier d'Artagnan lui demande un moment d'audience.

LE VALET.

Tout à l'heure! M. de Tréville n'est pas arrivé.

UN MOUSQUETAIRE.

Messieurs! messieurs! voici le capitaine.

TOUS.

Ah!

LE MOUSQUETAIRE.

Il est d'une humeur féroce!

BOISTRACY.

Est-ce qu'il saurait déjà l'aventure d'hier?

SCÈNE V

LES MÊMES, TRÉVILLE.

Tous les Mousquetaires le saluent.

TRÉVILLE.

Bonjour, messieurs, bonjour... Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau?

BOISTRACY.

Mais rien, capitaine, rien.

TRÉVILLE, entrant chez lui.

Les rapports!... le procès-verbal!

D'ARTAGNAN.

Ce ne sont pas des regards qu'il lance, ce sont des coups de pistolet.

PORTHOS.

Cela va mal.

ARAMIS.

Mal!

(Porthos va causer dans un groupe. Aramis reste avec un autre sur le devant.)

D'ARTAGNAN.

Que c'est beau, les mousquetaires! Tous ces gens-là ont des figures qui me reviennent; je me sens une sympathie... Tiens, en voilà un qui perd son mouchoir. (A Aramis, qui s'en est aperçu, et a mis le pied dessus.) Monsieur! (Aramis ne répond pas.) Monsieur, je crois que voici un mouchoir que vous seriez fâché de perdre.

ARAMIS, brutalement.

Merci!

D'ARTAGNAN.

Il n'est guère aimable!

BOISTRACY, lui prenant le mouchoir des mains.

Ah! ah! discret Aramis, diras-tu encore que tu es mal avec ma cousine de Boistracy? Elle te prête ses mouchoirs... Voyez, messieurs, le chiffre C. B.

D'ARTAGNAN.

Allons, bon! j'ai fait un beau coup.

ARAMIS, regardant d'Artagnan d'un air furieux.

Vous vous trompez, monsieur, ce mouchoir n'est pas à moi, et je ne sais pourquoi monsieur a eu la fantaisie de me le remettre, plutôt qu'à l'un de vous; et la preuve de ce que je dis, c'est que voici mon mouchoir dans ma poche.

BOISTRACY.

Tu nies? A la bonne heure! sans quoi, pour la réputation de mon cousin Boistracy, j'eusse été forcé...

TRÉVILLE, frappant du poing sur la table.

C'est une indignité, morbleu!

BOISTRACY.

Voilà le capitaine qui se fâche.

D'ARTAGNAN, à Aramis.

Monsieur, je suis au désespoir.

ARAMIS.

Monsieur, nous réglerons ce compte-là.

D'ARTAGNAN.

Eh! si vous le prenez ainsi, au diable!

TRÉVILLE.

Un beau rapport! un beau bruit qui va courir!... Maugrebleu!

PORTHOS.

Ça chauffe!

TRÉVILLE.

Nous allons voir tout à l'heure... Expédions d'abord les étrangers pour traiter l'affaire en famille. (Au Valet.) Qui est là?

LE VALET.

Les intendants.

TRÉVILLE.

Plus tard!

LE VALET.

Un secrétaire de M. de la Trémouille.

TRÉVILLE.

Demain...

LE VALET.

Et puis les signatures.

TRÉVILLE.

Donne vite.

(Il se met à signer.)

BOISTRACY.

Dieu soit loué! le capitaine se calme. Otez donc votre manteau, Porthos, que nous admirions votre baudrier; le roi n'en a pas un pareil.

ARAMIS.

Je parie que cette broderie vaut dix pistoles l'aune.

PORTHOS.

Douze... Et il y en a une aune trois quarts.

BOISTRACY.

C'est somptueux! La broderie est-elle aussi fine derrière que devant?

PORTHOS, environné de curieux, s'enveloppe dans son manteau.

Plus fine!

TRÉVILLE.

Après?... Est-ce tout?

LE VALET.

Ah! monsieur, j'oubliais...Un gentilhomme de Gascogne... M. d'Artagnan.

TRÉVILLE.

D'Artagnan... le père? mon vieil ami d'Artagnan?

LE VALET.

Non, monsieur, un jeune homme.

TRÉVILLE.

Le fils, alors... Appelle! appelle!

PORTHOS.

Vous allez me faire éternuer... brrr!

LE VALET.

M. d'Artagnan.

D'ARTAGNAN.

Voilà!

(Il se précipite et vient se heurter contre Porthos; ils se balancent l'un l'autre; d'Artagnan s'empêtre dans le manteau de Porthos et le lui arrache. On voit que le baudrier n'a qu'un devant.)

PORTHOS.

Imbécile!

BOISTRACY.

Ah! ah! ah! le baudrier n'a qu'un devant.

(Éclats de rire.)

D'ARTAGNAN.

Bon! encore une bêtise.

(Il veut passer, Porthos le retient.)

PORTHOS.

Vous me payerez cela, monsieur le Gascon.

D'ARTAGNAN.

Soit; mais laissez-moi passer.

PORTHOS.

Oh! je vous attendrai là.

TRÉVILLE.

Eh bien, ce M. d'Artagnan?

D'ARTAGNAN.

Voilà! voilà!

(Il entre; les rires continuent autour de Porthos.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, D'ARTAGNAN.

D'ARTAGNAN.

Monsieur le capitaine, excusez moi, j'ai eu bien du mal à

pénétrer jusqu'à vous, mais je n'en ai que plus de joie à vous voir.

TRÉVILLE.

Merci... Un moment, jeune homme.

(Il parle bas à son Valet.)

PORTHOS, aux Mousquetaires qui se moquent de lui.

C'était une plaisanterie, une gageure.

ARAMIS.

Tout se passe en plaisanterie, aujourd'hui.

TRÉVILLE, continuant de lire les procès-verbaux.

Je n'y puis tenir. Athos! Porthos! Aramis!

D'ARTAGNAN.

Qu'est-ce que c'est que ces noms-là?

PORTHOS.

Aïe!

TOUS.

Aïe!

TRÉVILLE.

Athos! Porthos! Aramis!

PORTHOS et ARAMIS, entrant chez M. de Tréville.

Nous voici, capitaine.

LES AUTRES MOUSQUETAIRES, en dehors.

Écoutons!

TRÉVILLE.

Savez-vous ce que m'a dit le roi, messieurs, ce qu'il m'a dit hier au soir?

PORTHOS.

Non, monsieur.

ARAMIS.

Mais j'espère que vous nous ferez l'honneur de nous le dire.

TRÉVILLE.

Le roi m'a dit qu'il recruterait désormais ses mousquetaires parmi les gardes du cardinal.

TOUS.

Oh! oh!

PORTHOS.

Et pourquoi cela, monsieur?

TRÉVILLE.

Parce que sa piquette a besoin d'être ragaillardie par du bon vin... Oui, Sa Majesté a raison!... les mousquetaires font

triste mine à la cour, et M. le cardinal, le grand cardinal, racontait hier, devant moi, que ces damnés mousquetaires, ces pourfendeurs, ces diables à quatre, s'étant attardés, rue Férou, dans un cabaret, une ronde de ses gardes, à lui, Richelieu, avait été forcée d'arrêter les perturbateurs... Mordieu! arrêter des mousquetaires !... Parlez donc ! vous en étiez, vous ? On vous a reconnus ! on vous a nommés !

PORTHOS et ARAMIS.

Monsieur!

TRÉVILLE.

Oh! c'est bien ma faute! cela m'apprendra à mieux choisir mes hommes... Voyons! vous, monsieur Aramis, pourquoi m'avez-vous demandé la casaque de mousquetaire, quand vous seriez si bien sous une soutane? Et vous, monsieur Porthos, à quoi vous sert un baudrier d'or comme celui-là ? A pendre une épée de paille! Mordieu! et Athos, je ne le vois pas; où est-il ?

ARAMIS.

Monsieur, Athos est malade.

TRÉVILLE.

Malade... De quelle maladie?

PORTHOS.

On craint que ce ne soit de la petite vérole.

TRÉVILLE.

Voilà un beau conte que vous me faites ! Il n'est pas malade, il aura été blessé, tué peut-être... Si je le savais, ventrebleu !

LES MOUSQUETAIRES, dehors.

Diable ! diable !

(Ils se consultent; deux d'entre eux se détachent et sortent.)

TRÉVILLE.

Sang-Dieu !... messieurs les mousquetaires, je n'entends pas qu'on hante les mauvais lieux, qu'on joue de l'épée dans les carrefours; je ne veux pas qu'on prête à rire aux gardes de M. le cardinal, qui sont de braves gens (murmures), des gens adroits (murmures), des gens qui ne se mettent pas dans le cas d'être arrêtés, et qui, s'ils s'y mettaient, ne se laisseraient pas arrêter, j'en suis sûr... Ils aimeraient mieux mourir sur la place, que de reculer! Se sauver, fuir, c'est bon pour des mousquetaires. (Trépignements, rage au dehors. Porthos et Aramis se rongent les doigts.) Ah! six gardes de Son Excellence arrêtent six

mousquetaires du roi ! Morbleu ! j'ai pris mon parti ; je m'en vais de ce pas au Louvre, et je donne ma démission de capitaine de mousquetaires pour une lieutenance dans les gardes du cardinal. Et, si on me refuse, je me fais abbé, j'aime mieux cela ! Vous serez mon suisse, Porthos ; vous serez mon bedeau, Aramis.

(Explosion de murmures au dehors; d'Artagnan se cache derrière la table.)

PORTHOS.

Eh bien, mon capitaine, c'est vrai, que nous étions six contre six ; mais on nous a pris en traître, et nous n'avions pas mis l'épée à la main, que deux de nous étaient morts et qu'Athos était blessé grièvement.

TRÉVILLE.

Ah ! blessé ?...

PORTHOS.

Vous le connaissez, Athos ! eh bien, il a essayé de se relever deux fois... Et deux fois il est retombé ; nous ne nous sommes pas rendus, on nous a emportés.

ARAMIS.

Et moi, j'ai l'honneur de vous assurer, monsieur, que j'ai tué un garde avec sa propre épée, car on m'avait volé la mienne au fourreau. Tué ou poignardé, monsieur, comme il vous sera agréable.

TRÉVILLE.

On ne m'avait pas dit cela, messieurs... Et Athos ?

ARAMIS.

De grâce, capitaine, ne dites pas qu'Athos est blessé ; il serait au désespoir que cela parvint aux oreilles du roi... Et, comme la blessure est des plus graves, comme il garde le lit.. je craindrais... (On voit Athos entrer, soutenu par deux Mousquetaires. Il est pâle comme la mort ; il soulève la portière et paraît.) Athos !

TRÉVILLE.

Athos ! imprudent !

ATHOS.

Vous m'avez mandé, à ce qu'on m'a dit, et je m'empresse de me rendre à vos ordres ; que me voulez-vous ?

TRÉVILLE.

J'étais en train de dire à ces messieurs que je défends à mes mousquetaires d'exposer leur vie sans nécessité... Les

braves gens sont chers au roi, et les mousquetaires sont les plus braves gens du monde... Votre main, Athos.

(Bravos. Joie universelle.)

ATHOS, défaillant.

Pardon, monsieur.

TRÉVILLE.

Qu'avez-vous?

ARAMIS.

Pardon, monsieur.

TRÉVILLE.

Qu'avez-vous?

ARAMIS.

Il perd connaissance... La douleur, monsieur; vous lui avez serré la main.

TRÉVILLE.

Un chirurgien! le mien ou celui du roi, le meilleur! un chirurgien! ou, sang-Dieu! mon brave Athos est mort! (Tout le monde se bouscule et court en criant : « Un chirurgien! ») Portez-le dans cette chambre-là... Prenez garde!

ARAMIS.

Ce ne sera rien, il est fort!

BOISTRACY.

Éminence du diable!

PORTHOS.

Oh! les gardes de Son Éminence, il n'ont qu'à se bien tenir.

TRÉVILLE.

Allons, allons, messieurs, un peu de place chez moi, s'il vous plaît.

(Ils sortent et vont se grouper dans l'antichambre.)

SCÈNE VII

TRÉVILLE, D'ARTAGNAN.

TRÉVILLE.

Voyons, où en étais-je?

D'ARTAGNAN, sortant timidement de son coin.

Monsieur ..

TRÉVILLE.

Ah! c'est vrai, monsieur d'Artagnan... Eh bien, que dési-

rez-vous de moi? Je serais heureux de faire quelque chose pour vous, en souvenir de votre père...

D'ARTAGNAN.

Monsieur, tout à l'heure, je venais vous demander une casaque de mousquetaire; mais, d'après ce que je viens de voir ici, je comprends qu'une telle faveur serait énorme, et je ne la mérite pas.

TRÉVILLE.

C'est bien d'être modeste, surtout quand on est Gascon... Non, je ne pourrais vous donner une casaque: on n'entre dans les mousquetaires qu'après deux ans de campagne ou des services signalés; mais il y a autre chose pour commencer... Nos cadets de Béarn ne sont pas riches et vous ne roulez probablement pas sur l'or.

D'ARTAGNAN, piqué.

Monsieur...

TRÉVILLE.

Oui, oui, je connais ces airs-là... Je suis du pays... Quand j'arrivai à Paris, j'avais quatre écus dans ma poche et je me battis deux fois avec des gens qui prétendaient que je n'étais pas en état d'acheter le Louvre.

D'ARTAGNAN.

Quatre écus! J'en ai huit.

TRÉVILLE.

Décidez-vous... Je puis vous donner une lettre pour le directeur de l'Académie; vous y serez admis sans rétribution... Les gentilshommes apprennent, là, le manége du cheval, l'escrime et la danse.

D'ARTAGNAN.

Oh! monsieur, je sais monter à cheval, j'ai l'épée assez bien dans la main, et, quant à la danse...

TRÉVILLE.

Eh bien, vous êtes un garçon accompli, vous n'avez besoin de rien; venez de temps en temps me voir, pour me dire vos affaires.

D'ARTAGNAN, bas.

Je me fais congédier!... (Haut.) Ah! monsieur, je ne sais pas vous parler; vous me troublez, je perds la tête... Pourquoi n'ai-je pas la lettre de mon père? Sa recommandation me fait bien faute aujourd'hui.

TRÉVILLE.

En effet, comment se fait-il que vous veniez ici sans lettre de recommandation?

D'ARTAGNAN.

Eh! j'en avais une, monsieur, une parfaite; on me l'a perfidement volée.

TRÉVILLE.

Volée?

D'ARTAGNAN.

Oui, monsieur, à Meung, dans une hôtellerie; je montais un cheval jaune.

TRÉVILLE.

Vous montiez un cheval...?

D'ARTAGNAN.

Bouton d'or... Un gentilhomme se trouve là, prétend que la nuance appartient plutôt au règne végétal qu'au règne animal; nous mettons l'épée à la main... Mais l'hôte survient et ses aides tombent lâchement sur moi à coups de bâton; ils m'ont blessé, blessé, monsieur! malgré les menaces que je faisais en invoquant votre nom.

TRÉVILLE.

Mon nom! vous parliez tout haut de moi?

D'ARTAGNAN.

Que voulez-vous! un nom comme le vôtre devait me servir de bouclier; partout sur ma route, je m'annonçais comme protégé de M. de Tréville; mais le sort s'est déclaré contre moi; mon adversaire me laissa aux prises avec la valetaille.

TRÉVILLE.

Un gentilhomme? C'est mal.

D'ARTAGNAN.

Il avait une sorte d'excuse : il attendait une femme... une bien belle femme! qui arriva, en effet, et avec laquelle il a eu un long entretien... Mais ce n'était pas une raison pour questionner l'hôte à mon sujet, fouiller dans ma poche après qu'on m'eut déshabillé, en apparence, pour me panser, mais au fond pour me voler la lettre de mon père... car, sans nul doute, c'est lui qui me l'a dérobée.

TRÉVILLE.

Pour quel motif?

D'ARTAGNAN.

Eh! la jalousie, donc.

(Rentrée d'Aramis et de Porthos.)

TRÉVILLE.

Hum! vous dites que cela se passait à Meung?

D'ARTAGNAN.

Oui, monsieur.

TRÉVILLE.

Quand cela?

D'ARTAGNAN.

Il y a huit jours.

TRÉVILLE.

Et que ce gentilhomme attendait une femme?

D'ARTAGNAN.

Une très-belle femme.

TRÉVILLE

Est-ce un homme de haute taille?

D'ARTAGNAN.

Oui.

TRÉVILLE.

Le teint basané, cheveux, moustaches noires.

D'ARTAGNAN.

Oui, c'est cela.

TRÉVILLE.

Une cicatrice au front?

D'ARTAGNAN.

Précisément... Mais comment se fait-il que vous connaissiez cet homme?... Ah! si je le retrouve jamais!... Ah! monsieur, retouvez-le-moi, je vous prie.

TRÉVILLE.

Que lui a dit cette femme?... savez-vous?

D'ARTAGNAN.

Elle lui a dit: « Courez annoncer là-bas qu'il sera dans huit jours à Paris. »

TRÉVILLE.

Et il a répondu?...

D'ARTAGNAN.

Il a répondu : « Bien, milady! »

TRÉVILLE.

C'est cela, c'est cela! ce sont eux... Ah! monsieur le cardinal!... Voyons, jeune homme, pensons à vous.

D'ARTAGNAN.

Monsieur, vous venez de dire que vous connaissiez cet homme; eh bien, je vous tiens quitte de toutes vos promesses, quitte de toute votre bienveillance; dites-moi seulement son nom... son nom! je veux me venger, j'en brûle!

TRÉVILLE.

Gardez-vous-en bien!... Si vous le voyez venir d'un côté de la rue, passez de l'autre! ne vous heurtez pas à ce rocher, vous seriez brisé comme verre! Voyons, tenez-vous tranquille, Gascon que vous êtes, pendant que je vais écrire au directeur de l'Academie?

D'ARTAGNAN.

C'est bon, c'est bon; que je le retrouve! (Tréville écrit.) Rocher ou éponge, s'il me tombe sous la main... (Il regarde par la porte.) Ah!

TRÉVILLE.

Eh bien, quoi?...

D'ARTAGNAN.

Eh! mais c'est lui!

TRÉVILLE.

Qui, lui?

(Rochefort, sortant de chez le Cardinal, traverse le théâtre.)

D'ARTAGNAN.

Mon traître!... mon voleur!...

TRÉVILLE.

Arrêtez!... Ah! ma foi, au diable!

D'ARTAGNAN, s'élançant.

Attends! attends!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ATHOS.

D'Artagnan sort de chez Tréville et se heurte à Athos.

ATHOS

Sang-Dieu!

(Il pose la main à son épaule.)

D'ARTAGNAN.

Pardon! je suis pressé.

ATHOS, l'arrêtant.

Vous êtes pressé!... Et ce prétexte vous suffit?

D'ARTAGNAN.

Le mousquetaire blessé... Encore une bêtise ! Excusez-moi, monsieur !... je...

ATHOS.

Un moment... Vous n'êtes pas M. de Tréville, pour traiter cavalièrement les mousquetaires.

D'ARTAGNAN.

Ma foi, monsieur, je n'ai pas fait exprès de vous heurter, et je vous ai dit : « Excusez; » je trouve que cela suffit... Lâchez-moi; je suis pressé, parole d'honneur !

ATHOS.

Je conçois que vous soyez pressé.

D'ARTAGNAN.

Ah! ce n'est pas de me sauver, toujours; je cours après quelqu'un.

ATHOS.

Eh bien, monsieur l'homme pressé, vous me trouverez sans courir, moi, entendez-vous ?

D'ARTAGNAN.

Où cela, s'il vous plaît ?

ATHOS.

Près des Carmes déchaux.

D'ARTAGNAN.

A quelle heure?

ATHOS.

A midi, et tâchez de ne pas me faire attendre; car, à midi un quart, c'est moi qui courrais après vous et qui vous couperais les oreilles.

D'ARTAGNAN.

J'y serai à midi moins dix minutes.

(Athos le lâche; il se met à courir.)

PORTHOS, dans un groupe.

Monsieur le Gascon !

D'ARTAGNAN.

L'homme au baudrier... Mordious !

PORTHOS.

Connaissez-vous le Luxembourg?

D'ARTAGNAN.

Je ferai sa connaissance.

PORTHOS.

A midi.

D'ARTAGNAN.

Non pas; à une heure, s'il vous plaît.

PORTHOS.

Soit!

D'ARTAGNAN.

Et de deux ! En courant bien, j'ai encore le temps de rattraper mon voleur.

(Il se remet à courir.)

ARAMIS, près de la porte.

Monsieur!

D'ARTAGNAN.

Ah! bon, l'homme au mouchoir!

ARAMIS.

Vous savez que je vous attendrai, rue du Chasse-Midi, à midi.

D'ARTAGNAN.

Non, monsieur, à deux heures, si cela vous est égal.

ARAMIS.

Deux heures, soit!

D'ARTAGNAN.

Eh bien, me voilà sûr de mon affaire! trois chances pour être tué aujourd'hui; oui, mais je serai tué par un mousquetaire... Ce serait joli si je pouvais tuer mon larron avant midi. Bah!... essayons.

(Il prend sa course à toutes jambes et disparaît.)

UN HUISSIER, chez Tréville.

Le roi!

LE ROI, entrant chez Tréville.

Bonjour, Tréville; êtes-vous raccommodé avec le cardinal?... Je m'en vais chez lui.

TRÉVILLE.

Raccommodé avec Son Éminence, moi?

LE ROI.

Certainement, vous devez l'être... Ses gardes battent nos mousquetaires.

TRÉVILLE.

Oh!

LE ROI.

Adieu, Tréville!

TRÉVILLE.

Le roi, messieurs.

(Tambours. — Les Factionnaires présentent les armes; les autres se mettent sur deux files; le Roi sort.)

DEUXIÈME TABLEAU

L'entrée des Carmes déchaux. Un pré aride; vieux bâtiments sans fenêtres; sur le côté, fond vague de maisons.

—

SCÈNE PREMIÈRE

ATHOS, D'ARTAGNAN.

ATHOS, assis sur une borne.

Personne! Mon gaseon ne viendrait-il pas?... Attendons.

D'ARTAGNAN, arrivant tout essoufflé.

Ah! monsieur, vous êtes le premier au rendez-vous. Excusez-moi; c'est que j'ai tant couru, et pour ne rien trouver... Ouf!...

ATHOS.

Il n'est pas midi, monsieur, vous n'êtes donc pas en retard...

D'ARTAGNAN.

Voilà midi qui sonne!...

ATHOS.

Monsieur, j'ai fait prévenir deux de mes amis qui me serviront de seconds; mais ces deux amis ne sont pas encore venus; du reste, je ne vois pas non plus les vôtres!...

D'ARTAGNAN.

Je n'en ai pas, monsieur; arrivé seulement d'hier à Paris, je n'y connais personne, que M. de Tréville... et encore...

ATHOS.

Vous ne connaissez personne?... Ah çà! mais, si je vous tuais, par malheur, j'aurais l'air d'un mangeur d'enfants... moi!...

D'ARTAGNAN.

Pas trop, monsieur; puis vous avez du désavantage, puisque

vous me faites l'honneur de tirer l'épée contre moi avec une blessure dont vous devez être fort incommodé...

ATHOS.

Très-incommodé, sur ma parole! vous m'avez fait un mal du diable!... mais, si je suis trop fatigué de la main droite, je prendrai la main gauche; c'est mon habitude en pareille occasion... Oh! je ne vous fais pas de grâce, je tire aussi bien d'une main que de l'autre... et l'avantage est même pour moi: un gaucher, c'est très-gênant pour les gens qui n'en ont pas l'habitude.

D'ARTAGNAN.

Oh! monsieur, ne vous occupez pas de moi, je vous prie!... je n'en vaux pas la peine... Causons de vous.

ATHOS.

Vous me rendez confus... Mais ces messieurs ne viennent pas... Ah! sang-Dieu, que vous m'avez fait mal!... L'épaule me brûle.

D'ARTAGNAN.

Si vous vouliez permettre, monsieur, j'ai un baume miraculeux pour les blessures... un baume qui vient de ma mère: je vous en ferais part, et je suis sûr qu'en trois jours, ce baume vous guérirait.

ATHOS.

Eh bien?

D'ARTAGNAN.

Eh bien, au bout de trois jours, quand vous seriez guéri, ce me serait toujours un grand honneur d'être votre homme.

ATHOS.

Parbleu! voilà une proposition qui me plaît, elle sent son homme de cœur... Merci! Mais, d'ici à trois jours, voyez-vous, monsieur, le cardinal ou ses gens sauraient que nous devons nous battre, et l'on s'opposerait à notre combat... Ah! mais ces flâneurs n'arrivent pas...

D'ARTAGNAN.

Si vous êtes pressé, monsieur, et qu'il vous plaise de m'expédier tout de suite, je vous en prie, ne vous gênez pas.

ATHOS.

Voilà encore un mot qui m'est agréable; il est bien dit, il n'est pas d'un homme sans cervelle. Monsieur, j'aime les gens de votre trempe; et, si nous ne nous entre-tuons pas aujour-

d'hui, je crois que, plus tard, j'aurai un véritable plaisir dans votre conversation... Ah! voici un de mes hommes.

D'ARTAGNAN.

Quoi! M. Porthos?...

ATHOS.

Cela vous contrarie ?...

D'ARTAGNAN.

Nullement.

SCÈNE II

Les Mêmes, PORTHOS, ARAMIS.

PORTHOS.

Ah! qu'est-ce que je vois ?...

ATHOS.

C'est avec monsieur que je me bats.

PORTHOS.

Et moi aussi!...

ATHOS.

Vous aussi ?...

D'ARTAGNAN.

A une heure!...

ARAMIS, arrivant.

Et moi aussi!... je me bats avec monsieur...

D'ARTAGNAN.

A deux heures!...

ARAMIS.

C'est vrai... Mais pourquoi vous battez-vous, Athos?...

ATHOS.

Ma foi, je ne sais pas... Il m'a fait mal à l'épaule. Et vous, Porthos! pourquoi vous battez-vous contre ce jeune homme?

PORTHOS.

Je me bats, parce que... je me bats.

D'ARTAGNAN.

Une discussion sur la toilette.

ATHOS.

Mais vous, Aramis, qu'avez-vous eu avec lui?...

ARAMIS.

Un point de controverse. (A d'Artagnan.) Monsieur ?...

D'ARTAGNAN.

A propos de saint Augustin, oui....

ATHOS, à part.

C'est un garçon d'esprit, décidément!...

PORTHOS.

Çà, prenons notre tour.

D'ARTAGNAN.

Un moment, messieurs; à présent que vous êtes réunis, permettez-moi de vous faire mes excuses...

TOUS.

Oh! oh!

D'ARTAGNAN.

Vous ne me comprenez pas... Je m'excuse d'une seule chose, c'est de ne pouvoir vous payer ma dette à tous trois. En effet, M. Athos a le droit de me tuer le premier; ce qui ôte beaucoup de valeur à votre créance, monsieur Porthos, et rend la vôtre à peu près nulle, monsieur Aramis... Je ferai donc banqueroute à l'un de vous, à deux peut-être... Voilà de quoi je m'excusais, rien que de cela... Maintenant, messieurs, quand vous voudrez!...

ATHOS.

A la bonne heure!...

D'ARTAGNAN.

J'y crèverai!... mais, les cent mousquetaires y fussent-ils ensemble, je ne romprai pas d'une semelle.

(Ils dégainent.)

ATHOS.

Vous avez pris la mauvaise place; vous avez le soleil dans les yeux.

D'ARTAGNAN.

Bah! je le connais... Je suis du Midi.

(Ils engagent le fer.)

SCÈNE III

LES MÊMES, JUSSAC, BISCARAT, DE WINTER, CAHUSAC, GARDES.

JUSSAC.

Oh! oh! mousquetaires! on se bat donc par ici? Et les édits, qu'en faisons-nous?...

ATHOS.

Jussac!...

PORTHOS.

Les gens du cardinal!...

ARAMIS.

L'épée au fourreau!...

JUSSAC.

Il est trop tard!

ATHOS.

Eh! messieurs, de quoi vous mêlez-vous?... Si nous vous voyions vous battre, vous tuer, je vous réponds que nous ne vous en empêcherions pas...

BISCARAT.

Toujours aimables... Les leçons ne vous profitent pas, il paraît?

ARAMIS.

Ah! monsieur de Biscarat, vous vous rappelez que nous avons une partie liée.

JUSSAC.

Encore des provocations!... Nous sommes en service, messieurs; rengainez, mille diables! et suivez-nous!...

ARAMIS.

Impossible d'obéir à votre gracieuse invitation... M. de Treville nous l'a défendu...

JUSSAC.

C'est comme cela?...

ATHOS.

Mais oui! c'est comme cela...

JUSSAC.

Eh bien, si vous n'obéissez pas...

ATHOS.

Quoi?

JUSSAC.

Vous allez voir! Attention, vous autres! Monsieur de Winter, vous n'êtes pas à M. le cardinal, vous... vous êtes Anglais. Si vous voulez vous abstenir...

DE WINTER.

Non, messieurs, je ne suis pas à M. le cardinal; mais ma sœur, lady de Winter, est des amies de Son Éminence... Je suis Anglais, c'est vrai, mais raison de plus pour que je montre à des Français qu'on se bat bien en Angleterre comme en

France, et, comme ma promenade m'a conduit ici, ce que vous y ferez, je le ferai.

ATHOS, à ses amis.

Ils sont cinq, nous sommes trois, nous serons encore battus et il nous faudra mourir ici. Çà, je vous déclare que je ne reparais pas vaincu devant le capitaine...

PORTHOS.

Ni moi!...

ARAMIS.

Ni moi!...

D'ARTAGNAN, dans un coin.

Voici le moment de prendre son parti; si je ne me trompe, c'est là un de ces événements qui décident de la vie d'un homme... Il s'agit de choisir entre le roi et le cardinal... C'est un triste ami que le roi, c'est un rude ennemi que le cardinal... Ah! bah! j'ai le cœur mousquetaire... tant pis!... Pardon, messieurs...

ATHOS.

Quoi?...

D'ARTAGNAN.

Vous venez de vous tromper, tout à l'heure, en disant que vous n'étiez que trois...

ARAMIS.

Mais non...

PORTHOS.

Nous sommes trois...

JUSSAC.

Diantre! est-ce qu'ils prennent du renfort? Allons, vous autres! l'épée à la main sur une ligne... Vous, beau Gascon, déguerpissez!... nous vous donnons la clef des champs... Sauvez votre peau!

BISCARAT.

Vous ferez sagement, car il va pleuvoir des coups d'épée...

D'ARTAGNAN.

Eh bien, il en pleuvra pour tout le monde: je reste...

ATHOS.

Vous vous mettez avec nous contre eux!... vous, notre ennemi? C'est beau!... mais...

D'ARTAGNAN.

Oui... je vois, vous vous demandez si je vaux mon homme.

Essayez, essayez toujours; j'en ferai bien assez pour me faire tuer proprement.

ATHOS.

Allons, vous êtes un joli garçon... Comment vous appelle-t-on?

D'ARTAGNAN.

D'Artagnan.

ATHOS.

Eh bien, Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, en avant!

JUSSAC.

Ah! c'est cela que vous décidez? Eh bien, nous autres, en avant, en avant!

TOUS.

En avant!

(Combat général.)

D'ARTAGNAN, après avoir engagé le fer avec Jussac, à de Winter.

Si vous voulez, il y a place pour tout le monde.

DE WINTER.

Non... Je remplacerai le premier qui sera blessé.

PORTHOS, à Cahusac.

Est-ce que je n'entends pas sonner midi et demie, monsieur de Cahusac?

CAHUSAC.

Fanfaron!

PORTHOS.

Vous avez là une jolie lame, mon cher!

ARAMIS, à Biscarat.

Biscarat, je vous devais celle-là. (Il le tue.) A un autre.

JUSSAC.

C'est un jeu de province que vous avez là.

D'ARTAGNAN.

Un jeu de Gascon, oui, monsieur.

(Il le blesse.)

ATHOS, à Aramis.

Il va bien, le d'Artagnan!

ARAMIS.

Et vous, Athos?

ATHOS.

Moi... moi... je souffre! mais je m'échauffe.

D'ARTAGNAN.

Attendez-moi un peu.

JUSSAC.

Il est charmant, lui...

D'ARTAGNAN.

N'est-ce pas?... Allez! (Il renverse Jussac.) C'est une botte de M. d'Artagnan père... Monsieur de Winter, je suis à vos ordres.

ATHOS.

Laissez-moi celui-là, c'est celui qui m'a blessé hier!

(Il désarme un des Gardes.)

PORTHOS, touchant son homme.

Trois à quatre.

ATHOS, au Garde qu'il vient de désarmer.

Rendez-vous!

D'ARTAGNAN, à de Winter.

Je vous tue!

DE WINTER.

Tuez!

D'ARTAGNAN.

Ma foi, non... Vous me faites l'effet d'un brave Anglais, vous vivrez.

DE WINTER.

Merci! Votre nom, monsieur? votre adresse?

D'ARTAGNAN.

Si c'est pour recommencer, je suis là, recommençons tout de suite.

DE WINTER.

Non, monsieur, c'est pour vous remercier; c'est pour présenter à ma sœur un galant homme à qui je dois la vie; ainsi, votre nom, votre adresse?

D'ARTAGNAN.

M. le chevalier d'Artagnan, rue des Fossoyeurs.

DE WINTER.

Monsieur, recevez tous mes compliments. Au revoir.

PORTHOS.

Ah! ah! voilà une revanche!

D'ARTAGNAN, voyant que les Mousquetaires partent sans lui.

Et moi?

ATHOS.

Vous?... toi? Embrasse-moi, et ne me fais pas mal à l'épaule.

(Aramis et Porthos embrassent d'Artagnan.)

D'ARTAGNAN.

Nous sommes donc amis?

ATHOS.

A la vie! à la mort!

TOUS.

A la vie! à la mort!

ATHOS.

Seulement, te voilà brouillé avec M. le cardinal.

D'ARTAGNAN.

Ah! bah! si je suis reçu apprenti mousquetaire, M. le cardinal n'est pas mon oncle.

TROISIÈME TABLEAU

Chez Milady.

SCÈNE PREMIÈRE

KETTY, ROCHEFORT, entrant le premier.

KETTY.

Non, monsieur, vous n'entrerez pas; on n'entre pas chez madame.

ROCHEFORT, descendant la scène.

Alors, ma belle enfant, vous qui pouvez entrer, annoncez M. de Rochefort; allez vite.

KETTY.

Moi? Je ne peux pas entrer plus que vous, chez madame, quand elle s'habille.

ROCHEFORT.

Ah! c'est juste, une Anglaise... Cependant, on leur parle, aux Anglaises, quand on est pressé.

KETTY.

Je vais sonner madame.

(Elle sonne.)

ROCHEFORT.

C'est le contraire en France...

KETTY.

Eh! mais, ici, c'est comme cela.

ROCHEFORT.

Oh! qu'à cela ne tienne.

KETTY.

Monsieur est pressé?...

ROCHEFORT.

Très-pressé.

(Ketty sonne encore et sort par le fond.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MILADY.

MILADY.

Ah! c'est vous, monsieur de Rochefort... Eh bien, est-ce que vous m'apportez des nouvelles de lord de Winter?

ROCHEFORT.

De lord de Winter? Non, pourquoi?

MILADY.

Il paraît qu'il y a eu bataille entre des gardes du cardinal et des mousquetaires.

ROCHEFORT.

Eh bien, que voyez-vous là de si effrayant? Il y en a tous les jours.

MILADY.

Sans doute; mais mon frère, lord de Winter, n'est pas tous les jours mêlé à ces combats.

ROCHEFORT.

Et il s'est battu aujourd'hui?

MILADY.

Voici ce qui s'est passé : lord de Winter se promenait avec ces gardes; ceux-ci ont rencontré des mousquetaires de Tréville, et, à l'heure qu'il est, le sang a coulé! mon frère est tué, peut-être!

ROCHEFORT.

Ah! mon Dieu! mais comment savez-vous cela, milady?

MILADY.

Le valet de chambre de mon frère a vu de loin s'engager le combat; il est accouru ici tout effaré... pauvre garçon!

ROCHEFORT.

Vous l'avez envoyé prévenir le cardinal?

MILADY.

Non ; j'avais la tête perdue; je ne sais ce que j'ai fait.

ROCHEFORT.

Oh! vous auriez tort de vous désespérer; le baron n'est pas votre frère...

MILADY.

C'est seulement le frère de feu lord de Winter, mon mari... Mais, n'importe, je l'aime tant!

ROCHEFORT.

Ce pauvre baron ! je ne sais pourquoi, mais quelque chose me dit qu'il lui est arrivé malheur...

MILADY.

Vous croyez?

ROCHEFORT.

Ces diables de mousquetaires ont la main si heureuse ou si malheureuse... Après cela, il y a une consolation.

MILADY.

Laquelle?

ROCHEFORT.

Si le baron est tué, son bien ne sera pas perdu.

MILADY.

Comment?

ROCHEFORT.

Il a cent mille écus de revenu, n'est-ce pas?

MILADY.

A peu près...

ROCHEFORT.

Eh bien, est-ce que votre fils, son neveu, n'hérite pas de lui?

MILADY.

Oh! comte, ce n'est pas cela que vous veniez me dire, je suppose?

ROCHEFORT.

Pardon... vous savez que je suis positif... Mais laissons là l'héritage de lord de Winter; non, ce n'est pas de cela que je venais vous parler.

MILADY.

Dites, alors !

ROCHEFORT.

Je venais vous expliquer tout notre plan, pour l'enlèvement de lord Buckingham!

MILADY.

Voyons.

ROCHEFORT.

Une fois le mouchoir montré rue de Vaugirard, l'adresse vous est donnée, n'est-ce pas?

MILADY.

Oui; après?

ROCHEFORT.

Une fois l'adresse découverte, vous indiquez un rendez-vous au duc.

MILADY.

Fort bien; à quel endroit?

ROCHEFORT.

Chez cette petite Bonacieux, la confidente de la reine; le duc s'y rendra sans défiance.

MILADY.

Évidemment.

ROCHEFORT.

Et, comme nous aurons établi une souricière chez cette petite Bonacieux...

MILADY.

Une souricière?

ROCHEFORT.

Oui; nous appelons souricière, à Paris, l'endroit où la souris entre toujours, mais d'où elle ne sort jamais.

MILADY.

Je comprends.

ROCHEFORT.

Vous voyez que le duc est pris, et pris chez la Bonacieux, la confidente de la reine... Voilà ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en géométrie.

MILADY.

C'est entendu... A ce soir... Maintenant, laissez-moi m'informer.

ROCHEFORT.

Ah! oui, de la succession... pardon, de la situation de lord de Winter.

KETTY, entrant.

Lord de Winter, milady.

MILADY.

Ah!... blessé?...

ROCHEFORT.

Mortellement?

SCÈNE III

LES MÊMES, DE WINTER.

DE WINTER.

Bonjour, milady; bonjour, ma sœur.

MILADY.

Ah! monsieur, j'étais dans une anxiété!

ROCHEFORT.

J'en suis témoin, cher comte; madame vous croyait mort.

DE WINTER.

Je l'étais, monsieur de Rochefort, sans la générosité de mon adversaire, qui m'a noblement donné la vie.

ROCHEFORT.

Un beau trait, n'est-ce pas, madame? un beau trait!

MILADY.

Oh! magnifique!

DE WINTER.

Si beau, que j'ai supplié ce cavalier de vouloir bien m'accompagner ici, pour vous être présenté, ma sœur.

MILADY.

Et il est venu?

DE WINTER.

Il est en bas; permettez-vous que je le fasse monter?

MILADY.

Sans doute, je serai charmée... Quel est ce cavalier?

DE WINTER.

Un gentilhomme du Béarn, M. le chevalier d'Artagnan.

MILADY.

Mon Gascon!

ROCHEFORT.

Mon Gascon! Il ne faut pas qu'il me trouve ici! Milady, milady... Pardon, comte... Milady, est-ce que vous n'avez pas quelque part une porte dérobée?

MILADY, montrant une porte latérale.

Celle-ci.

ROCHEFORT.

Très-bien; permettez que je disparaisse. (A part, en sortant.) J'étais sûr qu'il y avait une porte dérobée.

MILADY.

Qu'y a-t-il donc? Eh bien, j'attends votre vainqueur, mon frère.

DE WINTER.

Chevalier! chevalier! entrez, je vous prie.

SCÈNE IV

LES MÊMES, D'ARTAGNAN.

Il entre tout défiant et regardant sans cesse derrière lui.

D'ARTAGNAN, à part.

Je viens de voir un homme qui traversait la cour... un homme!... C'est singulier, je sens mon voleur!

(Après avoir regardé à la fenêtre, il retourne au corridor.)

DE WINTER.

Vous voyez, madame, le gentilhomme qui vous a conservé un frère; remerciez-le donc, si vous avez quelque amitié pour moi.

MILADY, à part.

Gascon maudit!... (Haut.) Soyez le bienvenu, monsieur; vous avez acquis aujourd'hui des droits éternels à ma reconnaissance; mais qu'avez vous donc?

D'ARTAGNAN.

Pardon, madame... c'est que je crois toujours... Ah!... milady.

DE WINTER.

Eh bien, quoi?

MILADY.

Singulière façon de se présenter!

D'ARTAGNAN.

Excusez mes distractions, madame, et vous aussi, milord... Mais madame est si belle...

MILADY.

On excuse tout, même sans compliment, de la part d'un homme aussi brave et aussi généreux que vous l'êtes, monsieur d'Artagnan; j'aime fort les prouesses guerrières, et, si vous tenez à me satisfaire entiérement, vous me raconterez votre combat.

D'ARTAGNAN.

Ah! madame... et la modestie?...

DE WINTER.

Je parlerai donc, puisque vous êtes modeste... Mais, d'abord, voici du vin de Chypre et des verres, vous allez me faire raison... N'est-ce pas, milady?

MILADY.

Certainement...

(De Winter verse du vin.)

D'ARTAGNAN.

C'est singulier, j'aurais cru que cette sœur si tendre me sauterait au cou, me mangerait de caresses, et pas du tout, on dirait maintenant qu'elle me regarde de travers... Oh! quels yeux!

DE WINTER.

A votre santé, monsieur le chevalier... Ma sœur...

D'ARTAGNAN.

Quel dommage que de si beaux yeux soient si méchants!

(Il boit.)

DE WINTER.

Asseyez-vous, chevalier, asseyez-vous, je vous en prie... Maintenant, ma sœur, je suis tout à mon récit. Ah! c'était un rude combat! neuf lames bien affilées qui s'entrelaçaient, qui se tordaient comme des couleuvres au soleil!

KETTY, entrant.

Milord, un petit laquais attend sous le vestibule; sa maîtresse, dit-il, est bien inquiète de Votre Honneur.

DE WINTER.

Ah! c'est vrai; pauvre femme! Permettez, ma sœur; permettez, monsieur d'Artagnan; je vous laisse en bonne compagnie l'un et l'autre... Sans adieu, chevalier. Viens Ketty.

SCÈNE V

MILADY, D'ARTAGNAN.

D'ARTAGNAN.

Diable d'Anglais! me laisser seul avec cette dame! Rendez donc service aux gens!

MILADY.

Eh bien, monsieur, vous ne dites plus rien?

D'ARTAGNAN.

Mais, madame, en vérité, j'ai si grand'peur d'être indiscret...

MILADY.

Pourquoi donc, monsieur d'Artagnan? Vous êtes timide?

D'ARTAGNAN.

Ma foi, madame, plus que timide, je suis embarrassé.

MILADY.

Et vous l'avouez?

D'ARTAGNAN.

Oh! si je ne vous l'avouais pas, vous vous en apercevriez bien... J'aime autant l'avouer... cela me fait parler... et cela m'enhardit peu à peu.

MILADY.

Monsieur d'Artagnan, vous avez tort d'être timide, cela vous nuira beaucoup.

D'ARTAGNAN.

En quoi, madame?

MILADY.

Vaillant, jeune, brave, vous allez avoir bientôt de la réputation; avec de la réputation, des succès.

D'ARTAGNAN.

Vous croyez?

MILADY.

C'est inévitable... à moins que vous ne soyez pas d'humeur amoureuse.

D'ARTAGNAN.

Oh! madame, bien au contraire!

MILADY.

Ah! vous êtes...?

D'ARTAGNAN.

Oui, milady, oui... et, si je trouvais...

MILADY.

Quoi?

D'ARTAGNAN, essayant de lui prendre la main.

Si je trouvais un peu d'indulgence...

MILADY.

Pardon, monsieur d'Artagnan, est-ce que vous ne cherchez pas à prendre du service à Paris?

D'ARTAGNAN, à part.

Elle change la conversation : c'est dommage, j'étais lancé. (Haut.) Du service à Paris?

MILADY.

Sans doute; vous avez des amis?

D'ARTAGNAN.

J'en ai trois... Trois mousquetaires!

MILADY.

Mais vous ne pouvez pas entrer aux mousquetaires... C'est très-difficile... Est-ce que vous n'avez pas un peu d'ambition?

D'ARTAGNAN.

Ça se pourrait.

MILADY.

Est-ce qu'un service très-relevé... très-brillant... le service de Son Éminence, par exemple...?

D'ARTAGNAN.

Ah! je ne peux pas, madame : mes trois amis sont brouillés avec le cardinal, et moi-même, à cause de ce combat...

MILADY.

Je comprends... Oh! Son Éminence n'a qu'à bien se tenir... oui-da! Mais je ne vous proposais pas le service du cardinal, monsieur d'Artagnan ; je faisais une question toute officieuse.

D'ARTAGNAN.

Oh! ce n'est pas, madame, que je dédaigne le service de M. le cardinal, j'ai trop d'admiration pour Son Éminence!... mais il m'est revenu que le cabinet du Louvre et le Palais-Cardinal ont souvent maille à partir, et, dans ma position et dans celle de mes amis, qui peut prévoir si, un jour, Sa Majesté et même M. de Tréville... Allons, je m'embrouille en politique... J'aime mieux la première conversation, milady!

MILADY.

Monsieur d'Artagnan!

D'ARTAGNAN.

Milady, j'étais en train de dire tout à l'heure que, si je trouvais une âme indulgente... je m'efforcerais de n'être ni trop indiscret, ni trop timide.

MILADY, à part.

C'est lui qui change la conversation cette fois... Pas mal, en vérité; je parlerai de ce drôle au cardinal.

D'ARTAGNAN.

Vous ne répondez pas, madame?

MILADY.

En vérité, monsieur, que vous répondrai-je? vous me faites une déclaration à brûle-pourpoint... L'attaque est vive.

D'ARTAGNAN.

Une déclaration?... Eh bien madame, défendez-vous.

MILADY.

Vous êtes trop dangereux, chevalier... (A part.) Il vient de me faire perdre cent mille livres de rente, et il me fait la cour... Oh! je le surveillerai... (Haut.) Monsieur d'Artagnan, une garnison si vigoureusement sommée de se rendre n'a qu'une ressource.

D'ARTAGNAN.

Laquelle?

MILADY.

Celle de faire une sortie.

D'ARTAGNAN.

Oh! madame! vous me quittez ? vous m'en voulez ?

MILADY.

Je ne vous en veux pas, mais je m'enferme. Adieu, monsieur le chevalier.

SCÈNE VI

D'ARTAGNAN, seul.

Eh bien, j'espère que voilà une arrivée à Paris qui promet! Là-bas, victoire l'épée à la main; ici, il me semble que, pour une première entrevue, j'ai poussé l'affaire assez vigoureusement; et j'ai bien vu dans les yeux de milady qu'il était temps pour elle de commencer la retraite... Elle s'est enfermée... Ce n'est pas votre porte qui m'empêcherait d'entrer, madame; mais lord de Winter pourrait revenir; mes amis m'attendent à la *Pomme de pin* pour fêter notre victoire, je ne dois pas, je ne veux pas les faire attendre.

SCÈNE VII

D'ARTAGNAN, KETTY.

Ketty est entrée doucement sur les derniers mots de d'Artagnan. Elle pousse un soupir.

KETTY.

Oh!

D'ARTAGNAN.

Qu'y a-t-il?

(Il se retourne.)

KETTY.

Ah! quel dommage!

D'ARTAGNAN.

Comment, quel dommage?

KETTY.

Un si joli garçon!

D'ARTAGNAN.

Eh bien?

KETTY.

Une si bonne figure!

D'ARTAGNAN.

C'est moi que tu plains ainsi, ma belle enfant?

KETTY.

Oui.

D'ARTAGNAN.

Pourquoi me plains-tu?

KETTY.

Je veux dire que vous mériteriez...

D'ARTAGNAN.

Mais parle donc!... parle donc!...

KETTY.

Non! non! laissez-moi!

D'ARTAGNAN.

Je veux que tu t'expliques, je veux que tu me dises pourquoi tu me plains, et ce que je mériterais...

KETTY.

Si milady m'entendait, mon Dieu!... Ah! laissez-moi!

D'ARTAGNAN.

Tu as peur de milady?

KETTY.

Oh!

D'ARTAGNAN.

Elle est méchante, n'est-ce pas?

KETTY.

Taisez-vous!... taisez-vous!...

D'ARTAGNAN.

Je ne te quitterai pas que tu ne m'aies dit...

KETTY.

Jamais!

D'ARTAGNAN.

Oh! c'est mal.

KETTY.

Oui, ce serait mal de vous laisser ainsi vous perdre!

D'ARTAGNAN.

Me perdre?

KETTY.

Assez! assez! j'en ai trop dit... Adieu, monsieur le chevalier.

D'ARTAGNAN.

Voyons, un seul mot!

KETTY.

Eh bien, eh bien, tâchez de ne plus aimer ma maîtresse.

D'ARTAGNAN, la retenant.

Mais pourquoi?

(On sonne.)

KETTY.

Parce qu'elle ne vous aimera pas.

D'ARTAGNAN.

Elle ne m'aimera pas?

KETTY.

Elle en aime un autre... Tenez...

(Elle lui montre une lettre.)

D'ARTAGNAN, lisant.

« A monsieur le baron de Vardes... » Un rival!

(Il prend la lettre.)

KETTY.

Ah! mon Dieu! rendez-moi cette lettre! rendez-la-moi!

D'ARTAGNAN.

Adieu, Ketty!

KETTY.

Ma lettre!

D'ARTAGNAN.

Si tu la veux, viens la chercher chez moi!

KETTY.

Où cela?

D'ARTAGNAN.

Rue des Fossoyeurs, chez M. Bonacieux, épicier-mercier.

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Chez d'Artagnan.

—

SCÈNE PREMIÈRE

D'ARTAGNAN, puis PLANCHET.

D'ARTAGNAN, fouillant dans les armoires.

Des bouteilles vides et des assiettes propres, voilà ce qui s'appelle un ménage bien tenu!... Planchet!

PLANCHET, entrant.

Monsieur?

D'ARTAGNAN.

Je voudrais déjeuner.

PLANCHET.

Monsieur voudrait déjeuner?

D'ARTAGNAN.

Oui; qu'as-tu à me donner?

PLANCHET.

Moi? Rien!

D'ARTAGNAN.

Comment, rien?... Drôle!

PLANCHET.

Rien absolument.

D'ARTAGNAN.

Ah çà! mais oubliez-vous, monsieur Planchet, que j'ai fort mal dîné hier?

PLANCHET.

C'est vrai, M. le chevalier a fort mal dîné.

D'ARTAGNAN.

Et que j'ai déjeuné à peine?

PLANCHET.

Monsieur a déjeuné à peine, c'est vrai.

D'ARTAGNAN.

Et vous croyez que je me contenterai de cet ordinaire-là?

PLANCHET.

Le fait est que, depuis quelque temps, l'ordinaire est triste.

D'ARTAGNAN.

C'est bien; donnez-moi mon épée.

PLANCHET, à part.

Son épée!... Est-ce que...?

D'ARTAGNAN.

Je vais déjeuner chez Aramis... Je suis sûr que son laquais est plus soigneux que vous, monsieur Planchet... Ah! si j'avais Bazin à mon service au lieu de vous avoir!... (Voyant Planchet qui lui présente une lettre.) Eh bien, qu'est cela?

PLANCHET.

Une lettre de M. Aramis.

D'ARTAGNAN.

Ah! ah!... que dit-il? (Lisant.) « Mon cher chevalier, mon coquin de libraire ne m'ayant point apporté hier, comme il me l'avait promis, le prix de mon poëme, et ce misérable Bazin n'ayant pas su se créer un crédit dans le quartier, j'irai vous demander à déjeuner ce matin. Vous savez combien je suis sobre : une tasse de chocolat, des confitures et quelques pâtisseries suffiront. ARAMIS. »

PLANCHET.

Le fait est qu'on ne peut pas être moins exigeant.

D'ARTAGNAN.

Tu diras à Aramis que j'étais sorti quand sa lettre est arrivée; je vais déjeuner chez Porthos... Qu'est-ce encore?

PLANCHET.

Une lettre de M. Porthos.

D'ARTAGNAN.

Donne! (Lisant.) « Mon cher d'Artagnan, j'ai perdu cette nuit, dans un infâme tripot, mon quartier de rente... » (A part.) Que diable va-t-il faire là?... (Il lit.) « Hier, toute la journée, j'ai vécu de croûtes fort dures... » (A part.) Tant mieux! (Il lit.) « J'irai partager ce matin votre déjeuner; tâchez qu'il soit copieux, car j'ai faim... »

D'ARTAGNAN.

C'est absolument comme moi... Ah! j'ai une dernière ressource.

PLANCHET.

Quoi, monsieur?

D'ARTAGNAN.

Mon chapeau! je n'ai pas de temps à perdre.

PLANCHET.

Pour quoi faire?

D'ARTAGNAN.

Pour me sauver... Tu diras à Porthos que sa lettre est arrivée trop tard, et que je déjeune chez Athos...

PLANCHET, lui présentant une troisième lettre.

Monsieur!... Une lettre de M. Athos.

D'ARTAGNAN.

C'est peut-être une invitation. (Lisant.) « Mon cher chevalier, j'ai vidé hier ma dernière bouteille de vin d'Espagne... » (Parlé.) Vraiment, monsieur Planchet, votre conduite envers moi, je ne veux pas la qualifier... Enfin, M. Bonacieux, notre propriétaire, a une foule de bonnes choses dans sa boutique... en liqueurs, confitures, petites salaisons?...

PLANCHET.

Oui, monsieur; mais nous avions promis de payer la première quinzaine d'avance.

D'ARTAGNAN.

Et?...

PLANCHET.

Nous l'avons oublié.

D'ARTAGNAN, lisant.

« Or, vous savez que je puis me passer de manger... » (Parlé.) Il est bien heureux! (Lisant.) « Mais non de boire... Faites donc tirer de votre cave ce que vous avez de mieux en madère, en porto ou en xérès. » (Parlé.) C'est comme cette petite fruitière à qui je vous avais ordonné de faire la cour...

PLANCHET.

Monsieur, elle m'a donné mon congé avant-hier, et, hier, elle m'a remplacé par un laquais de M. de la Trémouille.

D'ARTAGNAN.

Vous vous êtes laissé supplanter? Lâcheté! (Continuant la lecture de sa lettre.) « Et, si votre cave, par hasard, se trouve vide, envoyez-en chercher à l'hôtellerie de la *Pomme de pin;* c'est là qu'on trouve le meilleur. »

PLANCHET.

S'il n'y avait que l'hôtelière! Mais l'hôtelier a déclaré qu'il ne fournirait plus rien que contre pistoles.

D'ARTAGNAN, regardant Planchet.

Monsieur Planchet, j'ai remarqué que, dans nos moments de détresse, et ces moments se représentent plusieurs fois dans le mois, monsieur Planchet! j'ai remarqué que votre humeur ne souffrait aucune altération.

PLANCHET.

C'est vrai, monsieur; j'ai un charmant caractère.

D'ARTAGNAN.

Monsieur Planchet, j'ai remarqué, en outre, que vous supportiez la faim sans que votre physique en souffrît...

PLANCHET.

C'est que j'ai un bon estomac, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Monsieur Planchet, vous avez des ressources inconnues.

PLANCHET.

Moi, monsieur?

D'ARTAGNAN.

Tenez, dans ce moment, à l'heure où je vous parle, vous n'avez pas faim.

PLANCHET.

Oh! monsieur, si l'on peut dire! Tenez, regardez mes dents.

D'ARTAGNAN, avec doute.

Hum!

PLANCHET, vivement.

Monsieur sort?

D'ARTAGNAN.

Oui.

PLANCHET.

Et si les amis de monsieur viennent?...

D'ARTAGNAN.

Qu'ils attendent.

PLANCHET.

Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner?

D'ARTAGNAN, marchant sur Planchet.

Avec cela que vous les exécutez bien, les ordres qu'on vous donne, butor! drôle! maraud!

(Il serre le ceinturon de son épée et sort.)

SCÈNE II

PLANCHET, seul.

Il a faim!... Aussi, c'est inouï, ces mousquetaires! au lieu d'avoir de l'ordre, de l'économie, de pénser aux temps de disette pendant les jours d'abondance, cela joue, cela boit, cela mange; et puis, quand l'argent est dépensé, il faut se serrer le ventre. Je n'ai pas faim!... comme c'est injuste, les maîtres! C'est-à-dire, au contraire, que je meurs de faim et que je n'attendais que le moment de sa sortie pour déjeuner. (Il tire d'une de ses poches une cuisse de poulet entourée de papier, et, de l'autre poche, une bouteille de vin.) Ah! voilà les seuls bons moments que j'aie dans la journée!

SCÈNE III

PLANCHET, D'ARTAGNAN.

D'ARTAGNAN, qui a fait une fausse sortie et qui a vu Planchet faire ses arrangements.

Psitt! (Planchet se retourne effaré.) A votre santé, monsieur Planchet!

PLANCHET.

Ouf!

(Il cache la bouteille et la cuisse de poulet avec son corps.)

D'ARTAGNAN.

Eh bien, mais que faisiez-vous donc là?

PLANCHET.

Monsieur, je buvais un verre d'eau, tout en cassant une croûte.

D'ARTAGNAN.

Un verre d'eau?

(Il prend le verre des mains de Planchet, le regarde, verse une goutte de vin sur son ongle.)

PLANCHET.

D'eau rougie, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Monsieur Planchet, vous sentez la volaille.

PLANCHET.

C'est vrai ; j'ai un peu mordu dans une cuisse de dinde.

D'ARTAGNAN, tirant Planchet, qui est obligé de démasquer la table.

Ah ! ah ! maître Planchet, nous faisons nopces et festins, à ce qu'il paraît; çà, voyons, comment le laquais mange-t-il de la volaille et boit-il du vin, tandis que le maître en est réduit à se serrer le ventre?... (Planchet s'éloigne et gagne la porte.) Halte ! et répondez-moi !

PLANCHET.

Eh bien, M. le chevalier avait deviné juste : j'ai des ressources inconnues.

D'ARTAGNAN.

Ah ! ah !

PLANCHET.

Une industrie particulière.

D'ARTAGNAN.

Voyons votre industrie, monsieur Planchet; je ne serai pas fâché de la connaître.

PLANCHET.

Monsieur sait que cette chambre est située juste au-dessus du magasin d'épiceries de M. Bonacieux.

D'ARTAGNAN.

Oui, je sais cela. Après?

PLANCHET.

Eh bien, j'ai découvert un ancien judas.

D'ARTAGNAN.

Comment, un ancien judas?

PLANCHET.

Il paraît que cette chambre était celle de M. Bonacieux, et, pour voir d'ici ce qui se passait dans son magasin, il avait pratiqué une trappe.

D'ARTAGNAN.

Malheureux! j'espère bien que vous ne descendez pas par cette trappe pour faire vos provisions ?

PLANCHET.

Fi donc, monsieur! descendre, moi? Ce serait voler! Non, monsieur, ce sont les provisions qui montent.

D'ARTAGNAN

Ah ! elles montent?

PLANCHET.

Oui, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Et comment montent-elles? Expliquez-moi cela.

PLANCHET.

Vous voulez le savoir?

D'ARTAGNAN.

Oui.

PLANCHET, ouvrant le judas.

Monsieur veut-il me faire l'honneur de se pencher et de regarder?

D'ARTAGNAN.

Mais... s'il y a quelqu'un dans le magasin?

PLANCHET.

Oh! non, monsieur, à cette heure-ci, il n'y a jamais personne.

D'ARTAGNAN, penché.

Oui, je vois.

PLANCHET.

Et que voit monsieur?

D'ARTAGNAN.

Je vois du pain sur une huche, des bouteilles de liqueur, des jambons fumés.

PLANCHET.

Monsieur voit bien tout cela?

D'ARTAGNAN.

Oui! oui!

PLANCHET.

Eh bien, attendez un peu, monsieur. (Prenant une hallebarde dans un coin.) Je vais avoir l'honneur d'offrir à monsieur un pain tendre et un jambon fumé.

(Il enfonce la hallebarde par le judas.)

D'ARTAGNAN.

Ah! ah! celui-ci, celui-ci!... Diable! est-ce que, jusqu'à présent, on se serait trompé sur la destination des hallebardes?

PLANCHET, qui a piqué un pain et un jambon.

Vous avez vu, monsieur, la seule manière de s'en servir.

D'ARTAGNAN.

Bon! voilà le pain et le jambon; mais le vin, monsieur Planchet, le vin?

PLANCHET.

Monsieur, le hasard a fait que j'ai beaucoup connu un Espagnol qui avait voyagé dans le nouveau monde.

D'ARTAGNAN.

Quel rapport le nouveau monde peut-il avoir avec le vin que vous buviez à votre santé quand je suis entré, monsieur Planchet ?

PLANCHET.

Au Mexique, les naturels du pays chassent le tigre et le taureau avec de simples nœuds coulants qu'ils lancent au cou de ces terribles animaux.

D'ARTAGNAN.

Monsieur Planchet, je ne vois pas jusqu'à présent...

PLANCHET.

Monsieur va voir... D'abord, je ne voulais pas croire que l'on pût en arriver à ce degré d'adresse, de jeter à vingt ou trente pas l'extrémité d'une corde où l'on veut; mais, comme mon ami plaçait une bouteille à trente pas, et, à chaque coup, lui prenait le goulot dans un nœud coulant, je me livrai à cet exercice, et, aujourd'hui, je lance le lasso presque aussi bien qu'un homme du nouveau monde. Si M. le chevalier veut en juger?

(Il tire une corde de sa poche.)

D'ARTAGNAN.

Mais oui, je serais curieux d'assister à cet exercice.

PLANCHET.

Eh bien (jetant la corde), tenez...

(Une bouteille remonte prise par le goulot.)

D'ARTAGNAN.

Mais c'est de la liqueur, et non pas du vin.

PLANCHET.

Monsieur le chevalier, avec une bouteille de liqueur que je vends deux livres, j'achète quatre bouteilles de vin de Bourgogne à dix sous la pièce. Maintenant, monsieur, permettez-moi de vous offrir le rôti.

(Il va prendre une ligne.)

D'ARTAGNAN.

La friture, tu veux dire ?

PLANCHET.

Non, monsieur, le rôti.

D'ARTAGNAN.

La friture?

PLANCHET.

Si la fenêtre de M. le chevalier donnait sur un étang, sur un lac, sur une rivière, je pêcherais des brochets, des carpes, des truites; mais la fenêtre donne sur un poulailler, je pêche des poulets. Monsieur va voir comme cela mord. (Il jette une ligne et tire une poule.) On n'a que le temps de jeter la ligne... Voilà!

D'ARTAGNAN.

Monsieur Planchet, vous êtes un drôle!

PLANCHET.

Monsieur...

D'ARTAGNAN.

Mais, vu l'urgence de la situation, je vous pardonne. Allez plumer cette poule et la faire rôtir... Tenez, on a frappé; ce sont probablement nos amis.

PLANCHET.

Oui, ce sont eux, probablement.

D'ARTAGNAN, à part.

Le drôle est plein d'inventions ingénieuses; c'est un trésor qu'un pareil laquais.

PLANCHET, reculant tout effarouché.

Monsieur! monsieur!

D'ARTAGNAN.

Eh bien, qu'as-tu?

PLANCHET.

C'est M. Bonacieux, notre propriétaire.

D'ARTAGNAN.

Oh! oh! vous aurait-il vu jeter le lasso ou pêcher à la ligne, monsieur Planchet?

PLANCHET.

Je ne sais pas, monsieur; mais, à tout hasard, fourrez-moi cette poule dans ma poche.

BONACIEUX, dans l'antichambre.

Hum! hum!

D'ARTAGNAN.

Ma foi, tant pis, arrive qu'arrive!... Entrez, monsieur Bonacieux, entrez.

(Bonacieux entre. Planchet sort furtivement.)

SCÈNE IV

D'ARTAGNAN, BONACIEUX.

BONACIEUX.

Monsieur le chevalier, je suis bien votre serviteur.

D'ARTAGNAN.

C'est moi qui suis le vôtre, monsieur... Planchet, un fauteuil!... Eh bien, où est-il donc? Excusez-moi, monsieur, mais je suis servi par un drôle qui mérite les galères.

(Il approche un fauteuil.)

BONACIEUX.

Ne vous donnez pas la peine, monsieur. J'ai entendu parler de vous comme d'un chevalier très-honnête et surtout très-brave.

D'ARTAGNAN.

Monsieur...

BONACIEUX.

Et cette dernière qualité m'a décidé à m'adresser à vous.

D'ARTAGNAN.

Pour quoi faire?

BONACIEUX.

Pour vous confier un secret.

D'ARTAGNAN.

Un secret? Parlez, monsieur, parlez.

BONACIEUX.

Il s'agit de ma femme.

D'ARTAGNAN.

Monsieur a une femme?

BONACIEUX.

Qui est lingère chez la reine, oui, monsieur, et qui même ne manque ni de jeunesse, ni de beauté. On me l'a fait épouser voilà bientôt trois ans, quoiqu'elle n'ait qu'un petit avoir, parce que M. de la Porte, le portemanteau de la reine, est son parrain et la protége.

D'ARTAGNAN.

Eh bien, monsieur?

BONACIEUX.

Eh bien, ma femme a été enlevée hier comme elle sortait de sa chambre de travail.

D'ARTAGNAN.

Ah! votre femme a été enlevée! et par qui?

BONACIEUX.

Je ne pourrais le dire sûrement, monsieur; mais, en tout cas, je suis convaincu qu'il y a dans cet enlèvement moins d'amour que de politique.

D'ARTAGNAN.

Moins d'amour que de politique... Mais que soupçonnez-vous?

BONACIEUX.

Je ne sais pas si je dois vous dire ce que je soupçonne.

D'ARTAGNAN.

Monsieur, je vous ferai observer que je ne vous demande absolument rien, moi; c'est vous qui êtes venu, c'est vous qui m'avez dit que vous aviez un secret à me confier; faites donc à votre guise. (Se levant.) Il est temps encore de vous retirer.

BONACIEUX.

Non, monsieur, j'aurai confiance en vous... Je crois donc que ce n'est pas à cause de ses amours que ma femme a été arrêtée.

D'ARTAGNAN.

Tant mieux pour vous.

BONACIEUX.

Mais à cause d'une plus grande dame qu'elle.

D'ARTAGNAN.

Ah bah! serait-ce à cause des amours de mademoiselle de Combalet?

BONACIEUX.

Plus haut, monsieur, plus haut.

D'ARTAGNAN.

De madame de Chevreuse?

BONACIEUX.

Plus haut, monsieur, beaucoup plus haut.

D'ARTAGNAN.

De la...?

BONACIEUX.

Oui, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Et avec qui?

BONACIEUX.

Avec qui, si ce n'est avec le duc de...?

D'ARTAGNAN.

Avec le duc de...?

BONACIEUX.

Justement.

D'ARTAGNAN.

Mais comment savez-vous cela, vous?

BONACIEUX.

Ah! comment je le sais, voilà...

D'ARTAGNAN.

Pas de demi-confidence (se levant), ou, vous comprenez.

BONACIEUX.

Je le sais par ma femme, monsieur, par ma femme elle-même.

D'ARTAGNAN.

Comment cela?

BONACIEUX.

Ma femme est venue, il y a quatre jours; elle m'a confié que la reine, en ce moment-ci, avait de grandes craintes, attendu que la reine croit...

D'ARTAGNAN.

Qu'est-ce qu'elle croit...?

BONACIEUX.

Elle croit que l'on a écrit à M. de Buckingham en son nom.

D'ARTAGNAN.

Bah!

BONACIEUX.

Oui, pour le faire venir à Paris, et, une fois venu à Paris, pour l'attirer dans quelque piége.

D'ARTAGNAN.

Mais votre femme, qu'a-t-elle à faire dans tout cela?

BONACIEUX.

On connaît son dévouement pour la reine et l'on veut l'éloigner de sa maîtresse, ou avoir les secrets de Sa Majesté, ou la séduire pour se servir d'elle comme d'un espion.

D'ARTAGNAN.

C'est probable; mais l'homme qui l'a enlevée, le connaissez-vous?

BONACIEUX.

Je ne sais pas son nom; mais ma femme me l'a montré un

jour; c'est un seigneur de haute mine, dents blanches, une cicatrice à la tempe.

D'ARTAGNAN.

Mais c'est mon homme!

BONACIEUX.

Votre homme?

D'ARTAGNAN.

Oui, probablement; et, si c'est mon homme à moi, je ferai d'un coup deux vengeances; mais où rejoindre cet homme?

BONACIEUX.

Je n'en sais rien.

D'ARTAGNAN.

Vous n'avez aucun renseignement?

BONACIEUX.

Si fait, cette lettre.

D'ARTAGNAN.

Donnez. (Il lit.) « Ne cherchez pas votre femme; elle vous sera rendue quand on n'aura plus besoin d'elle; si vous faites une seule démarche pour la retrouver, vous êtes perdu... » Voilà qui est positif; mais, après tout, ce n'est qu'une menace.

BONACIEUX.

Oui, monsieur, mais cette menace m'épouvante; je ne suis pas homme d'épée du tout, et j'ai peur de la Bastille.

D'ARTAGNAN.

Hum! c'est que je ne me soucie pas de la Bastille, non plus, moi; s'il ne s'agissait que d'un coup d'épée, passe encore.

BONACIEUX.

Cependant, monsieur, j'avais bien compté sur vous en cette occasion.

D'ARTAGNAN.

Vrai?

BONACIEUX.

Vous voyant sans cesse entouré de mousquetaires à l'air fort superbe, et reconnaissant que ces mousquetaires étaient ceux de M. de Tréville, et, par conséquent, ennemis du cardinal, j'avais pensé que vous et vos amis, tout en rendant service à notre pauvre reine, seriez enchantés de jouer un mauvais tour à M. le cardinal.

D'ARTAGNAN.

C'est bien tentant, je le sais.

BONACIEUX.

Et puis j'avais pensé encore... comme, depuis que vous êtes chez moi, distrait sans doute par vos grandes occupations, vous aviez oublié de me payer mon loyer...

D'ARTAGNAN.

Ah ! c'est là...

BONACIEUX.

Retard pour lequel je ne vous ai pas tourmenté un seul instant... j'avais pensé, dis-je, que vous auriez égard à ma délicatesse.

D'ARTAGNAN.

Comment donc ! cher monsieur, croyez bien que je suis plein de reconnaissance pour un pareil procédé.

BONACIEUX.

Comptant, de plus, tant que vous me ferez l'honneur de demeurer mon locataire, ne jamais vous parler de votre loyer à venir... (D'Artagnan fait un geste.) Et ajoutez à cela, comptant encore, si, contre toute probabilité, vous étiez gêné en ce moment, vous offrir une cinquantaine de pistoles.

D'ARTAGNAN.

Oh! jamais, monsieur, je ne puis accepter... (Bonacieux lui fourre l'argent dans sa poche.) Mais, pour me faire une pareille offre, vous êtes donc riche?

BONACIEUX.

Sans être riche, je suis à mon aise ; j'ai amassé quelque chose comme deux ou trois mille écus de rente.

D'ARTAGNAN.

Cher monsieur Bonacieux, je suis tout à votre service.

BONACIEUX.

Je crois que l'on frappe chez vous, monsieur le chevalier.

D'ARTAGNAN.

Ah! pardieu! vous tombez à merveille! mes amis viennent me demander à déjeuner; votre affaire sera délibérée en conseil.

BONACIEUX, à Planchet, qui entre.

Mon cher monsieur Planchet, entretenez votre maître dans ses bonnes dispositions à mon égard, et nous nous reverrons monsieur Planchet; je ne vous dis que cela. Messieurs, votre humble serviteur.

(Entre Porthos.)

D'ARTAGNAN.

Mon cher Porthos, je vous présente la perle des propriétaires... M. Porthos, un de mes meilleurs amis.

PORTHOS, bas.

Il est bien mal mis, votre propriétaire...

D'ARTAGNAN, de même.

Pour un épicier-mercier, je ne trouve pas.

BONACIEUX.

Monsieur, je n'ai pas besoin de vous dire que ma maison tout entière est à votre service.

(Il sort.)

PORTHOS.

Mousqueton, prenez mon manteau.

D'ARTAGNAN, revenant après avoir accompagné Bonacieux.

Ah! ah! vous n'êtes donc plus enrhumé, Porthos?

PORTHOS.

Où étiez-vous donc hier au soir, que l'on vous a cherché partout : ici, au cabaret et chez M. de Tréville, sans vous trouver?

ARAMIS, entrant, et ayant entendu la question de Porthos.

Porthos, mon ami, vous êtes d'une indiscrétion incroyable! Où il était? A ses affaires, sans doute; quand vous prenez le chemin de la rue aux Ours, vous, aimeriez-vous que l'on demandât à Mousqueton où vous allez?

PORTHOS.

Rue aux Ours... Quand je vais rue aux Ours...

ARAMIS.

Vous allez où vous voulez, et cela ne regarde personne. (A Athos, qui entre.) N'est-ce pas, Athos?

ATHOS.

A moins qu'il n'ait découvert de ce côté-là quelque cave bien garnie, auquel cas ce serait un crime de n'en point faire part à ses amis. Avons-nous du vin, Planchet?

PLANCHET.

Oui, monsieur, et digne de vous, je l'espère...

ATHOS.

Alors, tout va bien.

PORTHOS.

Vous aimez donc bien le vin, Athos?

ATHOS.

Ce n'est pas le vin que j'aime, c'est l'ivresse.

PORTHOS.

Je ne comprends pas... A table!

ATHOS.

Grimaud, je vous donne congé.

PORTHOS.

Allez, Mousqueton!

ARAMIS.

Partez, Bazin!

D'ARTAGNAN.

Maintenant, causons.

ATHOS.

C'est *buvons* que vous voulez dire?

D'ARTAGNAN.

Planchet, descendez chez mon propriétaire, M. Bonacieux, et priez-le de nous envoyer cinq ou six bouteilles de vins étrangers, et particulièrement du vin d'Espagne.

PORTHOS.

Ah çà! vous avez donc crédit ouvert chez votre propriétaire?

D'ARTAGNAN.

Oui, à compter d'aujourd'hui, et soyez tranquilles, si le vin est mauvais, nous en enverrons querir d'autre.

ARAMIS.

Il faut user et non abuser, d'Artagnan.

ATHOS.

J'ai toujours dit, moi, que d'Artagnan était la forte tête de nous quatre.

PORTHOS.

Mais, enfin, qu'y a-t-il?

D'ARTAGNAN.

Il y a que Buckingham est arrivé à Paris, sur une fausse lettre de la reine; que M. le cardinal est en train de faire un mauvais parti à Sa Majesté, et que la femme de notre propriétaire, filleule de M. de la Porte et confidente de la reine, a été enlevée.

ATHOS.

Eh bien?

D'ARTAGNAN.

Eh bien, M. Bonacieux voudrait retrouver sa femme.

ATHOS.

L'imbécile!

ARAMIS.

Moi, il me semble que l'affaire n'est pas mauvaise et que l'on pourrait tirer de ce brave homme une centaine de pistoles.

PORTHOS.

Une centaine de pistoles! corbœuf! c'est un joli denier!

ATHOS.

Oui; maintenant, il s'agit de savoir si une centaine de pistoles valent la peine de risquer quatre têtes.

D'ARTAGNAN.

Chut!

PORTHOS.

Quoi?

ARAMIS.

Silence!

BONACIEUX, dans l'escalier.

Messieurs! messieurs!

D'ARTAGNAN.

Eh! c'est mon digne propriétaire.

SCÈNE V

LES MÊMES, BONACIEUX.

BONACIEUX, ouvrant la porte.

Messieurs! à moi! à l'aide! au secours!

(Tous se lèvent, excepté Athos.)

PORTHOS.

Qu'y a-t-il?

BONACIEUX.

Il y a, messieurs, qu'on veut m'arrêter... quatre hommes, là, en bas; sauvez-moi! sauvez-moi!

PORTHOS.

Corbœuf! arrêter un propriétaire qui a de si bon vin!

D'ARTAGNAN.

Un moment, messieurs, ce n'est point du courage qu'il nous faut ici, c'est de la prudence.

PORTHOS.

Cependant nous ne laisserons pas arrêter ce brave homme

ATHOS.

Vous laisserez faire d'Artagnan, Porthos.

D'ARTAGNAN, faisant entrer les Gardes qui venaient pour arrêter Bonacieux.

Entrez, messieurs, entrez; vous êtes ici chez moi, c'est-à-dire chez un fidèle serviteur du roi et de M. le cardinal.

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN EXEMPT, GARDES.

L'EXEMPT.

Alors, messieurs, vous ne vous opposerez pas à ce que nous exécutions l'ordre que nous avons reçu.

D'ARTAGNAN.

Tout au contraire, messieurs, et nous vous prêterons main-forte, si besoin est.

PORTHOS.

Mais que dit-il donc là?

ATHOS.

Tu es un niais, Porthos; tais-toi.

BONACIEUX, bas, à d'Artagnan.

Mais vous m'aviez cependant promis...

D'ARTAGNAN.

Silence! nous ne pouvons vous sauver qu'en restant libres, et, si nous faisons mine de vous défendre, on nous arrête avec vous.

BONACIEUX.

Mais il me semble cependant qu'après...

D'ARTAGNAN.

Messieurs, je n'ai aucun motif de défendre l'homme que vous réclamez; je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois, et encore à quelle occasion... Il vous le dira lui-même; il est venu toucher le prix de mon loyer... Est-ce vrai, monsieur Bonacieux? Répondez! (Bas.) Répondez donc!

BONACIEUX.

Oui, messieurs, c'est la vérité pure... Mais monsieur ne vous dit pas...

D'ARTAGNAN, bas.

Silence! silence sur moi et sur mes amis! silence sur la reine surtout! ou vous perdrez tout le monde sans vous sauver. (Haut.) Hein! qu'est-ce que vous dites?... Parlez donc haut... Vous m'offrez de l'argent?... Vous voulez me corrompre? Moi, vous défendre? moi, m'opposer à l'exécution des

ordres de Son Éminence? Vous êtes encore un étrange maraud! Tentative de corruption sur des gardes de Sa Majesté! Oh! emmenez-le, messieurs, emmenez-le! car, en vérité, cet homme a perdu la cervelle.

L'EXEMPT.

Allons, allons, l'ami, venez avec nous et pas de résistance.

D'ARTAGNAN.

Monsieur l'exempt, ne boirai-je pas à votre santé, et ne boirez-vous point à la mienne?

(Il remplit deux verres.)

L'EXEMPT.

Ce sera bien de l'honneur pour moi, monsieur le garde.

D'ARTAGNAN.

Donc, à la vôtre, monsieur!

L'EXEMPT.

A la vôtre et à celle de vos amis!

D'ARTAGNAN.

Et par-dessus tout... à celle du roi et du cardinal.

BONACIEUX.

Et quand on pense que c'est avec mon vin!

L'EXEMPT.

Allons, en route! (Se retournant.) Messieurs, votre très-humble serviteur.

(Les Gardes sortent, emmenant Bonacieux.)

SCÈNE VII

D'ARTAGNAN, ATHOS, PORTHOS, ARAMIS.

PORTHOS.

Mais quelle diable de vilenie avez-vous donc faite là, d'Artagnan? Fi! quatre mousquetaires laisser arrêter au milieu d'eux un malheureux qui crie à l'aide! un gentilhomme trinquer avec un recors! Je m'y perds, ma parole d'honneur! Comment! vous approuvez ce qu'il vient de faire?

ATHOS.

Je le crois parbleu bien! non-seulement je t'approuve, d'Artagnan, mais encore je te félicite.

D'ARTAGNAN.

Et maintenant, messieurs, que nous voilà lancés dans une aventure qui peut faire notre perte ou notre fortune... plus

que jamais, jurons fidélité à notre devise : « Tous pour un, un pour tous. »

PORTHOS.

Cependant je voudrais bien comprendre...

ATHOS.

C'est inutile.

ARAMIS.

Voyons, étendez la main, et jurez, Porthos.

D'ARTAGNAN.

Tous pour un !

TOUS ENSEMBLE.

Un pour tous !

D'ARTAGNAN.

Maintenant, messieurs, vous le savez, liberté entière.

PORTHOS.

J'ai rendez-vous chez une certaine grande dame... Planchet, accommodez-moi mon collet... mon manteau.

ARAMIS.

Moi, j'ai affaire chez un célèbre théologien.

PORTHOS.

Et vous, Athos ?

ATHOS.

Moi, comme je ne m'occupe ni d'amour ni de théologie... je reste.

ARAMIS et PORTHOS, à d'Artagnan et à Athos.

Eh bien, au revoir !

D'ARTAGNAN et ATHOS.

Au revoir !

SCÈNE VIII

D'ARTAGNAN, ATHOS.

D'ARTAGNAN.

Bravo ! restez Athos ; d'ailleurs, il y a encore du vin dans les bouteilles, et ce serait de l'ingratitude que de vous en aller.

ATHOS.

Allons, d'Artagnan, mettez-vous bien là en face de moi... à moins que, comme Aramis, vous n'ayez quelque thèse à

soutenir, ou, comme Porthos, quelque grande dame à promener.

D'ARTAGNAN, tristement.

Ah! mon cher Athos!

ATHOS.

Un soupir?... Buvez, d'Artagnan, et prenez garde à ces soupirs-là.

D'ARTAGNAN.

Pourquoi?

ATHOS.

D'Artagnan, prends garde!

(Il boit.)

D'ARTAGNAN.

Vous dites?

ATHOS.

Je dis que tu es amoureux.

D'ARTAGNAN.

Imaginez-vous, Athos, une femme...

ATHOS.

Un ange, n'est-ce pas?

D'ARTAGNAN.

Non, un démon.

ATHOS.

C'est moins à craindre.

D'ARTAGNAN.

Oh! mais c'est inutile.

ATHOS.

Qu'est-ce qui est inutile?

D'ARTAGNAN.

Je voulais vous demander un conseil.

ATHOS.

Eh bien?

D'ARTAGNAN.

Ce sera pour plus tard.

ATHOS.

Parce que tu crois que je suis ivre, d'Artagnan; mais je n'ai jamais les idées plus nettes que dans le vin. Parle donc, je suis tout oreilles.

D'ARTAGNAN.

Non, ce n'est point parce que vous êtes ivre, mon cher Athos; c'est que, n'ayant jamais aimé...

ATHOS.

Ah! ça, c'est vrai, je n'ai jamais aimé.

(Il boit.)

D'ARTAGNAN.

Vous voyez bien, cœur de pierre!

ATHOS.

Cœur tendre, cœur percé!

D'ARTAGNAN.

Que dites-vous?

ATHOS.

Je dis que l'amour est une loterie où celui qui gagne, gagne la mort... Avez-vous gagné ou perdu, d'Artagnan?

D'ARTAGNAN.

Je crois que j'ai perdu.

ATHOS.

Alors vous êtes bien heureux; croyez-moi, d'Artagnan, perdez toujours.

D'ARTAGNAN.

Un instant, j'avais cru qu'elle pouvait m'aimer.

ATHOS.

Et elle en aime un autre, n'est-ce pas? Retiens bien ceci : il n'y a pas un homme qui ne se soit cru aimé par sa maîtresse et qui n'ait été trompé par sa maîtresse.

D'ARTAGNAN.

Oh! elle n'était pas ma maîtresse.

ATHOS.

Elle n'était pas ta maîtresse, et tu te plains? elle n'était pas ta femme, et tu te plains? Buvons.

D'ARTAGNAN.

Mais alors, philosophe que vous êtes, instruisez-moi, soutenez-moi; j'ai besoin de savoir et d'être consolé.

ATHOS.

Consolé de quoi?

D'ARTAGNAN.

De mon malheur, pardieu! j'aime et l'on ne m'aime pas.

ATHOS.

Votre malheur fait rire, d'Artagnan, et je suis curieux de savoir ce que vous diriez, si je vous racontais une histoire d'amour.

(Il boit.)

D'ARTAGNAN.

Arrivée à vous ?

ATHOS.

Ou à un de mes amis, qu'importe !

D'ARTAGNAN.

Dites, Athos, dites.

ATHOS.

Buvons, nous ferons mieux.

D'ARTAGNAN.

Buvez et racontez.

ATHOS.

Au fait, cela se peut, les deux choses vont à merveille ensemble... Un de mes amis... un de mes amis, entendez-vous bien ? pas moi, mais un comte de ma province, c'est-à-dire un comte du Berry, noble comme un Rohan ou un Montmorency, devint amoureux, à vingt-cinq ans, d'une jolie fille de seize ans, belle comme les amours ; elle ne plaisait pas, elle enivrait.

D'ARTAGNAN.

C'est comme elle.

ATHOS.

Ah ! voilà que vous m'interrompez.

D'ARTAGNAN.

Non, non, continuez, Athos !

ATHOS.

Elle vivait dans une maison isolée, entre le village et le château, avec son frère, qui était curé ; tous deux étaient étrangers ; ils venaient on ne sait d'où ; mais, en la voyant si belle, en voyant son frère si pieux, on ne songeait pas à leur demander d'où ils venaient. Au reste, on les disait de bonne naissance. Un jour, le frère disparut, ou fit semblant de disparaître. Mon ami, qui était le seigneur du pays, aurait pu la séduire ou la prendre de force... Qui serait venu à l'aide d'une jeune fille ignorée, inconnue ? Malheureusement, il était honnête homme ; il l'épousa, le niais, le sot, l'imbécile !

D'ARTAGNAN.

Puisqu'il l'aimait, il me semble...

ATHOS.

Attends donc !... A la mort de son père, qui arriva six mois après, il l'emmena dans son château, et en fit la première dame de sa province ; il faut lui rendre cette justice, elle tenait parfaitement son rang... Buvons !

D'ARTAGNAN.

Eh bien?

ATHOS.

Eh bien, un jour qu'elle courait la chasse avec son mari, elle tomba de cheval et s'évanouit; le comte s'élança à son secours, et, comme elle étouffait dans ses habits, il les fendit avec son poignard et lui découvrit l'épaule. (Éclatant de rire.) Devine ce qu'elle avait sur l'épaule, d'Artagnan!

D'ARTAGNAN.

Dame, puis-je savoir...?

ATHOS.

Une fleur de lis!... L'ange était un démon, la pauvre fille avait volé les vases sacrés dans une église.

D'ARTAGNAN.

Horreur! Et que fit votre ami?

ATHOS.

Le comte était un grand seigneur, il avait sur ses terres droit de justice basse et haute, il acheva de déchirer les habits de la comtesse, il lui lia les mains derrière le dos et la pendit à un arbre.

D'ARTAGNAN.

Ciel! un meurtre, Athos?

ATHOS.

Pas davantage; mais nous manquons de vin, ce me semble?

D'ARTAGNAN.

Non, voilà encore une bouteille pleine.

ATHOS, buvant.

Bien!... Cela m'a guéri des femmes belles, poétiques et amoureuses... Dieu vous en accorde autant!

D'ARTAGNAN.

C'était donc vous?

ATHOS.

Ai-je dit que c'était moi?... Alors au diable le secret!

D'ARTAGNAN.

Et elle est morte?

ATHOS.

Parbleu!

D'ARTAGNAN.

Et son frère?

ATHOS.

Son frère, je m'en informai pour le faire pendre à son tour;

mais on ne put jamais le retrouver. C'était sans doute le premier amant et le complice de la belle; un digne homme! qui avait fait semblant d'être curé... pour marier sa maîtresse et lui faire un sort... Il aura été écartelé, je l'espère.

D'ARTAGNAN, tombant sur la table.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

ATHOS, regardant d'Artagnan.

Du vin, Planchet!... Ah! les hommes ne savent plus boire, et cependant celui-ci est un des meilleurs.

(Planchet entre avec deux bouteilles de vin.)

CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur du magasin de M. Bonacieux. — Quatre Hommes noirs et un Exempt verbalisent; tout est sens dessus dessous dans la maison.

SCÈNE PREMIÈRE

L'EXEMPT, QUATRE HOMMES NOIRS.

L'EXEMPT, lisant.

« Et, perquisition faite dans toute la maison, déclarons que nous n'avons trouvé aucun papier autre que ceux réunis dans la liasse C. En foi de quoi, avons signé. »

(Il signe.)

UN DES HOMMES NOIRS.

Est-ce tout?

L'EXEMPT.

Relativement aux écritures... oui... Maintenant, il s'agit de procéder au véritable objet de notre mission.

UN DES HOMMES NOIRS, se levant devant la table.

Quel est-il?

L'EXEMPT.

Le voici... Comme le susdit Bonacieux peut et doit avoir des complices... qu'il est neuf heures de relevée... qu'il fait nuit close et que c'est surtout pendant la nuit que les complices se réunissent, l'objet de notre mission est de demeurer en

permanence dans la maison du susdit Bonacieux, d'y laisser entrer tous ceux qui viendront frapper à la porte, et de n'en laisser sortir personne, qu'après interrogation et confrontation.

UN DES HOMMES NOIRS.

Les femmes en sont-elles?

L'EXEMPT.

Les femmes surtout, attendu que le grand coupable, dans tout cela, c'est la femme, et non le mari.

UN DES HOMMES NOIRS.

Il me semble que l'on frappe à la porte.

L'EXEMPT.

Éteignons tout... et chacun à son poste.

(Ils éteignent la lampe. Obscurité complète.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME BONACIEUX.

MADAME BONACIEUX, après avoir frappé du dehors, poussant doucement la porte.

Tiens, c'est singulier, la porte ouverte, et personne dans la maison.

L'EXEMPT.

Psitt!...

(Un des Hommes se glisse derrière madame Bonacieux et va fermer la porte.)

MADAME BONACIEUX.

Hein!... Je croyais avoir entendu!... Monsieur Bonacieux! monsieur Bonacieux! (Elle se retourne, l'Exempt se cache dans l'angle.) Il sera sorti. Allumons quelque chose; heureusement, il y a du feu. (Elle allume une bougie à la cheminée et aperçoit l'Exempt.) Qui êtes-vous? que me voulez-vous?

L'EXEMPT.

Silence!

MADAME BONACIEUX.

Que faites-vous ici?... A l'aide! au secours!

L'EXEMPT.

A moi, mes amis! Je crois que nous tenons ce que tout le monde cherche.

MADAME BONACIEUX.

Que me voulez-vous? Je suis la maîtresse de la maison.

L'EXEMPT.

Justement.

MADAME BONACIEUX.

Je suis madame Bonacieux.

L'EXEMPT.

A merveille.

MADAME BONACIEUX.

Pardon, messieurs !... A l'aide ! au secours !... Ah !

(A ce moment, la trappe du plafond se lève; on voit descendre d'Artagnan, dont on aperçoit d'abord les jambes, puis le corps, puis la tête.)

D'ARTAGNAN.

Tenez ferme !... me voilà !

PLANCHET, dans la chambre.

Mais vous allez vous tuer !

D'ARTAGNAN.

Tais-toi, imbécile !

SCÈNE III

LES MÊMES, D'ARTAGNAN, sautant au milieu de la chambre.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

D'ARTAGNAN.

Ce que c'est? Je m'en vais vous le dire: c'est un gentilhomme qui ne laissera pas maltraiter une femme devant lui. Allons, allons, lâchez cette femme.

L'EXEMPT.

Monsieur, c'est au nom du roi.

D'ARTAGNAN.

Lâchez cette femme !

L'EXEMPT, à ses Hommes.

Emmenez-la ! emportez-la !

(Il met l'épée à la main.)

D'ARTAGNAN.

Ah ! il y a des épées? Tant mieux ! je joue encore mieux de l'épée que du bâton... Messieurs les corbeaux, gare à vos plumes !... (Combat, tumulte. Les cinq Hommes finissent par prendre la fuite, les uns par les fenêtres, les autres par la porte ; d'Artagnan ferme la porte derrière eux et revient à madame Bonacieux.) Allons, allons, madame, rassurez-vous... Mon Dieu ! est-ce qu'elle est éva-

nouie ? Ce ne sera rien... Ils sont partis, madame... Le diable m'emporte, elle est charmante !

MADAME BONACIEUX.

Ah !

D'ARTAGNAN.

Tiens, cela l'a fait revenir.

MADAME BONACIEUX.

Ah ! monsieur, c'est vous qui m'avez sauvée ; permettez que je vous remercie.

D'ARTAGNAN.

Madame, je n'ai fait que ce que tout autre gentilhomme eût fait à ma place ; vous ne me devez donc aucun remercîment.

MADAME BONACIEUX.

Oh ! pardonnez-moi, je tâcherai de vous prouver que je ne suis pas une ingrate... Mais, dites-moi, que me voulaient donc ces hommes, que j'ai pris d'abord pour des voleurs, et pourquoi M. Bonacieux n'est-il point ici?

D'ARTAGNAN.

Ces hommes, c'étaient des agens du cardinal. Quant à M. Bonacieux, il est à la Bastille.

MADAME BONACIEUX.

Mon mari à la Bastille?... Oh ! mon Dieu, pauvre cher homme, l'innocence même ! Qu'a-t-il donc fait ?

D'ARTAGNAN.

Son plus grand crime, madame, est, je crois, d'avoir tout à la fois le bonheur et le malheur d'être votre époux.

MADAME BONACIEUX.

Mais, monsieur, vous savez donc...?

D'ARTAGNAN.

Je sais que vous avez été enlevée, madame.

MADAME BONACIEUX.

Et par qui?... le savez-vous?

D'ARTAGNAN.

N'est-ce point par un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux cheveux noirs, au teint basané, avec une cicatrice à la tempe gauche?

MADAME BONACIEUX.

Chut ! ne dites pas son nom.

D'ARTAGNAN.

Je n'ai garde de le dire, son nom : je ne le sais pas; le sauriez-vous, par hasard ?

MADAME BONACIEUX.

Silence !

D'ARTAGNAN.

Mais enfin ?

MADAME BONACIEUX.

Silence, au nom du ciel ! Mais, dites-moi, M. Bonacieux a-t-il deviné la cause de mon enlèvement ?

D'ARTAGNAN.

Il l'attribue à un motif politique.

MADAME BONACIEUX.

Ainsi, il ne m'a pas soupçonnée un seul instant ?

D'ARTAGNAN.

Oh ! loin de là, madame ! il était trop fier de votre sagesse, et surtout de votre amour. Mais comment vous êtes-vous enfuie, vous, prisonnière ?...

MADAME BONACIEUX.

J'ai profité d'un moment où l'on m'a laissée seule, et je suis descendue par la fenêtre, à l'aide de mes draps.

D'ARTAGNAN.

Mais vous risquiez votre existence ?

MADAME BONACIEUX.

J'aurais eu dix existences, que je les eusse risquées.

D'ARTAGNAN.

Comment vous êtes-vous exposée à venir ici, une fois libre ?

MADAME BONACIEUX.

Selon toute probabilité, on ne s'apercevra de ma fuite que demain...

D'ARTAGNAN.

Ah ! c'est vrai.

MADAME BONACIEUX.

Et il était important que je visse mon mari ce soir.

D'ARTAGNAN.

Pour vous mettre sous sa protection ?

MADAME BONACIEUX.

Oh ! pauvre homme ! vous avez dû voir qu'il était incapable de me défendre... Non, mais il pouvait me servir à autre chose.

D'ARTAGNAN.

A quoi ?

MADAME BONACIEUX.

Oh ! ceci n'est point mon secret, je ne puis donc pas vous le dire.

D'ARTAGNAN.

Mais ce que devait faire votre mari ?...

MADAME BONACIEUX, s'apprêtant à sortir.

Je le ferai, moi.

D'ARTAGNAN.

Vous me quittez?

MADAME BONACIEUX.

Il le faut.

D'ARTAGNAN.

Et vous allez ainsi, seule, par les rues ! Et les voleurs?

MADAME BONACIEUX.

Je n'ai pas un denier sur moi.

D'ARTAGNAN.

Vous oubliez ce beau mouchoir brodé et armorié qui était tombé à vos pieds, et que j'ai remis dans votre poche.

MADAME BONACIEUX.

Taisez-vous ! taisez-vous, malheureux ! voulez-vous me perdre ?

D'ARTAGNAN.

Vous voyez bien qu'il y a encore du danger pour vous, puisqu'un seul mot vous fait trembler... Tenez, chassez toute défiance, reposez-vous sur moi, lisez dans mes yeux tout ce qu'il y a de dévouement, dans mon cœur tout ce qu'il y a de sympathie.

MADAME BONACIEUX.

Oh ! je serais bien ingrate, si je doutais de vous, après le service que vous m'avez rendu ; demandez-moi donc mes secrets, je vous les dirai... Mais ceux des autres, jamais.

D'ARTAGNAN.

Eh bien, soit ! libre à vous de chercher à me les cacher; mais libre à moi de chercher à les découvrir.

MADAME BONACIEUX.

Oh ! par la reconnaissance que je vous dois, gardez-vous-en bien, monsieur !... ne vous mêlez en rien de ce qui me regarde, ne cherchez point à m'aider dans ce que j'accomplis, je vous le demande au nom de l'intérêt que je vous

inspire, au nom du service que vous m'avez rendu, et que je n'oublierai de ma vie. Non, non, croyez à ce que je vous dis, ne vous occupez plus de moi, que je n'existe plus pour vous, que ce soit comme si vous ne m'aviez jamais vue.

D'ARTAGNAN.

Mais il y a donc danger?

MADAME BONACIEUX.

Oui, il y a danger de la prison, il y a danger de la vie à me connaître.

D'ARTAGNAN.

Alors, je ne vous quitte plus.

MADAME BONACIEUX.

Monsieur, au nom du ciel, au nom de l'honneur d'un militaire, au nom de la courtoisie d'un gentilhomme, laissez-moi; voilà dix heures et demie qui sonnent... c'est l'heure où l'on m'attend, ou plutôt je suis déjà d'une demi-heure en retard.

D'ARTAGNAN.

Madame, je ne sais pas résister à qui me demande ainsi; soyez libre, je me retire.

MADAME BONACIEUX.

Non, laissez-moi sortir, vous sortirez plus tard, vous... Et votre parole?...

D'ARTAGNAN.

Eh bien?

MADAME BONACIEUX.

Que vous ne m'épierez pas, que vous ne me suivrez pas.

D'ARTAGNAN.

Foi de gentilhomme, madame.

MADAME BONACIEUX.

Ah! je savais bien que vous étiez un brave cœur.

(Elle lui tend la main.)

D'ARTAGNAN, lui baisant la main.

Quand vous reverrai-je?

MADAME BONACIEUX.

Y tenez-vous beaucoup, à me revoir?

D'ARTAGNAN.

Oh! si j'y tiens!

MADAME BONACIEUX.

Eh bien, rapportez-vous-en à moi.

D'ARTAGNAN.

Je compte sur votre parole.

MADAME BONACIEUX.

Comptez-y.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

D'ARTAGNAN, puis PLANCHET.

Eh bien, je déclare que celui qui verra clair dans tout ce qui m'arrive aura de bons yeux : Aramis, madame de Boistracy, la reine, le duc de Buckingham, le cardinal, madame Bonacieux. Comment diable tous ces gens-là se trouvent-ils mêlés ensemble? C'est qu'elle est charmante, cette petite madame Bonacieux : un air de princesse, un cœur! un courage! un esprit!... et la femme de cet affreux mercier!... En vérité, il faut venir à Paris pour voir cela, il ne s'est jamais rien fait de pareil à Tarbes.

PLANCHET, à travers le plafond.

Monsieur!... monsieur!... êtes-vous encore là?

D'ARTAGNAN.

Oui.

PLANCHET.

Monsieur, on frappe à la porte.

D'ARTAGNAN.

Qui?

PLANCHET.

Je crois que c'est la garde.

D'ARTAGNAN.

Bah!

PLANCHET.

J'entends les crosses de mousquet. Faut-il ouvrir?

D'ARTAGNAN.

Sans doute, puisque je n'y suis point.

PLANCHET.

C'est bien, ne bougez pas.

(La trappe se referme.)

D'ARTAGNAN.

Ah! jette-moi mon manteau et mon chapeau. Peste! il n'y a pas de danger que je bouge! Seulement, il me semble que

pour surcroit de précaution, je devrais fermer la porte. (Il s'approche de la porte du fond après avoir soufflé la bougie ; mais, comme il s'approche, la porte s'ouvre, et Milady, exactement vêtue comme madame Bonacieux, apparaît.) Oh ! oh ! qu'est-ce que je vois ?

SCÈNE V

D'ARTAGNAN, MILADY, ROCHEFORT.

MILADY.

N'est-ce donc point ici, et me serais-je trompée ? Cependant, voilà bien la boutique, puis l'arrière-boutique ; je suis bien chez M. Bonacieux, mercier-épicier, j'ai vu le nom au-dessus de la porte. (Allant à la fenêtre.) Comte !... comte !

(Rochefort paraît.)

ROCHEFORT.

Eh bien ?

MILADY.

Eh bien, je croyais la maison occupée par nos gens, et je ne vois personne.

(D'Artagnan, dans la boutique, se heurte contre un tonneau.)

MILADY, repoussant la fenêtre.

Je me trompais, il y a quelqu'un.

D'ARTAGNAN.

Déjà de retour ?

MILADY.

De retour, et d'où ?

D'ARTAGNAN.

Ce n'est pas sa voix.

MILADY.

Qui êtes-vous ?

D'ARTAGNAN.

Mais je vous ferai la même question, madame ; seulement, si vous refusez d'y répondre...

(Il va à la cheminée et allume la bougie.)

ROCHEFORT, à la fenêtre.

Vous avez besoin de moi ?

MILADY.

Je ne sais ; mais tenez-vous prêt à tout... (Reconnaissant d'Artagnan.) Mon Gascon !... (A Rochefort.) Ne vous inquiétez de rien.

D'ARTAGNAN.

Milady!

MILADY.

Eh bien, on ne m'avait donc pas trompée?

D'ARTAGNAN.

On ne vous avait pas trompée, madame? Et que vous avait-on dit?

MILADY.

On m'avait dit qu'un certain chevalier d'Artagnan, qui fait la cour à milady de Winter, était en même temps amoureux d'une petite mercière nommée madame Bonacieux.

D'ARTAGNAN.

Amoureux, moi, milady? Je l'ai vue ce soir pour la première fois.

MILADY.

Vous l'avez vue ce soir?

D'ARTAGNAN.

Oh! mordious! qu'est-ce que j'ai dit?

MILADY.

Je croyais cependant qu'elle était en lieu de sûreté.

D'ARTAGNAN, à part.

Elle savait son arrestation! (Haut.) C'est-à-dire... non... madame, et je vais être franc... Je la connais depuis longtemps, elle est de mon pays, et, ce soir, voyant que, depuis trois jours, elle n'était pas rentrée, je suis descendu pour demander de ses nouvelles à M. Bonacieux, et, ayant trouvé la maison vide, j'étais là, j'attendais, je trouvais singulier... Enfin, vous êtes venue et je suis heureux.

MILADY.

Vous avez trouvé la maison vide?

D'ARTAGNAN.

Dame, voyez!

MILADY.

Que veut dire ceci?

D'ARTAGNAN.

Et, comme je vous le disais, madame, je suis heureux, très-heureux.

MILADY.

C'est bien, chevalier, je sais ce que je voulais savoir.

D'ARTAGNAN.

Et que vouliez-vous savoir?

MILADY.

Je voulais savoir quel fonds on pouvait faire sur les serments d'amour du chevalier d'Artagnan.

D'ARTAGNAN.

Madame, au nom du ciel!

MILADY.

J'espère que vous me ferez la grâce de croire que milady de Winter se respecte trop pour entrer en lice avec madame Bonacieux. Attendez son retour, chevalier. Ah! je n'ai pas besoin de vous dire qu'il serait inutile que vous vous présentassiez désormais à l'hôtel de la place Royale.

D'ARTAGNAN.

Madame, de grâce, écoutez-moi.

(Il lui barre le passage.)

MILADY.

Ah! j'espère qu'entrée ici librement, j'en sortirai librement.

ROCHEFORT, ouvrant la fenêtre.

Milady! milady!

D'ARTAGNAN, se retournant.

Mon homme de Meung!... Ah! cette fois, tu ne m'échapperas point, je l'espère. (Il saute par la fenêtre; on entend sa voix qui s'éloigne.) Ah! lâche! ah! misérable! ah! faux gentilhomme!

ROCHEFORT, se relevant et enjambant la fenêtre.

Il vous a reconnue?

MILADY.

Oui; mais j'ai donné une raison à ma présence...

ROCHEFORT.

Il n'y a donc pas de crainte qu'il se doute du motif qui nous amène?

MILADY.

Pas la moindre. Et vous?

ROCHEFORT.

N'avez-vous pas vu? il a sauté par-dessus ma tête, et il est capable de courir droit devant lui jusqu'à la rivière; il est enragé!

MILADY.

Mais...

ROCHEFORT.

Mais... partons!... Il paraît que le coup est manqué, n'est-ce pas?

MILADY.

C'est encore ce damné Gascon qui sera venu donner dans notre toile.

ROCHEFORT.

Soyez tranquille, il payera tout ensemble! Venez! venez!

(Au moment où ils quittent l'arrière-boutique, on voit passer les jambes de Planchet.)

SCÈNE VI

PLANCHET, D'ARTAGNAN.

PLANCHET, tout en passant à travers le plafond.

Monsieur d'Artagnan! monsieur d'Artagnan! Eh bien, où êtes-vous, monsieur d'Artagnan? Ah! mon Dieu! mon Dieu! pourvu qu'il n'aille pas se livrer lui-même!

D'ARTAGNAN, rentrant.

Tu ne l'as pas vu, Planchet?

PLANCHET.

Qui, monsieur?

D'ARTAGNAN.

Lui, ce démon incarné, qui m'apparaît sans cesse et que jamais je ne puis rejoindre.

PLANCHET.

Écoutez-moi. La garde est venue... elle a trouvé M. Athos, qui était dans votre chambre, et elle l'a emmené.

D'ARTAGNAN.

Mordious! et il s'est laissé faire?

PLANCHET.

Elle l'a pris pour vous.

D'ARTAGNAN.

Et il ne s'est pas fait reconnaître?

PLANCHET.

Bien au contraire ; j'allais parler, il a mis son doigt sur sa bouche; alors j'ai compris.

D'ARTAGNAN.

Oh! brave Athos! je te reconnais bien là!

(La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME BONACIEUX.

MADAME BONACIEUX.

Chevalier ! chevalier ! êtes-vous encore ici ?

D'ARTAGNAN.

Madame Bonacieux !

MADAME BONACIEUX.

Oui...

D'ARTAGNAN.

Mon Dieu, qu'avez-vous ? Planchet ! Planchet !

MADAME BONACIEUX.

Non, non, ne vous occupez pas de moi.

D'ARTAGNAN.

Qu'est-il arrivé ?

MADAME BONACIEUX.

J'ai perdu une demi-heure.

D'ARTAGNAN.

Eh bien ?

MADAME BONACIEUX.

Je suis arrivée trop tard : une femme vêtue comme moi, avec un mouchoir pareil à celui-ci, s'était présentée à la maison de la rue de Vaugirard, et on lui avait donné l'adresse.

D'ARTAGNAN.

Une femme vêtue comme vous ? Elle sort d'ici.

MADAME BONACIEUX.

Vous l'avez vue ?... vous lui avez parlé ?

D'ARTAGNAN.

Oui...

MADAME BONACIEUX.

Qu'est-elle devenue ?

D'ARTAGNAN.

Un démon que je poursuis depuis trois semaines, et que je poursuivrai toute ma vie, s'il le faut, est apparu à cette fenêtre, j'ai couru après lui ; pendant ce temps, je ne sais ce qu'elle est devenue... Et, tenez... cet homme, c'est le même qui vous avait enlevée.

MADAME BONACIEUX.

Mon Dieu !

D'ARTAGNAN.

En outre, on est venu pour m'arrêter.

MADAME BONACIEUX.

Où cela?

D'ARTAGNAN.

Là-haut, chez moi.

MADAME BONACIEUX.

On ne vous a pas trouvé?

D'ARTAGNAN.

Non; mais on a trouvé un de mes amis qui s'est laissé emmener à ma place.

MADAME BONACIEUX.

De sorte qu'ils croient vous tenir?

D'ARTAGNAN.

Parfaitement.

MADAME BONACIEUX.

Monsieur d'Artagnan, il n'y a pas un instant à perdre.

D'ARTAGNAN.

Ordonnez!

MADAME BONACIEUX.

Dites à votre laquais d'explorer les environs.

D'ARTAGNAN.

Planchet, tu entends?

PLANCHET.

Je cours, monsieur.

MADAME BONACIEUX.

Vous allez m'accompagner.

D'ARTAGNAN.

Où cela?

MADAME BONACIEUX.

A l'endroit où il se cache. Mon Dieu! mon Dieu! pourvu que nous arrivions à temps.

D'ARTAGNAN.

Hâtons-nous.

PLANCHET, à la porte du fond.

On n'entre pas... Quand on vous dit qu'on n'entre pas.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN HOMME enveloppé dans un manteau.

L'HOMME.

Oui, mais j'entre, moi.

(Il repousse Planchet et passe.)

PLANCHET.

Monsieur! monsieur! à l'aide!

D'ARTAGNAN.

Ah! en voilà un qui va payer pour tous.

L'HOMME.

Oses-tu bien, drôle?...

D'ARTAGNAN, tirant son épée.

On vous dit qu'on n'entre pas, monsieur.

L'HOMME.

Et j'ai répondu que j'entrais.

D'ARTAGNAN.

Qui êtes-vous?

L'HOMME.

Qui êtes-vous, vous-même?

D'ARTAGNAN.

Oh! mordious! vous allez le savoir.

L'HOMME.

Vous le voulez donc?

(Il jette son manteau.)

MADAME BONACIEUX, le reconnaissant.

Bon! (Elle se met entre eux et saisit les épées.) Milord! milord!

D'ARTAGNAN, faisant trois pas en arrière.

Monsieur, vous seriez...?

MADAME BONACIEUX.

Milord, duc de Buckingham. (A d'Artagnan.) Et maintenant, vous pouvez nous perdre tous.

D'ARTAGNAN.

Vous, milord, ici?... (A madame Bonacieux.) Comment se fait-il?

MADAME BONACIEUX.

Oh! je n'en sais rien, et il n'y a que milord qui puisse nous dire...

BUCKINGHAM.

C'est bien simple. On s'est présenté rue de la Harpe, on

m'a montré le mouchoir et l'on m'a dit que j'étais attendu rue des Fossoyeurs, près du Luxembourg, chez un mercier nommé Bonacieux; comme le nom m'était connu, je n'ai pas hésité, et me voici.

D'ARTAGNAN.

C'est cela, on croyait la maison occupée encore par l'exempt et par ses hommes, et l'on voulait faire tomber milord dans un piége. Milord, pardonnez-moi d'avoir tiré l'épée contre vous, et dites-moi de quelle façon je puis servir Votre Grâce.

BUCKINGHAM.

Merci! vous êtes un brave; vous m'offrez vos services, et je les accepte... Marchez derrière nous, à vingt pas; accompagnez-nous jusqu'au Louvre, et, puisque vous savez de quels intérêts il s'agit ici, si quelqu'un nous épiait, tuez!

D'ARTAGNAN.

C'est bien! Milord, passez devant, je vous suis.

BUCKINGHAM.

Venez, madame.

D'ARTAGNAN.

Planchet! préviens Porthos et Aramis qu'ils aient à ne pas dormir de la nuit.

(Planchet sort par la fenêtre.)

SIXIÈME TABLEAU

La chambre de la Reine, au Louvre.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNE D'AUTRICHE, LA PORTE.

ANNE.

Eh bien, la Porte, le duc?

LA PORTE.

Le duc?

ANNE.

Vous n'avez point de ses nouvelles?

LA PORTE.

Nous n'en pouvions avoir que par madame Bonacieux, et, du moment que le cardinal l'a fait enlever, nous retombons dans l'incertitude.

ANNE.

La Porte!

LA PORTE.

Madame?

ANNE.

Il me semble que j'entends marcher dans le couloir secret; voyez qui ce peut être.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME BONACIEUX.

MADAME BONACIEUX, ouvrant la porte du couloir.

Silence!

ANNE.

Ah! c'est toi, Constance!

MADAME BONACIEUX.

Oui, madame... oui, Votre Majesté, c'est moi.

ANNE.

Ils t'ont remise en liberté?

MADAME BONACIEUX.

Je me suis enfuie.

ANNE.

Et tu es accourue ici?

MADAME BONACIEUX.

J'ai été où ma présence était nécessaire.

ANNE.

Tu l'as vu?

MADAME BONACIEUX.

Votre Majesté...

ANNE.

Réponds vite; tu l'as vu?... il ne lui est arrivé aucun accident?

MADAME BONACIEUX.

Il est là.

ANNE.

Là!... qui?...

MADAME BONACIEUX.

Le duc.

ANNE.

Le duc de Buckingham?

MADAME BONACIEUX.

Lui-même.

ANNE.

Au Louvre... chez le roi... près du cardinal!

MADAME BONACIEUX.

Madame, il a dit que, puisqu'il était venu, il ne retournerait pas à Londres sans vous voir; qu'il savait que la lettre n'était pas de vous; qu'il savait avoir été attiré dans un piége; mais qu'il remerciait ses ennemis de lui avoir fait cette position.

ANNE.

Quelle folie! Retourne où tu l'as laissé; prie, implore, ordonne en mon nom... (Le Duc paraît.) Dis-lui qu'il faut qu'il parte... que je ne le verrai pas... que je ne veux pas le voir... Au besoin, s'il le faut, je dirai tout au roi.

SCÈNE III

LES MÊMES, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Oh! vous n'aurez pas ce courage, madame!

ANNE.

Le duc!... La Porte, de ce côté... Constance, dans ce couloir. (A Buckingham.) Oh! monsieur, monsieur, qu'avez-vous fait?

(Les deux Serviteurs se sont éloignés; la Reine et Buckingham sont restés seuls.)

SCÈNE IV

ANNE D'AUTRICHE, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM, mettant un genou en terre.

Je suis venu m'agenouiller devant vous et vous dire : Georges de Villiers, duc de Buckingham, est toujours le plus humble et le plus obéissant de vos adorateurs.

ANNE.

Duc, vous savez que ce n'est point moi qui vous ai fait écrire, n'est-ce pas?

BUCKINGHAM.

Oui, je sais que j'ai été un fou de croire que la neige s'animerait, que le marbre pourrait s'échauffer... Mais, que voulez-vous! quand on aime, on croit facilement à l'amour; d'ailleurs, je n'ai pas tout perdu à ce voyage, puisque je vous vois.

ANNE.

Vous oubliez, milord, qu'en me voyant, vous courez risque de la vie, et que vous me faites courir, à moi, risque de mon honneur; vous me voyez pour m'entendre vous dire que tout nous sépare, les profondeurs de la mer, l'inimitié des deux royaumes, la sainteté des serments : il est sacrilége de lutter contre tant de choses, milord; vous me voyez enfin pour m'entendre vous dire que nous ne pouvons plus nous revoir...

BUCKINGHAM.

Parlez, madame! parlez, reine! la douceur de votre voix couvre la dureté de vos paroles... Vous parlez de sacrilége... mais le sacrilége est dans la séparation des cœurs que Dieu avait faits l'un pour l'autre.

ANNE.

Milord, je ne vous ai jamais dit que je vous aimais.

BUCKINGHAM.

Mais vous ne m'avez jamais dit non plus que vous ne m'aimiez point.

ANNE.

Milord!

BUCKINGHAM.

Et ce serait une cruauté que vous ne commettrez pas... car, dites-moi, reine, où trouverez-vous un amour pareil au mien; un amour que ni le temps, ni l'absence, ni le désespoir ne peuvent éteindre; un amour qui se contente d'un ruban, s'égaye d'un regard perdu, d'une parole échappée?... Il y a trois ans que je vous ai vue pour la première fois, madame, et il y a trois ans que je vous aime ainsi.

ANNE.

Duc!

BUCKINGHAM.

Voulez-vous que je vous dise comment vous étiez vêtue la

première fois que je vous ai vue?... voulez-vous que je détaille chaque ornement de votre toilette?... Je vous vois encore avec cette robe de satin brodée d'or, dont les manches pendantes se rattachaient sur vos bras si beaux par des ferrets de diamants... Oh! oui, tenez, je ferme les yeux et je vous vois telle que vous étiez alors... je les ouvre et vous vois telle que vous êtes... c'est-à-dire cent fois plus belle!

ANNE.

Quelle folie de nourrir une passion inutile avec de tels souvenirs!

BUCKINGHAM.

Et de quoi voulez-vous donc que je vive?... Je n'ai que des souvenirs, moi... C'est mon bonheur, mon trésor, mon espérance... Chaque fois que je vous vois, c'est un diamant de plus que je renferme dans l'écrin de mon cœur... Celui-ci est le quatrième que vous laissez tomber et que je ramasse; car, en trois ans, madame, je ne vous ai vue que quatre fois : cette première que je viens de vous dire, la seconde chez madame de Chevreuse, la troisième dans les jardins d'Amiens...

ANNE.

Ne parlez pas de cette soirée, milord.

BUCKINGHAM.

C'est la soirée heureuse et rayonnante de ma vie... Vous rappelez-vous la belle nuit qu'il faisait?... Comme l'air était doux et parfumé! comme le ciel était bleu et tout émaillé d'étoiles! Oh! cette fois comme aujourd'hui, j'étais seul avec vous; cette fois, vous étiez prête à tout me dire, votre isolement dans la vie, les chagrins de votre cœur, le veuvage de votre âme... Vous étiez appuyée à mon bras... tenez, à celui-ci... Je sentais, en inclinant la tête de votre côté, vos beaux cheveux effleurer mon visage, et, à chaque fois qu'ils l'effleuraient, je frissonnais de la tête aux pieds... Oh! reine! reine! vous ne savez pas tout ce qu'il y a de joie dans un pareil moment! Tenez, mes biens, ma fortune, ma gloire... tout ce qui me reste de jours à vivre pour une semblable nuit... car, cette nuit-là, oh! cette nuit-là, madame, vous m'aimiez...

ANNE, se levant.

Mais la calomnie s'en est emparée, de cette nuit. Le roi, excité par M. le cardinal, a fait un éclat terrible; madame de Vernet a été chassée; Putange, exilé; madame de Chevreuse est tombée en défaveur, et, lorsque vous avez voulu revenir

comme ambassadeur en France, le roi lui-même s'est opposé à votre retour.

BUCKINGHAM.

Oui, et la France va payer d'une guerre le refus de son roi.

ANNE.

Comment cela ?

BUCKINGHAM.

Je n'ai point l'espoir de pénétrer jusqu'à Paris à main armée... non, sans doute; mais cette guerre pourra amener une paix... cette paix nécessitera un négociateur... ce négociateur, ce sera moi... et je reviendrai à Paris, et je vous reverrai !

ANNE.

Milord ! mais, songez-y donc, toutes ces preuves d'amour que vous voulez me donner, ce sont des crimes.

BUCKINGHAM.

Ah ! parce que vous ne m'aimez pas... Madame de Chevreuse, dont vous parliez tout à l'heure, a été moins cruelle que vous. Holland l'a aimée, et elle a répondu à son amour.

ANNE.

Hélas ! madame de Chevreuse n'était pas reine.

BUCKINGHAM.

Vous m'aimeriez donc si vous ne l'étiez pas, vous, madame? Oh ! merci de ces douces paroles, ô ma belle Majesté, cent fois merci !

ANNE.

Oh ! vous avez mal compris.

BUCKINGHAM.

Je suis heureux d'une erreur... soit ! n'ayez pas la cruauté de me l'enlever... Cette lettre que j'ai reçue n'était pas de vous; vous l'avez dit vous-même; on m'a attiré dans un piége, j'y laisserai ma vie peut-être; car, tenez... c'est étrange, depuis quelque temps, j'ai le pressentiment que je vais mourir.

ANNE.

Ah ! mon Dieu !

BUCKINGHAM.

Je ne dis point cela pour vous effrayer, madame; croyez que je ne me préoccupe pas de pareils rêves... Mais ce mot que vous venez de dire... cette espérance que vous m'avez presque donnée... elle aura tout payé, fût-ce ma vie.

ANNE.

Eh bien, moi aussi, duc, j'en ai, des pressentiments; moi

aussi, j'ai fait un rêve... et, dans mon rêve, je vous voyais là, couché, sanglant, blessé...

BUCKINGHAM.

Au côté gauche, n'est-ce pas, avec un couteau?

ANNE.

Oui, c'est cela, milord... Ah! mon Dieu, qui a pu vous dire que j'avais fait ce rêve?... Je n'en ai parlé qu'à Dieu, et encore dans mes prières.

(Elle se lève.)

BUCKINGHAM.

Je n'en veux pas davantage. (A genoux.) Vous m'aimez, madame, c'est bien.

ANNE.

Je vous aime... moi?...

BUCKINGHAM.

Oui, vous; Dieu vous enverrait-il les mêmes rêves qu'à moi si vous ne m'aimiez pas?... aurions-nous les mêmes pressentiments si nos deux existences ne se touchaient point par le cœur?... Vous m'aimez, reine, et vous me pleurez.

ANNE.

Mon Dieu! mon Dieu! vous voyez que c'est plus que je n'en puis supporter... Tenez, duc, au nom du ciel, partez, retirez-vous; je ne sais si je vous aime, ou si je ne vous aime pas... mais ce que je sais, c'est que, si vous étiez frappé en France, que, si vous mouriez en France, que, si je pouvais supposer que votre amour pour moi fût cause de votre mort... je sais que je ne m'en consolerais jamais!... je sais que j'en deviendrais folle! Partez donc, partez, je vous en supplie.

BUCKINGHAM.

Oh! que vous êtes belle ainsi, et que je vous aime! que je vous aime!

ANNE.

Partez, partez et revenez plus tard, revenez comme ambassadeur, revenez comme ministre, entouré de gardes qui vous défendront, de serviteurs qui veilleront sur vous... Et alors... alors, je ne craindrai plus pour vos jours, et j'aurai du bonheur à vous revoir.

BUCKINGHAM.

Eh bien, un gage de votre indulgence, un objet qui me vienne de vous, et qui me rappelle que je n'ai point fait un

rêve!... quelque chose que vous ayez porté et que je puisse porter à mon tour, une bague, un collier, une chaîne!

ANNE.

Et partirez-vous, partirez-vous, si je vous donne ce que vous me demandez?

BUCKINGHAM.

Oui.

ANNE.

A l'instant même?

BUCKINGHAM.

Oui.

ANNE.

Vous quitterez la France? vous retournerez en Angleterre?

BUCKINGHAM.

Oui, je vous le jure!... je vous le jure!

ANNE.

Attendez, milord, attendez. (Elle s'élance hors de l'appartement; Buckingham l'attend, immobile, les bras tendus. Anne reparaît, tenant un coffre de bois de rose.) Tenez, milord, tenez, gardez ceci en mémoire de moi: ce sont les ferrets de diamants que je portais la première fois que vous m'avez vue, et que m'avait donnés le roi.

BUCKINGHAM, tombant à genoux.

Est-ce bien vrai, madame?

ANNE.

Vous m'avez promis de partir.

BUCKINGHAM.

Et je tiens ma parole... Votre main, madame, votre main, et je pars! (Anne lui tend sa main, qu'il baise avec transport.) Avant trois mois, madame, je serai mort ou je vous aurai revue, dussé-je, pour en arriver là, dussé-je bouleverser le monde!

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME BONACIEUX, puis D'ARTAGNAN.

MADAME BONACIEUX, entrant.

Madame! madame!

ANNE.

Qu'y a-t-il?

MADAME BONACIEUX.

Le duc a été suivi, son signalement pris, le mot d'ordre changé.

ANNE.

Vous entendez, duc?

BUCKINGHAM.

Mon Dieu! que faire?

D'ARTAGNAN, entrant vivement.

Mettre ce manteau et ce chapeau, monseigneur, et laisser là le vôtre.

BUCKINGHAM.

Mais le nouveau mot d'ordre?

D'ARTAGNAN.

Rochefort et *La Rochelle*. Maintenant, n'oubliez pas que vous êtes de la compagnie Tréville.

BUCKINGHAM.

Madame

ANNE.

Partez, duc, partez!... au nom du ciel, partez!

MADAME BONACIEUX.

Partez!

D'ARTAGNAN.

Partez!

(Le Duc sort.)

ANNE, écoutant.

Silence!

UNE VOIX.

Qui va là?

BUCKINGHAM, au dehors.

De la compagnie Tréville... *Rochefort* et *La Rochelle*.

LA VOIX.

Passez!

ANNE, tombant dans un fauteuil.

Il est sauvé!...

SEPTIÈME TABLEAU

Le cabinet du Cardinal.

SCÈNE PREMIÈRE

UN GREFFIER, LE CARDINAL, derrière une portière.

LE GREFFIER.

Monseigneur peut-il entendre?

UNE VOIX, derrière la tapisserie.

Oui.

LE GREFFIER.

Introduisez le prisonnier.

SCÈNE II

LES MÊMES, BONACIEUX, entre DEUX GARDES.

LE GREFFIER.

Vos nom, prénoms, âge et domicile?

BONACIEUX.

Jacques-Michel Bonacieux, âgé de quarante et un ans, épicier-mercier, rue des Fossoyeurs.

LE GREFFIER.

Vous savez sans doute pourquoi vous êtes à la Bastille?

BONACIEUX.

Parce qu'on m'y a conduit, monsieur; sans cela, je vous jure que jamais de moi-même...

LE GREFFIER.

Vous vous méprenez à ma question, ou vous faites semblant de vous y méprendre. Je vous demande si vous êtes disposé à avouer le crime pour lequel vous avez été conduit à la Bastille.

BONACIEUX.

Un crime, monsieur! moi, j'ai commis un crime?

LE GREFFIER.

Vous êtes accusé du plus grave de tous, du crime de haute trahison.

BONACIEUX.

De haute trahison ?... Eh ! monsieur, comment voulez-vous qu'un pauvre mercier qui déteste les huguenots, qui abhorre les Espagnols, soit accusé de haute trahison ?

LE GREFFIER.

Monsieur Bonacieux, vous avez une femme ?

BONACIEUX.

Aie !... Oui, monsieur... c'est-à-dire que j'en avais une.

LE GREFFIER.

Comment, vous en aviez une ?... qu'en avez-vous fait, si vous ne l'avez plus ?

BONACIEUX.

On me l'a enlevée, monsieur.

LE GREFFIER.

Et savez-vous quel est l'homme qui a commis ce rapt ?

BONACIEUX.

Hum ! je soupçonne un seigneur de haute taille, œil noir, cheveux noirs, cicatrice à la tempe.

LE GREFFIER, se retournant vers la portière.

Ah ! ah ! et son nom ?

BONACIEUX.

Oh ! quant à son nom, je l'ignore ; mais, si je le rencontre jamais, je vous promets que je le reconnaîtrai, fût-il entre mille personnes.

LE GREFFIER.

Vous le reconnaîtriez entre mille, dites-vous ?

BONACIEUX.

Pardon, c'est-à-dire...

LE GREFFIER.

Vous avez répondu que vous le reconnaîtriez ; c'est bien.

BONACIEUX.

Monsieur, je ne vous ai pas dit que j'étais sûr ; je vous ai dit que je croyais.

(Pendant ce temps, un Homme est entré et a parlé à l'oreille du Greffier.)

LE GREFFIER.

Ah ! ah !

BONACIEUX.

Voyons, qu'y a-t-il encore?

LE GREFFIER.

Il y a que votre affaire se complique.

BONACIEUX.

Mon affaire?...

LE GREFFIER.

Qu'alliez-vous faire chez M. d'Artagnan, votre voisin, avec lequel vous avez eu une longue conférence dans la journée?

BONACIEUX.

Ah! oui, pour cela, c'est vrai... j'ai été chez M. d'Artagnan.

LE GREFFIER.

Quel était le but de cette visite?

BONACIEUX.

De le prier de m'aider à retrouver ma femme; je croyais que j'avais le droit de la réclamer; je me trompais, monsieur.

LE GREFFIER.

Et qu'a répondu M. d'Artagnan?

BONACIEUX.

M. d'Artagnan m'avait d'abord promis son aide; mais j'ai vu bientôt qu'il me trahissait.

LE GREFFIER.

Vous mentez, monsieur! M. d'Artagnan a fait un pacte avec vous. Il a mis en fuite les hommes de police qui avaient arrêté votre femme, et il l'a soustraite à toutes les recherches.

BONACIEUX.

M. d'Artagnan a enlevé ma femme? que dites-vous donc là?

LE GREFFIER.

Heureusement, M. d'Artagnan est entre nos mains, et vous allez être confronté avec lui.

BONACIEUX.

Ah! ma foi, je ne demande pas mieux! je ne serais pas fâché de revoir une figure de connaissance.

LE GREFFIER.

Faites entrer M. d'Artagnan.

BONACIEUX.

Ah! enfin!

SCÈNE III

LES MÊMES, DEUX GARDES, amenant ATHOS.

LE GREFFIER, à Athos.

Monsieur d'Artagnan, déclarez ce qui s'est passé entre vous et monsieur.

BONACIEUX.

Mais ce n'est pas M. d'Artagnan que vous me montrez là.

LE GREFFIER.

Comment, ce n'est pas M. d'Artagnan ?

BONACIEUX.

Pas le moins du monde.

LE GREFFIER.

Vous oseriez soutenir... ?

BONACIEUX.

Ah ! ça, par exemple !

LE GREFFIER.

Comment s'appelle monsieur, alors, s'il ne s'appelle pas d'Artagnan ?

BONACIEUX.

Mais je ne sais pas comment il s'appelle; demandez-le à lui-même.

LE GREFFIER.

Comment vous nommez-vous ?

ATHOS.

Athos.

LE GREFFIER.

Ce n'est pas un nom d'homme, ça ; c'est un nom de montagne.

ATHOS.

C'est mon nom.

LE GREFFIER.

Cependant, vous avez dit que vous vous nommiez d'Artagnan.

ATHOS.

Moi ?

LE GREFFIER.

Oui, vous.

ATHOS.

C'est-à-dire que c'est à moi qu'on a dit : « Vous êtes

M. d'Artagnan ! » j'ai répondu : « Vous croyez? » Mes gardes se sont écriés qu'ils en étaient sûrs. Je n'ai pas voulu les contrarier ; d'ailleurs, je pouvais me tromper, j'étais ivre.

LE GREFFIER.

Monsieur, vous insultez à la majesté de la justice.

ATHOS.

Aucunement.

LE GREFFIER.

Vous êtes M. d'Artagnan.

ATHOS.

Vous voyez bien que vous le dites encore.

BONACIEUX.

Mais je vous dis, monsieur le commissaire, qu'il n'y a pas un instant de doute à avoir: M. d'Artagnan est mon locataire, il ne me paye pas, et je dois le reconnaître.

LE GREFFIER.

Ceci est une raison. (A un Messager qui lui remet une lettre.) Quoi?

LE MESSAGER.

Lisez!

LE GREFFIER, après avoir lu.

Oh! la malheureuse!

BONACIEUX.

Comment! que dites-vous? de qui parlez-vous? Ce n'est pas de ma femme, j'espère?

LE GREFFIER.

Au contraire, c'est d'elle; votre affaire est bonne, allez!

BONACIEUX, exaspéré.

Ah çà! monsieur, faites-moi le plaisir de me dire en quoi mon affaire peut s'empirer de ce que ma femme fait pendant que je suis en prison.

LE GREFFIER.

Parce que ce qu'elle fait est la suite d'un plan arrêté entre vous, plan infernal!

BONACIEUX.

Je vous jure, monsieur le commissaire, que vous êtes dans la plus profonde erreur, que je ne sais rien au monde de ce que devait faire ma femme, que je suis entièremeut étranger à ce qu'elle a fait, et que, si elle a fait des sottises, je la renie, je la démens, je la maudis.

ATHOS.

Ah çà! si vous n'avez plus besoin de moi, renvoyez-moi quelque part; il est fort assommant, votre M. Bonacieux.

LE GREFFIER.

Reconduisez les prisonniers dans leurs cachots.

ATHOS.

Cependant, si c'est M. d'Artagnan que vous avez besoin de tenir sous clef, je ne vois pas pourquoi vous m'envoyez en prison.

LE GREFFIER, aux Gardes.

Faites ce que j'ai dit.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CARDINAL.

LE CARDINAL, paraissant.

Un instant!

TOUS.

Monseigneur!

ATHOS, s'inclinant.

Monseigneur...

LE CARDINAL.

Vous êtes libre, monsieur Athos. (A Bonacieux.) Vous, restez. (Aux Gardes.) Laissez-nous.

(Athos s'incline; tous sortent avec les marques du plus profond respect.)

BONACIEUX.

Qu'est-ce encore que ce monsieur-là?

SCÈNE V

LE CARDINAL, BONACIEUX.

LE CARDINAL.

Vous avez conspiré.

BONACIEUX.

C'est ce que l'on m'a déjà appris, monseigneur; mais je vous jure que je n'en savais rien.

LE CARDINAL.

Vous avez conspiré avec votre femme, avec madame de Chevreuse, avec milord duc de Buckingham.

BONACIEUX.

Ah! en effet, oui, monseigneur, oui, j'ai entendu prononcer ces noms-là.

LE CARDINAL.

A qui?

BONACIEUX.

A madame Bonacieux.

LE CARDINAL.

A quelle occasion?

BONACIEUX.

Elle disait que le cardinal de Richelieu avait attiré le duc à Paris pour le perdre et pour perdre la reine avec lui.

LE CARDINAL.

Elle disait cela?

BONACIEUX.

Oui, monseigneur; mais, moi, je lui ai dit qu'elle avait tort de tenir de pareils propos, et que Son Éminence était incapable...

LE CARDINAL.

Taisez-vous! vous êtes un imbécile.

BONACIEUX.

C'est justement ce que m'a répondu ma femme, monseigneur.

LE CARDINAL.

Savez-vous qui vous avait enlevé votre femme?

BONACIEUX.

Non, monseigneur.

LE CARDINAL.

Vous avez des soupçons, cependant?

BONACIEUX.

Oui, monseigneur; mais ces soupçons ont paru contrarier M. le commissaire, et je ne les ai plus.

LE CARDINAL.

Quand vous alliez chercher votre femme au Louvre, revenait-elle directement chez vous?

BONACIEUX.

Dans les derniers temps, non; elle avait presque toujours affaire à des marchands de toile.

LE CARDINAL.

Et où demeuraient-ils, ces marchands de toile?

BONACIEUX.

L'un rue de Vaugirard, l'autre rue de la Harpe.

LE CARDINAL.

Entriez-vous chez eux avec elle?

BONACIEUX.

Jamais, monseigneur: je l'attendais à la porte.

LE CARDINAL.

Et quel prétexte vous donnait-elle pour entrer seule?

BONACIEUX.

Elle ne m'en donnait pas; elle me disait d'attendre, et j'attendais.

LE CARDINAL.

Vous êtes un mari complaisant, mon cher monsieur Bonacieux.

BONACIEUX.

Il m'a appelé son cher monsieur, cela va bien.

LE CARDINAL.

Reconnaîtriez-vous les portes de ces maisons?

BONACIEUX.

Oui.

LE CARDINAL.

C'est bien... Quelqu'un! (Un Officier s'approche.) Allez me chercher Rochefort, et qu'il vienne à l'instant même, s'il est rentré.

L'OFFICIER.

Le comte est là, et demande instamment à parler à Votre Éminence.

BONACIEUX, à part, stupéfait.

Éminence! Votre Éminence! Son Éminence!

LE CARDINAL.

Qu'il vienne!

BONACIEUX.

Oh! mon Dieu! vous êtes le cardinal en personne, monseigneur, le grand cardinal... (Il tombe à genoux.) Et moi! miséricorde!

(Il frappe le parquet de son front.)

LE CARDINAL.

Venez, Rochefort.

SCÈNE VI

Les Mêmes, ROCHEFORT.

ROCHEFORT.

Monseigneur!

BONACIEUX.

C'est lui!

LE CARDINAL.

Qui, lui?

BONACIEUX.

Celui qui a enlevé ma femme.

LE CARDINAL, à l'Officier.

Remettez cet homme aux mains des gardes.

BONACIEUX.

Non, monseigneur, non... ce n'était pas lui... Je m'étais trompé : monsieur ne lui ressemble pas du tout... monsieur est un honnête homme.

LE CARDINAL.

Emmenez cet imbécile !

(On emmène Bonacieux, qui fait des gestes désespérés.)

SCÈNE VII

LE CARDINAL, ROCHEFORT.

ROCHEFORT.

Ils se sont vus.

LE CARDINAL.

La reine et le duc?

ROCHEFORT.

Oui.

LE CARDINAL.

Où?

ROCHEFORT.

Au Louvre.

LE CARDINAL.

Qui vous l'a dit?

ROCHEFORT.

Madame de Lannoy.

LE CARDINAL.

On peut compter sur elle?

ROCHEFORT.

Elle est toute à Votre Éminence.

LE CARDINAL.

C'est bien; nous sommes battus... Tâchons de prendre notre revanche.

ROCHEFORT.

Je vous y aiderai de toute mon âme, monseigneur.

LE CARDINAL.

Comment cela s'est-il passé?

ROCHEFORT.

A onze heures, la reine était avec ses femmes; elle est entrée dans son boudoir en disant : « Attendez-moi. »

LE CARDINAL.

Et c'est dans le boudoir qu'il l'a vue?

ROCHEFORT.

Oui.

LE CARDINAL.

Qui l'a introduit?

ROCHEFORT.

Madame Bonacieux.

LE CARDINAL.

Combien de temps sont-ils restés ensemble?

ROCHEFORT.

Une demie-heure, à peu près.

LE CARDINAL.

Après quoi, la reine est rentrée?

ROCHEFORT.

Pour prendre un coffret de bois de rose, et elle est ressortie aussitôt.

LE CARDINAL.

Et, quand elle est rentrée, plus tard, a-t-elle rapporté le coffret?

ROCHEFORT.

Non.

LE CARDINAL.

Madame de Lannoy sait-elle ce qu'il y avait dans le coffret?

ROCHEFORT.

Les ferrets de diamants que le roi a donnés à la reine.

LE CARDINAL.

Alors elle les aurait remis au duc?

ROCHEFORT.

Elle les lui a remis.

LE CARDINAL.

Vous en êtes sûr, Rochefort?

ROCHEFORT.

Parfaitement sûr.

LE CARDINAL.

Bien, bien! tout n'est pas perdu peut-être, et peut-être même tout est-il pour le mieux. Maintenant, savez-vous où se tenaient madame de Chevreuse et le duc de Buckingham?

ROCHEFORT.

L'un rue de Vaugirard, l'autre rue de la Harpe.

LE CARDINAL.

C'est bien cela.

ROCHEFORT.

Votre Éminence veut-elle que je les fasse arrêter?

LE CARDINAL.

Oh! ils sont déjà partis.

ROCHEFORT.

N'importe! on peut s'assurer...

LE CARDINAL.

J'y ai envoyé Vitray avec dix hommes: guettez son retour, et tenez-moi au courant de ce qu'il aura fait.

ROCHEFORT.

Soyez tranquille, monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

LE CARDINAL, BONACIEUX.

LE CARDINAL.

Faites rentrer le prisonnier. (Bonacieux rentre.) Vous m'avez trompé.

BONACIEUX.

Moi, monseigneur, tromper Votre Éminence?

LE CARDINAL.

Votre femme, en allant rue de Vaugirard, et rue de la Harpe, n'allait pas chez des marchands de toile!

BONACIEUX.

Et où allait-elle donc, mon Dieu?

LE CARDINAL.

Elle allait chez la duchesse de Chevreuse, et chez le duc de Buckingham, ces deux mortels ennemis du roi.

BONACIEUX.

Oui, oui, c'est cela, votre Éminence a raison; j'ai dit plusieurs fois à ma femme qu'il était étonnant que des marchands de toile demeurassent dans des maisons qui n'avaient pas d'enseigne... et, chaque fois, ma femme s'est mise à rire... Ah! monseigneur! ah! que vous êtes bien le cardinal, le grand cardinal, l'homme de génie que l'Europe admire, et que...

(Il se jette à ses pieds.)

LE CARDINAL, après avoir réfléchi.

Relevez-vous, mon ami! vous êtes un brave homme.

(Il le relève.)

BONACIEUX.

Le cardinal m'a touché la main; j'ai touché la main du grand homme... Le grand homme m'a appelé son ami.

LE CARDINAL.

Oui, mon ami, et, comme on vous a soupçonné injustement, il vous faut une indemnité. Tenez, prenez ces cent pistoles et pardonnez-moi.

BONACIEUX.

Que je vous pardonne, monseigneur?... Mais vous étiez bien libre de me faire arrêter, mais vous étiez bien libre de me faire torturer, mais vous étiez bien libre de me faire pendre... Vous pardonner, monseigneur? Allons donc, vous n'y pensez pas.

LE CARDINAL.

Adieu donc, ou plutôt au revoir, car nous nous reverrons, je l'espère.

BONACIEUX.

Oh! tant que monseigneur voudra.

(Il sort.)

LE CARDINAL.

Au revoir, monsieur Bonacieux, au revoir... Voilà désormais un homme qui se fera tuer pour moi... Ah! c'est vous, Rochefort. Eh bien?

SCÈNE IX

LE CARDINAL, ROCHEFORT.

ROCHEFORT.

Eh bien, personne! ils sont partis!

LE CARDINAL.

Oui, l'une est sur la route de Tours, l'autre sur celle de Boulogne; c'est à Londres que nous rejoindrons le duc de Buckingham.

ROCHEFORT.

Les ordres de Son Éminence?

LE CARDINAL.

Pas un mot de ce qui s'est passé; que la reine reste dans une sécurité parfaite; qu'elle croie que nous sommes à la recherche d'une conspiration politique.

ROCHEFORT.

Est-ce tout?

LE CARDINAL.

Vous passerez chez milady, vous lui donnerez rendez-vous pour après-demain, onze heures du soir, au cabaret du *Colombier rouge*, où déjà deux fois nous nous sommes vus; elle m'attendra dans sa chambre habituelle, et elle s'y rendra préparée à un voyage... Une chaise l'attendra tout attelée à la porte.

ROCHEFORT.

Oui, monseigneur... A propos, et cet homme?

LE CARDINAL.

Quel homme?

ROCHEFORT.

Cet imbécile qu'on appelle Bonacieux, qu'en a donc fait Votre Éminence? Je l'ai vu sortir radieux et une bourse à la main, comptant de l'or.

LE CARDINAL.

J'en ai fait tout ce qu'on pouvait en faire : j'en ait fait un espion de sa femme.

ROCHEFORT.

Et si madame de Chevreuse revenait à Paris?

SCÈNE X

Les Mêmes, LE ROI.

LE ROI.

Comment, si madame de Chevreuse revenait à Paris ? Elle y est donc venue?

LE CARDINAL.

Votre Majesté a entendu? (A Rochefort.) Laissez-nous, mais ne vous éloignez-pas.

LE ROI.

Oui, monsieur le cardinal, j'ai entendu... Ah ! madame de Chevreuse a quitté Tours malgré mes ordres !

LE CARDINAL.

Depuis cinq jours, sire; je suis obligé de l'avouer.

LE ROI.

Monsieur le cardinal, voilà des choses que je ne puis souffrir.

LE CARDINAL.

Sire, j'ai attaché peu d'importance à ce voyage jusqu'au moment où j'ai appris...

LE ROI.

Qu'avez-vous appris, monsieur le cardinal?

LE CARDINAL.

Que madame de Chevreuse avait vu la reine.

LE ROI.

Elles se sont vues?

LE CARDINAL.

Oui, sire.

LE ROI.

Ah ! monsieur le cardinal, il y a complot.

LE CARDINAL.

Oui, sire, et je tiendrais même à cette heure tous les fils de ce complot; mais...

LE ROI.

Mais quoi?

LE CARDINAL.

Mais, comme il n'y a plus en France de respect pour les lois, comme l'épée tranche toutes les questions, comme le service de Votre Majesté est le prétexte qui couvre toute violence, toute criminelle complicité...

LE ROI.

Monsieur le duc, en quoi mon service entrave-t-il l'exécution des lois? qu'y a-t-il?

LE CARDINAL.

Il y a, sire, puisque vous me forcez à le dire, il y a que j'allais faire arrêter sur le fait, en flagrant délit, nanti de toutes les preuves, l'émissaire de madame de Chevreuse et de la reine, quand un mousquetaire, un garde, je ne sais trop, un militaire, enfin, est survenu, et a osé interrompre violemment le cours de la justice en tombant l'épée à la main sur d'honnêtes gens de loi chargés d'examiner impartialement l'affaire pour la mettre sous les yeux de Votre Majesté.

LE ROI.

En vérité, ils ont des complices parmi mes serviteurs?

LE CARDINAL.

Sire, du calme!

LE ROI.

Je serai calme quand je saurai tout... Ah! l'on a recours à mes mousquetaires! ah! l'on se sert de mes gardes contre moi-même, contre mon honneur! Nous allons voir.

(Il se dirige vers l'appartement de la Reine.)

LE CARDINAL.

Pardon, mais où va Votre Majesté?

LE ROI.

Où je vais, mordieu? Chez la reine.

LE CARDINAL.

C'est qu'il me reste quelques mots à dire à Votre Majesté.

LE ROI.

Dites vite.

LE CARDINAL.

En même temps que madame de Chevreuse, le duc était à Paris.

LE ROI.

Quel duc?

LE CARDINAL.

Le duc de Buckingham.

LE ROI.

Le duc de Buckingham! et qu'y venait-il faire?

LE CARDINAL.

Il y venait, sans doute, pour conspirer avec les Espagnols

et les huguenots pour préparer cette expédition formidable de La Rochelle.

LE ROI.

Non! mais pour conspirer contre mon honneur!

LE CARDINAL.

Votre Majesté me dit-elle cela d'après les rapports de madame de Lannoy?

LE ROI.

Quels rapports?

LE CARDINAL.

Madame de Lannoy aura dit à Votre Majesté que la reine avait veillé fort tard, et, ce matin, beaucoup pleuré tout en écrivant seule chez elle.

LE ROI.

Elle a pleuré?... elle a écrit?... Mais ces lettres, ces lettres qu'elle a écrites sont déjà envoyées peut-être?

LE CARDINAL.

Il n'y a pas d'apparence, sire; madame de Lannoy me l'aurait dit.

LE ROI.

Ces lettres, il faut les avoir.

LE CARDINAL.

Oh! sire!

LE ROI.

Et quant à cet Anglais, quant à cet infâme duc de Buckingham, pourquoi ne l'avez-vous pas fait arrêter?

LE CARDINAL.

Arrêter le duc, arrêter le premier ministre du roi Charles I[er], y pensez-vous, sire?

LE ROI.

Eh bien, au lieu de l'arrêter, puisqu'il s'y exposait comme un espion... il fallait...

LE CARDINAL.

Il fallait?...

LE ROI.

Rien... rien... Mais que fait-il?

LE CARDINAL.

Il est reparti, sire; il a quitté Paris cette nuit.

LE ROI.

Êtes-vous bien sûr qu'ils ne se sont pas vus?

LE CARDINAL.

Oh ! je crois la reine trop attachée à Votre Majesté.

LE ROI.

En attendant, ils ont correspondu... Elle a écrit, écrit en pleurant... Monsieur le duc, je vous répète qu'il me faut ces lettres ! je les veux !

LE CARDINAL.

Une pareille mission, sire, embarrasserait tous les sujets de Votre Majesté ; car, si le roi dit : « Je veux !... » la reine peut dire : « Je ne veux pas ! »

LE ROI.

Nous allons voir si elle me désobéira, à moi ! (Il sonne. Un Huissier se présente.) Annoncez à la reine que je la prie de passer ici.

(L'Huissier sort.)

LE CARDINAL.

Je me retire.

LE ROI.

Ne vous éloignez pas... Ah ! M. le chancelier travaille dans mon grand cabinet... envoyez-le-moi.

(Le Cardinal sort en saluant la Reine.)

SCÈNE XI

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE.

ANNE, à part.

Le cardinal, mon Dieu ! (Haut.) Votre Majesté m'a fait l'honneur de me demander ?

LE ROI.

Oui, madame.

ANNE.

J'attends les ordres de Votre Majesté.

LE ROI.

Moins de respect, madame, et plus de franchise. Pourquoi madame de Chevreuse est-elle à Paris ?

ANNE.

Ciel ! madame de Chevreuse !... Je ne sais pas, sire.

LE ROI.

Pourquoi, cette nuit, avez-vous veillé ?

ANNE, à part.

Je me sens mourir !...

LE ROI.

Pourquoi avez-vous pleuré? pourquoi avez-vous écrit?

ANNE.

Je vous assure...

LE ROI.

Vous avez écrit!... à qui... madame?

ANNE.

Sire...

LE ROI.

Cette lettre, vous ne l'avez pas encore envoyée à son adresse; où est-elle? Je la veux!

ANNE.

Votre Majesté n'a pas épousé une princesse de mon nom pour en faire une esclave.

LE ROI.

Oui, faites la rebelle! j'aime mieux cela que vos hypocrites respects... Cette lettre!

ANNE.

Ce que j'écris... est à moi.

LE ROI.

Ce que vous écrivez est à votre roi, à votre maître; voulez-vous me donner cette lettre?

ANNE.

Réfléchissez, sire.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE CHANCELIER.

LE ROI.

Ah! entrez, monsieur le chancelier... (A la Reine.) Madame, vous refusez?

ANNE.

Oui.

LE ROI.

Pour la dernière fois, cette lettre!

ANNE.

Jamais!

LE ROI.

Monsieur le chancelier, vous êtes le premier magistrat de mon royaume, vous connaissez des crimes de trahison et de lèse-majesté, vous allez entrer dans l'appartement de ma-

dame..., de la reine, et faire une exacte perquisition de tous ses papiers, que vous m'apporterez ici !

ANNE.

Infamie !

LE ROI.

Vos clefs, madame !

ANNE.

M. le chancelier commandera, et doña Estefana, ma camériste, donnera les clefs de mes tables et de mes secrétaires.

LE ROI.

Allez, monsieur !

(Le Chancelier sort.)

SCÈNE XIII

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE.

LE ROI.

Oh ! vous êtes trop calme, madame, trop superbe ; vous savez que le chancelier ne trouvera rien ; en effet, ce n'est pas à un tiroir de meuble que l'on confie des lettres du genre de celles que vous avez écrites.

ANNE.

Que voulez vous dire, monsieur ?

LE ROI.

Quand je punis ce traitre, ce rebelle qu'on appelait le maréchal d'Ancre, lui mort, on chercha les preuves de ses crimes chez sa femme ; elle non plus n'avait rien confié à ses tiroirs, à ses tables... Mais, en la fouillant...

ANNE.

La maréchale d'Ancre n'était que la maréchale d'Ancre, une aventurière florentine, voilà tout ; mais l'épouse de Votre Majesté s'appelle Anne d'Autriche, elle est fille de roi ! la plus grande princesse du monde.

LE ROI.

Et, comme telle, Anne d'Autriche n'en est que plus coupable... On ne ménage rien avec les coupables... (Il fait un pas.) Cette lettre !

ANNE.

J'en appellerai à mon frère !

LE ROI.

J'ai des armées pour lui répondre... Cette lettre!

ANNE.

J'en appellerai à l'honneur des gentilshommes français!

LE ROI.

Pensez d'abord au mien... Cette lettre, vous dis-je! vous la cachez, vous la gardez là, sur vous! donnez-la-moi!

ANNE.

Sire!

LE ROI.

Donnez-la! ou je la prendrai!

ANNE.

Je vous épargnerai cette honte, sire, je m'épargnerai cet affront!... Eh bien, oui, j'ai écrit une lettre.

LE ROI.

Ah! vous avouez...

ANNE.

Cette lettre, votre chancelier ne la trouvera pas; je l'ai sur moi, comme vous dites; vous la voulez?

LE ROI.

Je la veux!

ANNE.

La voici.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

LE ROI, ouvrant la lettre avec précaution.

« Mon frère... » (Parlé.) Elle écrivait au roi d'Espagne. (Lisant des yeux.) Des plaintes contre le cardinal, un plan de guerre, une ligue avec l'Espagne et l'Autriche dans le but de renverser mon ministre...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

De la politique, n'est-ce pas, sire?

LE ROI.

Oui, duc, rien que de la politique; pas un mot de ce que je croyais, Dieu soit loué!... Tenez.

LE CARDINAL, lisant.

J'en étais bien sûr, je l'avais dit à Sa Majesté.

LE ROI.

N'importe! il y avait complot contre vous, et la reine ne mérite pas moins ma colère...

LE CARDINAL.

Oh ! sire ! la reine est mon ennemie, c'est vrai ; mais n'est-elle pas une épouse soumise, irréprochable ? Permettez-moi d'intercéder pour elle.

ANNE.

Que dit-il ?

LE ROI.

Eh bien, qu'elle revienne à moi la première.

LE CARDINAL.

Au contraire, sire, donnez l'exemple ; vous avez eu le premier tort, puisque c'est vous qui avez soupçonné la reine, puisque c'est Votre Majesté qui a provoqué un scandale.

LE ROI.

Eh bien, que faut-il faire ?

LE CARDINAL.

Quelque chose qui soit agéable à Sa Majesté la reine, quelque chose qui soit une distraction et une réparation en même temps. Donnez un bal, ou plutôt les échevins de la ville de Paris donnent une fête dans peu jours, ce leur sera un grand honneur de recevoir Vos Majestés.

LE ROI.

Quand cela?

LE CARDINAL.

Dans quatre jours, je crois, sire. Ce sera, dis-je, une grande joie pour la ville, et ce sera une occasion pour Sa Majesté la reine de mettre ces beaux ferrets de diamants que le roi lui a donnés.

ANNE, à part.

Oh! mon Dieu!

LE ROI.

Vous avez raison, monsieur le duc, vous avez raison ; ainsi, madame, vous acceptez, n'est-ce pas ?

LE CARDINAL, bas, au Roi.

Votre Majesté insistera pour que la reine se pare des ferrets.

(Il sort.)

SCÈNE XV

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE.

LE ROI.

Que veut-il dire? Me ménage-t-il encore une de ces terribles surprises comme il sait les faire? (A la Reine.) Vous ne m'avez pas dit que vous acceptiez, madame; entendez-vous?

ANNE.

Oui, sire, j'entends.

LE ROI.

Vous paraîtrez à ce bal, qui a lieu dans quatre jours.

ANNE.

Oui.

LE ROI.

Avec vos ferrets.

ANNE.

Oui.

LE ROI.

Bien; j'y compte, j'y compte. Adieu, madame!

(Il sort.)

ANNE, à part.

Je suis perdue!

SCÈNE XVI

ANNE D'AUTRICHE, MADAME BONACIEUX.

MADAME BONACIEUX.

Ne puis-je donc rien pour ma reine?

ANNE.

Toi! toi!

MADAME BONACIEUX.

Oh! je suis à vous corps et âme, et, si loin que je sois de Votre Majesté, je trouverai moyen de la sauver.

ANNE.

Moi trahie de tous côtés, moi vendue, moi perdue?

MADAME BONACIEUX.

Ces ferrets, que le roi vous demande...

ANNE.

Tu sais?

MADAME BONACIEUX.

J'ai tout entendu... Ces ferrets étaient enfermés dans un coffret de bois de rose?

ANNE.

Oui.

MADAME BONACIEUX.

Ce coffret... M. de Buckingham ne l'a-t-il pas emporté hier?

ANNE.

Silence! silence!

MADAME BONACIEUX.

Il faut le ravoir!

ANNE.

Mais comment?

MADAME BONACIEUX.

Il faut envoyer quelqu'un au duc.

ANNE.

Qui, mon Dieu? qui?

MADAME BONACIEUX.

Avez-vous confiance en moi, madame? Si vous me faites cet honneur, ma reine... j'ai trouvé le messager!

ANNE.

Fais cela! et tu me sauves la vie, et tu me sauves l'honneur.

MADAME BONACIEUX.

Mais le duc ne rendra pas ces ferrets sans un mot de votre main.

ANNE.

Un mot de ma main? S'il est surpris, c'est pour moi le divorce, le couvent, l'exil!

MADAME BONACIEUX.

Et pour moi, c'est la mort!

ANNE court à la table, et elle écrit pendant que madame Bonacieux regarde aux portes.

Tiens!

MADAME BONACIEUX.

Bien, madame!

ANNE.

Mais ton messager, on l'arrêtera, on l'attaquera... Il n'arrivera jamais à temps.

MADAME BONACIEUX.

Celui que j'enverrai, madame, quand on l'arrête, il passe!

quand on l'attaque, il tue ! Oh ! vous verrez !... Adieu, madame, adieu !

ACTE TROISIÈME

HUITIÈME TABLEAU

La chambre de d'Artagnan.

—

SCÈNE PREMIÈRE

PLANCHET, à plat ventre, tirant une bouteille par la trappe ; ATHOS, entrant.

ATHOS, prenant la bouteille que Planchet a posée près de lui.

Merci, Planchet ; un verre !

PLANCHET.

Ah ! monsieur Athos... vraiment, c'est vous ? Mon Dieu, que je suis content de vous voir !... Un verre ?... Deux, si vous voulez... Vous êtes donc sorti de la Bastille ?

ATHOS.

Tu le vois bien, puisque me voilà.

PLANCHET.

Je croyais cependant avoir fermé la porte à la clef.

ATHOS.

Tu sais que nous avons chacun une clef de nos appartements respectifs.

PLANCHET.

Ah ! c'est vrai.

ATHOS.

Et ton maître, où est-il ?

PLANCHET.

Ah ! monsieur, je ne suis pas inquiet.

ATHOS.

Ah ! tu n'es pas inquiet ?

PLANCHET.

Non; M. le chevalier est en bonne fortune... On s'est raccommodé.

ATHOS.

Raccommodé... avec qui?

PLANCHET.

Avec cette méchante femme, vous savez.

ATHOS.

Laquelle?

PLANCHET.

Celle qu'il appelle milady, la femme de la place Royale.

ATHOS.

A-t-il dit quelque chose en partant?

PLANCHET.

Il a dit que, s'il n'était pas rentré demain matin à neuf heures, je vous prévinsse, ainsi que MM. Porthos et Aramis... et que vous aviseriez.

ATHOS.

Ah! diable!

PLANCHET.

Chut! écoute.

ATHOS.

Quoi?

PLANCHET.

Il me semble que j'entends du bruit sur l'escalier.

ATHOS.

Vois.

D'ARTAGNAN, du dehors et secouant la porte.

Planchet!... mordious! Planchet, ouvriras-tu, drôle?

PLANCHET.

On y va... C'est lui!... c'est M. le chevalier!

ATHOS.

Oh! oh! qu'y a-t-il?

D'ARTAGNAN.

Ah! mille démons!

PLANCHET.

Est-ce que monsieur est poursuivi?

SCÈNE II

Les Mêmes, D'ARTAGNAN.

D'ARTAGNAN, entrant tout bouleversé.

Je n'en sais rien, mais ferme les portes.

ATHOS.

Eh bien, d'Artagnan?

D'ARTAGNAN.

Athos!... vous, mon ami?... Vous êtes donc sorti de leurs griffes?

ATHOS.

Oui, et je suis venu vous faire ma première visite.

D'ARTAGNAN.

C'est Dieu qui vous a inspiré; j'allais courir chez vous.

ATHOS.

Qu'est-il donc arrivé?

D'ARTAGNAN.

Ce qui est arrivé?... Planchet, fais la garde sur l'escalier et ne laisse entrer âme qui vive.

PLANCHET.

Excepté les femmes.

D'ARTAGNAN.

Les femmes moins que personne, mordious!

ATHOS.

Ah! ah! il paraît que nos amours ont mal tourné?

D'ARTAGNAN.

Athos, ne riez pas... oh! non! de par le ciel, ne riez pas! car, sur mon âme, il n'y a pas de quoi rire!

ATHOS.

En effet, vous êtes bien pâle... Seriez-vous blessé?

D'ARTAGNAN.

Non, Dieu merci!

ATHOS.

Mais qu'avez-vous donc?

D'ARTAGNAN.

J'ai... que j'ai eu peur...

ATHOS.

Vous, d'Artagnan?... D'Artagnan a eu peur! qu'est-il donc arrivé?

D'ARTAGNAN.

Un événement terrible, Athos !

ATHOS.

Expliquez-vous... Qu'y a-t-il ?

D'ARTAGNAN.

Il y a que milady est marquée d'une fleur de lis à l'épaule.

ATHOS.

Ah ! milady... marquée... Que dites-vous là ?...

D'ARTAGNAN.

Voyons, répondez-moi ! Êtes-vous sûr que l'autre soit bien morte ?

ATHOS.

L'autre ?

D'ARTAGNAN.

Celle dont vous me parliez avant-hier... ici, là, à cette place... la femme du Berry.

ATHOS, passant sa main sur son front.

Comment est milady ?... son âge... sa taille... ses traits ?...

D'ARTAGNAN.

Vingt-cinq à vingt-six ans, petite plutôt que grande, des cheveux châtains, des sourcils bien marqués, l'œil sombre et plein d'éclairs...

ATHOS.

Pâle ?

D'ARTAGNAN.

Pâle... Des épaules magnifiques, et, sur la gauche, une fleur de lis rousse... et comme effacée sous les couches de pâte.

ATHOS.

Vous la disiez Anglaise ?

D'ARTAGNAN.

Eh bien, la vôtre, qu'était-elle ?

ATHOS.

C'est vrai... Charlotte Backson... Comment avez vous su... ?

D'ARTAGNAN.

Cette femme s'était aperçue qu'elle me plaisait. Elle est coquette, elle m'avait fait des avances. Je les avais acceptées; tout à coup, la camériste se prend d'un bel amour pour ma personne et m'avertit que sa maîtresse se moquait de moi. Je suis du Midi, la colère me monte à la tête, j'exige des preuves, et elle me prouve que milady donnait des rendez-vous chez elle à un M. de Vardes... « Je me vengerai d'une façon

terrible ! » m'écriai-je. La camériste n'avait rien à me refuser; je lui ordonnai de m'introduire dans l'appartement de sa maîtresse. C'était facile; milady attendait son amant, et la chambre était sans lumière.

ATHOS.

Sans lumière?

D'ARTAGNAN.

Naturellement; à cause de la fleur de lis, pardieu !... Eh bien, je suis entré, et mes affaires allaient à merveille... quand, tout à coup, la camériste, jalouse et craignant sans doute que ma vengeance ne fût plus douce que je ne l'avais annoncée, feint d'avoir été appelée et apparaît une lumière à la main... Milady me reconnaît; elle veut me faire sortir, je m'obstine à rester, et, dans la lutte, le peignoir s'est déchiré.

ATHOS.

Ah! et vous avez vu l'épaule?

D'ARTAGNAN.

Mon ami, enfermez-moi avec une panthère enragée, avec une lionne furieuse, avec un serpent à sonnettes... j'y consens... mais avec cette femme qui me poursuivait le poignard à la main... Athos, je vous ai tout dit dans ces deux mots : ici même, près de vous, rien qu'en y pensant, j'ai peur !

ATHOS.

Attendez... Qu'avez-vous donc là, au doigt?

D'ARTAGNAN.

Une bague qu'elle y a mise, croyant que j'étais de Vardes.

ATHOS.

Cette bague?...

D'ARTAGNAN.

Je ne l'ai pas même regardée.

ATHOS.

Je la connais, moi... C'est celle que je lui ai donnée, le soir même de nos noces... D'Artagnan, c'est elle!

D'ARTAGNAN.

En ce cas, mon cher Athos, j'ai bien peur d'avoir attiré sur nous deux une vengeance terrible!

ATHOS.

Que m'importe?

D'ARTAGNAN.

Comment, que vous importe?

ATHOS.

Sur mon âme, d'Artagnan, je donnerais ma vie pour un cheveu... Mais vous vous alarmez à tort à mon égard... Elle me croit mort, comme je l'ai crue morte.

D'ARTAGNAN.

Athos, il y a quelque horrible mystère dans tout cela; elle est prête à faire un voyage... Tenez, je ne sais pourquoi, mais j'ai la conviction que cette femme est l'espion du cardinal

ATHOS, prenant son manteau.

C'est bien!

D'ARTAGNAN.

Vous me quittez?

ATHOS.

Elle demeure place Royale, n'est-ce pas?

D'ARTAGNAN.

Oui, dans l'angle, au fond à gauche.

ATHOS.

A merveille!

D'ARTAGNAN.

Un dernier mot: en vous en allant, envoyez ici Porthos, Aramis et les laquais; nous n'aurons peut-être pas trop de toutes nos forces pour faire face à l'ennemi.

ATHOS.

Bien!

D'ARTAGNAN.

Allez.

SCÈNE III

D'ARTAGNAN, puis MADAME BONACIEUX.

D'ARTAGNAN.

Ouf! en voilà des aventures!... sans compter que je ne suis probablement pas au bout.

UNE VOIX, dans le dessous.

Monsieur d'Artagnan! monsieur d'Artagnan!

D'ARTAGNAN.

Est-ce que je n'ai pas entendu mon nom?

(On frappe sous les pieds de d'Artagnan.)

LA VOIX.

Monsieur d'Artagnan!

D'ARTAGNAN, ouvrant la trappe.

Qui m'appelle?

LA VOIX.

Moi, madame Bonacieux. Êtes-vous seul?

D'ARTAGNAN.

Oui; voulez-vous que je descende?

LA VOIX.

Non; je monte chez vous... Pouvez-vous me recevoir?

D'ARTAGNAN.

Pardieu!

LA VOIX.

Fermez la trappe alors.

(Il ferme la trappe.)

D'ARTAGNAN.

Si je puis la recevoir!... je crois bien, l'adorable créature! Qu'elle vienne, mordious! (Il va à la porte.) Planchet, laisse passer.

SCÈNE IV

D'ARTAGNAN, MADAME BONACIEUX.

MADAME BONACIEUX.

Ah! mon Dieu, je me meurs!

PLANCHET.

Monsieur, faut-il encore monter la garde?

D'ARTAGNAN.

Plus que jamais, Planchet.

MADAME BONACIEUX.

Monsieur d'Artagnan... ah! quel bonheur de vous rencontrer!...

D'ARTAGNAN.

Me voici, madame.

MADAME BONACIEUX.

Vous m'avez offert vos services.

D'ARTAGNAN.

Et je vous les offre encore.

MADAME BONACIEUX.

Tant mieux! car j'ai répondu de vous.

D'ARTAGNAN.

A qui?

MADAME BONACIEUX.

A la reine !

D'ARTAGNAN.

Et vous avez bien fait... Je suis à ses ordres et surtout aux vôtres.

MADAME BONACIEUX.

Monsieur, je vous connais à peine, mais j'ai toute confiance en vous... pourquoi ? je n'en sais rien.

D'ARTAGNAN.

Je le sais, moi... C'est parce que je vous aime.

MADAME BONACIEUX.

Vous me le dites... Écoutez-moi : je jure devant Dieu que, si vous me trahissez et que mes ennemis m'épargnent, ce dont je doute, je jure, je jure que je me tuerai en vous accusant de ma mort.

D'ARTAGNAN.

Et moi, devant Dieu, je jure aussi, madame, que, si je suis pris en accomplissant les ordres que vous me donnerez, je mourrai avant de rien faire ou dire qui compromette quelqu'un que je respecte ou quelqu'un que j'aime.

MADAME BONACIEUX.

Eh bien, il s'agit de partir à l'instant, sans perdre une seconde...

D'ARTAGNAN.

Pour quel pays ?

MADAME BONACIEUX.

Pour Londres, et de remettre cette lettre...

D'ARTAGNAN.

A qui ?

MADAME BONACIEUX.

Au duc de Buckingham.

D'ARTAGNAN.

Mais il me faut un congé de M. de Tréville ?

MADAME BONACIEUX.

Je suis passée chez lui... Dans un quart d'heure, le congé sera ici.

D'ARTAGNAN.

Je pars !... mais, à mon retour ?...

MADAME BONACIEUX.

A votre retour ?

D'ARTAGNAN.

Que fera madame Bonacieux pour l'homme qui risque sa vie pour elle?

MADAME BONACIEUX.

Silence!

D'ARTAGNAN.

Quoi?

MADAME BONACIEUX.

La voix de mon mari!...

D'ARTAGNAN.

Soyez tranquille, Planchet défend la porte... Que fera-t-elle? Dites.

MADAME BONACIEUX.

Je n'en sais rien... mais venez toujours la rejoindre où elle sera, et nous verrons.

D'ARTAGNAN.

Mais où sera-t-elle?

MADAME BONACIEUX.

Vous le demanderez à la reine, et la reine vous le dira ; ce sera votre récompense.

BONACIEUX, de l'autre côté de la porte.

Mais quand je vous dis que ce n'est pas à M. d'Artagnan que je veux parler, que c'est à ma femme.

MADAME BONACIEUX.

Sauvez-vous; moi, je reste...

D'ARTAGNAN, ouvrant le judas.

Par ici!

MADAME BONACIEUX.

Avez-vous de l'argent?

D'ARTAGNAN.

J'ai de quoi en faire...

(Il embrasse Bonacieux.)

MADAME BONACIEUX

Eh bien, que faites-vous donc?

D'ARTAGNAN.

Je prends des arrhes pour ma route.

MADAME BONACIEUX.

Mais vous ne partez pas encore.

(D'Artagnan descend par le judas.)

PLANCHET, en dehors.

Comment, à votre femme ?

BONACIEUX, de même.

Oui; je sais que ma femme est chez M. d'Artagnan, et je veux lui parler; que diable! j'ai le droit de parler à ma femme. Ah! monsieur Planchet, monsieur Planchet, je vous préviens que, si vous n'ouvrez pas, je vais chercher le guet.

MADAME BONACIEUX, ouvrant la porte.

Mais laissez donc entrer, monsieur Planchet; puisque mon mari veut me parler, qu'il me parle.

SCÈNE V

BONACIEUX, MADAME BONACIEUX.

BONACIEUX.

C'est bien heureux!... Que faites-vous ici, madame?

MADAME BONACIEUX.

J'attends M. d'Artagnan.

BONACIEUX.

M. d'Artagnan? vous attendez M. d'Artagnan? Hum! hum!

(Il regarde autour de lui.)

MADAME BONACIEUX.

Sans doute; vous voyez bien qu'il n'y est pas.

BONACIEUX.

Ah! il n'y est pas?

MADAME BONACIEUX.

Dame, il me semble.

BONACIEUX.

C'est vrai; mais pourquoi attendez-vous M. d'Artagnan?

MADAME BONACIEUX.

Ah! monsieur Bonacieux, cela ne vous regarde pas.

BONACIEUX.

Comment, cela ne me regarde pas?... Et qui donc cela regarde-t-il, je vous le demande?...

MADAME BONACIEUX.

Cela regarde des gens que vous ne connaissez pas et à qui vous n'avez pas affaire.

BONACIEUX, croisant les bras.

Oui, n'est-ce pas, cela regarde madame de Chevreuse? cela regarde M. le duc de Buckingham?

MADAME BONACIEUX.

Que dites-vous là, mon Dieu !

BONACIEUX.

Ah ! madame, vous ne saviez pas que je connusse votre complot.

MADAME BONACIEUX.

Quels noms avez-vous prononcés... et qui vous a instruit?

BONACIEUX.

Des intrigues, n'est-ce pas, toujours des intrigues?... Mais je m'en défie maintenant, de vos intrigues, et M. le cardinal m'a éclairé là-dessus.

MADAME BONACIEUX.

Le cardinal !... vous avez vu le cardinal?

BONACIEUX, avec importance.

Il m'a fait appeler, madame.

MADAME BONACIEUX.

Et vous vous êtes rendu à son invitation? Imprudent que vous êtes !

BONACIEUX.

Je dois dire que je n'avais pas le choix de m'y rendre, ou de ne pas m'y rendre, attendu que j'étais entre deux gardes.

MADAME BONACIEUX.

Alors, il vous a maltraité, il vous a fait des menaces?

BONACIEUX.

Il m'a tendu la main, et m'a appelé son ami... Entendez-vous, madame, je suis l'ami du grand cardinal.

MADAME BONACIEUX.

Du grand cardinal !... Il est des pouvoirs au-dessus du sien !

BONACIEUX.

J'en suis fâché, madame; mais je ne connais pas de pouvoir au-dessus de celui du grand homme que j'ai l'honneur de servir.

MADAME BONACIEUX.

Vous servez le cardinal?... Il ne vous manquait plus que

de servir le parti de ceux qui maltraitent votre femme, et qui insultent votre reine.

(Pendant les dernières lignes de cette scène, Porthos et Aramis, suivis de leurs Laquais, sont introduits tout doucement par Planchet.)

BONACIEUX.

Madame, la reine est une perfide Espagnole, et ce que M. le cardinal fait est bien fait.

MADAME BONACIEUX.

Ah ! monsieur, je vous savais lâche, avare, imbécile... mais je ne vous savais pas infâme !

BONACIEUX.

Hein ! que dites-vous là ?

MADAME BONACIEUX.

Je dis qu'il ne vous manque plus que de me suivre, de m'épier.

BONACIEUX.

C'est justement ce que j'ai fait.

MADAME BONACIEUX.

De me dénoncer.

BONACIEUX.

C'est justement ce que je vais faire.

MADAME BONACIEUX.

Comment, vous allez reporter au cardinal... ?

BONACIEUX.

Que je vous ai trouvée chez M. d'Artagnan et que vous n'avez pas voulu me dire le motif pour lequel vous étiez venue... Je ne doute point que vous ne conspiriez avec lui.

MADAME BONACIEUX.

Vous allez faire cela ? Oh ! non, impossible.

BONACIEUX.

De ce pas, madame, de ce pas, j'y vais.

MADAME BONACIEUX.

Oh ! il y a une justice, et Dieu ne permettra pas...

BONACIEUX.

Ah ! bon ! le cardinal est bien avec lui, il en fera son affaire...

SCÈNE VI

LES MÊMES, PORTHOS, ARAMIS, LES LAQUAIS.

Pardon ! brave homme, mais on ne passe pas.

BONACIEUX.

Comment, on ne passe pas?

ARAMIS.

C'est la consigne... et, vous le savez, monsieur, les mousquetaires sont esclaves de leur consigne.

BONACIEUX.

Et qui vous l'a donnée, cette consigne?

PORTHOS.

Notre ami d'Artagnan.

BONACIEUX.

Et il n'est pas ici, votre ami d'Artagnan?

D'ARTAGNAN, passant son corps à travers la trappe.

Pardon, mon cher Bonacieux, vous faites erreur... Me voilà.

BONACIEUX.

M. d'Artagnan... moitié chez lui, moitié chez moi!

PORTHOS, la main au feutre.

Que faut-il faire, brigadier?

D'ARTAGNAN.

Ayez les plus grands égards pour M. Bonacieux; qu'il ne manque de rien; mais enfermez-le dans sa cave et qu'il n'en sorte qu'à mon retour... Planchet, Bazin et Mousqueton le garderont à vue... Voilà l'ordre.

BONACIEUX.

Qu'à votre retour... Et quand revenez-vous?

D'ARTAGNAN, disparaissant.

Je n'en sais rien... Adieu!

MADAME BONACIEUX.

Cela vous apprendra, monsieur, à vous faire l'espion du cardinal.

NEUVIÈME TABLEAU

L'auberge du *Colombier rouge*. Rez-de-chaussée et premier étage.

SCÈNE PREMIÈRE

MILADY, écrivant au premier étage; ATHOS, au rez-de-chaussée; L'HÔTE.

ATHOS, en simple cavalier.

Mais il me semble qu'il n'y a rien de si extraordinaire dans

ce que je vous dis là. J'attends deux de mes amis; nous désirons nous griser ensemble; nous avons peur qu'on ne nous dérange pendant cette respectable opération, et nous voulons vous louer cette chambre.

L'HÔTE.

Non, ce n'est pas cela que j'avais compris; j'avais compris que vous me demandiez toute la maison, entendez-vous bien? et, comme le premier est déjà occupé...

ATHOS.

Eh bien, oui, par une femme, vous me l'avez dit; nous sommes trop galants pour déranger les dames, que diable! Que cette dame reste où elle est... et, pourvu que nous puissions disposer de cette chambre...

L'HÔTE.

Très-bien! de cette façon-là, tout s'arrange, mon Dieu !... et, moyennant une pistole...

ATHOS.

La voilà... Montez-nous du vin.

L'HÔTE.

Combien de bouteilles?

ATHOS.

Tant que vous voudrez.

L'HÔTE, à part.

Fameuse pratique!

(Il sort.)

ATHOS.

Elle est ici, je l'ai vue entrer. J'entends marcher au-dessus de moi...

MILADY, allant à la fenêtre.

Le cardinal avait dit : « A dix heures et demie... » (Dix heures sonnent.) Allons, ce n'est pas lui qui est en retard, c'est moi qui suis en avance.

PORTHOS, arrivant du dehors, à Athos.

Chut!

ATHOS.

Eh bien?

PORTHOS.

Aramis a fait le signal.

ATHOS.

Alors ils viennent?

PORTHOS.

Oui.

ATHOS.

Soit.

PORTHOS.

Maintenant, est-ce que vous ne pourriez pas me dire, Athos...?

ATHOS.

Inutile... Je voudrais seulement savoir une chose.

PORTHOS.

Laquelle?

ATHOS.

C'est comment je pourrai entendre ce qui se dira là-haut.

L'HÔTE, rentrant.

Voilà le vin.

ATHOS.

Merci. Nous sommes chez nous, et personne ne nous dérangera?

L'HÔTE.

Non... Ah! seulement une recommandation.

ATHOS.

Laquelle?

L'HÔTE.

Ne faites pas de feu dans le poêle.

ATHOS.

Et pourquoi cela?

L'HÔTE.

Vous allez comprendre. Je suis un homme d'esprit, moi; j'ai fait d'une pierre deux coups : avec le poêle, je chauffe le rez-de-chaussée; avec le tuyau, la chambre au-dessus; mais, hier, le tuyau est tombé, oui, dans une bagarre, dans une dispute, dans une batterie, de sorte que, si vous faisiez du feu, vous l'enfumeriez...

ATHOS.

Qui?...

L'HÔTE.

La petite dame du premier, qui a retenu la chambre au-dessus pour elle toute seule.

ATHOS.

Pour elle toute seule?

L'HÔTE.

Oui, et pour un cavalier qui doit venir la rejoindre.

ATHOS.

Chut ! cela ne nous regarde pas.

L'HÔTE.

Bravo ! voilà votre vin ; si vous n'en avez pas assez, vous en redemanderez.

(Il sort ; à la porte, il rencontre Rochefort.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ROCHEFORT, à la porte du fond ; puis LE CARDINAL avec DEUX GARDES.

ROCHEFORT.

Ici, l'ami !

L'HÔTE.

Qu'y a-t-il ?

ROCHEFORT.

Cette auberge est celle du *Colombier rouge* ?

L'HÔTE.

Vous voyez bien...

ROCHEFORT.

Vous avez, dans une chambre au premier, une femme qui attend.

L'HÔTE.

Êtes vous celui... ?

ROCHEFORT.

Non...

L'HÔTE.

Eh bien, alors ?...

ROCHEFORT.

Silence ! (Il va au fond, et, s'adressant au Cardinal, qui attend dehors, enveloppé d'un manteau et escorté de deux Gardes.) Venez, monseigneur.

LE CARDINAL.

Elle est arrivée ?

ROCHEFORT.

Elle attend Votre Éminence.

LE CARDINAL.

Indiquez-moi le chemin.

L'HÔTE.

Oh ! il n'y a pas à se tromper; prenez cet escalier, suivez le balcon extérieur, la première porte à gauche.

LE CARDINAL.

Merci !

(Il monte.)

ROCHEFORT, à l'Hôte.

Maintenant, mon ami, allez à vos affaires.

L'HÔTE.

A mes affaires ?

ROCHEFORT.

Oui, vous devez en avoir; allez !

MILADY, à la fenêtre.

Venez, monseigneur, par ici !...

(Athos a écouté à la porte. Aramis frappe à la fenêtre de gauche.)

ATHOS.

Voyez qui frappe à la fenêtre, Porthos.

ARAMIS, dehors.

Moi... Aramis.

ATHOS.

Ouvrez, Porthos.

(Aramis rentre par la fenêtre.)

PORTHOS.

Pourquoi rentrez-vous par la fenêtre?

ARAMIS.

Parce que c'était dangereux de rentrer par la porte.

ATHOS, à Aramis.

Avez-vous vu le chef de la troupe?

ARAMIS.

Oui; aux rayons de la lune, il a ouvert son manteau, un seul instant, mais cela a suffi.

ATHOS.

C'est le cardinal, n'est-ce pas?

ARAMIS.

C'est le cardinal.

PORTHOS.

Le cardinal?... Oh !

ATHOS.

Et les autres?

ARAMIS.

Le comte de Rochefort, et deux gardes de Son Éminence; et, comme ils sont là, je suis rentré par la fenêtre, afin de n'être pas vu d'eux.

PORTHOS.

Je comprends! et quand je pense que cela ne me serait pas venu à l'idée, à moi.

ATHOS, écoutant.

Il est là-haut... Porthos, enlevez le poêle et mettez-le où vous voudrez.

PORTHOS.

Le poêle?

ATHOS.

Faites, je vous prie.

(Porthos enlève le poêle.)

MILADY.

Oh! nous sommes bien seuls, monseigneur, ne craignez rien.

LE CARDINAL.

N'importe! on ne saurait prendre trop de précautions.

ATHOS, écoutant par le tuyau.

Un véritable tuyau d'orgue.

ARAMIS.

Vous entendez ce qu'ils disent?

ATHOS.

Je n'en perdrai pas un mot.

PORTHOS.

Ah! je comprends! voilà pourquoi vous me disiez...

ATHOS.

Porthos, buvez ce vin ou videz les bouteilles par la fenêtre.

PORTHOS.

Vider les bouteilles?

ARAMIS.

Il faut que nous ayons l'air d'avoir bu.

PORTHOS.

Oui, oui, oui.

LE CARDINAL.

Asseyons-nous, milady, et causons.

ATHOS.

Chut!

MILADY.

J'écoute Votre Éminence.

ATHOS.

Oh! cette voix!

LE CARDINAL.

Vous connaissez l'importance de la mission que l'on vous confie?

MILADY.

Oui; mais daignez me donner mes instructions clairement, monseigneur; je tiens à justifier votre confiance.

ATHOS.

Fermez la porte au verrou, Aramis.

LE CARDINAL.

Vous allez partir pour Londres.

MILADY.

Si vous m'envoyez près du duc de Buckingham, monseigneur, prenez garde! c'est moi qui, rue de la Harpe, lui ai présenté le mouchoir que devait lui présenter la petite Bonacieux... Il pourra bien me reconnaître.

LE CARDINAL.

Peu importe! il n'y aura même point de mal qu'il sache que vous êtes à moi.

MILADY.

Alors, c'est une négociation à découvert que j'entreprends, et je puis me présenter franchement et loyalement à lui?

LE CARDINAL.

Oui, franchement et loyalement... comme toujours.

MILADY.

Parlez, monseigneur; je suivrai à la lettre les ordres de Votre Éminence.

ARAMIS, à Porthos, qui a débouché une bouteille.

Chut, donc, Porthos!

PORTHOS.

Mais Athos m'a dit de vider les bouteilles, je les vide.

LE CARDINAL.

Vous irez trouver Buckingham de ma part; vous lui direz que je sais tous les préparatifs qu'il fait, mais que je ne m'en inquiète guère, attendu qu'à son premier mouvement je perds la reine!

MILADY.

Croira-t-il Votre Éminence en mesure d'accomplir cette menace ?

LE CARDINAL.

Vous lui direz que j'ai des preuves, et, quand il saura que cette guerre qu'il entreprend peut coûter l'honneur et même la liberté à la dame de ses pensées, je vous réponds, moi, qu'il y regardera à deux fois.

MILADY.

Et si, cependant, il persiste ?

LE CARDINAL.

Ce n'est pas probable.

MILADY.

C'est possible.

LE CARDINAL.

S'il persiste?... Eh bien, je mettrai mon espoir dans un de ces événements qui changent la face des États.

MILADY.

Votre Éminence veut parler du coup de couteau de Ravaillac?

LE CARDINAL.

Justement.

MILADY.

Mais Votre Éminence ne craint-elle pas que le supplice de Ravaillac n'épouvante ceux qui auraient eu un instant l'intention de l'imiter?

LE CARDINAL.

Il y a, en tout temps et dans tous les pays, surtout si ces pays sont divisés de religion, comme l'Angleterre, par exemple, il y a, dis-je, des fanatiques qui ne demandent pas mieux que de se faire martyrs.

MILADY.

Ah ! vous croyez que l'on pourrait trouver de pareils hommes?

LE CARDINAL.

Tenez, justement, le bâtiment que vous allez prendre à Boulogne pour aller à Londres est un sloop marchand, commandé par un homme de cette sorte.

MILADY.

Vous le connaissez pour un ennemi de milord?

LE CARDINAL.

Oh ! de longue main.

MILADY.

Comment s'appelle-t-il ?

LE CARDINAL.

Felton.

MILADY.

Ah !

LE CARDINAL.

Ce Felton, sous son masque de puritain, cache une âme de feu : il ne faudrait qu'une femme jeune, belle, adroite, pour monter la tête à un pareil homme.

MILADY.

Oui... et cette femme peut se rencontrer ?

LE CARDINAL.

Eh bien, une pareille femme, qui mettrait le couteau de Jacques Clément ou de Ravaillac aux mains de ce fanatique... cette femme sauverait la France !

MILADY.

Oui ; mais elle serait la complice d'un assassinat.

LE CARDINAL.

Que lui faudrait-il pour la rassurer ?

MILADY.

Je crois qu'il lui faudrait un ordre qui ratifiât d'avance tout ce qu'elle croirait devoir faire pour le bonheur de la France.

LE CARDINAL.

Le tout est de trouver cette femme.

MILADY.

Je la trouverai.

LE CARDINAL.

Alors cela va à merveille, si l'homme est trouvé par moi et la femme par vous.

MILADY.

Oui, il ne reste que l'ordre.

LE CARDINAL.

Un ordre dans le genre de celui-ci ?

(Il écrit un ordre.)

MILADY.

Oui ; et, maintenant que j'ai reçu les instructions de monseigneur à propos de ses ennemis, je veux dire les ennemis de

la France, Son Éminence me permettra-t-elle de lui dire deux mots des miens?

LE CARDINAL.

Vous avez donc des ennemis?

MILADY.

Oui, monseigneur, et des ennemis contre lesquels vous me devez tout votre appui; car je me les suis faits en servant Votre Éminence.

LE CARDINAL.

Nommez-les-moi.

MILADY.

Il y a déjà cette petite intrigante de Bonacieux.

LE CARDINAL.

Ah! ah! la reine se doutait de quelque chose à son sujet; car elle l'a fait partir cette nuit pour le couvent des Carmélites de Béthune...

MILADY.

Des Carmélites de Béthune?

LE CARDINAL.

Vous connaissez le pays?

MILADY.

Je l'ai habité... L'autre ennemi...

LE CARDINAL.

Ah! il y en a deux?

MILADY.

L'autre, Votre Éminence le connaît bien... C'est notre mauvais génie à tous deux; c'est celui qui, dans la rencontre avec les gardes de Votre Éminence, a blessé si cruellement M. de Jussac... C'est celui qui, lorsque tout était préparé pour prendre le duc dans cette maison de la rue des Fossoyeurs, est venu mettre en fuite les agents de Votre Éminence et nous a fait manquer le coup.

LE CARDINAL.

Ah! je sais de qui vous voulez parler.

MILADY.

Je veux parler de ce misérable d'Artagnan

LE CARDINAL.

C'est un hardi compagnon!

MILADY.

Il n'en est que plus à craindre.

LE CARDINAL.

Mais il me faudrait des preuves de ses intelligences avec Buckingham.

MILADY.

Des preuves? J'en aurai dix.

LE CARDINAL.

Oh! mais, alors, c'est la chose la plus simple; donnez-moi ces preuves, et je l'envoie à la Bastille.

MILADY.

Et ensuite?

LE CARDINAL.

Quand on est à la Bastille, il n'y a pas d'*ensuite*.

MILADY.

Monseigneur, troc pour troc, existence pour existence, homme pour homme; donnez-moi d'Artagnan, je vous donne Buckingham.

LE CARDINAL.

Je ne sais ce que vous voulez dire, milady; mais, comme j'ai le désir de vous être agréable, voici le papier que vous m'avez demandé.

MILADY.

Merci, monseigneur.

PORTHOS.

Avez-vous entendu?

ARAMIS.

Oh! l'atroce créature!

ATHOS.

C'est bien, ne bougez pas.

PORTHOS.

Quoi?

ATHOS.

Le reste me regarde!

ARAMIS.

Vous sortez?

ATHOS.

Oui; mais restez ici.

PORTHOS.

Vous vous chargez donc...?

ATHOS.

Je me charge de tout.

ARAMIS.

Devons-nous écouter encore ?

ATHOS.

Oui, si cela peut vous intéresser.

(Il sort par la fenêtre.)

LE CARDINAL, qui a repris son manteau.

Eh bien, c'est donc convenu, madame ?

MILADY.

C'est convenu, monseigneur.

LE CARDINAL.

Vous avez une chaise de poste ?

MILADY.

A cent pas d'ici.

LE CARDINAL.

Des relais sont préparés tout le long de la route, le sloop du capitaine Felton vous attend; si vous avez bon vent, vous pouvez être arrivée à Londres demain au soir.

MILADY.

J'y serai.

LE CARDINAL.

Aussitôt arrivée, vous me donnerez de vos nouvelles et me direz ce que vous avez fait pendant la route.

MILADY.

Par qui ?

LE CARDINAL.

Que cela ne vous inquiète pas : au moment où vous aurez besoin d'un messager, ce messager se présentera.

MILADY.

Comment le reconnaîtrai-je ?

LE CARDINAL.

Il vous dira : *La Rochelle.*

MILADY.

Et je répondrai ?

LE CARDINAL.

Portsmouth. Vous pourrez lui remettre votre lettre.

MILADY.

C'est bien. Adieu, monseigneur.

LE CARDINAL.

Au revoir, madame.

MILADY, à son tour, fait ses préparatifs et lit le billet.

« C'est par mon ordre et pour le bien de l'État que le por-

teur du présent a fait ce qu'il a fait. RICHELIEU... » (Parlé.) Pas de date, à merveille ! avec cela, la vengeance est sûre et n'est plus dangereuse...

(Pendant ce temps, Richelieu est descendu, a rejoint ses compagnons, qui s'éloignent avec lui. Aramis et Porthos restent au rez-de-chaussée.)

SCÈNE III

ATHOS, MILADY, ARAMIS, PORTHOS.

Athos entre au premier étage et referme la porte sur lui.

MILADY.

Qui êtes-vous, et que voulez-vous ?

ATHOS.

A nous deux ! (Il laisse tomber son manteau, et lève son feutre. Milady fait un pas en arrière.) Ah ! je vois que vous me reconnaissez.

MILADY.

Le comte de la Fère !

ATHOS.

Oui, milady, le comte de la Fère en personne, qui revient tout exprès de l'autre monde pour avoir le plaisir de vous revoir... Asseyons-nous, madame, et causons, comme dit M. le cardinal.

MILADY, tombant sur un fauteuil.

Oh ! mon Dieu !

ATHOS.

Vous êtes donc le démon sur la terre ? Heureusement, avec l'aide de Dieu, les hommes ont parfois vaincu le démon. Vous vous êtes déjà trouvée sur mon chemin, et je croyais vous avoir terrassée, madame ; mais ou je me trompais, ou l'enfer vous a ressuscitée...

MILADY.

Ah !

(Elle s'enveloppe dans sa coiffe.)

ATHOS.

Oui, l'enfer vous a ressuscitée, l'enfer vous a faite riche, l'enfer vous a donné un autre nom, l'enfer vous a refait même un autre visage... Mais il n'a effacé ni la souillure de votre âme, ni la flétrissure de votre corps.

MILADY.

Monsieur !

(Elle se lève. Athos reste assis.)

ATHOS.

Vous me croyiez mort, n'est-ce pas ?

MILADY.

Mais, enfin, qui vous ramène vers moi ? que voulez-vous ?

ATHOS.

Je veux vous dire que, tout en restant invisible à vos yeux, je ne vous ai pas perdue de vue.

MILADY.

Vous savez ce que j'ai fait ?

ATHOS.

Non-seulement ce que vous avez fait, mais encore ce que vous voulez faire.

MILADY.

Oh !

ATHOS.

Vous doutez ?... Bien ! écoutez alors. Vous êtes passée en Angleterre ; en quittant la France, vous y avez épousé lord de Winter, baron de Clarick ; au bout de deux ans, il est mort... d'une maladie singulière, qui laisse des taches bleues par tout le corps : par cette mort, vous êtes devenue la tutrice de votre fils et l'héritière de lord de Winter ; puis vous êtes revenue en France, vous vous êtes mise au service du cardinal ; c'est vous qui avez porté à Londres la fameuse lettre de la reine qui a fait venir milord Buckingham à Paris ; c'est vous qui avez porté, rue de la Harpe, le mouchoir qui devait faire tomber le duc dans un piége ; c'est vous qui, croyant recevoir dans votre chambre le comte de Vardes, y avez reçu le chevalier d'Artagnan, auquel vous en voulez, moins encore d'avoir surpris votre terrible secret, que de n'avoir pas tué lord de Winter, votre beau-frère, dont votre fils se fût trouvé l'héritier ; c'est vous, enfin, qui venez, dans cette chambre, assise sur ce même fauteuil où vous êtes assise, c'est vous qui venez de prendre, avec le cardinal, l'engagement d'assassiner M. de Buckingham, en échange de la promesse qu'il vous a faite de laisser assassiner d'Artagnan.

MILADY.

Mais vous êtes donc Satan ?

ATHOS.

Peut-être; mais, en tout cas, écoutez bien ceci : assassinez ou faites assassiner M. de Buckingham, peu m'importe! je ne le connais pas, et, d'ailleurs, c'est un Anglais; mais ne touchez pas du bout du doigt à un seul cheveu de d'Artagnan, qui est un fidèle ami que j'aime et que je défends, ne touchez pas à quelqu'un des siens, ou, je vous le jure par la mémoire de mon père, le crime que vous aurez tenté de commettre ou que vous aurez commis, sera le dernier.

MILADY.

M. d'Artagnan m'a cruellement offensée; M. d'Artagnan mourra.

ATHOS.

Ne répétez pas cette menace, madame.

MILADY.

Il mourra! lui, d'abord; elle, ensuite.

ATHOS.

Oh! prenez garde, voilà le vertige qui me gagne! (Il tire un pistolet de sa ceinture, et froidement.) Madame, vous allez à l'instant me remettre le papier que vous a signé le cardinal; ou, sur mon âme, je vous fais sauter la cervelle.

MILADY.

Non!

ATHOS, levant son pistolet.

Vous avez une seconde pour vous décider...

(Milady tire le papier de sa poitrine et le laisse tomber en grinçant des dents.)

ATHOS le ramasse et lit.

« C'est par mon ordre et pour le bien de l'État que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait. RICHELIEU... » (Il reprend son manteau et son feutre.) Et, maintenant que je t'ai arraché les dents, vipère! mords, si tu peux.

MILADY, se tordant de rage.

Ah!

(Athos s'élance hors de la chambre.)

ARAMIS.

Que diable cette femme peut-elle être à Athos?

PORTHOS.

Je crois que c'est sa tante.

ACTE QUATRIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Le port de Portsmouth. D'un côté, la tente de Buckingham; de l'autre, une espèce de bâtisse qui peut servir de taverne aux matelots. — Entre cette bâtisse et la tente, un espace praticable. Milady écrit dans la taverne.

—

SCÈNE UNIQUE

MILADY, LORD DE WINTER, UN CAPITAINE, UN HOMME, BUCKINGHAM, PATRICK, FELTON, D'ARTAGNAN.

DE WINTER, sortant à reculons de la tente.

Oui, milord, il sera fait comme Votre Grâce le désire... (Appelant.) Monsieur le capitaine du port?

LE CAPITAINE, sortant d'une barque qui attend avec des Rameurs.

Votre Honneur?

DE WINTER.

Sa Grâce lord Buckingham recevra ce matin les officiers de la flotte... Puis, vers midi, elle passera sur le vaisseau amiral... Ce soir, nous levons l'ancre.

LE CAPITAINE.

Bien, Votre Honneur.

DE WINTER.

Quoi de nouveau?

LE CAPITAINE.

Un sloop arrivé dans la nuit.

DE WINTER.

De quelle nation?

LE CAPITAINE.

Anglais.

DE WINTER.

De guerre ou de commerce?

LE CAPITAINE.

De commerce.

DE WINTER.

Capitaine?

LE CAPITAINE.

Felton.

DE WINTER.

Attendez donc... Ce Felton, n'est-ce point un ancien officier de la marine royale?

LE CAPITAINE.

Oui, Votre Honneur, réformé par milord duc de Buckingham pour cause d'indiscipline.

DE WINTER.

Amenait-il des passagers?

LE CAPITAINE.

Une femme... Au reste, j'aurai l'honneur de mettre sous les yeux de milord le livre du capitaine Felton, qui doit venir le reprendre et signer au registre.

DE WINTER.

Montrez-moi ce registre.

LE CAPITAINE.

L'apporterai-je à Votre Honneur, ou Votre Honneur veut-il passer dans mon canot?

DE WINTER.

Je vais avec vous.

(Ils sortent.)

MILADY, lisant ce qu'elle écrit.

« Monseigneur le cardinal, tout s'est passé comme Votre Éminence l'avait prévu... Le capitaine du sloop qui m'a conduite en Angleterre est non-seulement un hardi marin, qui a fait la traversée en neuf heures, mais encore un puritain exalté, et qui prie Dieu, chaque soir, de lui épargner un crime en ne le mettant point en face du duc... Felton, pendant la traversée, s'est apitoyé sur mes malheurs... Je lui ai raconté, sans le lui nommer, qu'un seigneur anglais m'avait séduite et lâchement abandonnée, que la soif d'une vengeance terrible me conduisait en Angleterre... Felton a pleuré avec moi, j'ai chanté des psaumes avec lui;... nous nous appelons frère et sœur... Cécily et Felton... Aujourd'hui, 23 août 1624, le duc, qui a fait dresser sa tente sur le port, espère appareiller et faire voile pour la France. Je suis donc arrivée à temps pour dire à Votre Éminence que je crois qu'il n'appareillera pas... J'envoie précipitamment ces nouvelles à Votre Éminence en me servant, pour correspondre avec elle,

de notre chiffre habituel... J'attends, au reste, M. Felton, qui, à neuf heures du matin, doit venir reprendre son registre de bord chez le capitaine du port... Il est quatre heures moins un quart, je n'ai point encore aperçu le messager que Votre Éminence m'avait promis. »

UN HOMME, s'approchant d'elle.

La Rochelle.

MILADY.

Portsmouth.

L'HOMME.

J'attends.

MILADY.

Vous partez pour la France?

L'HOMME.

Je pars pour le pays que vous voudrez.

MILADY.

Vous avez des moyens de transport?

L'HOMME.

Une barque ici, des relais là-bas... Mais vous, madame?

MILADY.

Il me faut, comme à vous, une barque qui, au premier ordre, me fasse sortir du port et me conduise au premier bateau pêcheur avec lequel je m'entendrai... Voici la dépêche; allez... Que faites-vous?

L'HOMME, désignant un autre individu qui l'accompagne.

Cet homme part à ma place.

MILADY.

Vous avez confiance en lui?

L'HOMME.

Comme en moi-même.

MILADY.

C'est bien.

L'HOMME.

Je reste aux ordres de milady.

MILADY.

Tenez-vous aux environs de la tente du duc, et tâchez de me comprendre sur un signe, de m'obéir sur un mot.

DE WINTER, qui est revenu frapper au second compartiment, à Buckingham, qui apparaît.

Votre Grâce était enfermée.

BUCKINGHAM, riant.

Oui, je faisais ma prière.

DE WINTER.

Je ne croyais pas milord si dévot.

BUCKINGHAM.

Oh! je ne vous dis pas à quel saint.

DE WINTER.

Ou à quelle sainte.

BUCKINGHAM.

Chut!... ne parlons plus de nos péchés de jeunesse... Oh! la magnifique mer! le beau ciel! mon cher lord!

MILADY.

Le voilà!

BUCKINGHAM.

Vous ne sauriez croire combien je suis heureux! je pars avec une joie d'enfant.

(A l'apparition du Duc, les clairons sonnent et les tambours battent.)

DE WINTER.

Entendez-vous, milord? Les sentinelles qui veillent à votre tente ont fait un signe, et l'on bat aux champs.

BUCKINGHAM.

Mais c'est un honneur royal, de Winter.

DE WINTER.

Eh! n'êtes-vous pas le véritable roi?

MILADY.

Sortirait-il, par hasard?... (Elle va à la porte.) Et Felton qui ne vient pas!

DE WINTER.

Vous plaît-il, milord, de vous approcher jusqu'aux rampes de la jetée pour voir votre flotte?

BUCKINGHAM.

Oui, donnez-moi votre bras, milord.

CRIS.

Vive Buckingham!

DE WINTER.

Voyez cette forêt de mâts, monseigneur! voyez cette fourmilière de marins!

CRIS.

Vive le duc de Buckingham! vive milord duc!

DE WINTER.

Entendez-vous? entendez-vous?

BUCKINGHAM.

Merci, mes amis, merci!...

DE WINTER.

Milord a-t-il encore besoin de moi?

BUCKINGHAM.

Non, mon cher de Winter; donnez des ordres pour la réception des officiers, et pour le départ de ce soir... puis revenez.

DE WINTER.

Dans une demi-heure, je serai de retour.

BUCKINGHAM, aux Sentinelles.

N'écartez personne... Ces braves gens veulent me voir: est-ce un crime? Ce soir, je pars pour la France... Qu'ils connaissent au moins celui pour qui ils prieront, et qui va peut-être mourir pour eux!

CRIS.

Vive Buckingham! vive Georges de Villiers! vive milord duc!

BUCKINGHAM.

Merci, enfants, merci!... David, préparez-moi les signatures... Patrick!

(Patrick s'approche; le Duc lui parle bas.)

PATRICK.

Bien, monseigneur!

MILADY, qui a regardé par la porte.

Ah! que vois-je là-bas?... Ce costume noir... cette démarche grave et lente... C'est lui!... Il a bien tardé à venir... mais enfin le voilà... (Bas.) Felton! Felton!...

FELTON.

On m'appelle?

MILADY.

Oui, ici, venez!

FELTON.

Vous, Cécily!

MILADY.

Moi-même.

FELTON.

Que faites-vous ici seule?... pourquoi cette pâleur, ce regard étincelant, ce couteau ouvert?

MILADY, l'amenant à la fenêtre.

Venez ici.

FELTON.

Me voilà.

MILADY.

Regardez.

FELTON.

Cette tente?... Je la vois.

MILADY.

Reconnaissez-vous les armoiries qui la surmontent?

FELTON.

Celles de Georges de Villiers, duc de Buckingham !

MILADY.

Je vous ai dit que j'étais venue chercher un ennemi en Angleterre.

FELTON.

Oui.

MILADY.

Un homme qui m'avait tout enlevé : honneur, avenir, fortune.

FELTON.

Cet homme, c'était...?

MILADY.

Vous ne devinez pas ?

FELTON.

Oh ! le même... qui, à moi aussi, a tout enlevé : fortune, avenir, honneur.

MILADY.

Ai-je encore besoin de vous dire ce que je viens faire ici, et pourquoi ce couteau ?

FELTON.

Non, je comprends, je comprends.

(Il prend le couteau.)

MILADY.

Que faites-vous ?

FELTON.

A votre tour, vous ne devinez pas ?

MILADY.

Felton ! Felton ! cet homme m'appartient.

FELTON.

Vous vous trompez, car il m'avait offensé avant de vous connaître.

MILADY.

Il est à moi.

FELTON.

Il est à nous... Plus un mot... Le Seigneur m'a conduit ici par la main... Loué soit le Seigneur ! J'ai le bras d'un homme et d'un homme offensé... et le poignard est mieux placé dans ma main que dans la vôtre... Regagnez le pont, et embarquez-vous... Et le premier oiseau de mer qui volera vers la France vous portera la nouvelle de la mort de Buckingham.

MILADY.

Oh ! non, à chacun sa tâche... Si je vous laisse accomplir la mienne, Felton, ce ne sera pas pour vous abandonner dans le péril... Je ne quitterai pas l'Angleterre sans mon ami... sans mon frère... sans mon héros... Votre sloop est sous voile et vous attend... Il nous a apportés, il nous remportera.

FELTON.

Mais, si Dieu me livre aux Philistins?

MILADY.

Votre sœur est avec vous pour l'éternité.

FELTON.

Merci !... Je vais invoquer le Seigneur... Ma sœur, laissez-moi seul en sa redoutable présence.

MILADY.

Au revoir, mon frère.

(Elle s'arrête au fond.)

FELTON, s'agenouillant.

Seigneur, tu as jugé le juge, tu as condamné le tyran... Le nombre de ses jours est compté... Donne-moi la force pour exécuter la sentence.

BUCKINGHAM, agenouillé.

Mon Dieu, vous avez voulu que j'aimasse uniquement en ce monde celle dont voici l'image... Faites-moi vivre, mon Dieu, si elle doit m'aimer comme je l'aime... Faites-moi mourir si je dois être privé de son amour.

(Rumeur derrière la tente ; Milady rentre vivement.)

FELTON.

Eh bien, qu'y a-t-il?

MILADY.

Un cheval emporté... un homme qui vient de ce côté... Je ne sais, mais... Un rassemblement! je crains d'être reconnue.

FELTON.

Reconnue?

MILADY.

Non, remarquée.

(Rumeur croissante.)

LA SENTINELLE.

Je vous dis qu'on ne passe pas!

D'ARTAGNAN.

Je vous dis que je passerai, mordieu!... Je veux parler au duc de Buckingham; faites-moi place, ou sinon...

FELTON.

Entendez-vous?

MILADY.

Oui, il me semble que je connais cette voix.

BUCKINGHAM, sur le seuil.

Qu'y a-t-il?

D'ARTAGNAN.

Dites-lui que c'est un gentilhomme français qui a crevé trois chevaux de Douvres à Portsmouth; dites-lui mon nom s'il le faut: M. d'Artagnan.

MILADY.

D'Artagnan!

BUCKINGHAM.

Un gentilhomme français?... M. d'Artagnan? (Sortant.) Me voici!

D'ARTAGNAN.

Milord! milord! à moi!...

BUCKINGHAM.

Laissez passer! laissez passer! Ne vous ai-je pas dit qu'aujourd'hui tout le monde était libre de venir jusqu'à moi?... Vous, ici, monsieur! j'espère qu'il n'est pas arrivé malheur à la reine?

D'ARTAGNAN.

Je ne crois pas, milord... Seulement, je sais qu'elle court quelque grand péril dont Votre Grâce seule peut la sauver.

BUCKINGHAM.

Moi?... De l'autre côté de la mer, je serais assez heureux pour lui être bon à quelque chose... Ah! parlez! parlez!

D'ARTAGNAN.

Prenez cette lettre.

BUCKINGHAM.

Cette lettre... et de qui est-elle?

D'ARTAGNAN.

D'elle.

BUCKINGHAM.

De la reine !... Mon Dieu !

(Il chancelle.)

D'ARTAGNAN.

Qu'avez-vous, milord?...

BUCKINGHAM, tombant assis.

Oh ! je ne m'attendais pas à tant de bonheur ! oh ! je n'y vois plus !... (Il lit.) « Ces ferrets, ou je suis perdue ! ces ferrets, pour l'amour de moi qui ai tant souffert pour vous ! ANNE. » (Parlé.) Voyons, mon brave gentilhomme, que sais-tu de plus?

D'ARTAGNAN.

Rien, absolument.

BUCKINGHAM.

On l'a donc persécutée?

D'ARTAGNAN.

Je le suppose.

BUCKINGHAM.

Mais, enfin, tu as appris?...

D'ARTAGNAN.

Oui, milord, j'ai appris qu'il y a cent vingt lieues pour aller d'ici à Paris, et qu'il me reste vingt-quatre heures pour les faire.

BUCKINGHAM.

Dans une heure, tu repartiras.

D'ARTAGNAN.

Milord !...

BUCKINGHAM.

Oh ! vous me laisserez bien le temps de joindre une ligne à ce coffret... David, prévenez l'amiral que je mets le meilleur voilier de l'escadre, le *Britannia*, à la disposition de ce gentilhomme. Reposez-vous une heure, d'Artagnan, pour l'amour de votre reine... une heure !

D'ARTAGNAN.

Reste à vingt-trois, milord, prenons garde !

BUCKINGHAM.

Patrick, que l'on serve ce gentilhomme comme moi-même.

PATRICK.

Oui, milord.

BUCKINGHAM, conduisant d'Artagnan au fond, tire le coffret de son prie-Dieu.

Tenez, les voici, ces précieux ferrets, qui devaient me suivre dans la tombe pendant l'éternité et que je n'aurai possédés qu'un instant... Elle me les avait donnés, elle me les reprend... Sa volonté, comme celle de Dieu, soit faite en toute chose!

PATRICK.

Son Honneur est servi.

BUCKINGHAM.

Allez, mon cher chevalier... Pendant que vous boirez un verre de vin de France, je lui écrirai, moi.

D'ARTAGNAN.

Milord, je n'ai pas besoin de vous dire que plus tôt vous me donnerez mon congé, plus tôt...

BUCKINGHAM.

Vous m'avez accordé une heure.

D'ARTAGNAN.

Soit, milord... (A Patrick.) Par ici?...

PATRICK.

Oui.

(Il sort avec d'Artagnan.)

BUCKINGHAM.

Oh! ma belle Majesté!... à nous deux!

MILADY.

Il est seul enfin... Il écrit.

FELTON.

C'est l'heure marquée.

MILADY.

Va, Felton!... Va, sauveur de l'Angleterre!

(Felton descend et entre dans la tente.)

BUCKINGHAM.

Qui êtes vous, et que voulez-vous?

FELTON.

Me reconnaissez-vous, milord?

BUCKINGHAM.

Ah! vous êtes ce jeune marin que j'ai chassé de la marine royale?

FELTON.

La faute était légère et le châtiment a été grave, milord !

BUCKINGHAM.

C'est juste... vous venez réclamer... Vous tombez bien, Felton, je suis dans un jour de bonheur... Votre nom sera rétabli sur les cadres de l'armée... Le second du *Neptune* s'est cassé la jambe hier, vous le remplacerez si vous êtes venu pour cela... Allez.

FELTON.

Je n'étais pas venu pour cela.

BUCKINGHAM.

Et pourquoi étiez-vous venu?

FELTON.

Pour vous dire, milord, que vous allez entreprendre une guerre impie.

BUCKINGHAM.

Plaît-il?

FELTON.

Pour vous dire que ce n'est ni le roi ni l'Angleterre que vous défendez à cette heure, mais que ce sont vos adultères amours que vous servez.

BUCKINGHAM.

Malheureux !

FELTON.

Pour vous dire que le Seigneur veut que vous renonciez à l'instant même à cette guerre fatale, qui est la ruine de l'Angleterre, et qu'alors... alors je vous pardonnerai vos fautes passées, en mon nom et en celui de mes concitoyens.

BUCKINGHAM.

Cet homme est fou !

FELTON.

Il n'y a de fou, il n'y a d'insensé que celui qui fait semblant de ne pas m'entendre.

BUCKINGHAM.

Ah ! retirez-vous, monsieur, ou j'appelle et je vous fais mettre aux fous !

FELTON.

Vous n'appellerez pas !

BUCKINGHAM.

Holà ! Patrick ! sentinelle ! (Felton le frappe.) Ah ! traître !... tu m'as tué...

PATRICK.

Milord m'a appelé?

BUCKINGHAM.

A moi! à moi!

PATRICK.

Au meurtre!

FELTON, se sauvant.

Place au vengeur de l'Angleterre! place!

MILADY.

Sauvé! il est sauvé!

CRIS, au fond.

Au meurtre! à l'assassin! Courez! courez!... C'est lui! lui! lui!

MILADY.

Le canot, le canot! faites avancer le canot.

D'ARTAGNAN.

Milord! milord!

BUCKINGHAM.

Viens, viens, d'Artagnan!

D'ARTAGNAN.

Du secours!... un médecin!

BUCKINGHAM.

Inutile, inutile... Avant l'arrivée du médecin, je serai mort... Laissez-nous, laissez-nous... Tiens, tiens, ce coffret, le voilà... c'est tout ce que j'avais d'elle... avec la lettre... La lettre... où est-elle? Ah! que je la baise encore, avant que ma bouche se glace!... que je la relise avant que mes yeux se ferment! D'Artagnan, tu lui rendras ce coffret...

D'ARTAGNAN.

Milord!... Mon Dieu, si ce meurtrier était un ennemi de la reine, si on allait m'assassiner... Je ne crains rien pour moi; mais me prendre cette lettre, ce coffret.

BUCKINGHAM.

Oui, oui, tu as raison... David, écrivez... Ordre de fermer le port, de ne laisser sortir aucun bâtiment, pas même un canot, pendant trois jours... excepté, le *Britannia*, qui conduira M. d'Artagnan... Donnez, donnez que je signe. (Il signe.) Cet ordre à lord de Winter. David, allez... allez!

D'ARTAGNAN.

Mon cher seigneur!

BUCKINGHAM.

Et maintenant... vite, vite, le coffret... ma lettre à moitié écrite... Bon ! tu rendras ce coffret à Sa Majesté, et, comme souvenir... (Il lui montre le couteau.) Tiens... (Il tombe.) Non, non, laissez-moi où je suis... Va, va, d'Artagnan, et dis-lui que mon dernier mot a été pour prononcer son nom... que mon dernier soupir... Ah ! ah ! son portrait... (A David, qui rentre.) Eh bien, cet ordre ?...

DAVID.

Je l'ai remis à lord de Winter lui-même.

BUCKINGHAM.

Son portrait... Merci, merci... Pars, d'Artagnan.

LES DOMESTIQUES.

Mort !

LES GARDES, amenant Felton.

Viens, misérable ! viens !

FELTON.

Mort !

MILADY.

Mort !... Maintenant, en France ! (Un coup de canon.) Qu'est cela ?

LE PATRON DE LA BARQUE.

Milady, le port est fermé... La barque est occupée par la garde de la marine... Impossible de fuir !

D'ARTAGNAN.

Place ! place !

MILADY.

D'Artagnan !

D'ARTAGNAN.

Oh ! je m'en doutais bien, que ce monstre ne devait pas être loin.

MILADY.

Oh ! du moins, lui aussi restera en Angleterre.

LE CAPITAINE.

Monsieur d'Artagnan, le *Britannia* est sous voile et n'attend plus que vous.

MILADY.

Tu pars, d'Artagnan ? Au revoir !

D'ARTAGNAN.

Oh ! milady !... ah ! lâche assassin !... Oui, sois tranquille !... au revoir ! au revoir !

ONZIÈME TABLEAU

Une salle de l'hôtel de ville de Paris. Au fond, une galerie séparée de la salle par une large portière. Échevins, Dames, Gens de la cour dans la galerie.

—

SCÈNE PREMIÈRE

TRÉVILLE, JUSSAC.

TRÉVILLE.

Un mousquetaire à cette porte ! (Un Mousquetaire va prendre sa faction.) Un garde française à celle-ci.

(Un Garde se place.)

JUSSAC.

Et maintenant, un garde de Son Éminence à cette porte.

TRÉVILLE.

Plaît-il, monsieur? que faites-vous?

JUSSAC.

Monsieur, je place un de mes gardes ici.

TRÉVILLE.

Pardon, où sommes-nous, monsieur, s'il vous plaît?

JUSSAC.

Mais à l'hôtel de ville, monsieur.

TRÉVILLE.

Et pour quoi faire?

JUSSAC.

Nous y sommes venus au bal, monsieur, à un fort beau bal que les échevins donnent au roi.

TRÉVILLE.

Et le roi y vient, n'est-ce pas?

JUSSAC.

Certes, oui, monseigneur, puisque c'est à lui qu'on donne le bal.

TRÉVILLE.

Eh bien, monsieur, partout où le roi vient, le roi est chez lui, et, chez le roi, il n'y a d'autre garde que sa garde... c'est-à-dire les mousquetaires, les gardes françaises et les gardes suisses... Un garde suisse à la troisième porte.

(Un Suisse prend sa faction.)

JUSSAC.

Monsieur, je me plaindrai à Son Éminence.

TRÉVILLE.

Comme il vous plaira, monsieur de Jussac.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROCHEFORT.

ROCHEFORT, à Jussac.

Et Son Éminence vous donnera tort, monsieur, puisque M. de Tréville a raison. (A Tréville.) Monsieur, je suis votre humble serviteur.

TRÉVILLE.

Et moi le vôtre, monsieur de Rochefort.

ROCHEFORT.

Belle fête, monsieur le capitaine! belle assemblée! Que de fleurs, que d'or et de buffets! On a bien raison de dire : *La bonne ville de Paris*; ah! c'est une ville de confitures!

TRÉVILLE.

Quelle est cette belle dame à qui l'on fait une entrée royale?

ROCHEFORT.

Madame la première présidente, monsieur, la maîtresse du logis, celle qui fera les honneurs à Sa Majesté la reine.

TRÉVILLE.

M. le cardinal viendra, je suppose?

ROCHEFORT.

Son Éminence est invitée, monsieur.

(Rumeurs au loin.)

ATHOS, à Tréville.

Pardon, monsieur, la consigne?

TRÉVILLE.

Ne laisser entrer dans cette salle que le roi, la reine, M. le cardinal et les grands officiers (montrant une porte latérale), et, dans ce cabinet où s'habillera la reine, personne que la reine et ses dames.

ATHOS.

Bien!

TRÉVILLE.

Messieurs les gardes ! messieurs les mousquetaires ! voici le roi qui monte.

(Tambours éloignés, musique, acclamations.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE ROI, venant du fond; LE CARDINAL, entrant d'un autre côté, avec ROCHEFORT.

ROCHEFORT, au Cardinal.

Venez par ici, monseigneur.

LE CARDINAL.

Combien avons-nous de temps avant l'ouverture du ballet?

ROCHEFORT.

Le temps nécessaire pour que le roi et la reine prennent leur costume de danseurs.

LE CARDINAL.

Et ils s'habilleront ici ?

ROCHEFORT.

Le roi, dans son cabinet au bout de la galerie; la reine, dans cette chambre en face de Votre Éminence.

UN HUISSIER.

Le roi !

LE ROI, au fond.

Messieurs les échevins de ma bonne ville de Paris, j'arrive un peu tard; excusez-moi, c'est la faute de M. le cardinal, qui m'a retenu.

LE CARDINAL, à Rochefort.

C'est toujours ma faute !

ROCHEFORT.

Pas pour cette fois, je crois...

LE ROI, inquiet.

Est-ce que M. le cardinal n'est pas arrivé ?

LE CARDINAL.

Sire, j'attendais le moment de présenter mes respects à Votre Majesté.

LE ROI.

Ah ! monsieur le duc, je vous accusais pour m'excuser; le fait est, messieurs, que Son Éminence aime mieux le travail que le bal... A quelle heure commence le ballet, messieurs ?

UN ÉCHEVIN.

Sitôt que Sa Majesté la reine sera arrivée, sire, et dès que Votre Majesté donnera ses ordres.

LE ROI.

Mes ordres? Oh! vous êtes ici chez vous, messieurs. La reine doit être en chemin pour venir.

LE CARDINAL.

Sa Majesté la reine va-t-elle mieux, sire?

LE ROI.

La reine est toujours malade quand on la croît en bonne santé, en bonne santé quand on la croit malade.

LE CARDINAL.

Mais Sa Majesté vient au bal?

LE ROI.

J'y compte bien.

LE CARDINAL.

Elle ne viendra pas.

(Bruit, acclamations.)

LE ROI.

Ce doit être la reine.

UN HUISSIER.

La reine!

(Mouvement.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANNE D'AUTRICHE.

ANNE.

Bonjour, messieurs. (Elle regarde autour d'elle.) Rien! rien! personne... Plus d'espoir!... Le cardinal!

LE ROI.

Madame, je me suis excusé par le travail, moi; mais vous, quelle excuse aurez-vous d'avoir tardé?

LE CARDINAL.

Madame! (Il salue; à part.) Elle n'a pas les ferrets! (Haut. Madame peut donner une excuse bien naturelle: sa beauté, le soin de sa toilette, le temps qu'il a fallu pour lacer les manches avec ces ferrets.

ANNE.

Implacable comme l'enfer!

LE ROI.

Mais non... ils n'y sont pas! Madame, pourquoi donc, s'il vous plaît, n'avez-vous point vos ferrets de diamants, quand vous saviez qu'il m'eût été agréable de vous les voir ?

ANNE.

Sire...

LE ROI.

C'est moi qui vous ai fait ce cadeau, madame; je comptais vous en voir parée... Vous avez tort.

LE CARDINAL.

On peut les envoyer chercher; où sont-ils?

LE ROI.

Oui, où sont-ils?

ANNE.

Mais au Louvre. (A part.) Un peu de temps, un peu de temps, mon Dieu! (Haut.) Votre Majesté veut-elle... ?

LE ROI.

Oui, je le veux! car le ballet va commencer aussitôt que les danseurs seront habillés, aussitôt que vous serez prête vous-même.

LE CARDINAL, à part.

D'ici à ce temps-là, elle prétextera un malaise, un évanouissement.

LE ROI.

Envoyez-vous au Louvre, madame?

ANNE.

Je vais envoyer; oui, sire.

LE CARDINAL.

Et moi aussi.

(Il salue et sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, hors LE CARDINAL.

ANNE.

Vous n'avez pas eu pitié de moi, mon Dieu! je suis perdue.

TRÉVILLE.

Si je pouvais quelque chose pour le service de Votre Majesté.

ANNE.

Vous ne pouvez rien, monsieur... rien.

TRÉVILLE.

Ah! madame!

ANNE.

Attendez!... connaissez-vous... un garde, un jeune homme?

TRÉVILLE.

Un jeune homme?

ANNE.

Qui s'appelle d'Artagnan.

TRÉVILLE.

Qui m'a demandé un congé?

ANNE.

Vous ne l'avez pas revu? il n'est pas de retour?

TRÉVILLE.

Non, madame. Athos, vous n'avez pas revu M. d'Artagnan?

ATHOS.

M. d'Artagnan?... Non.

ANNE.

C'est fini!... c'est fini!

UNE CAMÉRISTE.

Le service de Sa Majesté.

(La Reine se dirige vers la droite, les Dames la suivent.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROCHEFORT.

ROCHEFORT, au fond.

Messieurs, messieurs, un homme vient de monter par le petit escalier; il a forcé le poste, renversé les factionnaires... On lui a crié de s'arrêter, il a poursuivi son chemin... Alarme! alarme!

TRÉVILLE.

Un homme?

ATHOS.

Un homme? Nous le verrons.

SCÈNE VII

LES MÊMES, D'ARTAGNAN, couvert de sueur et de poussière.

D'ARTAGNAN, entrant, bas, à un Garde.

Camarade... camarade, votre mousquet!

ATHOS.

D'Artagnan!

TRÉVILLE.

D'Artagnan!

LA REINE, s'arrêtant sur le seuil du cabinet.

D'Artagnan!... Mon Dieu! mon Dieu!

ROCHEFORT.

Mon Gascon!... Ah! c'est vous qui renversez les sentinelles?

D'ARTAGNAN.

Mon voleur!... Moi! quelles sentinelles? Je n'ai rien renversé du tout.

ROCHEFORT.

Alors, que faites-vous ici?

D'ARTAGNAN.

C'est mon tour de faction, je prends mon tour.

ROCHEFORT.

En cet état? poudreux, ruisselant de sueur? Nous allons voir si c'est une tenue de bal!

LA REINE, bas, à Tréville.

Oh! monsieur de Tréville!

TRÉVILLE, à Rochefort.

Monsieur, de quoi vous mêlez-vous? M. d'Artagnan est-il des vôtres?

ROCHEFORT.

Non; mais...

TRÉVILLE.

Il me plaît, à moi, qu'un garde de Sa Majesté soit couvert de poussière et de sueur, quand il a couru pour le roi. Je crois que c'est moi qui commande ici!

ROCHEFORT.

C'est bien, monsieur, c'est bien. (A part.) Oh! Gascon maudit!

(Il regarde d'Artagnan.)

ATHOS, à Rochefort.

Eh bien, quoi?

D'ARTAGNAN.

Laissez donc, Athos, j'ai un compte ouvert avec monsieur.

TRÉVILLE.

Votre poste est ici, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN, bas, à Tréville.

Il va tout conter au cardinal.

TRÉVILLE.

Je vous accompagne, monsieur de Rochefort.

(Il l'emmène.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors TREVILLE et ROCHEFORT.

ANNE.

Eh bien ?

D'ARTAGNAN.

Voici le coffret, madame.

ANNE.

Ah ! je suis sauvée !... mes ferrets !... Merci ! merci !... Un poignard !... Ciel ! il y a du sang sur ce poignard.

D'ARTAGNAN.

Le sang de Georges Villiers, duc de Buckingham, qui m'a chargé de vous dire, en mourant...

ANNE.

Il est mort ?

D'ARTAGNAN.

En prononçant le nom de Votre Majesté.

ANNE.

Georges ! que c'est cher, l'amour d'une reine !

UN HUISSIER, dans la coulisse.

Le roi !...

ANNE.

Les ferrets... vite !... Estefana, gardez-moi ce coffre !

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE ROI, LE CARDINAL, TRÉVILLE, ROCHEFORT.

LE ROI.

Eh bien, madame, est-on revenu du Louvre ?

LE CARDINAL.

On n'y a même pas été.

LE ROI.

Vous êtes prête, madame?

ANNE.

Aux ordres de Votre Majesté.

LE CARDINAL, stupéfait.

Les ferrets!

LE ROI.

Ah! vous avez les ferrets? Merci. Que vouliez-vous donc me dire, monsieur le cardinal, au sujet de ces ferrets?

LE CARDINAL.

Rien, sire, rien. (A part.) Comment lui sont-ils revenus?

ROCHEFORT.

Regardez la poussière qui couvre les habits de ce garde..: derrière-moi, monseigneur.

LE CARDINAL.

Ah! c'est bien... Venez.

LE ROI, à Tréville.

Le cardinal est tout pâle; savez-vous pourquoi?

TRÉVILLE.

Je crois que oui, sire; c'est une espièglerie de la reine. Votre Majesté veut-elle le savoir?

LE ROI.

Ah! dites!

ANNE, à d'Artagnan.

Comment remercier mon sauveur... mon héros, mon ami?

D'ARTAGNAN.

D'un seul mot, madame: Constance a disparu; où est Constance?

ANNE.

Pour la soustraire à la vengeance du cardinal, je l'ai envoyée aux Carmélites de Béthune.

D'ARTAGNAN.

Merci, je suis payé.

ANNE.

Ah! pas encore.

LE ROI, à Tréville.

De sorte que le cardinal a été attrapé et qu'il enrage? C'est fort réjouissant. (A la Reine.) J'espère que vous me pardonnerez la plaisanterie des ferrets, n'est-ce pas?

ANNE, à part.

La plaisanterie! (Haut.) Oui, sire.

LE ROI.

Venez-vous, madame? Le ballet commence, l'air en est joyeux.

ANNE, appuyant la main sur son cœur.

Très-joyeux, oui, sire.

(Elle étouffe un sanglot et tend la main au Roi.)

D'ARTAGNAN.

Le mort est le plus heureux!

ACTE CINQUIÈME

DOUZIÈME TABLEAU

Une chambre dans le couvent des Carmélites, à Béthune.

SCÈNE PREMIÈRE

ROCHEFORT, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE.

Vous avez fait demander la supérieure du couvent des Carmélites de Béthune, monsieur; me voici.

ROCHEFORT.

En effet, madame, j'ai à vous demander un renseignement.

LA SUPÉRIEURE.

Faites, monsieur.

ROCHEFORT.

Une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, arrivant par la route de Boulogne, ne s'est-elle pas arrêtée dans votre couvent?

LA SUPÉRIEURE.

Mais, monsieur, je ne sais si je dois répondre à une pareille question.

ROCHEFORT, tirant un papier de sa poche.

Ordre du cardinal.

LA SUPÉRIEURE.

J'obéis... Interrogez, monsieur.

ROCHEFORT.

Avez-vous reçu, oui ou non, madame, au couvent des Carmélites de Béthune, une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, arrivant par la route de Boulogne ?

LA SUPÉRIEURE.

Oui, monsieur.

ROCHEFORT.

Quand cela ?

LA SUPÉRIEURE.

Hier.

ROCHEFORT.

Faites-la prévenir qu'un messager de Son Éminence veut lui parler.

LA SUPÉRIEURE.

Dans un instant, elle sera près de vous, monsieur.

ROCHEFORT.

Merci.

SCÈNE II

ROCHEFORT, puis MILADY.

ROCHEFORT.

Quel diable d'intérêt a-t-elle à venir s'enfermer dans ce couvent de Béthune? Sans doute pour être près de la frontière; c'est une femme prudente que milady de Winter.

MILADY.

Ah! c'est vous, comte? Eh bien, qu'a dit le cardinal de la mort de Buckingham ?

ROCHEFORT.

Oh! il en est désespéré, comme chrétien; il est vrai que, comme politique, il ne peut pas s'empêcher de dire que c'est un grand bonheur.

MILADY.

Et qu'ordonne-t-il à mon égard ?

ROCHEFORT.

Il approuve votre projet, et m'envoie vers vous, pensant

que vous aurez bien des choses à me dire, que vous ne voudriez pas confier au papier.

MILADY.

Et il a raison.

ROCHEFORT.

Eh bien, dites...

MILADY.

La première, c'est que, comme je m'y attendais, j'ai retrouvé dans ce couvent la petite Bonacieux.

ROCHEFORT.

Vous vous êtes bien gardée de vous montrer à elle, je suppose?

MILADY.

Elle ne me connaît pas.

ROCHEFORT.

En ce cas, vous devez déjà être sa meilleure amie?

MILADY.

Justement.

ROCHEFORT.

Et comment vous y êtes-vous prise?

MILADY.

Je me suis présentée ici comme une victime du cardinal.

ROCHEFORT.

Et la conformité de position...

MILADY.

Vous comprenez.

ROCHEFORT.

Si je comprends, je crois bien!

MILADY.

Au reste, votre visite va faire merveille.

ROCHEFORT.

En quoi?

MILADY.

En ce que vous allez dire que vous avez découvert ma retraite et qu'on me viendra chercher demain ou après-demain; j'ai des raisons pour ne pas rester à Béthune.

ROCHEFORT.

Diable! mais où vous retrouverai-je, si j'ai besoin de vous?

MILADY.

Attendez... A Armentières.

ROCHEFORT.

Bien! Vous n'avez pas autre chose à faire dire au cardinal?

MILADY.

Dites-lui que notre conversation du *Colombier rouge* avait été entendue par trois mousquetaires du roi; qu'après son départ, un de ces trois hommes, nommé Athos, est monté près de moi et m'a arraché le sauf-conduit qu'il m'avait donné; que ces mousquetaires sont à craindre, puisqu'ils savent notre secret et qu'il faut s'en débarrasser.

ROCHEFORT.

Ces trois hommes ne sont-ils pas les amis de notre Gascon?

MILADY.

Les inséparables.

ROCHEFORT.

Alors ce sont ceux que j'ai rencontrés à dix lieues d'ici, faisant halte dans une auberge.

MILADY.

Que viennent-ils faire de ce côté?

ROCHEFORT.

N'avez-vous pas dit que l'un d'eux est l'amant de la petite Bonacieux?

MILADY.

C'est d'Artagnan.

ROCHEFORT.

Eh bien, sans doute, ils viennent la chercher.

MILADY.

La chercher?

ROCHEFORT.

Oui, après le service que d'Artagnan a rendu à la reine, la reine n'aura rien eu à lui refuser.

MILADY.

Vous avez raison, Rochefort; ce n'est point à Paris qu'il faut que vous retourniez, c'est à Lille que vous allez m'attendre.

ROCHEFORT.

Vous attendre?

MILADY.

Croyez-vous que M. le cardinal ne serait pas bien aise d'avoir la petite Bonacieux sous sa main?

ROCHEFORT.

Oui; mais les Carmélites de Béthune sont sous la protection de la reine.

MILADY.

Et si je conduis la petite à Lille?

ROCHEFORT.

Oh! ceci, c'est autre chose.

MILADY.

Alors, ce n'est pas demain, ce n'est pas après-demain qu'il faut que je parte, c'est aujourd'hui même.

ROCHEFORT.

En effet, nos hommes peuvent arriver d'un moment à l'autre.

MILADY.

Vous avez une chaise de poste et un domestique?

ROCHEFORT.

Oui.

MILADY.

Mettez-les à ma disposition.

ROCHEFORT.

Et moi?

MILADY.

Vous vous en irez à cheval, de manière à me précéder à l'hôtel de l'*Ours noir*.

ROCHEFORT.

C'est là qu'il faut vous attendre?

MILADY.

Oui.

ROCHEFORT.

A Lille, à l'hôtel de l'*Ours noir?*

MILADY.

A Lille, à l'hôtel de l'*Ours noir*.

(Il sort.)

SCÈNE III

MILADY, puis MADAME BONACIEUX.

MILADY.

Est-ce pour elle, est-ce contre moi que ces quatre hommes sont en campagne?... Je n'en sais rien; mais, en tout cas, ils

ne trouveront ni elle ni moi... Voyons, passons chez elle, et tâchons de bien jouer notre rôle de femme persécutée... Ah ! la voici.

MADAME BONACIEUX.

Eh bien, ce que vous craigniez est donc arrivé, madame? Ce soir, peut-être même auparavant, le cardinal vous envoie prendre !

MILADY.

Qui vous a dit cela, ma chère et belle enfant?

MADAME BONACIEUX.

Mais je l'ai entendu de la bouche même du messager.

MILADY.

Venez vous asseoir, ici, près de moi.

MADAME BONACIEUX.

Me voici.

MILADY.

Attendez que je m'assure si personne ne nous écoute.

MADAME BONACIEUX.

Pourquoi toutes ces précautions?

MILADY.

Vous allez le savoir. (Revenant s'asseoir.) Alors, il a bien joué son rôle?

MADAME BONACIEUX.

Qui cela?

MILADY.

Celui qui s'est présenté à la supérieure, au nom du cardinal.

MADAME BONACIEUX.

Comment ! cet homme n'est donc pas...?

MILADY.

Cet homme est mon frère.

MADAME BONACIEUX.

Votre frère ?

MILADY.

Chut ! il n'y a que vous qui sachiez ce secret, mon enfant; ne le confiez à personne au monde, ou je serais perdue, et vous aussi peut-être.

MADAME BONACIEUX.

Mon Dieu !

MILADY.

Écoutez, voici ce qui s'est passé : Mon frère, qui savait que

j'étais en butte à la vengeance du cardinal, venait ici pour me servir de défenseur, quand il a rencontré l'émissaire du cardinal qui venait me chercher; il l'a suivi, a mis l'épée à la main en sommant le messager de lui remettre les papiers dont il était porteur; le messager a voulu se défendre, mon frère l'a tué.

MADAME BONACIEUX.

Oh!

MILADY.

Alors, mon frère a pris les papiers, s'est présenté ici comme l'envoyé du cardinal, et, dans une heure, une voiture doit venir me prendre de la part de Son Éminence.

MADAME BONACIEUX.

Alors, nous allons nous quitter?

MILADY.

Attendez... Il me reste à vous apprendre une nouvelle qui répondra à cette question.

MADAME BONACIEUX.

Laquelle?

MILADY.

Mon frère a, en outre, découvert un complot contre vous!

MADAME BONACIEUX.

Contre moi?

MILADY.

Oui; le cardinal veut vous faire prendre.

MADAME BONACIEUX.

Oh! dans ce couvent, placé sous la protection immédiate de la reine, il n'oserait employer la violence.

MILADY.

Non, mais la ruse.

MADAME BONACIEUX.

La ruse?

MILADY.

Quatre émissaires du cardinal sont en route à votre intention.

MADAME BONACIEUX.

Que me dites-vous?

MILADY.

Déguisés en mousquetaires.

MADAME BONACIEUX.

En mousquetaires?

MILADY.

Pendant que vous étiez au service de la reine, n'avez-vous pas connu un jeune garde, ou un jeune mousquetaire, M. d'Artagnan?

MADAME BONACIEUX.

Oui, sans doute; eh bien?

MILADY.

Ils doivent vous faire demander à la porte du couvent, au nom de M. d'Artagnan, et, quand vous aurez franchi le seuil du couvent, ils vous enlèveront.

MADAME BONACIEUX.

Oh!... Que me conseillez-vous de faire?

MILADY.

Il y aurait un moyen bien simple.

MADAME BONACIEUX.

Lequel?

MILADY.

Ce serait de vous cacher dans les environs et de s'assurer ainsi quels sont les hommes qui viennent vous chercher.

MADAME BONACIEUX.

Mais je suis reçue ici sur un ordre de la reine, on ne me laissera pas partir.

MILADY.

Oh! la belle difficulté!

MADAME BONACIEUX.

Comment?

MILADY.

La voiture est à la porte, vous me dites adieu, vous montez sur le marchepied pour me serrer une dernière fois dans vos bras, le domestique de mon frère qui vient me prendre est prévenu, il fait un signe au postillon et nous partons au galop.

MADAME BONACIEUX.

Oui, oui, vous avez raison; ainsi tout va bien, tout est pour le mieux... Mais ne nous éloignons pas d'ici...

MILADY.

Oui, je comprends.

MADAME BONACIEUX.

Si c'étaient d'Artagnan et ses amis... par hasard?

MILADY.

Pauvre petite! (Approchant une table servie.) Vous excusez?

MADAME BONACIEUX.

Oh ! je vous prie...

MILADY.

Vous comprenez, la voiture peut arriver d'un moment à l'autre.

MADAME BONACIEUX.

Oh ! comme je tremble !

MILADY, trempant un biscuit dans un verre de vin d'Espagne.

Folle !... Oh ! entendez-vous ?

MADAME BONACIEUX.

Quoi ?

MILADY.

C'est la chaise de poste que mon frère m'envoie.

MADAME BONACIEUX.

On sonne à la porte du couvent.

MILADY.

Montez dans votre chambre... Avez-vous quelques bijoux que vous vouliez emporter ?

MADAME BONACIEUX.

J'ai deux lettres de lui !

MILADY.

Eh bien, allez les chercher et venez me rejoindre.

MADAME BONACIEUX.

Mon cœur m'étouffe, je ne puis marcher.

MILADY.

Vous aimez ce M. d'Artagnan ?

MADAME BONACIEUX.

Oh ! de toute mon âme.

MILADY.

Eh bien, songez qu'en fuyant, vous vous conservez à lui.

MADAME BONACIEUX.

Ah ! vous me rendez mon courage... (La porte s'ouvre, un Domestique paraît.) Qui va là ?

MILADY.

Ne craignez rien, c'est le valet de chambre de mon frère... Allez.

MADAME BONACIEUX.

J'y vais.

SCÈNE IV

MILADY, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Les ordres de milady?

MILADY.

Aussitôt que cette jeune femme qui vient de sortir sera près de moi dans la voiture, vous partirez au galop dans la direction de Lille.

LE DOMESTIQUE.

Est-ce tout?

MILADY.

Attendez... Si, pendant nos préparatifs de départ, vous voyez apparaître trois ou quatre cavaliers, fouettez les chevaux, faites tourner la voiture autour du couvent, et allez nous attendre à la porte du jardin. C'est tout... Allez...

(Le Domestique sort.)

SCÈNE V

MILADY, à la fenêtre; puis MADAME BONACIEUX.

MILADY.

Il m'avait semblé... Non, rien.

MADAME BONACIEUX.

Me voilà...

MILADY.

Eh bien, tout est prêt, chère enfant; la supérieure ne se doute de rien... Cet homme va donner les derniers ordres. Voulez-vous faire comme moi, manger un biscuit et boire un verre de vin?

MADAME BONACIEUX.

Non, merci, je n'ai besoin de rien.

MILADY.

Alors, ne perdons pas un instant... Partons!

MADAME BONACIEUX, irrésolue.

Oui, partons!

MILADY.

Voyez, tout nous seconde, voilà la nuit qui vient.

MADAME BONACIEUX.

Oh ! quel est ce bruit ?

MILADY.

En effet...

MADAME BONACIEUX.

On dirait le galop de plusieurs chevaux.

MILADY.

Ce sont nos amis ou nos ennemis ; restez où vous êtes, je vais vous le dire.

MADAME BONACIEUX, chancelant.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

MILADY.

C'est l'uniforme des gardes de M. le cardinal... Pas un instant à perdre... Fuyons ! fuyons !...

MADAME BONACIEUX.

Oui, oui.

MILADY.

Venez donc ; mais venez donc !

(On entend la voiture qui s'éloigne.)

MADAME BONACIEUX.

Il est trop tard !

(On entend les cris « Arrêtez, arrêtez ! » puis deux ou trois coups de feu.)

MILADY.

Non ; nous pouvons fuir par la porte du jardin ; venez, venez !... (Madame Bonacieux tombe sur ses genoux.) Oh ! elle va me perdre !... Venez !... C'est elle qui m'y force. (Elle va à la table, vide le chaton de sa bague dans le verre, le prend et revient à madame Bonacieux.) Buvez, cela vous donnera des forces, buvez. (Madame Bonacieux boit machinalement. Milady, à part.) Ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu me venger... On fait ce qu'on peut !

(Elle s'élance dans l'appartement.)

MADAME BONACIEUX, se relevant.

Attendez, me voilà...

D'ARTAGNAN, dans la rue.

Ordre de la reine...

MADAME BONACIEUX, vivement.

Sa voix, c'est sa voix ! (Courant à la porte.) D'Artagnan ! d'Artagnan ! par ici ! est-ce vous, mon Dieu ?

D'ARTAGNAN.

Constance ! Constance ! où êtes-vous ?

SCÈNE VI

MADAME BONACIEUX, D'ARTAGNAN, ATHOS, PORTHOS, ARAMIS, puis LA SUPÉRIEURE.

MADAME BONACIEUX.

Ah! d'Artagnan, je ne l'espérais pas, c'est donc vous!

D'ARTAGNAN.

Oui, oui, c'est moi!

MADAME BONACIEUX.

Ah! que j'ai bien fait de ne pas fuir avec elle!

D'ARTAGNAN.

Avec elle?

ATHOS.

Qui, elle?

MADAME BONACIEUX.

Mais cette femme, celle qui, par intérêt pour moi, voulait m'emmener, celle qui vous prenait pour des gardes du cardinal et qui vient de s'enfuir.

D'ARTAGNAN.

Celle qui vient de s'enfuir! que dites-vous? Mon Dieu! une femme vient de s'enfuir?

MADAME BONACIEUX.

Qu'ai-je donc?... Ma tête se trouble, je n'y vois plus.

D'ARTAGNAN.

A moi! Ses mains sont froides, elle se trouve mal! Mon Dieu! elle perd connaissance.

ATHOS, examinant le verre dans lequel Milady a vidé la bague.

Oh! non! c'est impossible, Dieu ne permettrait pas un pareil crime.

MADAME BONACIEUX.

De l'eau!

D'ARTAGNAN.

De l'eau! de l'eau!

PORTHOS et ARAMIS.

De l'eau! un médecin!

ATHOS.

Ah! pauvre femme! pauvre femme!

D'ARTAGNAN.

La voilà qui revient à elle.

ATHOS.

Madame, au nom du ciel, qui a bu dans ce verre?

MADAME BONACIEUX.

Moi.

ATHOS.

Mais qui a versé le vin qui y était?

MADAME BONACIEUX.

Elle!

ATHOS.

La comtesse de Winter, n'est-ce pas?

TOUS.

Oh!

D'ARTAGNAN, saisissant la main d'Athos.

Comment, tu crois... ?

ATHOS.

Elle savait la retraite de cette femme par le cardinal, et elle est venue.

MADAME BONACIEUX.

D'Artagnan! d'Artagnan! ne me quittez pas, vous voyez bien que je vais mourir.

D'ARTAGNAN.

Au nom du ciel! courez, appelez, demandez du secours.

ATHOS.

Inutile! Au poison qu'elle verse, il n'y a pas de contre-poison.

MADAME BONACIEUX.

Au secours! (Se roidissant.) Ah! (Se jetant au cou de d'Artagnan.) Je t'aime!

(Elle meurt. Porthos éclate en sanglots.)

D'ARTAGNAN.

Morte! morte!

ARAMIS.

Vengeance!

ATHOS.

Mon Dieu, ayez pitié de nous!

D'ARTAGNAN, tombant près d'elle.

Morte! morte!

SCÈNE VII

LES MÊMES, DE WINTER.

DE WINTER.

Je ne m'étais pas trompé, voici M. d'Artagnan et ses trois amis.

TOUS, moins d'Artagnan.

Quel est cet homme ?

DE WINTER.

Messieurs, vous êtes, comme moi, à la poursuite d'une femme, n'est-ce pas ?

ATHOS.

Oui.

DE WINTER.

D'une femme qui a dû passer par ici, puisque voilà un cadavre.

ATHOS.

Qui êtes-vous ?

DE WINTER.

Je suis lord de Winter, le beau-frère de cette femme.

ATHOS.

Ah ! c'est vrai, je vous reconnais maintenant ; vous êtes le bienvenu, milord... Soyez des nôtres !... Mais comment... ?

DE WINTER.

Je suis parti cinq heures après elle de Portsmouth ; je suis arrivé trois heures après elle à Boulogne ; je l'ai manquée de cinq minutes à Saint-Omer ; enfin, à Lillers, j'ai perdu sa trace ; j'allais au hasard, m'informant à tout le monde, quand je vous ai vus passer au galop. J'ai voulu vous suivre ; mais mon cheval était trop fatigué pour aller du même train que les vôtres, et cependant, malgré la diligence que vous avez faite, vous êtes arrivés trop tard.

ATHOS, à la Supérieure.

Madame, nous abandonnons à vos soins pieux le corps de cette malheureuse femme ; ce fut un ange sur la terre avant d'être un ange au ciel. Traitez-la comme une de vos sœurs ; nous reviendrons un jour pleurer sur sa tombe.

D'ARTAGNAN, baisant au front madame Bonacieux.

Constance !... Constance !...

ATHOS.

Pleure ! pleure ! cœur plein d'amour, de jeunesse et de vie, pleure ! je voudrais bien pleurer comme toi.

D'ARTAGNAN.

Maintenant, voyons, ne poursuivons-nous pas cette femme ?

ATHOS.

Oui, tout à l'heure ; j'ai une dernière mesure à prendre.

D'ARTAGNAN.

Oh ! elle nous échappera, Athos, et ce sera ta faute.

ATHOS.

Je réponds d'elle.

DE WINTER.

Mais il me semble, messieurs, que, s'il y a quelque mesure à prendre contre la comtesse de Winter, cela me regarde.

ATHOS.

Pourquoi ?

DE WINTER.

C'est ma belle-sœur.

ATHOS.

Et moi, messieurs, c'est ma femme !

TOUS, moins d'Artagnan.

Sa femme ?

D'ARTAGNAN.

Oh ! du moment que tu avoues qu'elle est ta femme, c'est qne tu es sûr qu'elle mourra... Merci !

ATHOS.

Tenez-vous prêts à me suivre... Dans dix minutes, je suis ici.

D'ARTAGNAN.

Et nous partons ?

ATHOS.

Oui ; mais il nous manque un compagnon de route, et je vais le chercher.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UN HOMME MASQUÉ, apparaissant à la porte.

L'HOMME.

Un meurtre ?... Elle était ici !

ATHOS.

Que voulez-vous ?

L'HOMME.

Je cherche une femme qui doit être arrivée hier et que j'ai cru reconnaître comme elle passait devant ma maison.

ATHOS.

Cette femme est partie.

L'HOMME, faisant un mouvement pour s'éloigner.

C'est bien.

(Porthos et Aramis sont devant la porte.)

ATHOS.

Que lui voulez-vous?

L'HOMME.

Cela ne regarde que moi.

ATHOS.

Pardon, monsieur; mais, comme cette femme vient de commettre un crime, il est bon que nous nous assurions de ceux qu'elle connaît et qui la connaissent; la connaissez-vous?

L'HOMME.

Oui.

ATHOS.

Alors vous me direz qui vous êtes.

L'HOMME.

Vous le voulez?

ATHOS.

Absolument.

L'HOMME.

Soit, approchez-vous.

(Il lui parle bas à l'oreille.)

ATHOS.

Oh! alors, soyez le bienvenu.

L'HOMME.

Comment cela?

ATHOS.

Vous allez nous accompagner.

L'HOMME.

Impossible.

ATHOS.

Et pourquoi?

L'HOMME.

Je ne puis quitter la ville qu'avec un congé ou un ordre.

ATHOS.

Eh bien, voici un ordre.

L'HOMME.

Signé : Richelieu?

ATHOS.

Oui.

L'HOMME.

Commandez, j'obéis.

ATHOS, à d'Artagnan.

Ami, sois homme... Les femmes pleurent les morts! les hommes les vengent. Viens!

D'ARTAGNAN.

Et ce compagnon de-route qui te manquait?

ATHOS.

Je l'ai trouvé.

D'ARTAGNAN.

Alors, rien ne s'oppose plus à ce que nous poursuivions cette femme?

ATHOS.

Rien.

D'ARTAGNAN, embrassant une dernière fois madame Bonacieux.

Partons!

ÉPILOGUE

Une vallée près de la rivière de Lys. — Cabane à droite. — Il fait nuit.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LES MÊMES, MILADY.

MILADY, seule dans la cabane, regardant à sa montre.

Minuit bientôt; il y a une lieue d'ici à Armentières, il n'y a que trois quarts d'heure que le maître de cette cabane est parti; les chevaux, en supposant la plus grande diligence, ne peuvent être ici que dans vingt minutes. Patience, attendons.

PLANCHET, qui est caché en face de la porte, se levant.

Psitt!

MOUSQUETON, paraissant derrière la maison.

Quoi?

PLANCHET.

J'ai entendu remuer.

MOUSQUETON.

Non, elle attend.

PLANCHET.

A nos places, alors.

(Ils reprennent leurs places.)

MILADY.

Il me semble entendre des voix dans les bruissements du vent, des menaces dans les roulements du tonnerre.

(Grimaud se lève sur la hauteur au fond, et agite son mouchoir.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ATHOS, paraissant, suivi de PORTHOS et d'ARAMIS, de DE WINTER et de L'HOMME MASQUÉ.

ATHOS.

Vous l'avez donc dépistée ?

GRIMAUD.

Oui.

ATHOS.

Où est-elle ?

GRIMAUD.

Là !

ATHOS.

Mais elle a pu sortir de cette maison; si elle allait avoir pris la fuite !

GRIMAUD.

Il n'y a qu'une porte et qu'une fenêtre : Planchet garde la porte et Mousqueton la fenêtre.

ATHOS, se retournant.

Venez.

MILADY.

Il m'a semblé entendre des pas.

ATHOS.

Les maîtres de cette maison, où sont-ils ?

PLANCHET.

La maison était occupée par un bûcheron; écrasée de fatigue, elle n'a pu aller plus loin : elle a envoyé le bûcheron chercher des chevaux de poste à Armentières.

ATHOS.

Et où est cet homme ?

PLANCHET.

Nous l'avons arrêté; Bazin le garde à cinq cents pas d'ici.

ATHOS.

Porthos, à cette porte; moi, à la fenêtre (aux autres); vous, où vous êtes.

PORTHOS.

J'y suis.

MILADY, tressaillant.

Hein! cette fois, j'ai entendu des pas de ce côté. (Elle regarde à la fenêtre et aperçoit Athos.) Oh! c'est une vision, j'espère.

(Elle veut fuir par la porte)

PORTHOS, levant son pistolet.

Arrêtez!

(Pendant ce temps, Athos a enfoncé la fenêtre d'un coup de poing et est entré dans la cabane.)

ATHOS.

Abaissez votre pistolet, Porthos; que cette femme soit jugée et non assassinée. Approchez, messieurs.

MILADY, tombant sur une chaise.

Que demandez-vous?

ATHOS.

Nous demandons Charlotte Backson, qui s'est appelée la comtesse de la Fère, puis lady de Winter, baronne de Clarick.

MILADY.

Vous savez bien que c'est moi!

ATHOS.

C'est bien; je désirais entendre cet aveu de votre bouche.

MILADY.

Que me voulez-vous?

ATHOS.

Nous voulons vous juger selon vos crimes; vous êtes libre dans votre défense, justifiez-vous si vous le pouvez. Chevalier d'Artagnan, à vous d'accuser le premier.

D'ARTAGNAN, paraissant sur le seuil de la porte.

Devant Dieu et devant les hommes, j'accuse cette femme d'avoir empoisonné Constance Bonacieux, morte, il y a deux heures, entre mes bras, au couvent des Carmélites de Béthune.

ATHOS.

Milord de Winter, à votre tour.

MILADY.

Milord de Winter!

DE WINTER, sur le seuil de la porte.

Devant Dieu et devant les hommes, j'accuse cette femme d'avoir corrompu un officier de marine, nommé Felton, de lui avoir fait tuer le duc de Buckingham, meurtre que, dans ce moment-ci, Felton paye de sa tête... Assassin de Buckingham... assassin de Felton... assassin de mon frère, je demande justice contre vous, et déclare que, si on ne me la fait pas, je me la ferai moi-même.

ATHOS.

A mon tour! J'épousai cette femme lorsqu'elle avait dix-sept ans, je l'épousai malgré mon père, je lui donnai mon bien, je lui donnai mon nom. Un jour, je m'aperçus qu'elle était flétrie. Cette femme avait une fleur de lis sur l'épaule gauche!

L'HOMME MASQUÉ, sur la porte.

J'atteste.

MILADY.

Qui a dit : « J'atteste ? »

L'HOMME.

Moi !

MILADY.

Vous? Je vous défie de retrouver le tribunal qui a rendu cette infâme sentence ! je vous défie de retrouver l'homme qui l'a exécutée !

L'HOMME, ôtant son masque.

Le voilà !

MILADY, tombant à genoux.

Quel est cet homme? quel est cet homme?

L'HOMME.

Oh ! vous me reconnaissez bien !

MILADY.

Ah !

TOUS.

Vous êtes...

L'HOMME.

Je suis le frère de l'homme qu'elle a aimé, qu'elle a perdu, qui s'est tué pour elle !... je suis le frère de Georges !

ATHOS.

Chevalier d'Artagnan, quelle est la peine que vous réclamez contre cette femme?

D'ARTAGNAN.

La peine de mort !

ATHOS.

Milord de Winter, quelle est la peine que vous réclamez contre cette femme?

DE WINTER.

La peine de mort!

MILADY.

Oh! messieurs! messieurs!

ATHOS.

Charlotte Backson, comtesse de la Fère, milady de Winter, baronne de Clarick, vos crimes ont lassé les hommes sur la terre et Dieu dans le ciel; si vous savez quelque prière, dites-la, car vous êtes condamnée et vous allez mourir... Exécuteur, cette femme est à vous!

MILADY.

Vous êtes des lâches! vous êtes des assassins! vous vous mettez six pour assassiner une femme; prenez garde!

ATHOS.

Vous n'êtes pas une femme, vous n'appartenez pas à l'espèce humaine; vous êtes un démon échappé de l'enfer, et nous allons vous y faire rentrer.

MILADY.

Assassins! assassins! assassins!

L'HOMME.

Le bourreau peut tuer, sans être pour cela un assassin, madame; c'est le dernier juge, voilà tout!

MILADY.

Oui; mais, pour qu'il ne soit pas un assassin, il lui faut un ordre.

L'HOMME.

Cet ordre, le voici. « C'est par mon ordre et pour le bien de l'État, que le porteur du présent a fait ce qu'il a fait. RICHELIEU. »

MILADY.

Ah! je suis perdue!

ATHOS.

Bourreau, fais ton devoir.

MILADY, entraînée par le bourreau.

A moi! à moi!

D'ARTAGNAN.

Ah! je ne puis voir cet affreux spectacle, je ne puis consentir à ce que cette femme meure ainsi.

MILADY.

Oh! d'Artagnan, sauve-moi!

ATHOS, entre d'Artagnan et Milady.

Si vous faites un pas de plus, nous croisons le fer.

D'ARTAGNAN.

Oh!

ATHOS.

Tout ce que vous avez le droit de demander, madame, c'est de mourir avec notre pardon. Je vous pardonne le mal que vous m'avez fait!... je vous pardonne mon avenir brisé, mon honneur perdu, mon salut à jamais compromis par le désespoir où vous m'avez jeté. Mourez en paix!

DE WINTER.

Je vous pardonne l'empoisonnement de mon frère, l'assassinat de lord Buckingham, la mort de Felton. Mourez en paix!

D'ARTAGNAN.

Et moi, pardonnez-moi, madame, d'avoir, par une action indigne d'un gentilhomme, provoqué votre colère, et, en échange, je vous pardonne le meurtre de ma pauvre amie. Je vous pardonne, et je pleure sur vous! Mourez en paix!...

MILADY.

Oh! dernier espoir! (Au Bourreau.) Marchons! (Aux Mousquetaires.) Prenez garde! si je ne suis secourue, je serai vengée!

(Le Bourreau l'entraîne.)

ATHOS.

A genoux, messieurs, et prions, car une créature coupable mais pardonnée va mourir...

LE BOURREAU.

Venez!...

D'ARTAGNAN.

Athos!... Athos!... Athos!...

(On entend un cri coupé par le milieu. Le Bourreau repasse au fond, l'épée nue à la main.)

LE BOURREAU.

Laissez passer la justice de Dieu!

D'ARTAGNAN, se soulevant.

Tout est fini. Pardonnez-nous, Seigneur!

FIN DE LA JEUNESSE DES MOUSQUETAIRES

LES

MOUSQUETAIRES

DRAME EN CINQ ACTES, EN TREIZE TABLEAUX

DONT UN PROLOGUE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. AUGUSTE MAQUET

Ambigu-Comique. — 27 octobre 1845 (1).

DISTRIBUTION

CHARLES Ier	MM.	LACRESSONNIÈRE.
CROMWELL		MATIS.
MORDAUNT		CHILLY.
ATHOS, mousquetaire		SAINT-ERNEST.
D'ARTAGNAN, id		MÉLINGUE.
PORTHOS, id		VERNER.
ARAMIS, id		BARON.
DE WINTER		CULLIER.
LE COLONEL DE GROSLOW		STAINVILLE.
L'AUBERGISTE DE BÉTHUNE		LAURÉ.
MOUSQUETON, valet de Porthos		LAURENT.
GRIMAUD, valet d'Athos		MÉNIER.
BLAISOIS, autre valet d'Athos		HECTOR.
TOMY, valet de Winter		FRANCISQUE.
LE BOURREAU DE BÉTHUNE		LATOUCHE.
PARRY, valet de chambre du Roi		ALEXANDRE.
TOM LOW, homme du peuple		DIDIER.
UN BRIGADIER FRANÇAIS (au prologue) / UN HUISSIER DU PARLEMENT		BERTHOLLET.
UN HOMME DU PEUPLE / UN SOLDAT PURITAIN		ROCHEUX.
FINDLEY		MARTIN.
LE PATRON ANDRÉ		BAUDOUIN.
UNE SENTINELLE		SERRES.
UNE AUTRE SENTINELLE		ADOLPHE.
HENRIETTE DE FRANCE	Mmes	GUYON.
MADELEINE TURQUENNE		HORTENSE JOUVE.
L'HÔTESSE		RACINE.
LE FILS DE CHARLES		LE PETIT ÉDOUARD.
LA PETITE FILLE		LA PETITE FANNY.

SOLDATS DE CROMWELL ET AUTRES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, etc.

(1) Voir, tome VI, page 233, la *Note des Éditeurs*.

PROLOGUE

L'auberge de Pernes, près de Béthune. — Une porte au premier plan à droite; un escalier praticable au fond. A gauche, au deuxième plan, une fenêtre; au troisième plan, du même côté, la porte de l'hôtellerie.

SCÈNE PREMIÈRE

UN INCONNU, assis devant une table; L'AUBERGISTE, L'HÔTESSE, puis UN BRIGADIER, puis MORDAUNT.

L'AUBERGISTE.

Que désirez-vous?

L'INCONNU.

Du pain et du vin d'abord, s'il vous plaît; car, depuis le matin, je n'ai rien pris.

L'AUBERGISTE.

On va vous donner cela.

(Il lève la trappe de la cave.)

L'HÔTESSE, paraissant sur la balustrade de l'escalier.

Eh! l'homme!

L'AUBERGISTE.

Quoi?

L'HÔTESSE.

La mule du moine.

L'AUBERGISTE, descendant.

Bon!

L'HÔTESSE.

Tout de suite.

L'AUBERGISTE, du fond de la cave.

Ah! oui, tout de suite; avec ça qu'ils payent bien, tes mendiants de moines!

L'HÔTESSE.

Celui-là paye... et paye en or même!

L'AUBERGISTE, reparaissant, une bouteille à la main.

Bah!... En ce cas, c'est autre chose! (Il dépose la bouteille sur la table, et ouvre la fenêtre de la cour.) Eh! Pataud!...

UNE VOIX.

Quoi qu'il y a?

L'AUBERGISTE.

La mule de Sa Révérence... tout de suite.

L'INCONNU.

Vous avez un moine chez vous?

L'AUBERGISTE.

Oui.

L'INCONNU.

De quel ordre?

L'AUBERGISTE.

Y a-t-il un ordre qui s'appelle l'ordre des questionneurs?

L'INCONNU.

Je ne crois pas.

L'AUBERGISTE.

J'en suis fâché... Celui-là en serait sûrement.

L'INCONNU.

Il vous a fait des questions?

L'HÔTESSE.

Seigneur Dieu! il n'a fait que cela depuis qu'il est arrivé. « Combien y a-t-il d'ici à Béthune?... Combien de Béthune à Armentières?... Avez-vous jamais été dans un couvent d'augustines?... » On dirait qu'il a un de ses parents qui a perdu quelque chose de ce côté-là, il y a une dizaine d'années, et qu'il cherche ce qu'il a perdu.

(On frappe à la fenêtre qui donne sur la route.)

UNE VOIX.

Eh! l'ami!

L'HÔTESSE.

Tiens! on frappe... Ouvre donc.

L'AUBERGISTE.

Des gens à cheval... Si c'étaient des Espagnols!

L'HÔTESSE.

Eh! non, puisqu'ils parlent français.

LA VOIX, du dehors.

L'ami!... l'ami!

L'AUBERGISTE, ouvrant.

Que désirez-vous, monsieur le brigadier?

LE BRIGADIER.

Peux-tu me donner des nouvelles de l'armée espagnole ?

(Il entre par la porte de gauche, suivi de quelques Hommes.)

L'AUBERGISTE.

Ah ! morbleu ! tout le monde peut vous en donner... Les pillards !... on ne peut pas faire cent pas qu'on n'en rencontre ?

LE BRIGADIER.

Des partisans, oui... Mais c'est le corps d'armée que nous cherchons.

(Mordaunt, vêtu d'une robe de moine, paraît au haut de l'escalier, s'arrête et écoute.)

L'AUBERGISTE.

Ah ! l'armée, c'est autre chose.

LE BRIGADIER.

Écoute : nous sommes envoyés par M. le Prince... L'armée espagnole a quitté ses cantonnements, et l'on ignore où elle est. Cinquante patrouilles sont en route dans ce moment, et il y a cent pistoles de récompense pour qui donnera des nouvelles certaines de la marche de l'ennemi.

L'INCONNU.

Je puis vous en donner, moi.

LE BRIGADIER.

Vous ?

L'INCONNU.

Oui, moi.

LE BRIGADIER.

Vous savez où est l'armée espagnole ?

L'INCONNU.

Je le sais. Elle a passé hier la rivière de la Lys.

LE BRIGADIER.

Où cela ?

L'INCONNU.

Entre Saint-Venant et Aire.

LE BRIGADIER.

Par qui est-elle commandée ?

L'INCONNU.

Par l'archiduc en personne.

LE BRIGADIER.

De combien d'hommes se compose-t-elle?

L'INCONNU.

De dix-huit mille hommes.

LE BRIGADIER.

Et elle marche?

L'INCONNU.

Sur Lens.

LE BRIGADIER.

Comment savez-vous tous ces détails?

L'INCONNU.

Je revenais de Hazebrouck à Béthune, lorsque les Espagnols m'ont pris et m'ont forcé de leur servir de guide; à trois lieues d'ici, grâce à l'obscurité, je me suis sauvé.

LE BRIGADIER.

Et nous pouvons nous fier aux renseignements que vous nous donnez?

L'INCONNU.

Comme si vous aviez vu vous-même ce que je vous dis.

LE BRIGADIER.

Votre nom?

L'INCONNU.

Pour quoi faire?

LE BRIGADIER.

Pour vous envoyer la récompense promise, si vos renseignements sont exacts.

L'INCONNU.

Inutile.

LE BRIGADIER.

Comment, inutile?

L'INCONNU.

On dit la vérité gratis; on ment pour de l'argent... J'ai dit la vérité; vous ne me devez rien.

LE BRIGADIER.

Cependant, mon ami, puisque cent pistoles ont été promises par M. le Prince.

L'INCONNU.

Si je dis la vérité, vous enverrez les cent pistoles au curé de Béthune, qui les distribuera aux pauvres.

LE BRIGADIER.

Mais nous boirons bien un verre de vin ensemble, à la santé de notre général et aux ordres de la France.

L'INCONNU.

Merci!

LE BRIGADIER.

Pourquoi cela?

L'INCONNU.

Parce que vous ne me connaissez pas, et qu'un jour, si vous me connaissiez, vous pourriez vous repentir d'avoir choqué votre verre contre le mien... Poursuivez donc votre route, monsieur, et hâtez-vous de porter à M. le Prince la nouvelle que je vous donne.

LE BRIGADIER.

Vous avez raison... Votre main, mon ami?

L'INCONNU.

Ce serait trop d'honneur pour moi, monsieur.

(Il se recule.)

LE BRIGADIER.

Singulier personnage!... (A ses hommes.) Allons, en route!

(Il sort.)

SCÈNE II

L'INCONNU, L'HÔTESSE, MORDAUNT.

MORDAUNT, à part.

Oui, singulier personnage... Au reste, il habite Béthune, à ce qu'il a dit; peut-être, par lui, aurai-je quelques renseignements.

(Il descend et va s'asseoir à une table.)

L'HÔTESSE.

Que désirez-vous, mon révérend?

MORDAUNT.

Une lampe, voilà tout! puis j'ai demandé ma mule.

L'HÔTESSE.

On est en train de la seller.

MORDAUNT.

Merci! (A l'Inconnu.) Vous êtes des environs, monsieur?

L'INCONNU.

Je suis de Béthune.

MORDAUNT.

Ah ! de Béthune... Et vous demeurez depuis longtemps à Béthune?

L'INCONNU.

J'y suis né.

MORDAUNT, à l'Hôte, qui lui apporte une lampe.

Merci ! (Il ouvre une carte géographique. A l'Inconnu.) Monsieur, combien comptez-vous de Béthune à Lilliers?

L'INCONNU.

Trois lieues.

MORDAUNT.

Et de Béthune à Armentières?

L'INCONNU.

Sept.

MORDAUNT.

Vous avez dû faire quelquefois cette route?

L'INCONNU.

Souvent.

MORDAUNT.

Est-elle donc dangereuse?

L'INCONNU.

Sous quel rapport?

MORDAUNT.

Sous ce rapport que quelqu'un y puisse être assassiné?

L'INCONNU.

A moins que ce ne soit en temps de guerre, comme aujourd'hui, par exemple, la route est tout à fait sûre.

MORDAUNT.

Sûre !... (A part.) Je l'avais bien pensé ; il faut que ce soit quelque vengeance particulière. Ah ! à mon retour, je repasserai par ici... Il y a assez longtemps que je fais les affaires de M. Cromwell pour faire un peu les miennes. Maintenant, monsieur, pourriez-vous me dire... ?

SCÈNE III

LES MÊMES, DE WINTER, L'AUBERGISTE.

DE WINTER, entrant, à l'Aubergiste.

Dites donc, maître !

L'AUBERGISTE.

Voilà, Votre Seigneurie.

MORDAUNT, relevant la tête.

Oh! oh!

DE WINTER.

Où suis-je ici, s'il vous plaît?

L'AUBERGISTE.

A Pernes, monsieur.

MORDAUNT, à part.

C'est lui! Je me doutais qu'il était en France.

DE WINTER.

A Pernes, entre Lilliers et Saint-Pol, alors?

L'AUBERGISTE.

Justement.

DE WINTER.

C'est bien.

L'AUBERGISTE.

Votre Seigneurie désire-t-elle qu'on lui serve à souper?

DE WINTER.

Non; je voudrais seulement prendre quelques renseignements sur le chemin.

L'INCONNU, à part.

Plus je le regarde et plus je l'écoute... plus ce visage et cette voix...

L'AUBERGISTE.

Quelques renseignements sur le chemin?... A votre service, monsieur.

DE WINTER.

Pour aller à Doulens, quelle est la route qu'il faut prendre?

L'AUBERGISTE.

Celle de Paris.

DE WINTER.

Alors, on n'a qu'à suivre tout droit.

L'AUBERGISTE.

Mais cette route est infestée de partisans espagnols... Je ne vous conseille pas de la prendre, ou tout au moins, si vous la prenez, attendez le jour.

DE WINTER.

Impossible... Il faut que je continue mon chemin.

L'AUBERGISTE.

Alors, prenez la route de traverse.

DE WINTER.

Mais ne me perdrai-je point?

L'AUBERGISTE.

Ah! dame, la nuit...

DE WINTER.

Mon ami, voulez-vous me servir de guide?

L'HÔTESSE, s'approchant.

Oh! non, monsieur... (A son mari.) J'espère bien que tu n'accepteras pas!

DE WINTER.

Pourquoi cela, ma bonne femme?... Je donnerai une récompense.

L'HÔTESSE.

Non, monsieur; pour tout l'or du monde, je ne le laisserais pas aller... pour qu'on le tue!

DE WINTER.

Et qui cela?

L'HÔTESSE.

Qui cela?... Ces brigands d'Espagnols, donc.

DE WINTER.

Mon ami, il y a vingt pistoles pour celui qui me servira de guide.

L'AUBERGISTE.

Ce serait quarante, monsieur, ce serait cent, que je refuserais... Voyez-vous, ce qu'il y a de plus précieux au monde, c'est la vie; et se hasarder à cette heure, dans la campagne, au milieu de tous ces bandits, c'est jouer sa vie sur un coup de dés.

DE WINTER.

Mon ami, si l'argent ne vous tente pas, laissez-moi vous parler au nom de l'humanité. En me servant de guide, en m'aidant à gagner Paris le plus tôt possible, vous rendrez un immense service à quelqu'un qui est en danger de mort.

L'INCONNU, se levant.

S'il y a à rendre un si grand service que vous dites, monsieur, et que vous vouliez bien m'accepter pour guide... me voilà.

WINTER.

Vous?

L'INCONNU.

Oui, moi! Acceptez-vous, monsieur?

DE WINTER.

Certainement... Et à votre tour, tenez, mon ami...

(Il veut lui donner une bourse.)

L'INCONNU.

Pardon, monsieur, j'ai dit: s'il y a un service à rendre... et non de l'argent à gagner.

DE WINTER.

Cependant, monsieur...

L'INCONNU.

Chacun fait ses conditions... Moi, voilà les miennes.

DE WINTER, à part.

C'est singulier, il me semble que j'ai déjà vu cet homme.

L'INCONNU, à part.

Je ne me trompais pas, c'est bien lui.

DE WINTER, à l'Aubergiste.

Maintenant, mon ami, voici une guinée; faites exactement ce que je vais vous dire.

L'AUBERGISTE.

Dites, monsieur.

DE WINTER.

Un homme m'attend à Doulens, au *Lis couronné;* mais, comme je suis en retard, il est possible que cet homme, las de m'attendre, pousse jusqu'ici.

L'AUBERGISTE.

Comment le reconnaitrai-je?

DE WINTER.

Costume de laquais, trente-cinq à quarante ans, cheveux et barbe... il les avait noirs autrefois... Silencieux comme une pierre; au reste, répondant au nom de Grimaud.

L'AUBERGISTE.

Et il demandera...?

DE WINTER.

Il demandera lord de Winter.

L'INCONNU, à part.

C'est bien cela.

MORDAUNT, à part.

Ah! mon cher oncle, j'aurais cru que vous gardiez un plus strict incognito.

L'AUBERGISTE.

Que lui dirai-je?

DE WINTER.

Que j'ai pris les devants et qu'il me rejoigne. S'il ne me rejoint pas, il me trouvera à Paris, à mon ancien logement de la place Royale... (A l'Inconnu.) Voulez-vous venir, mon ami?

L'INCONNU.

Oui, monsieur, et ce n'est pas la première fois que je vous servirai de guide.

DE WINTER.

Comment cela?

L'INCONNU.

Rappelez-vous la nuit du 22 octobre.

DE WINTER.

1636?

L'INCONNU.

Oui; rappelez-vous la route de Béthune à Armentières.

DE WINTER.

Silence! Oui, je vous reconnais... Venez, venez!

(Ils sortent par la gauche. L'Aubergiste s'éloigne par la droite.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors DE WINTER et L'INCONNU.

MORDAUNT, se levant.

La nuit du 22 octobre!... la route de Béthune à Armentières!... Quelle étrange coïncidence!... Le 22 octobre, le jour où ma mère est morte!... le chemin de Béthune à Armentières, le lieu où elle a disparu!... Si le hasard allait faire pour moi plus que n'ont fait tous les autres calculs et toutes les recherches... Allons, il faut que je suive cet homme. Ma mule! ma mule!

L'HÔTESSE.

Vous demandez?...

MORDAUNT.

Ma mule est-elle prête?

L'HÔTESSE.

Elle vous attend à la porte.

MORDAUNT.

Merci; vous êtes payée, n'est-ce pas?

L'HÔTESSE.

Oui, certainement; il ne me reste plus qu'à vous demander votre bénédiction.

MORDAUNT, sortant.

Dieu vous garde!

SCÈNE V

L'HÔTESSE, puis GRIMAUD et L'AUBERGISTE.

L'HÔTESSE.

Pierre!... (Appelant.) Pierre!... Allons, le voilà encore parti; il ne se tiendra pas tranquille, qu'il ne se fasse assassiner. (Coups de feu éloignés.) Ah! mon Dieu! tenez, voilà encore une fusillade... Pierre!... Pierre!... (Elle ouvre la fenêtre.) Pataud!

UNE VOIX.

Quoi?

L'HÔTESSE.

Avez-vous vu votre maître?

LA VOIX.

Il est là, au jardin.

L'HÔTESSE.

Ah! à la bonne heure... (Elle se retourne, et aperçoit Grimaud. Monsieur... (Grimaud salue.) Par où donc êtes-vous venu? (Grimaud montre la porte.) Par la porte? vous êtes donc à pied?... (Grimaud fait signe que non.) A cheval? (Grimaud fait signe que oui.) Et voulez-vous qu'on rentre votre cheval à l'écurie? (Grimaud fait signe que non.) Alors, que voulez-vous? (Grimaud fait signe qu'il veut boire.) Je comprends... (Elle apporte une bouteille et un verre.) Vous avez donc le malheur d'être muet, mon bon monsieur?... (Grimaud fait signe que oui.) Oh! pauvre cher homme! (L'Hôte rentre.) Dis donc, mon ami, à la bonne heure, en voilà un qui ne fait pas de bruit, il est muet.

L'AUBERGISTE.

Muet? Si c'était notre homme!... Il ressemble au signalement que l'on m'a donné... (Il va à Grimaud.) Eh! donc, monsieur! (Grimaud lève la tête.) Ne cherchez-vous pas quelqu'un? (Grimaud fait signe que oui.) Un étranger?... (Grimaud répète le même signe.) Un Anglais? (Même jeu.) Qui se nomme lord de Winter?

GRIMAUD.

Oui.

L'HÔTESSE.

Tiens ! le muet qui parle.

L'AUBERGISTE.

Et vous vous nommez ?

GRIMAUD.

Grimaud !

L'AUBERGISTE.

Eh bien, monsieur Grimaud, la personne que vous attendiez à Doulens...

GRIMAUD.

Oui.

L'AUBERGISTE.

Au *Lis couronné*...

GRIMAUD.

Oui.

L'AUBERGISTE.

Elle vient de partir, il y a dix minutes, avec un guide... et elle a dit que vous la retrouveriez à Paris, à son ancien logement de la place Royale.

GRIMAUD.

Bon !

L'AUBERGISTE.

Alors, puisque votre commission est faite, vous restez ?

GRIMAUD.

Oui.

L'AUBERGISTE.

Avez-vous soupé ?

GRIMAUD.

Non.

L'AUBERGISTE.

Alors, vous allez souper et coucher ici ?

GRIMAUD.

Oui.

L'AUBERGISTE.

Et vous partirez... ?

GRIMAUD.

Demain.

L'AUBERGISTE, à sa femme.

Eh bien, en voilà un qui n'est pas bavard, à la bonne heure.

(On frappe à une porte latérale.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, PATAUD, L'INCONNU.

L'HÔTESSE.

Qui est là?

PATAUD.

Ouvrez, ouvrez, ce sont les voisins qui rapportent un homme blessé.

L'AUBERGISTE.

Un homme blessé!

LA VOIX DE L'INCONNU.

C'est moi, c'est moi, ouvrez!

L'HÔTESSE.

Comment! ce brave homme...?

L'AUBERGISTE.

Qui accompagnait le seigneur anglais.

L'HÔTESSE.

Eh bien, avais-je raison de te dire de ne pas y aller?

L'AUBERGISTE.

Un chirurgien!... un chirurgien!... (A Grimaud.) Monsieur, vous qui avez un cheval, vous devriez bien pousser jusqu'à Saint-Pol, et ramener un chirurgien.

GRIMAUD.

Combien de lieues?

L'AUBERGISTE.

Une lieue et demie.

GRIMAUD.

J'y vais!

(Il sort.)

L'HÔTESSE.

Pauvre brave homme! il faudrait le monter dans une chambre.

L'INCONNU.

Oh! non, un matelas sur cette table, je souffre trop.

L'AUBERGISTE, à sa femme.

Jette un matelas... (A l'Inconnu.) Que vous est-il donc arrivé, monsieur?

L'INCONNU.

A deux cents pas d'ici, nous avons été attaqués par des

Espagnols... Mais, heureusement, il n'est rien arrivé à lord de Winter.

L'HÔTESSE, jetant un matelas par-dessus la balustrade.

Voilà !

L'AUBERGISTE.

Bien ! couchez-le là-dessus... Un oreiller, un coussin... Que peut-on vous faire pour vous soulager, monsieur ?

L'INCONNU.

Rien : la blessure est mortelle.

L'AUBERGISTE.

Avez-vous besoin de quelque chose ?

L'INCONNU.

De l'eau, j'ai soif.

L'AUBERGISTE.

Tenez !

L'INCONNU.

Merci ; mais ne pourrait-on pas m'aller chercher un prêtre ?...

(Mordaunt reparaît à la porte.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MORDAUNT.

L'HÔTESSE.

Ah ! mon révérend, venez, venez ! c'est le Seigneur qui vous ramène.

MORDAUNT.

Me voici !

L'HÔTESSE, montrant Mordaunt au blessé.

Monsieur...

L'INCONNU.

Par grâce, venez vite !

MORDAUNT.

Qu'on nous laisse.

L'AUBERGISTE, à sa femme.

C'est égal, voilà un singulier moine.

L'HÔTESSE.

Oh ! toi, tu es un hérétique.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

MORDAUNT, L'INCONNU.

MORDAUNT.

Me voilà, parlez!

L'INCONNU.

Vous êtes bien jeune.

MORDAUNT.

Les gens qui portent ma robe n'ont point d'âge.

L'INCONNU.

Hélas! parlez-moi doucement, car j'ai besoin d'un ami à mes derniers moments.

MORDAUNT.

Vous souffrez beaucoup?

L'INCONNU.

De l'âme plus que du corps.

MORDAUNT.

Parlez! j'écoute.

L'INCONNU.

Il faut d'abord que vous sachiez qui je suis...

MORDAUNT.

Dites...

L'INCONNU.

Je suis... Mais je crains que vous ne m'abandonniez si je vous dis qui je suis.

MORDAUNT.

N'ayez pas peur!

L'INCONNU.

Je suis l'ancien bourreau de Béthune.

MORDAUNT, reculant.

L'ancien bourreau?...

L'INCONNU.

Oh! mais, depuis dix ans, je n'exerce plus... n'ayez donc pas horreur de moi... depuis dix ans, j'ai cédé ma charge.

MORDAUNT.

Vous avez donc horreur de votre état?

L'INCONNU.

Depuis dix ans, oui!

MORDAUNT.

Et auparavant?...

L'INCONNU.

Tant que je n'ai frappé qu'au nom de la loi et de la justice, mon état m'a laissé dormir tranquille, abrité que j'étais sous la justice et sous la loi... Mais, depuis cette nuit terrible où j'ai servi d'instrument à une vengeance particulière, où j'ai levé avec haine le glaive sur une créature de Dieu... depuis cette nuit...

MORDAUNT.

Que dit-il là?

L'INCONNU.

J'ai pourtant essayé d'étouffer ce remords par dix ans de bonnes œuvres; j'ai dépouillé la férocité naturelle à ceux qui versent le sang; en toute occasion, j'ai exposé ma vie pour sauver la vie de ceux qui étaient en péril, et j'ai conservé à la terre des existences humaines en échange de celle que je lui avais enlevée... Ce n'est pas tout : le bien acquis dans l'exercice de ma profession, je l'ai distribué aux pauvres... Je suis devenu assidu aux églises; les gens qui me fuyaient se sont habitués à me voir... quelques-uns même m'ont aimé; mais il me semble que Dieu ne m'a point pardonné, lui; car le souvenir de ce meurtre me poursuit sans cesse.

MORDAUNT.

Vous avez commis un meurtre?

L'INCONNU.

Car il me semble, chaque nuit, voir se dresser le spectre de cette femme.

MORDAUNT.

C'était une femme?...

L'INCONNU.

Oh! ce fut une nuit maudite!

MORDAUNT.

Quelle nuit était-ce?

L'INCONNU.

La nuit du 22 octobre 1636.

MORDAUNT, à part.

La même date qu'il a dite à lord de Winter... Ah! justice du ciel! si j'allais tout apprendre! (Il passe sa main sur son front.) Et quelle était cette femme que vous avez assassinée?

L'INCONNU.

Assassinée!... Et vous aussi, vous aussi, vous dites comme la voix qui a retenti à mon oreille : assassinée!... Je l'ai donc assassinée, et non pas exécutée?... je suis donc un assassin, et non un justicier?

MORDAUNT.

Continuez!... continuez!... Je ne sais rien, je ne puis donc rien vous dire... Quand vous aurez achevé votre récit, nous verrons. En attendant, comment cela s'est-il fait? Parlez, dites tout, n'omettez aucun détail.

L'INCONNU, se soulevant sur son oreiller.

C'était un soir. J'habitais une maison dans une rue retirée... Un homme qui avait l'air d'un grand seigneur, quoiqu'il portât la simple casaque de mousquetaire, frappa à ma porte et me montra un ordre signé : « Richelieu... » Cet ordre commandait obéissance à celui qui en était porteur.

MORDAUNT.

L'ordre était-il bien signé : « Richelieu? »

L'INCONNU.

Oui; mais je n'ose dire qu'il ne servait point à un autre but que celui dans lequel il était donné.

MORDAUNT.

Continuez!

L'INCONNU.

Je suivis cet homme, me réservant de résister si l'office qu'on réclamait de moi était injuste. A la porte de la ville, je trouvai quatre autres cavaliers qui nous attendaient; nous fîmes cinq à six lieues, sombres, mornes, silencieux, presque sans échanger une parole... A cent pas d'Armentières, un homme couché dans un fossé se leva. « C'est là! » dit-il en montrant de la main une petite maison isolée, à la fenêtre de laquelle brillait une lumière... Nous prîmes à travers terres, et nous nous dirigeâmes vers la maison. Trois autres laquais étaient jalonnés sur la route... Chacun d'eux se leva à son tour, et se joignit à nous... Le dernier gardait la porte. « Est-elle toujours là? lui demanda l'homme qui était venu me chercher. — Toujours, » répondit-il.

MORDAUNT.

Que vais-je entendre, mon Dieu?

L'INCONNU.

Alors, nous descendîmes de cheval, et nous remîmes les

chevaux aux laquais ; il me frappa sur l'épaule... le même toujours... et, à travers les vitres, il me montra, à la lueur d'une lampe, une femme accoudée sur une table, en me disant: « Voilà celle qu'il faut exécuter. »

MORDAUNT.

Et vous avez obéi ?

L'INCONNU.

J'allais refuser, quand, tout à coup, en la regardant plus attentivement, je reconnus à mon tour cette femme...

MORDAUNT.

Vous la reconnûtes, vous ?

L'INCONNU.

Oui... Étant jeune fille, elle avait séduit et perdu mon frère... Une nuit, tous les deux avaient disparu avec les vases sacrés d'une église... J'avais retrouvé mon frère sur un gibet... Elle, je ne l'avais pas revue.

MORDAUNT.

Continuez !

L'INCONNU.

Oh ! je le sais bien, j'aurais dû pardonner ; c'est la loi de l'Évangile... c'est la loi de Dieu !... L'homme en moi étouffa le chrétien ; il me sembla que la voix de mon frère criait vengeance à mon oreille, et je dis : « C'est bien, j'obéirai ! »

MORDAUNT.

Continuez !

L'INCONNU.

Alors, le même, toujours le même, brisa la fenêtre d'un coup de poing... Deux entrèrent par cette fenêtre ; les trois autres par la porte... En les voyant, elle comprit qu'elle était perdue, car elle jeta un cri ; puis, pâle et muette, comme si dans ce cri elle eût épuisé toutes ses forces, elle recula chancelante jusqu'au moment où elle rencontra le mur.

MORDAUNT.

C'est horrible !

L'INCONNU.

Horrible, n'est-ce pas ? Mais attendez !... attendez !... Alors, ils s'érigèrent en accusateurs, et chacun, passant à son tour devant elle, lui reprocha : celui-ci, l'assassinat de son mari ; celui-là, l'empoisonnement de sa maîtresse, l'autre... et cet autre, c'était moi... l'autre, le déshonneur et la mort de son frère ; puis, d'une seule voix, d'une même voix, d'une voix

unanime, sombre, terrible, solennelle... ils prononcèrent la peine de mort... Et moi...

MORDAUNT.

Et vous... ?

L'INCONNU.

Et moi qui l'avais condamnée avec les autres... moi, moi, je me chargeai de l'exécuter.

MORDAUNT, se levant.

Malheureux !... et vous commîtes le crime ?

L'INCONNU.

Sur mon salut, je croyais faire justice.

MORDAUNT.

Et ni prières ni larmes... car sans doute elle pria et pleura... ni beauté ni jeunesse, car elle était jeune et belle, n'est-ce pas ? rien ne put vous toucher ?

L'INCONNU.

Rien ! je croyais que c'était le démon lui-même qui avait revêtu la forme de cette femme.

MORDAUNT.

Ah !... plus de doute maintenant !

(Il se lève et va pousser les verrous de la porte.)

L'INCONNU.

Vous me quittez ? vous m'abandonnez ?

MORDAUNT.

Non, non, sois tranquille, me voilà... Maintenant, voyons, réponds... mais sans rien cacher, sans rien taire. Songes-y, la franchise de tes aveux peut seule attirer sur toi la miséricorde du ciel... Ces cinq hommes, ces cinq misérables, ces cinq assassins, qui étaient-ils ?

L'INCONNU.

Je ne sais pas leurs noms, je ne les ai jamais sus... Ils portaient l'uniforme de mousquetaires... Voilà tout ce que je sais.

MORDAUNT.

Tous ?

L'INCONNU.

Non, un seul était habillé comme un gentilhomme ; mais ce n'était pas un Français, lui ; c'était...

MORDAUNT.

C'était... ?

L'INCONNU.

C'était un Anglais.

MORDAUNT.

Il se nommait?...

L'INCONNU.

J'ai oublié son nom...

MORDAUNT.

Tu mens!

L'INCONNU.

Mon Dieu!

MORDAUNT.

Il se nommait?...

L'INCONNU.

Non, je ne puis...

MORDAUNT.

Je vais te le dire, moi... Il se nommait lord de Winter.

L'INCONNU.

Que dites-vous?

MORDAUNT.

Je dis qu'il se nommait lord de Winter, je dis qu'il était là tout à l'heure, je dis que c'est celui avec lequel tu es sorti.

L'INCONNU.

Comment savez-vous cela?

MORDAUNT.

Maintenant, le nom de cette femme?...

L'INCONNU.

Je ne l'ai jamais su.... Ils l'appelaient milady, voilà tout.

MORDAUNT.

Milady!... Mais, puisqu'elle avait séduit ton frère, dis-tu; puisqu'elle avait causé la mort de ton frère, à ce que tu prétends; puisque, jeune fille, elle s'était sauvée, emportant avec lui les vases sacrés d'une église, tu dois savoir son nom de jeune fille?

L'INCONNU.

Oui, celui-là, je le sais.

MORDAUNT.

Son nom?

L'INCONNU.

Il me semble que je vais mourir.

MORDAUNT.

Oh ! ne meurs pas sans m'avoir dit son nom.

L'INCONNU.

Me pardonnez-vous ?

MORDAUNT.

Son nom, te dis-je, son nom ?

L'INCONNU.

Anne de Breuil.

MORDAUNT, à part.

Ah ! mes pressentiments ne me trompaient donc pas !

L'INCONNU.

Maintenant, maintenant que vous savez son nom, pardonnez-moi, je me meurs !

MORDAUNT.

Moi, te pardonner ?... te pardonner ?... Tu ne sais donc pas qui je suis ?

L'INCONNU.

Qui êtes-vous donc ?

MORDAUNT.

Je suis John-Francis de Winter !

L'INCONNU.

De Winter !

MORDAUNT.

Et cette femme...

L'INCONNU, se soulevant.

Cette femme... ?

MORDAUNT.

Eh bien, cette femme, c'était ma mère !

L'INCONNU.

Sa mère !

MORDAUNT.

Oui, ma mère, comprends-tu ? ma mère ! morte... sans que j'aie pu savoir ni où ni comment.

L'INCONNU.

Oh ! pardonnez-moi ! pardonnez-moi !...

MORDAUNT.

Te pardonner ?... te pardonner ?... Dieu peut-être... Moi, jamais !

L'INCONNU.

Par pitié...

MORDAUNT.

Pas de pitié pour qui n'a pas eu de pitié... Meurs maudit, meurs désespéré, meurs et sois damné !

(Il le frappe de son poignard.)

L'INCONNU.

Au secours ! au secours !

VOIX, du dehors.

Ouvrez ! ouvrez !

MORDAUNT.

Un !

(Il s'élance vers la fenêtre, l'ouvre et saute dehors. L'Aubergiste, l'Hôtesse et Grimaud se précipitent dans la chambre.)

SCÈNE IX

L'INCONNU, expirant ; L'AUBERGISTE, L'HÔTESSE, GRIMAUD, VALETS, VOISINS, etc.

GRIMAUD.

Qu'y a-t-il ?

L'INCONNU.

Au secours !

L'AUBERGISTE.

Le moine ! où est le moine ?

L'INCONNU.

Il m'a poignardé, et c'était justice... Le moine... c'était son fils...

GRIMAUD.

Quel fils ?

L'INCONNU, apercevant Grimaud.

Mon Dieu !

GRIMAUD.

Quoi ?

L'INCONNU.

Vous étiez un des quatre laquais des quatre seigneurs... cette nuit... ?

GRIMAUD.

Oui !

L'INCONNU.

Eh bien, ce moine, c'est son fils.

GRIMAUD.

Le fils de milady ?

L'INCONNU.

Prenez ce poignard, portez-le aux quatre gentilshommes... et dites-leur ce que vous savez...

(Il expire.)

GRIMAUD.

Ah! vous avez raison, pas un instant à perdre... M. le comte de la Fère, M. le comte de la Fère...

(Il va pour sortir.)

L'AUBERGISTE, l'arrêtant.

Eh bien, cet homme?...

GRIMAUD.

Cet homme est mort !

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La chambre de d'Artagnan, à l'hôtel de la *Chevrette*, rue Tiquetonne, à Paris. Au premier plan, à droite, porte d'entrée ouvrant sur un escalier; à gauche, dans le pan coupé, armoire fermée par un rideau. Au fond, large fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, seule.

Elle tient un justaucorps et le brosse.

Ah! ah ! voici un justaucorps de velours bleu que je ne connaissais pas à M. d'Artagnan... C'est sans doute avec celui-là qu'il fait ses conquêtes, l'ingrat!... Mais qu'est-ce que je sens dans ses poches?... Des papiers... On me dira peut-être que c'est de la curiosité; mais, après tout, j'ai bien le droit d'être curieuse... Voilà un billet, j'en étais sûre... (Elle déplie un papier et le lit.) « Dindonneau en hachis, carpe à l'étuvée, fritôt à la Mazarin, trois bouteilles de vin d'Anjou,.. » C'est

déjà une infidélité... Comme si la table de la *Chevrette* ne devait pas suffire à un galant homme!... Mais cette infidélité-là, je la lui passe encore. (Elle tire une autre lettre.) Second papier. (Elle lit.) « Monsieur, votre adversaire commence à entrer en convalescence; il n'a plus que trois coups d'épée qui m'inquiètent, les autres se cicatrisent déjà... » Ah! il s'agit du sergent suisse qui s'était installé dans mon hôtel, bien malgré moi, je puis le dire... et que M. d'Artagnan, à son retour de la campagne de Flandre, a trouvé établi dans sa chambre... Il en a été quitte pour cinq coups d'épée... pauvre cher homme! (Raccrochant l'habit.) Ah! monsieur d'Artagnan, vous étiez amoureux dans ce temps-là, car vous étiez jaloux de tout le monde... même des Suisses... Passons à celui-ci... (Elle prend un autre habit.) C'est le pourpoint sacré, la fameuse casaque des mousquetaires, que nous gardons comme une relique... Voyons s'il n'y a rien dans les poches de la relique... Ah! ah! des papiers attachés avec une faveur... Ah! traître! une faveur bleue! Commençons par cette petite écriture bien serrée; ce doit être incontestablement d'une femme. « Mon cher d'Artagnan... » Son cher d'Artagnan! « J'avoue que votre souvenir me poursuit jusque dans mon couvent de Noisy-le-Sec... » Ah! voilà une lettre, j'espère!... C'est affreux!... Ah! mon Dieu! du bruit! c'est lui!... Vite, les baudriers, les habits, les pourpoints dans cette armoire... Eh bien, où est donc la casaque, maintenant?... Ah! la voici: Quand il sortira, je remettrai les lettres; mais, cette fois, puisque j'ai trouvé la cachette, je veux savoir à quoi m'en tenir.

SCÈNE II

D'ARTAGNAN, MADELEINE.

D'ARTAGNAN.

Ah! ah! chère madame Turquenne, vous ici?

MADELEINE.

Oui, monsieur d'Artagnan, oui; vous voyez, je range.

D'ARTAGNAN.

Que c'est beau de pouvoir dire : « Je range! » Le fait est, Madeleine (regardant autour de lui), que vous rangez souvent...

MADELEINE.

Eh bien, c'est le devoir d'une bonne femme, et je suis la vôtre... (D'Artagnan la regarde de côté.) Votre femme de ménage, j'entends... Oh ! je n'ai pas la prétention d'aspirer à la main d'un lieutenant de mousquetaires.

D'ARTAGNAN.

Bien, Madeleine... Je croyais que vos idées d'hyménée vous trottaient encore par l'esprit.

MADELEINE.

Hélas! monsieur d'Artagnan, depuis que vous vous en êtes expliqué si catégoriquement avec moi...

D'ARTAGNAN.

Ma chère madame Turquenne, les bons comptes font les bons amis; d'ailleurs, je ne suis pas bien certain que feu M. Turquenne soit mort... On a vu des maris qui revenaient, rien que pour faire pendre leur successeur... Mais il s'agit en ce moment de toute autre chose que de débattre l'existence ou la non-existence de votre premier époux, ma chère Madeleine... Il s'agit de trouver...

MADELEINE.

Quoi ?

D'ARTAGNAN.

Des idées, beaucoup d'idées, d'excellentes idées !

MADELEINE.

Oh ! quand elles vous manquent, vous savez où les chercher, vous.

D'ARTAGNAN.

Près de vous, n'est-ce pas, ma chère madame Turquenne?

MADELEINE.

Non, mais derrière mes fagots.

D'ARTAGNAN.

Ceci est un vieux proverbe d'Athos: « Il y a plus d'idées au fond d'une seule bouteille que dans la tête de quarante académiciens. »

MADELEINE.

Et vous avez besoin de beaucoup d'idées?

D'ARTAGNAN.

Il m'en faudrait deux, mais de qualité supérieure; comprenez-vous, Madeleine? une hardie, bouillante, énergique!... cachet rouge; l'autre gaie, ingénieuse, fantasque!... cachet vert.

MADELEINE.

Oui, avec une tranche de ce pâté de chevreuil...

D'ARTAGNAN.

Que j'ai aperçu en bas en passant... C'est extraordinaire, chère madame Turquenne, comme vous lisez dans mon cœur.

(Il la serre dans ses bras.)

MADELEINE, touchant la poche de son habit.

Tiens ! qu'est-ce que vous avez donc là ? De l'argent ?

D'ARTAGNAN.

Mais oui.

MADELEINE.

Vous qui vous plaignez toujours d'en manquer...

D'ARTAGNAN.

Ce n'est pas à moi ; c'est un dépôt que m'a confié le gouvernement.

MADELEINE.

Oh ! cachotier que vous êtes ! je suis sûre que, si j'ouvrais ce secrétaire-là...

D'ARTAGNAN.

Madeleine, n'allez pas commettre cette imprudence ; c'est un secrétaire à secret qui vient de famille, et qui a déjà tué trois femmes imprudentes, qui ont eu la témérité... Mais, chère madame Turquenne, vous m'avez parlé de fagots, je crois ; il ne faut pas que cela se passe en conversation...

MADELEINE.

Ah ! vous pouvez vous vanter, vous, d'avoir une manière de faire faire aux femmes ce que vous voulez...

D'ARTAGNAN.

C'est le résultat de quinze ans d'étude, madame Turquenne ; voilà le grand avantage du vin sur les femmes ; c'est que le vin, plus on en goûte, plus on le connaît, tandis que les femmes, au contraire...

MADELEINE.

C'est bon, c'est bon ; on va vous chercher vos deux bouteilles.

D'ARTAGNAN.

Allez donc, et fermez la porte.

SCÈNE III

D'ARTAGNAN, seul.

Heiu! comme c'est dressé! Elle n'a qu'un défaut: c'est de n'avoir jamais assez de ses propres poches... Comme elle a senti tout de suite dans la mienne l'argent de Son Éminence!... Mais casse-cou ! l'argent du Mazarin... Ladre vert, cuistre d'Italien, va!... cent pistoles!... Je croyais d'abord que c'était des roubles d'Espagne, cela en valait la peine! cent pistoles... « Oun à-compte, monsou d'Artagnan... » Mazarin maudit!... Oui, mon *ser* lieutenant, recommencez à vous faire briser les jambes, casser les bras; faites-vous traverser le ventre de grands coups d'épée, faites-vous trouer le moule de votre pourpoint avec forces pistolades, et je vous donnerai... quoi? *oun* à-compte... Et à quand le compte, pleutre que tu es?... Enfin je lui demande, quoi?... la moindre des choses, un brevet de baron pour Porthos, qui dessèche de ne pas être titré... Il prend un parchemin, il écrit les noms, il burine le titre, et me le rend sans signer... « Mais la signature? — A votre retour, mon ser monsou d'Artagnan. — Et si nous ne revenons pas?... — Dame, cela vous regarde... C'est à vous de revenir... » Et la reine, avec son grand nez, sa lèvre à l'autrichienne, et ses belles mains insolentes : « Monsieur d'Artagnan, soyez bien dévoué à Sa Majesté... » Je lui serai dévoué pour cent pistoles, au roi, et encore... qu'est-ce que je dis donc là! pour vingt-cinq, car les cent pistoles sont pour moi et mes trois amis : vingt-cinq pistoles pour Athos, vingt-cinq pistoles pour Porthos et vingt-cinq pistoles pour Aramis... (Il rit de pitié.) Il est vrai que, si je ne les retrouve pas... Oui, mais il faut que je les retrouve, ces dignes amis, que je n'ai pas vus depuis tant d'années! Quelle étrange chose!... on vit trois, quatre, cinq ans ensemble, il semble qu'on ne pourra pas se passer les uns des autres... on le dit, on le répète, on le croit... Puis vient une bourrasque qui vous pousse, l'un au midi, l'autre au nord; celui-ci à l'orient, celui-là à l'occident; on se perd de vue et tout est fini; à peine si une lettre... Cependant n'accusons pas : j'en ai reçu une d'Athos, c'était en 1643, six mois à peu près avant la mort du cardinal; voyons, où était-ce?...

Ah ! c'était au siége de Besançon ; je me rappelle, j'étais de tranchée... Que me disait-il donc? Ah! qu'il habitait une petite terre... Oui, mais où ? J'en étais là quand un coup de vent a emporté la lettre d'Athos du côté de la ville: j'ai laissé le vent porter la lettre aux Espagnols, qui n'en ont que faire, et qui devraient bien me la renvoyer aujourd'hui que j'en ai besoin... Voyons donc, il faut songer non plus à Athos, mais à Porthos et à Aramis... Ils m'ont écrit aussi, eux... Où sont leurs lettres? Ah! probablement dans ma chère casaque!... (Il ouvre l'armoire.) Ah ! Madeleine rangeait... Je suis bien aise de savoir de quelle façon elle range, je lui en ferai mon compliment... Pauvre casaque!... en voilà une qui a vu bien des aventures et qui a assisté à bien des batailles ! aussi, elle en a gardé les cicatrices ; voilà le trou du biscaïen qui m'a roussi la peau au bastion Saint-Gervais, lors de notre combat d'héroïque mémoire, quatre contre cent, vingt-cinq pour un, juste comme les pistoles de Son Éminence... Voici une couture glorieuse... Par quelle main a-t-elle été faite? Je ne me le rappelle pas... C'est singulier que, de tous les tissus, le plus solide, celui qui se recoud encore le plus facilement, c'est la peau humaine... Cette casaque de buffle n'est plus bonne à rien, et M. d'Artagnan vaut encore quelque chose... Mais, avec tout cela, je ne retrouve pas mes lettres, moi.... C'est donc le diable?... Ce sont ces pistoles de malheur qui m'ont ensorcelé ; elles étaient dans cette poche-là, cependant, les lettres... Ah ! j'y pense, Madeleine, qui range si bien... Madeleine ! Madeleine !...

SCÈNE IV

D'ARTAGNAN, MADELEINE.

MADELEINE.

Me voici, me voici ; j'ai voulu aller à la cave moi-même.

D'ARTAGNAN.

Fort bien. Dites-moi, Madeleine...

MADELEINE, à part.

Il a été au portemanteau. (Haut.) Cachet rouge. (A part.) Il aura découvert quelque chose... (Haut.) Cachet vert, regardez!

D'ARTAGNAN.

Chère madame Turquenne, vous me comblez... Mais posez les bouteilles sur la table, et venez ici.

MADELEINE.

Oh ! qu'est-ce que ce sac ?

D'ARTAGNAN.

L'argent du gouvernement, toujours... N'y touchez pas, çà brûle les doigts ; d'ailleurs, nous avons à causer.

MADELEINE.

Eh bien, causons.

D'ARTAGNAN.

Madeleine, mon enfant, nous avons donc rangé dans la chambre de ce bon M. d'Artagnan ?

MADELEINE, à part.

Nous y voilà ! (Haut.) Mais oui, comme d'habitude... Je ne puis pas dire non : vous m'avez trouvée occupée...

D'ARTAGNAN.

A ranger, c'est cela... De sorte qu'en rangeant, pour que tout fût bien rangé, nous avons retourné les poches.

MADELEINE.

Moi ?... Non, non, jamais !

D'ARTAGNAN.

Madeleine, chère amie, entre autres qualités qui vous rendent précieuse à mes yeux, il y en a une dont je voudrais bien que vous trouvassiez à vous défaire : vous êtes horriblement jalouse, et, vous le savez, Madeleine, un grand prédicateur l'a dit, ou, s'il ne l'a pas dit, il aurait dû le dire : « La jalousie conduit les femmes à fouiller dans les tiroirs des tables et dans les poches des hauts-de-chausses. » Vous comprenez, Madeleine ?

MADELEINE.

Ah ! ce n'est point à moi qu'on peut faire ce genre de reproche.

D'ARTAGNAN.

N'importe, la morale n'est jamais perdue... Écoutez donc, ma chère Madeleine : si, comme vous le dites tous les jours, vous tenez à faire mon bonheur, sang-Dieu ! ne me rendez pas le plus malheureux des hommes !

MADELEINE.

Je ne puis cependant pas répondre...

D'ARTAGNAN.

Elles étaient dans ma poche, Madeleine, dans cette poche-là; trois lettres, entendez-vous bien?... La poche n'est aucunement trouée... Elles étaient liées avec une faveur bleue.

MADELEINE.

Ah! je conçois, c'était fort galant.

D'ARTAGNAN.

Ma petite Madeleine, vous voyez que je suis très-calme, très-charmant, que je n'ai pas la moindre canne à la portée de la main; faisons donc les choses galamment; avouez-moi qu'en secouant mes vieux habits, ce paquet de lettres est tombé, hein? il est tombé, n'est-ce pas? et vous l'avez ramassé... Voyons, rendez-le-moi, ventrebleu!

MADELEINE.

Vous savez bien, monsieur d'Artagnan, que je ne bats point les habits de mes locataires.

D'ARTAGNAN.

Morbleu! Madeleine, je ne me fâche pas, non, non, non... je ne veux point me fâcher du moins; mais, si l'on ne me retrouve pas l'adresse d'Athos, d'Aramis et de Porthos... de Porthos surtout... j'étranglerai tout l'hôtel!

MADELEINE.

Mais ne criez donc pas comme cela, monsieur d'Artagnan!

D'ARTAGNAN.

L'adresse de Porthos, sang-Dieu! ventrebleu! corbleu!

MADELEINE.

On croira que nous nous disputons... Tenez, voilà quelqu'un qui monte.

D'ARTAGNAN, écoutant.

Ah! mon Dieu! ce pas... Trois cents livres pesant!... (On monte lourdement.) Si j'étais assez fat pour croire que la Providence s'occupe de moi, je dirais que c'est le pas de Porthos... (On frappe.) Si je ne savais mon digne ami dans sa terre de je ne sais où, et dans son château de je ne sais quoi, je dirais que c'est le poing de Porthos.

MADELEINE.

Eh! mais il va enfoncer ma porte, ce monsieur!

PORTHOS, en dehors.

Eh bien, on n'ouvre donc plus la porte à son ami?

D'ARTAGNAN.

C'est la voix de Porthos... En voilà une chance!

SCÈNE V

LES MÊMES, PORTHOS, MOUSQUETON.

D'ARTAGNAN.

Porthos ! en chair et en os ! Ah ! cher ami !

(Il lui saute au cou.)

PORTHOS.

Avec mon fidèle Mouston, comme vous voyez... Ne me reconnaissez-vous pas ?

D'ARTAGNAN.

Si fait ; mais je remerciais le hasard...

PORTHOS.

Le hasard ?

D'ARTAGNAN.

Oui.

PORTHOS.

Ce n'est point le hasard qui m'amène ici, c'est votre lettre.

D'ARTAGNAN.

Comment, ma lettre ?...

PORTHOS.

Sans doute ; tenez ! (Il lui donne une lettre.) C'est bien à moi... « A monsieur du Vallon de Bracieux de Pierrefonds. »

D'ARTAGNAN.

Ah ! de Pierrefonds ! c'est cela, voilà le nom du château, je me le rappelle maintenant ; mais n'importe, ce n'est pas moi qui vous ai écrit.

PORTHOS.

Cependant... (Il lit.) « Trouvez-vous le 20 du mois d'octobre de la présente année 1648, à l'hôtel de la *Chevrette*, rue Tiquetonne, à Paris ; c'est là que demeure votre ami d'Artagnan, qui sera enchanté de vous voir. » C'est écrit.

D'ARTAGNAN.

Oui, mais ce n'est point écrit par moi, voilà tout ce que je puis vous dire.

MADELEINE.

C'est une lettre qui sera tombée des vieux habits de monsieur.

PORTHOS.

C'est possible ! (Apercevant Madeleine.) Mais je vous demande pardon, madame, je n'avais pas eu l'honneur de vous voir.

D'ARTAGNAN.

Mon cher Porthos, je vous présente madame Madeleine Turquenne, la plus soigneuse hôtelière de France et de Navarre... une femme qui ne laisse jamais traîner les papiers de ses locataires... Mais ne parlons plus de cela ; vous voilà, Porthos, c'est le principal... Pourquoi, comment êtes vous venu, peu importe, cela s'éclaircira... Ma chère madame Turquenne, M. Porthos va partager mon dîner.

MADELEINE.

Alors, deux cachets rouges et deux cachets verts ; on va vous aller chercher cela.

D'ARTAGNAN.

Allez !

SCÈNE VI

D'ARTAGNAN, PORTHOS, MOUSQUETON.

D'ARTAGNAN.

Et maintenant, cher ami, en attendant le renfort qu'est allée nous chercher Madeleine, disons toujours un mot à ces deux bouteilles.

PORTHOS.

Oui, volontiers.

D'ARTAGNAN.

Sang-Dieu ! comme vous vous portez, cher ami !

PORTHOS.

Mais oui, la santé est bonne.

(Il pousse un soupir.)

D'ARTAGNAN.

Et toujours fort ?

PORTHOS.

Plus que jamais... Imaginez-vous que, dans mon château de Pierrefonds, j'ai une bibliothèque...

D'ARTAGNAN.

Bah ! vous êtes donc bien riche, mon cher Porthos, que vous vous êtes livré à des dépenses si inutiles ?

PORTHOS.

Elle faisait partie du château, que j'ai acheté tout meublé.

D'ARTAGNAN.

Bon! mais qu'a de commun cette bibliothèque avec votre force?

PORTHOS.

Attendez!... Dans cette bibliothèque, il y a un livre!

D'ARTAGNAN.

Comment! dans votre bibliothèque, il n'y a qu'un livre?

PORTHOS.

Non pas... attendez donc!... Mousqueton, combien y a-t-il de livres dans ma bibliothèque?

MOUSQUETON.

Six mille, monsieur.

PORTHOS.

Il y a six mille livres.

(Il pousse un second soupir.)

D'ARTAGNAN.

A la bonne heure!

PORTHOS.

Eh bien, parmi ces six mille livres, il y en a un fort intéressant qui traite des douze travaux d'Hercule, des exploits de Thésée, et des faits et gestes de Milon de Crotone... Eh bien, là-bas, pour me distraire, j'ai fait tout ce que Milon de Crotone avait fait.

D'ARTAGNAN.

Vous avez assommé un bœuf d'un coup de poing?

PORTHOS.

Oui.

D'ARTAGNAN.

Vous l'avez porté sur vos épaules pendant cinq cents pas?

PORTHOS.

Six cents...

D'ARTAGNAN.

Et vous l'avez mangé en un jour?

PORTHOS.

Presque... Il n'y a qu'une chose que je n'ai pu faire.

D'ARTAGNAN.

Laquelle?

PORTHOS.

Il est dit dans le livre que Milon ceignait son front d'une corde, et qu'en enflant ses muscles, il rompait cette corde.

D'ARTAGNAN.

Ah ! c'est que votre force, à vous, n'est pas dans votre tête, Porthos.

PORTHOS.

Non, elle est dans mes bras.

D'ARTAGNAN.

Mordious! que vous êtes heureux, Porthos! riche, bien portant, et fort !

PORTHOS.

Oui, je suis heureux.

(Il pousse un troisième soupir.)

D'ARTAGNAN.

Porthos, voilà de bon compte trois soupirs que vous poussez.

PORTHOS.

Vous croyez?...

D'ARTAGNAN.

Tenez, mon ami, on dirait que quelque chose vous tourmente.

PORTHOS.

Vraiment?...

D'ARTAGNAN.

Auriez-vous des chagrins de famille?

PORTHOS.

Je n'ai pas de famille.

D'ARTAGNAN.

Feriez-vous mauvais ménage avc madame du Vallon?

PORTHOS.

Elle est morte il y a tantôt deux ans.

D'ARTAGNAN.

Ah ! elle est morte?

PORTHOS.

Oui; n'est-ce pas, Mouston ?

MOUSQUETON.

Il y a tantôt deux ans, oui, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Mais, alors, mon cher, pourquoi soupirez-vous?

PORTHOS.

Écoutez, d'Artagnan, il me manque quelque chose.

D'ARTAGNAN.

Que diable peut-il vous manquer?... Vous avez des châteaux, des prairies, des terres, des bois, des montagnes; vous êtes riche, vous êtes veuf, vous êtes fort comme Milon de Crotone et vous n'avez pas la crainte d'être mangé un jour par des lions.

PORTHOS.

C'est vrai, j'ai tout cela; mais je suis ambitieux.

D'ARTAGNAN.

Vous ambitieux, Porthos?

PORTHOS.

Oui, tout le monde est quelque chose, excepté moi. Vous êtes chevalier, Aramis est chevalier, Athos est comte...

D'ARTAGNAN.

Et vous voudriez être baron?

PORTHOS.

Ah!

D'ARTAGNAN, tirant le brevet.

Allongez le bras, Porthos...

PORTHOS.

Pour quoi faire?

D'ARTAGNAN.

Allongez toujours... Encore... Bien!

PORTHOS.

Un brevet aux armes de France!

D'ARTAGNAN.

Lisez!

PORTHOS.

« Ordonnance royale qui accorde à M. du Vallon le titre de baron. »

D'ARTAGNAN.

Baron, c'est écrit.

PORTHOS.

Ah! oui; mais ce n'est pas signé.

D'ARTAGNAN.

On ne peut pas tout avoir en même temps; voilà d'abord le brevet, vous aurez la signature plus tard.

PORTHOS.

Et que faut-il faire pour avoir cette signature?

D'ARTAGNAN.

Ah! dame, quitter nos châteaux, reprendre le harnais, courir les aventures, laisser, comme autrefois, un peu de notre chair par les chemins.

PORTHOS.

Diable ! c'est donc la guerre que vous me proposez?

D'ARTAGNAN.

Avez-vous suivi la politique, cher ami?

PORTHOS.

Moi? Pourquoi faire?

D'ARTAGNAN.

Êtes-vous pour les princes? êtes-vous pour Mazarin?

PORTHOS.

Moi, je serai pour celui qui me fera baron.

D'ARTAGNAN.

Bien répondu, Porthos; et vous êtes disposé à me suivre?

PORTHOS.

Jusqu'au bout du monde.

D'ARTAGNAN.

Eh bien, en attendant, allez jusqu'à votre hôtel, qui est sur la route, et revêtez le buffle et la cuirasse.

PORTHOS.

Dix minutes... dix minutes seulement, je ne vous demande que dix minutes.

D'ARTAGNAN.

Vous avez un bon cheval?

PORTHOS.

J'en ai quatre, n'est-ce pas Mouston?

MOUSQUETON.

Oui, monsieur : Bayard, Roland, Joyeuse et la Rochelle.

D'ARTAGNAN.

En ce cas, ne perdez pas de temps; peut-être partirons-nous aujourd'hui.

PORTHOS.

Bah !

D'ARTAGNAN.

J'allais vous chercher, mon cher, quand vous êtes arrivé.

PORTHOS.

Comme cela se trouve !... Et nous allons?...

D'ARTAGNAN.

Je n'en sais rien.

PORTHOS.

Mais, si vous ne savez pas où vous allez, nous nous perdrons indubitablement.

D'ARTAGNAN.

Soyez tranquille; M. de Mazarin nous enverra un guide.

PORTHOS.

Bon ! et, en revenant, je serai nommé baron ?

D'ARTAGNAN.

C'est dit; allez donc vous équiper.

PORTHOS.

Viens-tu, Mouston ?

MOUSQUETON.

Oui, monsieur le baron.

PORTHOS, attendri.

Ah ! Mouston, voilà un mot que je n'oublierai de ma vie.

D'ARTAGNAN, étonné, à part.

Mouston ?

(Porthos sort.)

SCÈNE VII

D'ARTAGNAN, MOUSQUETON.

D'ARTAGNAN, arrêtant Mousqueton.

Pardon, mon cher Mousqueton; mais tu ne m'avais pas fait part du malheur que tu as eu de perdre une syllabe de ton nom... Comment diable cet accident t'est-il arrivé?

MOUSQUETON.

Monsieur, depuis que, de laquais, j'ai été élevé au grade d'intendant de monseigneur, j'ai pris ce dernier nom, qui est plus digne, et qui sert à me faire respecter de mes subordonnés.

D'ARTAGNAN.

Je comprends ! ton maître et toi, vous avez chacun votre ambition : lui d'allonger son nom; toi, de raccourcir le tien... Allez, monsieur Mouston.

(Mousqueton sort.)

SCÈNE VIII

D'ARTAGNAN, seul.

Décidément, ce n'est pas si difficile qu'on le croit de mener

les hommes. Étudiez les intérêts, flattez les amours-propres, piquez ferme et rendez la main, ils iront où vous voudrez; donc, voilà Porthos embauché pour le compte du cardinal, c'est toujours cela... Oui, mais ce n'est point assez : il nous faudrait Athos et Aramis. Oh ! comme ils vont nous manquer, ces pauvres amis !... Il est vrai qu'Athos est peut-être bien vieilli; c'était notre aîné à tous, et puis il buvait effroyablement, il sera complétement abruti; c'est fâcheux, une si noble nature, une si puissante intelligence, une si haute seigneurie, un homme qui semait de l'argent comme le ciel fait de la grêle, et qui vous mettait l'épée à la main avec un air vraiment royal... Eh bien, ce noble gentilhomme à l'œil fier... ce beau cavalier si brillant sous les armes, que l'on s'étonnait toujours qu'il tînt une simple épée à la main au lieu d'un bâton de commandement; eh bien, il sera transformé en quelque vieillard courbé, au nez rouge et aux yeux pleurants... Oh ! l'affreuse chose que le vin (il boit), quand il est mauvais !

SCÈNE IX

D'ARTAGNAN, MADELEINE.

MADELEINE.

M. le comte de la Fère.

D'ARTAGNAN.

Qu'est-ce que cela, le comte de la Fère ?

MADELEINE.

Dame, je ne sais pas, un beau seigneur...

D'ARTAGNAN.

Jeune ?

MADELEINE.

Trente-cinq à quarante ans.

D'ARTAGNAN.

De haute mine ?

MADELEINE.

L'air d'un roi.

ATHOS, en dehors.

Eh bien, cher d'Artagnan, n'êtes-vous pas visible?

D'ARTAGNAN.

Ah! mon Dieu! l'on dirait sa voix... Fais entrer, Madeleine.

SCÈNE X

LES MÊMES, ATHOS.

D'ARTAGNAN.

Athos, mon ami!

ATHOS.

D'Artagnan, mon cher fils, ne vouliez-vous donc plus me revoir ?

(Ils s'embrassent.)

D'ARTAGNAN.

Oh! cher ami, non ; mais le nom de la Fère, que je ne vous ai jamais entendu donner...

ATHOS.

C'est le nom de mes ancêtres que j'ai repris; mais, si j'ai changé de nom, je n'ai pas changé de cœur, ni vous non plus, n'est-ce pas ?

D'ARTAGNAN.

Athos, je pensais à vous aujourd'hui même... Aujourd'hui même, je demandais votre adresse à Porthos.

ATHOS.

Il est donc arrivé ?

D'ARTAGNAN.

Oui ; saviez-vous qu'il dût venir ?

ATHOS.

Continuez, d'Artagnan ; vous dites donc que vous demandiez mon adresse à Porthos ?

D'ARTAGNAN.

Oui, je voulais vous revoir.

ATHOS.

En effet, pauvre ami, il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus.

D'ARTAGNAN.

Mais j'y pense, Athos, et moi qui ne vous offre rien... Voici de ce petit vin de Bourgogne dont vous avez fait avec Grimaud si rude consommation dans la cave de l'hôtelier de Beauvais... Où est-il, ce brave Grimaud ? J'espère qu'il est toujours à votre service ?

ATHOS.

Oui, mon ami ; mais, dans ce moment, il voyage.

D'ARTAGNAN.

Buvez donc, alors.

ATHOS.

Merci, d'Artagnan, je ne bois plus; ou du moins je ne bois plus que de l'eau.

D'ARTAGNAN.

Vous, Athos, devenu un buveur d'eau?... Impossible! vous, le plus intrépide buveur de bouteilles des mousquetaires de M. de Tréville.

ATHOS.

Trouviez-vous que je buvais comme tout le monde, mon ami?

D'ARTAGNAN.

Non, c'est vrai! vous aviez d'abord une manière de casser le goulot des bouteilles qui n'appartenait qu'à vous; et puis vous ne buviez pas à la manière des autres, vous. L'œil de tout buveur brille quand il porte le verre à sa bouche... Votre œil à vous ne disait rien... mais jamais silence n'a été si éloquent... Il me semblait l'entendre murmurer : « Entre, liqueur, et chasse mes chagrins. »

ATHOS.

C'est qu'en effet, c'était cela, mon ami.

D'ARTAGNAN.

Et la cause de ces chagrins?

ATHOS.

Elle n'existe plus, mon ami.

D'ARTAGNAN.

Tant pis.

ATHOS.

Tant pis?

D'ARTAGNAN.

Oui, j'allais vous proposer une distraction.

ATHOS.

Laquelle?

D'ARTAGNAN.

C'était de reprendre la vie d'autrefois. Voyons, Athos, si des avantages réels vous attendaient, ne seriez-vous pas bien aise de recommencer, en ma compagnie et en celle de notre ami Porthos, les exploits de notre jeunesse?

ATHOS.

C'est une proposition que vous me faites, alors?

D'ARTAGNAN.

Nette et franche.

ATHOS.

Pour entrer en campagne?

D'ARTAGNAN.

Oui.

ATHOS.

De la part de qui... et contre qui?

D'ARTAGNAN.

Ah! diable! vous êtes pressant.

ATHOS.

Et surtout précis... Écoutez, d'Artagnan, il n'y a qu'une cause à laquelle un homme comme moi puisse être utile... C'est celle du roi.

D'ARTAGNAN.

Précisément.

ATHOS.

Oui, mais entendons-nous... Si par la cause du roi vous voulez dire celle de M. Mazarin, nous cessons de nous entendre.

D'ARTAGNAN

Diable! voilà que ça s'embrouille.

ATHOS.

Ne jouons pas au fin, d'Artagnan; votre hésitation et vos détours me disent assez de quelle part vous venez... Cette cause, en effet, on ne peut l'avouer hautement, et, lorsqu'on recrute pour elle, c'est l'oreille basse et la voix embarrassée.

D'ARTAGNAN.

Ah! mon cher Athos...

ATHOS.

Eh! mon cher d'Artagnan, vous savez bien que je ne parle pas pour vous, pour vous qui êtes la perle des gens braves, des gens loyaux et hardis... Je parle de cet Italien mesquin et intrigant, de ce cuistre qui essaye de coiffer sa tête d'une couronne qu'il a volée chez la reine; de ce faquin qui appelle son parti le parti du roi, et qui s'avise de faire mettre les princes du sang en prison, n'osant pas les tuer, comme faisait le grand Richelieu; du fesse-Mathieu qui pèse ses écus d'or et garde les rognés, de peur, quoiqu'il triche, de les perdre à son jeu du lendemain; d'un drôle, enfin, qui maltraite la reine, à ce qu'on assure, et qui va, d'ici à six semaines, nous

faire une guerre civile pour garder ses pensions... Si c'est là le maître que vous me proposez, d'Artagnan, grand merci !

D'ARTAGNAN.

Vous en parlez fort à votre aise, mon cher ami ; vous êtes heureux, à ce qu'il paraît, dans votre médiocrité dorée. Porthos a cinquante ou soixante mille livres de rente, peut-être. Aramis doit avoir quinze duchesses qui se disputent l'Aramis de Noisy-le-Sec, comme elles se disputaient l'Aramis mousquetaire ; c'est encore un enfant gâté du sort ; mais, moi, que fais-je en ce monde ? Je porte ma cuirasse et mon buffle depuis vingt ans, cramponné à ce grade insuffisant, sans avancer, sans reculer, sans vivre. Je suis mort, en un mot ! Eh bien, lorsqu'il s'agit pour moi de ressusciter un peu, de passer, de lieutenant, capitaine, vous venez me dire : « C'est un faquin, un cuistre, un mauvais maître !... » Eh ! pardieu ! cher ami, je le sais aussi bien que vous... Mais trouvez-m'en un meilleur, ou faites-moi des rentes.

ATHOS.

Eh bien, c'est à quoi nous avons songé, Aramis et moi, mon ami ; et c'est pour cela que j'avais écrit à Porthos et à Aramis de se trouver aujourd'hui chez vous

D'ARTAGNAN.

Ah ! je comprends maintenant cette coïncidence.

ATHOS.

Ne les avez-vous point vus déjà ?

D'ARTAGNAN.

Porthos, oui... Aramis, non.

ATHOS.

C'est étrange ! Aramis, le moins éloigné des trois... Aramis, qui n'a que trois ou quatre lieues de son couvent de Noisy-le-Sec à Paris.

D'ARTAGNAN.

Que voulez-vous, mon cher ! Aramis aura eu quelque pénitence à faire ; et puis, avec une vocation comme la sienne, on ne quitte pas facilement son couvent.

ATHOS.

Eh bien, vous vous trompez, mon ami ; Aramis est redevenu mousquetaire, et plus mousquetaire que jamais... Il boit, parle haut en buvant, compromet les femmes, se bat une fois le mois, et ne se fait appeler que le chevalier d'Herblay... Tenez, il est en retard... Eh bien, mon ami, je parie

qu'il aura suivi quelque jupe qui lui aura fait perdre le chemin de la rue Tiquetonne.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ARAMIS.

ARAMIS.

Ah ! mes bons amis, une aventure adorable !... Bonjour, comte ; bonjour, cher d'Artagnan.

D'ARTAGNAN.

Cher Aramis, vous voilà donc !

ARAMIS.

En personne. Imaginez-vous une femme charmante que j'ai rencontrée dans une église.

D'ARTAGNAN.

Et que vous avez suivie ?

ARAMIS.

Jusqu'à sa litière.

D'ARTAGNAN.

Et de sa litière ?...

ARAMIS.

Jusqu'à la porte d'un magnifique hôtel... Une adorable personne qui m'a rappelé la pauvre Marie Michon.

D'ARTAGNAN.

Mauvais sujet !

ATHOS.

Vous le voyez, toujours le même !

ARAMIS.

Moins l'hypocrisie ; car, autrefois, je l'avoue, mes amis, j'étais un franc hypocrite...

SCÈNE XII

LES MÊMES, PORTHOS, entrant armé en guerre.

PORTHOS.

C'est bien vrai, par exemple.

ARAMIS.

Ah ! c'est vous, Porthos ! Bonjour.

PORTHOS.

Mais c'est donc une surprise ?

D'ARTAGNAN.

Oui, mon cher Porthos, une surprise ménagée par Athos, et des plus agréables, comme vous voyez.

PORTHOS, pressant Aramis sur sa poitrine.

Ah ! cher Aramis, laissez-moi vous presser sur mon cœur, cher ami...

ARAMIS, étouffé.

Eh ! dites donc, ce n'est pas sur votre cœur que vous me pressez, c'est sur votre cuirasse.

ATHOS, donnant la main à Porthos.

Partez-vous donc pour les croisades, mon cher du Vallon?

PORTHOS.

Ma foi, je n'en sais rien ; je sais que je pars, voilà tout.

D'ARTAGNAN.

Chut ! ils ne sont pas des nôtres.

PORTHOS.

Bah !

ARAMIS, bas, à Athos.

Leur avez-vous parlé de MM. les princes, et du voyage que de Winter fait à Paris ?

ATHOS, bas.

Inutile, ils sont à Mazarin.

ARAMIS, bas.

Nous agirons sans eux.

PORTHOS, bas, à d'Artagnan.

Comment ferons-nous, alors ?

D'ARTAGNAN, bas.

Nous nous passerons d'eux.

MADELEINE, qui, pendant ce temps, a mis le couvert.

Messieurs, la table est prête.

D'ARTAGNAN.

Alors, profitons des biens que Dieu nous envoie ; c'est la véritable sagesse, n'est-ce pas, Aramis? A table, messieurs, à table !

PORTHOS.

C'est d'autant mieux raisonné que je meurs de faim.

ATHOS, s'asseyant.

Qu'est-ce que cette serviette ?

D'ARTAGNAN.

Ne la reconnaissez-vous pas, Athos?

ARAMIS.

C'est celle du bastion Saint-Gervais.

PORTHOS.

Sur laquelle l'autre cardinal a fait broder les armes de France aux endroits où elle avait été trouée par trois balles.

ATHOS.

Pourquoi cette serviette à moi, amis?

D'ARTAGNAN.

Parce que vous êtes le plus grand, le plus noble et le plus brave de nous, toujours!

ATHOS.

Alors, messieurs, par ce drapeau, le seul que nous devons suivre au milieu des discordes civiles qui vont jaillir assurément, et qui vont nous séparer peut-être, jurons-nous de rester les uns aux autres de bons seconds pour les duels, des amis dévoués pour les affaires graves, et de joyeux compagnons pour le plaisir.

D'ARTAGNAN.

Oh! bien volontiers!

ATHOS.

Et, si jamais le hasard fait que nous nous trouvions dans deux camps opposés, chaque fois que nous nous rencontrerons dans la mêlée, à ce seul mot: « Mousquetaire! » passons notre épée dans la main gauche et tendons-nous la main droite, fût-ce au milieu du carnage.

ARAMIS.

Oui, morbleu! oui!

PORTHOS.

Oh! que c'est bien dit, Athos, et que vous êtes éloquent, toujours! j'en ai les larmes aux yeux, parole d'honneur!

ATHOS, d'un air sombre.

Et puis n'y a-t-il pas entre nous un autre pacte que celui de l'amitié? n'y a-t-il pas celui du sang?...

D'ARTAGNAN.

Vous voulez parler de milady?

ATHOS.

Et vous, vous y pensiez, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN.

Tenez, Athos, vous êtes terrible avec votre coup d'œil... Eh bien, oui, messieurs... je vous le demande, en pensant parfois à cette terrible nuit d'Armentières, à cet homme en-

veloppé dans un manteau rouge, qui était le bourreau; à cette exécution nocturne, à cette rivière qui semblait couler des flots de sang, et à cette voix qui cria au milieu de la nuit: « Laissez passer la justice de Dieu! » n'avez-vous pas quelquefois éprouvé des mouvements de terreur qui ressemblent...?

ATHOS.

A du remords, n'est-ce pas? j'achève votre pensée... D'Artagnan, est-ce que vous avez du remords, vous?

D'ARTAGNAN.

Non, je n'ai pas de remords, parce que, si nous l'eussions laissée vivre, elle eût sans aucun doute continué son œuvre de destruction; mais une chose qui m'a toujours étonné, mon ami... voulez-vous que je vous le dise?...

ATHOS.

Dites...

D'ARTAGNAN.

C'est que vous, vous trouvant le seul d'entre nous à qui cette femme n'eût rien fait, le seul qui n'eût pas à se plaindre d'elle, ce soit vous, vous, Athos, si bon, qui vous soyez chargé de tout préparer pour cette expédition d'Armentières, qui ayez été chercher le bourreau, qui nous ayez conduits à la chaumière; que ce soit vous enfin qui, comme l'envoyé des justices divines, ayez prononcé le jugement sur elle; et, quand moi-même, le corps frissonnant, la voix haletante, les yeux en pleurs, j'étais prêt à pardonner, que ce soit vous qui ayez dit de frapper.

ATHOS.

Cela vous a toujours étonné, n'est-ce pas?

D'ARTAGNAN.

Oui, je l'avoue; si vous ne nous en eussiez pas parlé, j'eusse gardé le silence... Mais vous vous en êtes ouvert à moi le premier; alors, je vous ai dit ce que je pensais. Excusez-moi, Athos, si cela peut en quelque point vous blesser.

ATHOS.

Amis, laissez-moi vous raconter un épisode de ma vie, que je n'ai jamais raconté à personne... Cela vous expliquera peut-être tout...

ARAMIS.

Dites, cher ami.

ATHOS.

Je ne vous recommande pas la discrétion; quand vous

aurez entendu ce que je vais vous dire, vous jugerez la chose assez terrible, je pense, si non pour l'oublier, du moins pour l'ensevelir au plus profond de votre cœur.

D'ARTAGNAN.

Nous vous écoutons, Athos !

ATHOS.

Écoutez... J'avais vingt-cinq ans, j'étais comte, j'étais le premier de ma province, sur laquelle mes ancêtres avaient régné presque en rois ; j'avais une fortune princière, tous les rêves d'amour, de bonheur et de gloire qu'on a à vingt-cinq ans; au reste, libre entièrement de ma personne, de mon nom et de ma fortune. Un jour, je rencontrai, dans un de mes villages, une jeune fille de seize ans, belle comme les amours et comme les anges à la fois. A travers la naïveté de son âge perçait un esprit ardent, un esprit non pas de femme, mais de poëte; elle ne plaisait pas, elle enivrait. Elle vivait près de son frère, jeune homme mélancolique et sombre : tous deux étaient arrivés dans le pays depuis six mois ; ils venaient on ne sait d'où ; mais, en les voyant, elle si belle, lui si pieux, on ne songeait pas à leur demander d'où ils venaient. J'étais le seigneur du pays, j'aurais pu la séduire ou l'enlever à mon gré... Malheureusement, j'étais honnête homme, je l'épousai.

D'ARTAGNAN.

Puisque vous l'aimiez...

ATHOS.

Attendez ! Je l'emmenai dans mon château, j'en fis la première dame de la province... Oh ! il faut lui rendre justice, elle tenait parfaitement sa place.

D'ARTAGNAN.

Eh bien ?

ATHOS.

Eh bien, un jour que nous chassions à courre, son cheval, effrayé par la vue d'un poteau, fit un écart, elle tomba évanouie... Nous étions seuls ; je m'élançai à son secours, et, comme elle étouffait dans ses habits, je les fendis avec mon poignard... Devinez ce qu'elle avait sur l'épaule, d'Artagnan ? Une fleur de lis... Elle était marquée !

D'ARTAGNAN.

Horreur !... que dites-vous là, Athos ?

ATHOS.

La vérité pure... Mon cher, l'ange était un démon, la belle et naïve jeune fille avait volé les vases sacrés de l'église, avec son prétendu frère, qui n'était autre que son amant; je sus tout cela depuis, le frère ayant été pris et condamné.

D'ARTAGNAN.

Mais elle, qu'en fîtes-vous?...

ATHOS.

Oh! elle... J'étais, comme je vous l'ai dit, un grand seigneur, d'Artagnan; j'avais sur mes terres droit de justice basse et haute; j'achevai de déchirer les habits de la comtesse, je pris une corde, et je la pendis à un arbre.

D'ARTAGNAN.

Un meurtre!...

ATHOS.

Non pas, malheureusement; car, tandis que je m'éloignais au galop de cet endroit fatal et de ce pays maudit, quelqu'un vint sans doute, qui la sauva. Elle quitta la France alors, passa en Angleterre; elle épousa un lord, et elle en eût un fils; puis le duc mourut et elle revint en France, se mit à la solde de Richelieu, coupa dans un bal les ferrets de la reine, fit assassiner Buckingham par Felton... et, pardonnez-moi, cher d'Artagnan, de rouvrir cette blessure en votre cœur, empoisonna au couvent des Augustines de Béthune, cette femme que vous adoriez, cette charmante Constance Bonacieux.

D'ARTAGNAN.

Ainsi, c'était la même?...

ATHOS.

La même! tout le mal qui nous avait été fait nous venait d'elle; une fois, elle m'avait échappé pour commettre trois meurtres... Cette fois, je jurai qu'elle ne m'échapperait plus et qu'elle avait fini le cours de ses scélératesses; voilà pourquoi j'allai chercher le bourreau de Béthune, voilà pourquoi je vous conduisis tous à la chaumière où elle était cachée, voilà pourquoi je prononçai la sentence; voilà pourquoi, lorsque vous hésitiez, vous, Porthos; lorsque vous frémissiez, vous, Aramis; lorsque vous pleuriez, vous d'Artagnan... voilà pourquoi je dis: « Frappe!... »

D'ARTAGNAN.

Corbleu! je comprends tout, maintenant...

PORTHOS.

Et moi aussi!...

ARAMIS.

Bah!... c'était une infâme, n'y pensons plus...

D'ARTAGNAN.

Heureusement que, de ce passé, il ne reste aucune trace...

ATHOS.

Elle avait un fils de ce lord de Winter... frère de celui que nous connaissons.

D'ARTAGNAN.

Je le sais bien, puisqu'au moment de sa mort vous vous êtes écrié : « Elle n'a pas même songé à son fils! »

ARAMIS.

Eh! qui sait ce qu'il est devenu? Mort le serpent, morte la couvée. Croyez-vous que de Winter, notre compagnon, celui qui nous guida dans l'accomplissement de l'acte de justice, se sera amusé à recueillir le fils?... D'ailleurs, si le fils existe, il était en Angleterre; à peine s'il connaissait sa mère... Puis tout a été fait dans le silence et dans la nuit, chacun de nous avait intérêt à garder le secret et l'a gardé... Ce fils ne sait rien, il ne peut rien savoir.

(Ils s'asseyent.)

PORTHOS.

Bah! l'enfant est mort, ou le diable m'emporte! il fait tant de brouillard dans cette maudite Angleterre... Mangeons.

MADELEINE, entrant.

L'envoyé de Son Éminence...

ATHOS.

Qu'y a-t-il?...

D'ARTAGNAN.

Rien!...

ARAMIS.

Si c'est une femme, cher ami, nous vous laissons.

D'ARTAGNAN.

Non pas, messieurs, c'est un homme.

PORTHOS.

Eh bien, si c'est un homme, qu'il entre et qu'il se mette à table.

D'ARTAGNAN.

Non pas; ce serait sans doute trop mauvaise compagnie... pour Athos et pour Aramis; il s'agit d'un envoyé de Mazarin,

quelque pleutre comme lui ; il n'a qu'un mot à me dire ; demeurez là, et ne vous fâchez pas si nous parlons à voix basse.

PORTHOS.

Sans doute ; mais expédiez-le promptement, que diable ! il est temps que nous déjeunions.

(Les trois amis se retirent dans un coin.)

D'ARTAGNAN.

Faites entrer, madame Turquenne.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MORDAUNT, en costume de puritain.

Madeleine seule peut entendre ce que disent d'Artagnan et l'envoyé de Mazarin.

MORDAUNT.

M. le chevalier d'Artagnan ?

D'ARTAGNAN.

C'est moi, monsieur.

MORDAUNT.

Lieutenant aux mousquetaires de Sa Majesté, compagnie Tréville ?

D'ARTAGNAN.

C'est moi.

MORDAUNT.

N'attendiez-vous pas quelque chose, monsieur ?

D'ARTAGNAN.

Oui ; un message de Son Éminence, message qu'il devait m'envoyer par un homme de confiance.

MORDAUNT, lui remettant une lettre.

Voici le message, monsieur, et c'est moi qui suis le messager.

D'ARTAGNAN, lisant.

« Faites ce que vous dira le porteur, et, quant à la dépêche qu'il doit vous remettre, ne l'ouvrez qu'en pleine mer ! »

MADELEINE, à part.

Tiens ! en pleine mer... Me voilà encore veuve, moi.

MORDAUNT.

Vous avez lu ?

D'ARTAGNAN.

Oui.

MORDAUNT.

Vous êtes prêt à obéir aux ordres que Son Éminence vous transmet par ma voix ?

D'ARTAGNAN.

Sans doute ; ne suis-je pas à son service?

MORDAUNT.

Alors, équipez-vous en guerre, et trouvez-vous seul avec les amis que vous avez promis à M. le cardinal de rattacher à son parti, jeudi prochain, à huit heures du soir, sur la digue de Boulogne.

MADELEINE, à part.

Sur la digue de Boulogne... Il paraît que c'est en Angleterre qu'ils vont...

D'ARTAGNAN.

Jeudi, dites-vous, monsieur? Nous sommes aujourd'hui samedi... C'est dans cinq jours... A merveille, j'y serai.

MORDAUNT.

A jeudi, huit heures du soir, à Boulogne, et songez que, si vous n'étiez pas arrivé au jour et à l'heure dits, je n'ai pas le droit de vous attendre une minute de plus.

D'ARTAGNAN.

Il est inutile de recommander l'exactitude à un soldat.

MORDAUNT.

Adieu, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Au revoir...

(Mordaunt sort en faisant un léger salut aux trois amis.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, hors MORDAUNT.

MADELEINE.

A nous deux, maintenant.

D'ARTAGNAN.

Vous nous écoutiez ?

MADELEINE.

Moi ? Oh ! par exemple... Il paraît que vous allez quitter la France ?

D'ARTAGNAN.

C'est probable, madame Turquenne.

MADELEINE.

Et que vous allez passer en Angleterre?

D'ARTAGNAN.

C'est possible, chère amie.

MADELEINE.

Eh bien, je vais profiter de cela, pour vous faire une recommandation.

D'ARTAGNAN.

Une recommandation?

MADELEINE.

Oui; ma sœur tient l'hôtellerie de la *Corne du cerf*, sur la place du Parlement, à Londres; si vous y allez...

D'ARTAGNAN.

Elle aura ma pratique.

MADELEINE.

C'est dit?

D'ARTAGNAN.

Et redit.

MADELEINE.

Merci.

(Elle sort.)

PORTHOS.

Si nous déjeunions...

D'ARTAGNAN.

Me voici.

ATHOS.

Quand je vous disais, d'Artagnan, que le Mazarin était un vilain homme.

D'ARTAGNAN.

Pourquoi?

ATHOS.

C'est qu'en vérité ses envoyés sont de vilaines gens. Comment! il y a dans ce coin trois gentilshommes, et il fait pour nous trois un salut qui suffirait à peine à un seul!

D'ARTAGNAN.

Messieurs, il faut lui pardonner; je crois que c'est un puritain.

ATHOS.

Il vient d'Angleterre?

D'ARTAGNAN.

Je l'en soupçonne.

ATHOS.

Alors, ce serait quelque envoyé de Cromwell?

D'ARTAGNAN.

Peut-être.

ATHOS.

En tout cas, il ne me revient pas le moins du monde, votre envoyé.

PORTHOS.

Ni à moi.

ARAMIS.

Ni à moi.

ATHOS.

Et comment s'appelle-t-il, ce monsieur?

D'ARTAGNAN.

Je ne sais pas.

PORTHOS.

Messieurs, déjeunons!

SCÈNE XV

LES MÊMES, GRIMAUD.

GRIMAUD, en dehors.

Au cinquième, n'est-ce pas? la porte à gauche...

MADELEINE.

Oui!...

GRIMAUD, en dehors.

Bien!

D'ARTAGNAN.

Au cinquième, la porte à gauche, c'est ici.

ATHOS.

C'est la voix de Grimaud.

D'ARTAGNAN.

Il parle donc, maintenant?

ARAMIS.

Oui, dans les grandes circonstances.

(Grimaud entre précipitamment.)

ATHOS.

Oh! messieurs! il est arrivé quelque chose... Grimaud, pourquoi cette pâleur, pourquoi cette agitation?

GRIMAUD.

Messieurs, milady de Winter avait un enfant; l'enfant est devenu un homme... La tigresse avait un petit; le tigre est lancé, il vient à vous, prenez garde!

D'ARTAGNAN.

Que veux-tu dire?

ATHOS.

Que dis-tu?

GRIMAUD.

Je dis, monsieur le comte, que le fils de milady a quitté l'Angleterre, qu'il est en France et qu'il vient à Paris, s'il n'y est déjà.

ARAMIS.

Diable! Et tu es sûr?...

PORTHOS.

Eh bien, après tout, quand il viendrait à Paris, nous en avons vu bien d'autres; qu'il vienne!

D'ARTAGNAN.

Et, d'ailleurs, c'est un enfant.

GRIMAUD.

Un enfant, messieurs!... Savez-vous ce qu'il a fait, cet enfant? Déguisé en moine, il a appris du bourreau de Béthune toute l'histoire de sa mère, qu'il ignorait, et, après l'avoir confessé, il lui a, pour absolution, planté dans le cœur le poignard que voici... Tenez, il est encore rouge et humide!

ARAMIS.

L'as-tu vu, lui?

GRIMAUD.

Oui.

D'ARTAGNAN.

Sais-tu comment il s'appelle?

GRIMAUD.

Je ne sais pas.

ATHOS, se levant.

Je le sais, moi!... Il s'appelle le vengeur!

DEUXIÈME TABLEAU

Un salon chez lord de Winter, à la place Royale.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DE WINTER, ATHOS.

DE WINTER.

Vous dites donc, comte?

ATHOS.

Je dis que Grimaud est arrivé comme il expirait, qu'il nous a rapporté le poignard tout fumant encore.

DE WINTER.

Alors, il sait tout?

ATHOS.

Tout, excepté nos noms.

DE WINTER.

Mais comment, mais pourquoi a-t-il quitté l'Angleterre?

ATHOS.

Il était donc en Angleterre?

DE WINTER.

Eh! oui.

ATHOS.

Qu'y faisait-il?

DE WINTER.

C'est un des sectateurs les plus ardents d'Olivier Cromwell.

ATHOS.

Comment s'est-il rallié à cette cause? Son père et sa mère étaient catholiques, je crois.

DE WINTER.

Le roi, sur ma demande, l'a déclaré bâtard, l'a dépouillé de ses biens et lui a défendu de porter le nom de Winter. Sa haine pour Charles I^er^ l'a poussé vers Cromwell.

ATHOS.

Et comment s'appelle-t-il maintenant?

DE WINTER.

Mordaunt.

ATHOS.

C'est bien, je m'en souviendrai... La Providence nous a prévenus, tenons-nous sur nos gardes. Mais, voyons, revenons à l'affaire qui vous amène à Paris, milord.

DE WINTER.

Deux mots d'abord... Vous avez toujours pour amis MM. Porthos et Aramis?

ATHOS.

Ajoutez d'Artagnan, milord; nous sommes toujours comme autrefois quatre amis dévoués les uns aux autres... Seulement, lorsqu'il s'agit d'être frondeurs, nous ne sommes plus que deux, Aramis et moi.

DE WINTER.

Je vous reconnais bien là! vous avez adopté la cause des princes, la grande cause; c'était la seule qui pût aller à votre caractère noble et généreux. Je ne vous cacherai pas que j'étais venu en France dans cet espoir.

ATHOS.

Sommes-nous donc pour quelque chose dans votre voyage?

DE WINTER.

Oui, comte, j'ai besoin de vous deux... Vous avez prévenu M. Aramis?

ATHOS.

Tenez, le voici.

SCÈNE II

LES MÊMES, ARAMIS.

DE WINTER.

Bonjour, chevalier; vous arrivez à merveille, j'allais demander à M. le comte la permission de vous présenter tous deux à la reine d'Angleterre.

ARAMIS.

A la reine d'Angleterre?

ATHOS.

A madame Henriette de France?... Pardon, milord, je ne connais de Sa Majesté que ses malheurs là-bas, et son exil ici.

DE WINTER.

Mais je vous connais, vous... et je lui ai promis, ce matin, de vous conduire près d'elle.

ATHOS.

Au Louvre?...

DE WINTER.

Non, aux Carmélites... Êtes-vous prêts, messieurs?

ATHOS.

A vos ordres, milord.

SCÈNE III

LES MÊMES, TOMY, puis PARRY.

DE WINTER.

Que voulez-vous, Tomy?

TOMY.

Le valet de chambre de Sa Majesté la reine d'Angleterre demande à remettre à Votre Seigneurie une lettre de son auguste maîtresse.

DE WINTER.

Entrez, Parry, entrez. Quelle nouvelle de Sa Majesté?

PARRY.

Bien portante de corps, mais bien triste de cœur, milord.

DE WINTER.

Vous êtes chargé de quelque chose pour moi?

PARRY.

Cette lettre, milord.

DE WINTER brise le cachet, ouvre la lettre et lit.

« Milord, je crains, si vous venez me trouver au Louvre ou aux Carmélites, que vous ne soyez suivi, ou que nous ne soyons écoutés; j'aime donc mieux me rendre chez vous. Plus la démarche que je fais est contre les habitudes royales, moins elle sera épiée... Attendez-moi donc chez vous au lieu de me venir trouver; j'y serai presque en même temps que mon messager. Votre affectionnée, HENRIETTE. » Bien!... Parry, j'attends votre maîtresse.

TOMY.

Milord permet-il un dernier mot?

DE WINTER.

Dites.

TOMY.

Je viens d'interroger M. Parry... et cet homme qui, ce matin, nous a suivis jusqu'ici...

DE WINTER.

Eh bien?

TOMY.

Il est encore au coin de la rue... M. Parry l'a vu, et l'a reconnu au signalement que je lui ai donné.

DE WINTER.

Et vous ne savez pas qui cet homme peut être?

TOMY.

A ma vue, il s'est détourné, et, depuis ce matin, vous m'avez retenu ici, milord.

DE WINTER.

C'est bien, je me garderai; allez!... Merci, Parry!

ATHOS.

Cette lettre dérange-t-elle quelque chose à vos projets, milord?

DE WINTER.

Non, comte.

ATHOS.

Elle semblait vous contrarier.

DE WINTER.

Elle m'étonnait seulement, à cause du grand honneur qu'elle m'annonce.

PARRY, rouvrant la porte.

Milord...

DE WINTER.

Serait-ce la personne qui m'a fait l'honneur de m'écrire?

PARRY.

Justement; sa litière s'arrête à la porte.

DE WINTER.

Allez la recevoir, Parry, allez.

ARAMIS.

Une femme?

DE WINTER.

Non, une reine.

ATHOS.

Sa Majesté madame Henriette?

DE WINTER.

Oui, messieurs.

ATHOS.

Alors, nous nous retirons, milord.

DE WINTER, levant une tapisserie.

Non pas; au contraire, entrez ici et écoutez ce qui va se dire entre Sa Majesté et moi; vous serez libres de vous montrer ou de demeurer cachés; si vous vous montrez, c'est que vous acceptez; si vous demeurez cachés, c'est que vous refusez.

ARAMIS.

Mais, milord, nous ne comprenons pas.

DE WINTER.

Vous comprendrez plus tard...Entrez, entrez!...

(Ils entrent; de Winter laisse retomber la tapisserie.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA REINE, tout en noir.

DE WINTER.

Ouvrez les deux battants de la porte, Tomy.

(Tomy ouvre en s'inclinant.)

LA REINE, soulevant son voile.

Ah! milord, c'est donc bien vous! je croyais avoir mal lu, je craignais que les lettres dont se compose votre nom ne m'eussent trompée. Vous venez de la part du roi, milord?... Parlez vite! qu'avez-vous à me dire?

DE WINTER.

J'ai à remettre ce message à Votre Majesté.

(Il s'agenouille, et présente à la Reine un étui d'or.)

LA REINE, ouvrant l'étui et en tirant une lettre.

Milord, vous m'apportez trois choses que je n'avais pas vues depuis bien longtemps: de l'or, une lettre et un ami dévoué... Relevez-vous, milord... (Lui donnant la main.) Merci. mon ami, merci!

DE WINTER.

Votre Majesté me comble.

LA REINE.

Et maintenant, voyons ce que contient cette précieuse lettre... Ah! c'est bien l'écriture, c'est bien la signature de mon Charles... (Lisant.) « Madame et chère épouse, nous

voici arrivés au terme; toutes les ressources dont je dispose sont concentrées dans ce camp de Newcastle, d'où je vous écris: là, j'attends l'armée de mes sujets rebelles, et, avec le secours de mes braves Écossais, je vais lutter une dernière fois contre eux. Vainqueur, je prolonge la lutte; vaincu, je suis perdu complétement; dans ce dernier cas, je n'aurai qu'à gagner les côtes de France; mais voudra-t-on y recevoir un roi malheureux, qui apportera un si funeste exemple dans un pays déjà soulevé par les discordes civiles? Le porteur des présentes, que vous connaissez comme un de mes vieux et de mes plus fidèles amis... » (Elle s'interrompt et tend la main à de Winter.) Oh! oui, milord!... (Continuant.) « Le porteur des présentes vous dira, madame, ce que je ne puis confier aux risques d'un accident. Il vous expliquera quelle démarche j'attends de vous, et je le charge aussi de ma bénédiction pour ceux de mes chers enfants qui sont en France, et de tous les sentiments de mon cœur pour vous, madame et chère épouse. CHARLES, *encore roi.* — Dieu permet que nos deux enfants, la princesse Élisabeth, et le duc de Glocester, qui sont à Londres, se portent bien. » Ah! mon Dieu! qu'il ne soit plus roi, qu'il soit vaincu, exilé, proscrit, mais qu'il vive! que mes enfants renoncent au trône de leur père, mais qu'ils vivent! Oh! dites-moi, milord, la position du roi est donc bien désespérée?

DE WINTER.

Plus désespérée certainement qu'il ne le croit lui-même, madame.

LA REINE.

Et qu'attend-t-il de moi, dans cette extrémité? Voyons, dites vite.

DE WINTER.

Que Votre Majesté demande des secours à Mazarin, ou tout au moins un refuge en France.

LA REINE.

Hélas! milord, croyez-vous que j'aie attendu cette lettre pour faire, de ce côté, tout ce que j'ai pu faire?

DE WINTER.

Eh bien?

LA REINE.

Eh bien, secours, asile... argent, M. Mazarin m'a tout refusé.

DE WINTER.

Comment! il a refusé un asile au roi Charles, au beau-frère du roi Louis XIII, à l'oncle du roi Louis XIV?

LA REINE.

Hélas! je l'inquiète et le fatigue bien assez... Ma présence et celle de ma fille lui pèsent... à plus forte raison celle du roi... Milord, écoutez... c'est triste et presque honteux à dire, mais nous avons passé l'hiver au Louvre, Henriette et moi, sans argent, sans linge, presque sans pain... restant souvent couchées une partie de la journée faute de feu!... de sorte que nous serions peut-être mortes toutes deux de faim et de misère, sans les aumônes qu'a bien voulu nous accorder le parlement.

DE WINTER.

Horreur! la fille de Henri IV mourant de faim dans cette patrie où son père voulait que le dernier paysan eût plus que le nécessaire!... Que ne vous adressiez-vous au premier de nous, madame?... Il eût partagé sa fortune avec vous, ou plutôt, il eût mis tout ce qu'il possédait aux pieds de sa reine.

LA REINE.

Vous voyez bien, de Winter, que je ne puis plus qu'une seule chose : c'est de repasser en Angleterre avec vous.

DE WINTER.

Pour quoi faire, madame?

LA REINE.

Pour mourir avec le roi, puisque je ne puis le sauver.

DE WINTER.

Ah! madame, voilà surtout ce que le roi craignait, voilà ce qu'il vous prie et, au besoin, ce qu'il vous ordonne de ne pas faire.

LA REINE.

Milord, le roi parle en cœur qui craint et non pas en cœur qui aime... Ignore-t-il donc que la pire douleur, c'est l'incertitude?... On s'habitue à un malheur que l'on envisage en face; car, lorsqu'on le connaît, ce malheur, on peut trouver des ressources contre lui... Mais à un malheur vague, éloigné, indéfini, insaisissable, inconnu, il n'y a d'autre remède que la prière... et j'ai tant prié, milord, sans que rien ait changé dans le sort du roi ou dans le mien, que je commence à dé-

sespérer... Milord, si le roi, dans l'extrémité où il se trouve, veut m'éloigner de lui, c'est que le roi ne m'aime pas.

DE WINTER.

Oh ! madame, vous savez vous-même qu'une pareille accusation est injuste. Non, le roi craint que tant de dangers... tant de fatigues...

LA REINE.

Les dangers, les fatigues... Eh ! n'y suis-je pas habituée?... N'ai-je pas, seule, sous prétexte de conduire ma fille en Hollande, été solliciter de Guillaume d'Orange des secours d'armes et d'argent?... A mon retour, n'ai-je point été assaillie par une tempête terrible, comme si, contre notre malheureuse cause, se déchaînaient à la fois la colère des hommes et la colère de Dieu?... Au milieu de cette tempête, ai-je quitté le pont du bâtiment? à toutes les représentations du capitaine et de l'équipage que j'encourageais par ma présence, ai-je répondu autre chose, sinon qu'il n'y avait point d'exemple dans l'histoire qu'une reine se fût jamais noyée?... Enfin, après avoir perdu deux vaisseaux, une partie des secours que j'apportais, repoussée sur les côtes de la Hollande, ai-je hésité, au premier souffle de vent favorable, à me remettre en mer?... Cette fois, Dieu se tait, lassé de me poursuivre !... J'abordai... Mais, à peine à terre... la maison dans laquelle je m'étais réfugiée fut cernée, attaquée; vous le savez, milord, puisque c'est vous qui vîntes me délivrer... Où m'avez-vous trouvée, milord? Dites !... sur la brèche que le canon venait de faire à cette maison croulante... au milieu du feu, des blessés, des morts, toute sanglante du sang de mes défenseurs et du mien, car un éclat de bois m'avait blessée... En vous voyant, milord, ai-je songé à moi ?... Pour qui a été mon premier mot? Pour Charles... Quand il m'a fallu, pour arriver jusqu'à lui, revêtir des habits d'homme, ai-je hésité?... Trois jours et trois nuits, vous m'avez vue à vos côtés... Ai-je poussé un soupir?... ai-je proféré une plainte ?... ai-je demandé autre chose que ce que demandait le dernier de vos officiers ?... Non ; car fatigues, privations, dangers, tout fut oublié quand je revis mon époux et mon roi... Une année tout entière, je la passai près de lui... dans les montagnes, au camp, presque toujours sous la tente, bien rarement dans une maison... De palais, hélas ! depuis longtemps il n'en était plus question pour nous !... Qui m'a forcée

de le quitter?... La volonté seule de Dieu et l'amour de mon enfant... J'allais devenir mère... Je ne craignais pas de mourir, je craignais de tuer ma pauvre petite Henriette... Je vous parlais de misère, milord!... mais, à ce moment, n'ai-je pas été la plus misérable des femmes?... Ici, du moins, j'ai le Louvre, tout dénué qu'il m'est offert; le couvent des Carmélites, tout sombre qu'il est. Qu'avais-je à Exeter?... Une simple chaumière... Ma pauvre enfant vit le jour sur un grabat, sans matelas ni couverture. Ce fut alors qu'il m'arriva un messager de la reine ma sœur; ce messager m'apportait deux cent mille livres... Ai-je gardé une pistole pour moi, milord?... Non, jusqu'au dernier écu, j'ai tout envoyé à Charles, parce que Charles, c'est tout pour moi, voyez-vous... Aussi, lorsqu'il m'a fallu le quitter pour revenir en France... eh! milord, vous étiez encore là, vous avez vu ma douleur, mes larmes, mon désespoir!... Et, quand vous venez me dire que sa position est plus désespérée encore qu'il ne le croit lui-même, que sa liberté est menacée, sa vie peut-être!... vous me parlez de dangers et de fatigues, à moi dont le règne a été une longue fatigue et la vie un long danger?... Ah! milord, si le roi vous a dit cela, le roi manque de mémoire, et, si vous vous opposez à ce que je le rejoigne, vous, milord, oh! vous manquez de pitié!

DE WINTER.

C'est justement parce qu'il se souvient de tout ce que vous avez souffert, que le roi veut que vous restiez en France; c'est justement, pardonnez-moi le mot, parce que j'ai pitié de ma reine, que je ne veux pas qu'elle passe en Angleterre.

LA REINE.

Eh bien, n'en parlons plus, milord; je ne veux pas vous mettre entre la déférence que vous devez à votre reine et l'obéissance que vous devez à votre roi... Parlons de vous... parlons de lui... N'avez-vous pas d'autre but, en venant en France, que celui que vous m'avez exposé?

DE WINTER.

Si fait, madame.

LA REINE.

Eh bien, dites, voyons...

DE WINTER.

J'ai connu en France, autrefois, quatre gentilshommes,

LA REINE, avec tristesse.

Quatre gentilshommes ! et voilà le secours que vous comptez reporter à un roi sur le point de perdre son trône?

DE WINTER.

Ah ! si je les avais tous quatre, je répondrais de bien des choses, madame... Avez-vous entendu parler de quatre gentilshommes qui soutinrent autrefois la reine Anne d'Autriche contre le cardinal de Richelieu ?

LA REINE.

Oui, c'est une tradition de la cour.

DE WINTER.

De quatre gentilshommes qui traversèrent la France à travers toutes les embûches, tachant de leur sang la route qu'ils suivaient pour aller chercher en Angleterre ces fameux ferrets de diamants qui faillirent perdre Anne d'Autriche ?

LA REINE.

Oui.

DE WINTER.

Ces quatre gentilshommes, si je vous disais tout ce qu'ils ont fait, madame, vous croiriez que je vous raconte un chapitre de l'Arioste ou que je vous lis un chant du Tasse... Mais, hélas! de ces quatre vaillants, je l'ai appris ce matin, il n'en reste plus que deux !

LA REINE.

Les deux autres sont morts?...

DE WINTER.

Pis que cela... Les deux autres sont au cardinal Mazarin.

LA REINE.

Et les deux qui restent?...

DE WINTER.

Les deux qui restent, madame, je ne sais pas encore s'ils ne sont point invinciblement à Paris, ou même si, étant libres, ils ne s'effrayeront pas des dangers qui menacent une pareille entreprise, et s'ils consentiront à me suivre en Angleterre.

SCÈNE V

LES MÊMES, ATHOS, ARAMIS.

ATHOS, sortant du cabinet avec Aramis.

Milord, dites à Sa Majesté que, pour une si belle cause, nous irons jusqu'au bout du monde.

LA REINE.

Oh! mon Dieu! ces messieurs nous écoutaient...

DE WINTER.

Et vous voyez, madame, que l'on pouvait tout dire devant eux.

LA REINE.

Merci, messieurs, merci!... Milord, les noms de ces deux braves gentilshommes, que je les garde religieusement dans ma mémoire...

DE WINTER.

M. le comte de la Fère, M. le chevalier d'Herblay.

LA REINE.

Messieurs, j'avais autour de moi, il y a quelques années, des courtisans, des armées, des trésors... A un signe de ma main, tout cela s'employait pour mon service... Aujourd'hui, regardez autour de moi : pour accomplir un dessein d'où dépend le salut du royaume et la vie d'un roi, je n'ai plus que lord de Winter, un ami de vingt ans, et vous, messieurs, que je ne connais que depuis quelques secondes.

ATHOS.

C'est assez, madame, si la vie de trois hommes peut, aux regards du Seigneur, racheter celle de votre royal époux... Maintenant, ordonnez, que faut-il que nous fassions?...

LA REINE, à Aramis.

Mais vous, monsieur, avez-vous donc, comme le comte de la Fère, compassion de tant de malheur?

ARAMIS.

Moi, madame, d'habitude, partout où va M. le comte de la Fère, je le suis, sans même lui demander où il va... Mais, lorsqu'il s'agit du service de Votre Majesté, je ne le suis pas, madame, je le précède.

LA REINE.

Eh bien, messieurs, puisque vous voulez bien vous dévouer

au service d'une pauvre princesse que le monde entier abandonne, voici ce qu'il s'agit de faire... Le roi est seul au milieu d'Écossais dont il se défie, quoiqu'il soit Écossais lui-même. Je demande beaucoup, je demande trop, peut-être, quoique je n'aie aucun titre pour demander... mais enfin, si vous consentez à servir cette grande cause de la royauté attaquée dans le roi Charles... passez en Angleterre, messieurs, joignez le roi... soyez ses amis, soyez ses gardiens, marchez à ses côtés dans la bataille, marchez devant et derrière lui dans sa maison, où des embûches se pressent, plus périlleuses que tous les risques de la guerre... Et, en échange de ce sacrifice que vous me ferez, messieurs, je vous promets, non de vous récompenser, ce mot vous blesserait, j'en suis sûre; d'ailleurs, il sied mal à l'exilé qui implore de parler de récompense, mais de vous aimer comme une sœur vous aimerait, et de vous préférer à tout ce qui ne sera pas mes enfants ou mon époux.

ATHOS.

Madame, quand faut-il que nous partions?

LA REINE.

Ainsi, vous consentez?... Ah! messieurs, voici le premier moment d'espoir que j'aie éprouvé depuis cinq ans... Vous le comprenez, ce n'est plus son trône, ce n'est plus sa couronne que je vous recommande : c'est la vie de mon Charles, de mon époux, de mon roi, que je remets entre vos mains.

ATHOS.

Madame, tout ce que deux hommes qui ne reculeront devant aucun danger peuvent faire, attendez-le de nous.

LA REINE, leur tendant sa main, que les deux gentilshommes baisent à genoux.

Encore une fois, oh! de toute mon âme, merci, messieurs!

DE WINTER.

Votre Majesté veut-elle que je la reconduise?

LA REINE.

Non, vous pourriez être reconnu.

ATHOS.

Mais nous, madame, nous ne courons pas le même risque.

LA REINE.

J'ai ma litière, messieurs.

ATHOS, s'inclinant.

Alors, nous suivrons humblement, et de loin, la litière de Votre Majesté.

LA REINE.

Adieu, comte; dites au roi que mes jours ne sont plus qu'une longue souffrance, mes nuits qu'une longue insomnie... que toute ma vie n'est qu'une éternelle prière, mais qu'au moment où Dieu nous réunira... soit sur la terre, soit au ciel... tout sera oublié.

(Elle sort, suivie un instant après par Athos et Aramis.)

SCÈNE VI

DE WINTER, puis MORDAUNT.

DE WINTER, regardant par la fenêtre.

Pauvre reine! (Mordaunt paraît et se tient debout sur le seuil de la porte; de Winter quitte la fenêtre, et, apercevant Mordaunt.) Qui est là?... que voulez-vous, monsieur?...

MORDAUNT.

Oh! oh! ne me reconnaîtriez-vous point, par hasard?

DE WINTER.

Si fait, monsieur... et la preuve, c'est que je vous répéterai à Paris ce que je vous ai dit à Londres: votre persécution me lasse, retirez-vous donc! ou je vais appeler mes gens.

MORDAUNT.

Ah! mon oncle!

DE WINTER.

Je ne suis pas votre oncle, je ne vous connais pas.

MORDAUNT.

Appelez vos gens, si vous voulez; vous ne me ferez pas chasser à Paris, comme vous l'avez fait à Londres. Quant à nier que je suis votre neveu, vous y regarderez à deux fois, maintenant que j'ai appris certaines choses que j'ignorais il y a un an.

DE WINTER.

Eh! que m'importe, à moi, ce que vous avez appris!

MORDAUNT.

Oh! il vous importe beaucoup, j'en suis sûr, et vous allez être de mon avis tout à l'heure. Quand je me suis présenté chez vous pour la première fois à Londres, c'était pour vous

demander ce qu'était devenu mon bien; quand je me suis présenté chez vous pour la seconde fois, c'était pour vous demander ce qui avait souillé mon nom... Et ces deux fois, je le reconnais comme vous l'avez dit, vous m'avez fait chasser... Mais, cette fois, je me présente chez vous pour vous faire une question bien autrement terrible que toutes ces questions... Je me présente pour vous dire, comme Dieu a dit au premier meurtrier : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?... » Milord, qu'avez-vous fait de votre sœur ?

DE WINTER.

De votre mère ?

MORDAUNT.

Oui, de ma mère, milord.

DE WINTER.

Cherchez ce qu'elle est devenue, malheureux, et demandez-le à l'enfer, peut-être que l'enfer vous répondra.

MORDAUNT, s'avançant vers de Winter.

Je l'ai demandé au bourreau de Béthune, et le bourreau de Béthune m'a répondu... Ah ! vous me comprenez maintenant; avec ce mot, tout s'explique ; avec cette clef, l'abîme s'ouvre... Ma mère avait hérité de son mari, vous avez assassiné ma mère... Mon nom m'assurait le bien paternel, vous m'avez dégradé de mon nom... Je ne m'étonne plus maintenant que vous ne me reconnaissiez pas, il est malséant d'appeler son neveu, quand on est spoliateur, l'homme qu'on a fait pauvre... quand on est meurtrier, l'homme qu'on a fait orphelin.

DE WINTER.

Vous voulez pénétrer dans cet horrible secret, monsieur? Eh bien, soit; sachez donc quelle était cette femme dont vous venez aujourd'hui me demander compte... Cette femme avait empoisonné mon frère; et, pour hériter de moi, elle allait m'assassiner à mon tour... Que direz-vous à cela ?

MORDAUNT.

Je dirai que c'était ma mère.

DE WINTER.

Elle a fait poignarder, par un homme autrefois bon, juste et pur, le malheureux duc de Buckingham... Que direz-vous à ce crime dont j'ai la preuve?

MORDAUNT.

C'était ma mère !

DE WINTER.

Revenue en France après cet assassinat, elle a empoisonné, dans le couvent des Augustines de Béthune, une femme qu'aimait un de ses ennemis; ce crime vous persuadera-t-il de la justice du châtiment... Ce crime, j'en ai la preuve.

MORDAUNT.

C'était ma mère!

DE WINTER.

Enfin, chargée de meurtres, de débauches, odieuse à tous, menaçante encore comme une panthère altérée de sang, elle a succombé sous les coups d'hommes qu'elle avait désespérés, et qui jamais ne lui avaient causé le moindre dommage... Elle a trouvé, à défaut de ses juges naturels, des juges que ses attentats hideux ont évoqués. Et ce bourreau qui vous a tout raconté... s'il vous a, en effet, tout raconté, a dû vous dire qu'il a tressailli de joie en vengeant sur elle la honte et le suicide de son frère... Fille pervertie, épouse adultère, sœur dénaturée, homicide, empoisonneuse, exécrable à tous les gens qui l'avaient connue, à toutes les nations qui l'avaient reçue dans leur sein, elle est morte maudite du ciel et de la terre; voilà ce qu'était cette femme.

MORDAUNT.

Taisez-vous, monsieur; c'était ma mère! ses désordres, je ne les connais pas; ses vices, je ne les connais pas; ses crimes, je ne les connais pas; c'était ma mère! Donc, je vous en préviens, écoutez bien les paroles que je vais vous dire, et qu'elles se gravent dans votre mémoire de manière que vous ne les oubliiez jamais... Ce meurtre qui m'a tout ravi, qui m'a fait sans nom, qui m'a fait pauvre; ce meurtre qui m'a fait corrompu, méchant, implacable... j'en demanderai compte à vos complices quand je les connaîtrai, à tous mes ennemis enfin, sans en excepter le roi Charles Ier.

DE WINTER.

Voulez-vous m'assassiner, monsieur? En ce cas, je vous reconnaîtrai véritablement pour mon neveu; car vous serez véritablement le fils de votre mère.

MORDAUNT.

Non, je ne vous tuerai pas, en ce moment du moins; car, sans vous, je ne découvrirais pas les autres... Mais, quand je saurai le nom des quatre hommes d'Armentières, tremblez,

monsieur, tremblez pour vous et pour vos complices ! J'en ai déjà poignardé un sans pitié, sans miséricorde, et c'était le moins coupable de vous tous.

(Il sort.)

DE WINTER.

Mon Dieu ! je vous remercie... Qu'il ne connaisse que moi !

TROISIÈME TABLEAU

La digue de Boulogne. — On voit à droite, au premier plan, une maison de pêcheur; au troisième plan, le brick *le Parlement*. Au fond, à l'ancre, la corvette *l'Éclair*; à gauche, un escalier qui conduit au phare.

SCÈNE PREMIÈRE

MORDAUNT, se promenant sur la digue; ANDRÉ, patron du brick *le Parlement*.

MORDAUNT, à André, qui entre.

Eh bien, patron André?

ANDRÉ.

Personne encore, monsieur.

MORDAUNT.

Vous avez été à l'hôtel des *Armes d'Angleterre*, cependant...

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

MORDAUNT.

Et vous avez demandé si deux gentilshommes, nommés MM. d'Artagnan et du Vallon, n'étaient point arrivés de Paris?

ANDRÉ.

On ne les a pas vus encore.

MORDAUNT.

Ni personne qui leur ressemble?

ANDRÉ.

Trois gentilshommes arrivaient juste au moment où je

causais avec l'hôtelier; j'ai eu un moment d'espoir, mais je me trompais : ils allaient loger à *l'Épée du grand Henri;* encore un seul des trois y est-il entré... Les deux autres n'ont fait que jeter la bride de leurs chevaux aux mains de leurs laquais et demander le chemin du port.

MORDAUNT.

Qu'ils y réfléchissent bien, je leur ai donné jusqu'à huit heures du soir; je ne les attendrai pas une minute de plus... A huit heures juste, capitaine André, vous appareillez.

ANDRÉ.

Bien, monsieur; je suis à vos ordres.

SCÈNE II

LES MÊMES, PARRY.

PARRY, s'approchant d'André.

Monsieur, n'êtes-vous pas le patron de ce bâtiment ?

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

PARRY.

Vous partez ce soir?

ANDRÉ.

A huit heures.

PARRY.

Pouvez-vous me donner passage, à moi et à ma sœur ?

ANDRÉ, bas, à Mordaunt.

Vous entendez.

MORDAUNT, bas.

Sachez quelle est cette sœur.

ANDRÉ, à Parry.

Mais connaissez-vous notre destination ?

PARRY.

Oui, vous allez à Newcastle, et, comme Newcastle est frontière d'Écosse, nous n'aurons que la Tyne à traverser pour nous trouver dans notre pays.

ANDRÉ, à Mordaunt.

Que faut-il faire?

MORDAUNT.

Voyez cette femme, tâchez de savoir qui elle est, ce qu'elle veut, et ensuite, s'il est nécessaire, je la verrai moi-même.

ANDRÉ.

Où est votre sœur?

PARRY, montrant la petite maison à dorite.

Dans cette maison; dois-je l'appeler?

ANDRÉ.

Non, ne la dérangez pas; je vais lui parler moi-même.

MORDAUNT.

Allez!... Ah! ah! je crois que voici nos hommes.

ANDRÉ, regardant.

Non, ce sont les deux voyageurs qui ont demandé le chemin du port, à l'hôtel de *l'Épée du grand Henri.*

MORDAUNT.

Ils venaient par la route de Paris?

ANDRÉ.

Oui.

MORDAUNT.

Je tirerai peut-être d'eux quelques nouvelles. Allez donc... Mais, vous comprenez, ne promettez rien que je n'aie vu moi-même.

ANDRÉ.

Oh! soyez tranquille. (A Parry.) Venez, monsieur.

SCÈNE III

MORDAUNT, seul.

Non, ce n'est pas eux. Mais, en vérité, si je ne me trompe pas, ce sont leurs deux amis... les mêmes qui étaient avec eux dans la chambre de M. d'Artagnan quand j'y suis entré. Ne nous faisons pas connaître d'abord.

SCÈNE IV

MORDAUNT, sur le devant; ATHOS et ARAMIS, traversant sur une écluse, et s'arrêtant au milieu.

ARAMIS.

Que dites-vous de ce bâtiment, Athos?...

ATHOS.

Qu'il est en partance aussi, mais que ce ne peut être le nôtre; celui-ci est un brick, et le nôtre est une corvette; ce-

lui-ci est dans le port, et le nôtre nous attend en mer; celui-ci se nomme *le Parlement*, et le nôtre, à ce que nous a dit de Winter, du moins, s'appelle *l'Éclair*.

MORDAUNT.

De Winter!... Est-ce qu'ils n'ont pas prononcé le nom de Winter?

ARAMIS.

Chut!... Il y a un homme là qui semble nous écouter...

ATHOS.

Il aura perdu son temps; car nous n'avons rien dit, ce me semble, qui ne puisse être entendu.

ARAMIS.

N'importe, parlons d'autre chose, d'autant plus, tenez, que cet homme s'approche de nous.

MORDAUNT, attendant Athos et Aramis à leur arrivée.

Pardon, messieurs; je ne me trompe pas, je présume; j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris, je crois.

ATHOS.

Vous, monsieur? Je ne me rappelle pas, pour mon compte, avoir eu cet honneur.

ARAMIS.

Ni moi, monsieur.

MORDAUNT.

Chez M. d'Artagnan, il y a quatre jours.

ATHOS.

Ah! c'est vrai, monsieur, je me rappelle parfaitement; excusez, je vous prie, ce défaut de mémoire.

ARAMIS.

Très-bien!

MORDAUNT.

Pourriez-vous me dire si M. d'Artagnan est toujours à Paris?...

ATHOS.

Nous l'avons quitté il y a trois jours à l'hôtel de la *Chevrette*.

MORDAUNT.

Et il ne vous a point dit qu'il se préparait pour quelque voyage?

ATHOS.

Non, monsieur.

MORDAUNT.

Excusez-moi donc, messieurs, pour vous avoir dérangés, et recevez mes remercîments sur votre complaisance.

(Il salue et sort.)

SCÈNE V

ATHOS, ARAMIS.

ARAMIS.

Que dites-vous de ce questionneur?

ATHOS.

C'est un provincial qui s'ennuie.

ARAMIS.

Ou un espion qui s'informe.

ATHOS.

C'est possible.

ARAMIS.

Et vous lui avez répondu ainsi ?

ATHOS.

Rien ne m'autorisait à lui répondre autrement; il a été poli envers nous et je l'ai été envers lui.

ARAMIS.

N'importe, dans notre position, Athos, il faut nous défier de tout le monde.

ATHOS.

C'est bien plutôt à vous qu'il faut faire cette recommandation; vous avez prononcé le nom de Winter.

ARAMIS.

Eh bien?

ATHOS.

Eh bien, c'est à ce nom que le jeune homme s'est arrêté.

ARAMIS.

Vous avez remarqué cela?

ATHOS.

Parfaitement.

ARAMIS.

Raison de plus alors, quand il nous a parlé, pour l'inviter à passer son chemin.

ATHOS.

Une querelle ?

ARAMIS.

Et depuis quand une querelle vous fait-elle peur ?

ATHOS.

Une querelle me fait toujours peur quand on m'attend quelque part et que cette querelle peut m'empêcher d'arriver... D'ailleurs, voulez-vous que je vous avoue une chose ?

ARAMIS.

Laquelle ?

ATHOS.

J'avais parfaitement reconnu le jeune homme pour le messager de M. Mazarin.

ARAMIS.

Ah ! vraiment !

ATHOS.

Mais je voulais le voir de près.

ARAMIS.

Pourquoi cela ?

ATHOS.

Aramis, vous allez vous moquer de moi... Aramis, vous allez dire que je répète toujours la même chose... Aramis, vous allez me prendre pour le plus peureux des visionnaires.

ARAMIS.

Après ?

ATHOS.

A qui trouvez-vous que ce jeune homme ressemble, autant toutefois qu'un homme peut ressembler à une femme ?

ARAMIS.

Oh ! pardieu ! je crois que vous avez raison, Athos ; cette bouche fine et rentrée, ce nez taillé comme le bec d'un oiseau de proie, ces yeux qui semblent toujours aux ordres de l'esprit et jamais à ceux du cœur... Si c'était le moine !...

ATHOS.

Malgré moi, j'ai eu cette pensée.

ARAMIS.

Et vous n'avez pas écrasé le serpenteau ?

ATHOS.

Êtes-vous fou !... sans savoir ?... D'ailleurs, fussions-nous certains, ce jeune homme ne nous a rien fait.

ARAMIS.

Ah ! voilà où je reconnais mon Athos !... puéril à force de grandeur, imprudent à force de loyauté... Eh bien, que je

sache que c'est lui, moi, et je lui brise la tête contre la première pierre que je trouve!

ATHOS.

Chut! de Winter.

ARAMIS.

Si nous lui en parlions! il doit connaître son neveu, lui.

ATHOS.

Nous aurions l'air d'enfants peureux.

ARAMIS.

C'est vrai... Laissons aller les choses et défions-nous du jeune homme, si nous le retrouvons... Mais est-ce bien de Winter?

ATHOS.

Oui, vous voyez; voilà nos laquais qui débouchent à vingt pas derrière lui, à l'angle du bastion. Je reconnais Grimaud à sa tête roide et à ses longues jambes, et mon petit Blaisois à son air provincial. C'est lui qui porte nos carabines.

ARAMIS.

C'est vrai. Mais qu'a donc notre ami? Il ressemble à ces damnés du Dante, à qui Satan a disloqué le cou et qui regardent leurs talons... Que cherche-t-il donc ainsi derrière lui?

SCÈNE VI

LES MÊMES, DE WINTER, puis GRIMAUD, BLAISOIS et UN AUTRE VALET, puis UN BATELIER.

La nuit vient, on allume le phare.

DE WINTER.

Ah! vous voici, messieurs! je suis bien aise de vous avoir rejoints; nous allons partir, n'est-ce pas, à l'instant même?

ARAMIS.

Ce n'est pas nous qui vous retiendrons, milord... quoique j'aime peu la mer pendant le jour et encore moins la nuit... Mais qu'avez-vous donc qui vous essouffle ainsi?

DE WINTER, regardant derrière lui.

Rien, rien... Cependant, en passant derrière le bastion, il m'a semblé... Mais partons... Tenez, voyez-vous, là-bas, ce bâtiment au delà du phare?... C'est notre corvette qui est à l'ancre; je voudrais déjà être embarqué!

ARAMIS.

Ah çà! vous oubliez donc quelque chose, milord?

DE WINTER.

Non; c'est une préoccupation.

ATHOS, à Aramis.

Il l'a vu.

DE WINTER.

Descendons, messieurs !... Holà ! patron !... (Un homme couché dans une barque se lève.) Vous êtes le batelier qui doit nous conduire à la corvette *l'Éclair*, n'est-ce pas?

LE BATELIER.

Oui, monsieur.

DE WINTER.

Aidez nos laquais, alors.

LE BATELIER.

Venez par ici.

(Mordaunt reparaît de l'autre côté de la jetée, et monte l'escalier qui mène a phare. Les trois Gentilshommes s'embarquent.)

ARAMIS, à Athos.

Oh! oh! voici encore notre jeune homme... Voudrait-il s'opposer à notre embarquement?

ATHOS.

Comment voulez-vous qu'il ait cette intention?... Il est seul et nous sommes sept, y compris le batelier.

ARAMIS.

N'importe, il nous en veut assurément.

DE WINTER.

Qui cela?

ARAMIS.

Le jeune homme.

DE WINTER.

Quel jeune homme?

ARAMIS.

Tenez, celui qui est là-bas, au bord du phare.

DE WINTER.

C'est lui !... J'avais bien cru le reconnaître !

ATHOS.

Qui, lui ?

DE WINTER.

Le fils de milady.

GRIMAUD.

Le moine !

MORDAUNT, de la jetée, d'où il domine la barque.

Oui, c'est moi, mon oncle! moi le fils de milady, moi le moine, moi le secrétaire et l'ami de Cromwell, et je vous connais, vous et vos compagnons !

ARAMIS.

Ah! ah! c'est là le neveu ! c'est là le moine ! c'est là le fils de milady!

DE WINTER.

Hélas ! oui.

ARAMIS.

Attendez, alors !...

(Il prend sa carabine et met Mordaunt en joue.)

GRIMAUD.

Feu !

ATHOS, détournant le canon.

Que faites-vous, ami?

ARAMIS.

Le diable vous emporte ! Je le tenais si bien au bout de mon mousquet; je lui eusse mis la balle en pleine poitrine !

ATHOS.

C'est bien assez d'avoir tué la mère !

(La barque commence à marcher.)

MORDAUNT.

Ah ! c'est bien vous ! c'est bien vous, messieurs ! je vous reconnais maintenant, et nous nous retrouverons en Angleterre ! (La barque disparaît; il la suit un moment des yeux.) Allez ! allez !... (Il redescend.) Oh ! c'est la Providence qui me les a fait reconnaître; c'est la Providence qui les conduit là-bas, où je suis tout-puissant!... Deux sur quatre, c'est toujours cela... Ne désespérons point de retrouver les deux autres...

SCÈNE VII

MORDAUNT, D'ARTAGNAN, PORTHOS, MOUSQUETON.

PORTHOS.

Je crois décidément que nous sommes en retard.

D'ARTAGNAN.

C'est votre faute, mon cher : avec votre appétit démesuré, nous n'en finissons jamais.

PORTHOS.

Ce n'est pas moi, c'est ce drôle de Mouston qui a toujours faim... Mouston, avez-vous les provisions de bouche ?

MOUSQUETON.

Oui, monsieur le baron.

MORDAUNT.

Ah ! ah ! il me semble que voici nos deux gentilhommes.

D'ARTAGNAN.

Où diable allons-nous trouver notre M. Mordaunt, maintenant?

PORTHOS.

Sur la jetée... N'est-ce pas là qu'il nous a donné rendez-vous ?

D'ARTAGNAN.

Oui, mais jusqu'à huit heures...

PORTHOS.

Eh ! voilà huit heures qui sonnent !

MORDAUNT.

Oui, messieurs, et je suis bien aise de voir que vous êtes exacts.

D'ARTAGNAN.

C'est une habitude militaire qui date de vingt ans, monsieur.

MORDAUNT.

Je vous en félicite. Rien ne s'oppose à ce que nous partions, n'est-ce pas?

D'ARTAGNAN.

Quand vous voudrez, nous sommes prêts.

PORTHOS.

Un instant, monsieur... Le bâtiment est-il suffisamment pourvu de vivres ?

MORDAUNT.

Oui, monsieur; d'ailleurs, nous n'avons que trois jours de traversée.

PORTHOS.

En trois jours, on peut avoir très-faim.

MORDAUNT.

Soyez tranquilles, messieurs, et, si vous n'avez pas d'autre objection à faire...

D'ARTAGNAN.

Aucune autre.

MORDAUNT.

Alors, passez à bord.

D'ARTAGNAN.

Venez, Porthos.

(Porthos et d'Artagnan traversent la planche.)

MOUSQUETON.

Comment, monsieur, il faut que je passe là-dessus?

PORTHOS.

Sans doute.

D'ARTAGNAN.

Nous y sommes bien passés, nous.

MOUSQUETON.

Ah! vous, c'est autre chose, vous êtes très-braves.

D'ARTAGNAN.

Allons donc! allons donc!...

PORTHOS.

Donne-moi la main, mon pauvre Mouston... Ah! tu te fais vieux!

(Mousqueton passe.)

SCÈNE VIII

MORDAUNT, sur le devant; ANDRÉ.

MORDAUNT.

Eh bien, patron André, cette femme?...

ANDRÉ.

Elle est toujours là, monsieur.

MORDAUNT.

Faites-la venir.

ANDRÉ.

A l'instant même... (A la porte de la petite maison.) Venez, madame.

MORDAUNT.

Allez faire les apprêts du départ; il faut que nous soyons hors du port avant neuf heures.

SCÈNE IX

MORDAUNT, LA REINE, PARRY.

LA REINE, en femme écossaise.

Monsieur, vous êtes, m'a-t-on dit, le patron de ce bâtiment?

MORDAUNT.

Non, pas précisément, madame; mais je l'ai loué.

LA REINE.

Vous en êtes le maître, c'est ce que je voulais dire.

MORDAUNT.

A peu près... Que désirez-vous, madame?

LA REINE.

Vous me rendriez un grand service en me donnant passage, à moi et à mon frère.

MORDAUNT.

Vous allez en Angleterre?

LA REINE.

En Écosse.

MORDAUNT.

Mais, nous, c'est à Newcastle que nous allons.

LA REINE.

Je le sais, monsieur; mais, de Newcastle, j'espère me rendre facilement dans le comté de Perth.

MORDAUNT.

C'est avec grand plaisir, madame; mais nous n'avons plus qu'une place disponible.

LA REINE.

Ah! mon Dieu, que me dites-vous là, monsieur!

MORDAUNT.

La vérité.

LA REINE.

Mon frère a le plus grand désir de m'accompagner, monsieur, et il passera, n'importe à quelle place, avec les matelots, avec les domestiques.

MORDAUNT.

Impossible.

LA REINE.

Monsieur, ni prières ni argent...?

MORDAUNT.

Rien.

LA REINE.

Il faut donc se résigner... Je passerai seule, monsieur.

MORDAUNT.

En ce cas, madame, ne perdez pas de temps.

LA REINE, à Parry.

Adieu, mon pauvre Parry; il faut que nous nous quittions; je vais à Newcastle, et, de là, je gagnerai le camp du roi partout où il sera... Passez en Angleterre par la première occasion, et venez nous rejoindre.

PARRY.

Oh! madame, quitter Votre Majesté!

LA REINE.

Il le faut, mon ami.

PARRY.

Ah! Votre Majesté m'a appelé...

LA REINE.

Son ami... Des serviteurs comme vous, Parry, valent mieux que beaucoup d'amis comme ceux que nous connaissons.

PARRY, presque à genoux et lui baisant sa robe.

Ah! madame!

MORDAUNT.

C'est la reine, je m'en étais douté... Allons, allons, le ciel me les livre tous!... (A la Reine.) Voulez-vous prendre mon bras, madame? On n'attend plus que nous.

(On entend tous les commandements qui constituent l'appareillage; et la toile tombe au moment où la Reine traverse la planche qui doit la conduire au bâtiment.)

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La grand'chambre d'une maison occupée à Newcastle par Cromwell.

SCÈNE PREMIÈRE

CROMWELL, GROSLOW.

CROMWELL.

Et vous dites, colonel?

GROSLOW.

Je dis, monsieur Cromwell, que, si vous le voulez, aujourd'hui même, ou demain au plus tard, le roi Charles I[er] est à nous.

CROMWELL.

Et comment cela, voyons, colonel?

GROSLOW.

Parce que les secours qu'il attendait de France lui manquent, parce qu'au lieu d'une armée et des trésors que devait lui ramener son ami de Winter, son ami de Winter ne lui a rapporté que quelques diamants, dernières ressources de madame Henriette, et ramené deux gentilshommes, dernier secours, je ne dirai pas que la royauté de France lui envoie pour lui rendre sa couronne, mais que la noblesse lui dépêche pour le voir mourir.

CROMWELL.

C'est bien, colonel; je songerai à ce que vous me dites, et, dans ma première dépêche, j'instruirai le parlement de votre zèle.

GROSLOW.

Mais, général, il me semble qu'à votre place...

CROMWELL.

Monsieur, j'attends des nouvelles de France; moi aussi, j'ai envoyé quelqu'un à M. Mazarin.

GROSLOW.

Votre envoyé peut tarder, général ; les flots et les vents ne sont aux ordres de personne... et l'occasion manquée...

CROMWELL.

Vous vous trompez, monsieur, les flots et les vents sont aux ordres de l'Éternel ; c'est pour cela qu'on l'appelle le Dieu des tempêtes, et l'Éternel est pour nous.

GROSLOW.

Général...

CROMWELL, s'asseyant.

Regardez par cette fenêtre.

GROSLOW.

Oui, monsieur.

CROMWELL.

Elle donne sur le port, n'est-ce pas ?

GROSLOW.

Oui.

CROMWELL.

Eh bien, que voyez-vous de nouveau dans le port ?

GROSLOW.

Un navire qui vient de jeter l'ancre.

CROMWELL.

Et, sur la route du port, ne vient-il pas quelqu'un ?

GROSLOW.

Deux hommes enveloppés dans des manteaux, et qui paraissent étrangers.

CROMWELL.

Maintenant, écoutez ; qu'entendez-vous ?

GROSLOW.

Quelqu'un qui monte.

CROMWELL.

Ce bâtiment qui est dans le port, c'est le navire *le Parlement ;* ces deux hommes qui sont sur la route, ce sont les envoyés de M. Mazarin ; cet homme qui monte (on frappe à la porte) et qui frappe, c'est mon secrétaire, M. Mordaunt. Si vous en doutez, colonel, allez ouvrir, et vous verrez.

GROSLOW, allant ouvrir.

Vous êtes vraiment inspiré, monsieur.

SCÈNE II

LES MÊMES, MORDAUNT.

CROMWELL.

Soyez le bienvenu, Mordaunt! quelque chose m'avait dit cette nuit que je vous verrais ce matin.

MORDAUNT.

C'était la voix du Seigneur; le Seigneur parle à ceux qu'il a chargés de parler en son nom.

CROMWELL.

Qu'apportez-vous de France, mon fils?

MORDAUNT.

De riches nouvelles, monsieur.

CROMWELL.

Soyez deux fois le bienvenu alors! Avez-vous vu le cardinal?

MORDAUNT.

Je l'ai vu.

CROMWELL.

Et il vous a fait une réponse?

MORDAUNT.

Oui.

CROMWELL.

Verbale?

MORDAUNT.

Écrite.

CROMWELL.

Il vous l'a remise?

MORDAUNT.

Pour que la chose ait plus de poids près de vous, il vous l'envoie par le lieutenant des mousquetaires du roi et par un seigneur de la cour.

CROMWELL.

On les nomme?

MORDAUNT.

Le lieutenant, M. le chevalier d'Artagnan; le seigneur, M. du Vallon.

CROMWELL.

Deux espions qu'il accrédite près de moi.

MORDAUNT.

Le génie de l'Éternel est en vous, monsieur; on n'espionne pas Dieu.

CROMWELL.

Et ces deux hommes sont en bas?

MORDAUNT.

Ils attendent vos ordres.

CROMWELL.

Vous entendez, colonel Groslow, je crois que le moment que vous désiriez est venu.

GROSLOW.

Qu'ordonnez-vous, général?

CROMWELL.

Faites mettre les côtes de fer sous les armes, ordonnez à votre régiment de se tenir prêt au premier son de la trompette, et qu'il en soit ainsi de toute l'armée.

GROSLOW.

J'obéis.

CROMWELL.

En passant, dites à ces deux gentilshommes de monter.

(Groslow sort.)

SCÈNE III

MORDAUNT, CROMWELL.

CROMWELL.

Vous avez encore autre chose à me dire, mon fils?

MORDAUNT.

Oui, monsieur, j'avais à vous dire que, sur le même bâtiment que nous, une femme est passée en Angleterre.

CROMWELL.

Une femme! quelle est cette femme?

MORDAUNT.

Le général Cromwell la verra. Un chef doit tout voir par lui-même.

CROMWELL.

Et comment la verrai-je?

MORDAUNT.

J'ai donné ordre qu'on la surveillât, et qu'au moment où

elle tenterait de sortir de la ville, on la conduisit près de Votre Honneur.

CROMWELL.

Vous croyez donc cette femme de quelque importance.

MORDAUNT.

Vous en jugerez.

CROMWELL.

Silence! on vient.

SCÈNE IV

LES MÊMES, D'ARTAGNAN, PORTHOS.

MORDAUNT.

Entrez, messieurs; vous êtes devant le général Cromwell.

CROMWELL.

Monsieur Mordaunt, si vous n'êtes pas trop fatigué du voyage...

MORDAUNT.

Je ne suis jamais fatigué, monsieur, vous le savez.

CROMWELL.

En ce cas, prenez cette lettre préparée pour vous, lisez-la, et exécutez à l'instant même les conditions qu'elle renferme. Après avoir lu, vous brûlerez.

MORDAUNT, s'inclinant.

Quel que soit l'ordre que contient cette lettre, il sera exécuté, milord.

CROMWELL.

Silence, mon fils! nous ne sommes plus seuls.

D'ARTAGNAN, pendant que Cromwell suit des yeux Mordaunt.

Eh bien, qu'en dites-vous, Porthos?

PORTHOS.

De qui?...

D'ARTAGNAN.

Du général Cromwell?

PORTHOS.

Je dis qu'il a l'air d'un boucher qu'il est.

D'ARTAGNAN.

Vous vous trompez, c'est le colonel Harrison qui est un boucher.

PORTHOS.

Ah! oui, lui, c'est...

D'ARTAGNAN, voyant que Cromwell se retourne.

Lui, c'est le général Olivier Cromwell... Laissez-moi dire.

(Mordaunt sort.)

CROMWELL.

Salut, messieurs. Je ne puis croire à ce que me dit M. Mordaunt.

D'ARTAGNAN.

Il ne vous a dit que la vérité cependant, monsieur, s'il vous a dit que nous venions à vous comme envoyés de l'illustrissime cardinal.

CROMWELL.

Vous me pardonnerez, mais je ne puis croire à tant d'honneur. Le nom du pauvre brasseur de Huntington est donc connu de l'autre côté du détroit?

PORTHOS, à lui-même.

Ah! c'est vrai, c'est brasseur qu'il était.

D'ARTAGNAN, bas.

Chut! (Haut.) Ce n'est pas le nom du brasseur de Huntington qui est connu de l'autre côté du détroit, monsieur, c'est celui du vainqueur de Marston-Moor et de Newbury.

PORTHOS.

Bravo! ce diable de d'Artagnan, où va-t-il prendre tout ce qu'il dit?

CROMWELL.

On voit, monsieur, que vous arrivez de la cour la plus courtoise de l'Europe... Comment se portait la reine, à votre départ?

D'ARTAGNAN.

La reine Anne d'Autriche?

CROMWELL.

Non, notre reine à nous, Sa Majesté Henriette de France, femme de Charles Ier, que les fidèles enfants de l'Angleterre ont le regret de combattre en ce moment.

D'ARTAGNAN.

Mais je crois que Sa Majesté se portait bien; depuis longtemps, je n'ai pas eu l'honneur de la voir.

CROMWELL.

Ne vient elle plus au Palais-Royal?

D'ARTAGNAN.

Je ne sais si elle y vient, mais voilà plus d'un an que je ne l'y ai vue.

CROMWELL.

Alors, M. de Mazarin va lui faire sa cour ?

D'ARTAGNAN.

M. de Mazarin n'a pas le temps; il faut qu'il écrive, et cela me rappelle que je suis porteur d'une lettre.

CROMWELL.

Pour moi, c'est vrai?

D'ARTAGNAN.

Pour vous, monsieur.

CROMWELL.

Donnez. (A part.) Allons, M. de Mazarin choisit bien ses hommes; c'est un homme d'esprit que ce chevalier d'Artagnan.

PORTHOS, bas, à d'Artagnan.

Dites donc, d'Artagnan!

D'ARTAGNAN.

Quoi?

PORTHOS.

Il ne me paraît pas fort, votre général Olivier; et puis voyez donc comme il est vêtu.

D'ARTAGNAN.

Il était encore plus mal vêtu que cela lorsqu'il se présenta à la chambre des communes, et que le fameux Hampden dit, en le voyant: « Vous voyez ce paysan si mal vêtu; ce sera, si je ne me trompe, un des plus grands hommes de notre temps. »

PORTHOS.

Et qu'était-ce que le fameux Hampden ?

D'ARTAGNAN.

C'était le premier de l'Angleterre avant que Cromwell l'en eût fait le second.

CROMWELL, après avoir lu.

Merci, messieurs; j'ai trouvé M. de Mazarin tel que je l'attendais. C'est un grand politique que M. de Mazarin.

PORTHOS.

Tiens, c'est drôle, on ne dit pas cela de lui en France.

D'ARTAGNAN.

Et nous ferez-vous l'honneur de nous charger d'une réponse, monsieur?

CROMWELL.

Vous devez être fatigués, messieurs; prenez d'abord quelque repos... et demain...

D'ARTAGNAN.

Vous nous donnerez une lettre, général?

CROMWELL.

Non; demain, vous partirez... et vous direz... vous direz tout simplement ce que vous aurez vu... Salut, messieurs.

D'ARTAGNAN.

Eh bien, qu'en dites-vous, Porthos?

PORTHOS.

Je dis qu'il a bien fait de nous congédier; j'ai très-faim.

D'ARTAGNAN.

Aurons-nous l'honneur de vous revoir avant notre départ?

CROMWELL.

Ma maison est la vôtre, messieurs, et, toutes les fois que, pendant votre séjour en Angleterre, court ou long, vous en franchirez le seuil, vous me ferez honneur et plaisir.

SCÈNE V

CROMWELL, seul.

Allons, tout marche au but, tout concourt à la réussite. Mazarin l'abandonne et les Écossais le vendent... Un homme seul restait entre le trône et moi; cet homme va disparaître, oui, mais pour faire place à un spectre... Voyons, à tout prendre, est-ce bien mon intérêt que Charles Ier tombe dans l'abîme et se tue en tombant? Une fois délivrée de son roi, l'Angleterre aura-t-elle besoin de son général? n'est-ce pas Stuart qui rend Cromwell nécessaire, et, Stuart, en tombant, n'entraînera-t-il pas Cromwell? Oui, cela pourrait être s'il y avait en Angleterre un seul homme qui pût à son tour précipiter Cromwell comme Cromwell a précipité Stuart; mais que peuvent les Harrison? que peuvent les Pridge? que peuvent les Fairfaix?... Des instruments, des machines à qui je donne l'impulsion, des automates à qui j'imprime le mouvement... Le parlement... oui, je le sais bien, là est l'opposition... C'est un coup à frapper, voilà tout; je casserai le parlement. La royauté est de trois siècles plus vieille que le par-

lement, et j'aurai bien brisé la royauté? Mais aussi c'est que les Anglais sont las de la royauté!... Est-ce de la royauté ou du roi qu'ils sont las? C'est du roi... Est-ce même du roi? C'est du nom... Il faudrait trouver un nom qui n'eût pas encore été usé. Consul, il faudrait avoir les vertus d'un Brutus; dictateur, il ne faudrait pas avoir les vices d'un Sylla... Je voudrais une charge qui permît à celui qui la remplit d'obtenir tous les honneurs sans en imposer aucun; il faudrait avoir l'air de protéger l'Angleterre, quoique l'Angleterre n'eût plus besoin de protecteur... Eh bien, mais, protecteur, voilà un nom, voilà un titre, voilà une appellation inconnue, nouvelle, simple et hautaine à la fois... où l'on peut indifféremment être appelé *monsieur... milord... altesse...* Parti d'en bas, pour arriver en passant par la bourgeoisie, par les communes, par l'armée, j'ai fait sur ma route une triple station assez longue pour connaître les bourgeois, les parlementaires et les soldats... Il ne me reste donc qu'à étudier la noblesse. Bah! la noblesse, je la verrai à mes genoux quand je serai protecteur... Que demande-t-elle? Non pas à être vaincue, mais à faire semblant de croire que ce n'est pas moi qui lui aurai tué son roi... Eh bien, mais j'ai joué ce rôle-là jusqu'à présent et je n'ai qu'à continuer... Charles Ier lui-même ne me regarde pas comme son ennemi, et souvent il m'a pris pour intermédiaire entre lui et le parlement. Intermédiaire... oui... (avec un sourire), comme la hache est l'intermédiaire entre le patient et le bourreau!... Ah! quelqu'un... Protecteur, c'est décidément un excellent titre. Qui vient là?

SCÈNE VI

CROMWELL, DEUX SOLDATS, LA REINE, avec le même déguisement que sur la digue de Boulogne.

UN SOLDAT.

Général, c'est une femme...

CROMWELL.

Ah! oui, j'avais oublié... Quelle est cette femme?

LE SOLDAT.

Une femme arrivée par le navire *le Parlement*, et que nous avons arrêtée comme elle s'apprêtait à passer dans le camp royaliste... Et nous vous l'amenons.

CROMWELL.

Bien, mes amis, faites entrer.

LE SOLDAT, à la cantonade.

Entendez-vous? le général vous appelle.

LA REINE, entrant.

Le général!... Quel général, messieurs?

LE SOLDAT.

Il n'y a, par toute l'Angleterre, qu'un général, non pas qui porte, mais qui mérite ce titre : c'est le général Cromwell.

LA REINE.

C'est donc au général Cromwell que je dois demander justice de la violence qui m'a été faite?

CROMWELL.

Oui, madame, et c'est le général Cromwell qui vous l'accordera, soyez-en certaine, si effectivement il y a eu violence.

LA REINE.

Il y a eu violence, monsieur, si la loi anglaise garantit toujours la liberté de tous.

CROMWELL.

La loi anglaise garantit la liberté de tous les bons Anglais.

LA REINE.

Mais où sont les bons Anglais? est-ce dans le camp du général Olivier Cromwell? est-ce dans le camp du roi Charles Ier?

CROMWELL.

Il y a de bons Anglais partout, madame.

LA REINE.

Même parmi ceux qui font la guerre à leur souverain?

CROMWELL.

Nous ne faisons pas la guerre à notre souverain; nous faisons la guerre à ses ministres; nous faisons la guerre aux Straffort, aux Land, aux Windebanck; nous respectons la royauté dans le roi, le roi dans l'homme... Maintenant, qui êtes-vous?

LA REINE.

Je suis Catherine Parry.

CROMWELL.

Où allez-vous?

LA REINE.

En Écosse.

CROMWELL.

Dans quel but?

LA REINE.

Pour recueillir, en mon nom et au nom de mon frère, la succession de mon père, qui vient de mourir.

CROMWELL.

Vous êtes donc du comté de Perth?

LA REINE.

Oui.

CROMWELL.

Vous êtes donc la fille de William Parry?

LA REINE.

Oui.

CROMWELL.

Vous êtes donc la sœur de John Parry?

LA REINE.

Oui; comment savez-vous cela?

CROMWELL.

Je le sais, vous voyez bien. Pourquoi n'avez-vous pas dit cela à ceux qui vous ont arrêtée?

LA REINE.

Je l'ai dit.

CROMWELL.

Et ils n'ont pas voulu vous croire?

LA REINE.

Non!...

CROMWELL.

Que voulez-vous! ils ont été si souvent trompés, qu'ils sont devenus défiants.

LE SOLDAT.

Cette femme disait donc la vérité, général?

CROMWELL.

Oui.

LE SOLDAT.

Alors, nous avons eu tort de l'arrêter et de vous l'amener?

CROMWELL.

Non; c'est à moi de reconnaître les bons d'entre les mauvais... C'est pour cela que l'Éternel m'a fait ce que je suis.

LE SOLDAT.

Alors, elle pourra passer librement?

CROMWELL.

Librement... Allez.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII

CROMWELL, LA REINE.

LA REINE.

Ainsi, je puis donc les suivre?

CROMWELL, se levant et se découvrant.

Un instant encore, si Votre Majesté le permet!

LA REINE.

Grand Dieu! que dites-vous là, monsieur?

CROMWELL.

Je dis que c'est bien imprudent à la fille du roi Henri IV, à la sœur du roi Louis XIII, à la femme du roi Charles Ier, de venir en Angleterre en ce moment, et de débarquer justement dans une ville que tient le général Olivier Cromwell.

LA REINE.

Vous vous trompez, monsieur, je ne suis ni fille, ni sœur, ni femme de roi; je suis fille d'un pauvre highlander.

CROMWELL.

William Parry n'avait qu'un fils et une fille.

LA REINE.

Eh bien, cette fille...

CROMWELL.

Cette fille, dont vous avez pris le nom, est morte il y a six mois, et votre père, dont vous allez toucher l'héritage, vit encore.

LA REINE.

Mais vous connaissez donc tout le monde en Angleterre et en Écosse?

CROMWELL.

Oui! tous ceux que c'est mon intérêt ou mon devoir de connaître, madame; comment alors Votre Majesté veut-elle que je ne la connaisse pas?

LA REINE.

C'est bien; je ne nierai pas plus longtemps : je suis, non pas une reine qui vient régner sur son royaume, car, en réalité, Charles Ier n'est plus roi... mais une femme qui vient

partager le sort de son époux. Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez.

CROMWELL.

C'est à moi à attendre les ordres de ma souveraine.

LA REINE.

Que dites-vous?

CROMWELL.

Je dis que, pour mes collègues, je dis que, pour le parlement, je dis que, pour la nation même, Charles Ier n'est peut-être plus que Charles Stuart; mais, pour moi, Charles Stuart est toujours roi.

LA REINE.

En vérité, vous me confondez, monsieur.

CROMWELL.

Je dis, madame, que la Providence ne fait rien sans raison, et que c'est la Providence qui vous a envoyée vers moi, pour que je vous envoie vers votre mari.

LA REINE.

Comment! je suis donc libre d'aller le rejoindre?

CROMWELL.

Oui, madame, et vous lui direz ce que vous allez entendre de ma bouche, et ce que vous n'avez encore entendu de celle de personne, la vérité!... Vous lui direz que, s'il livre la bataille, il est perdu.

LA REINE.

Mais le parlement...?

CROMWELL.

Vous lui direz que, s'il traite avec le parlement, il est perdu.

LA REINE.

Mon Dieu!

CROMWELL.

Vous lui direz que, par toute l'Angleterre, il n'y a peut-être, à cette heure, qu'un homme qui désire sincèrement le salut du roi Charles Ier, et que cet homme, c'est le général Olivier Cromwell.

LA REINE.

Parlez-vous franchement, monsieur?...

CROMWELL.

Oui; mais qu'il y prenne garde, derrière la volonté, il y a le destin; derrière la Providence, il y a la fatalité, et moi,

madame, moi, je suis l'homme du destin, l'homme de la fatalité. Qu'il parte!

LA REINE.

Mon Dieu!...

CROMWELL.

Madame, il y a dix ans, j'allais quitter l'Angleterre pour l'Amérique, j'avais déjà le pied sur le bâtiment qui devait m'emmener... Un ordre du roi m'a défendu de quitter l'Angleterre, où l'avenir m'attendait... Qu'il parte!

LA REINE.

Mais c'est renoncer à toute espérance.

CROMWELL.

Madame, à l'âge de quinze ans, une femme m'est apparue; elle tenait à la main une tête couronnée, elle a pris la couronne sur cette tête, et l'a mise sur la mienne... Qu'il parte!

LA REINE.

Mais vous avouez donc, alors...?

CROMWELL.

Madame, ma nourrice avait une tache de sang qui lui prenait à l'épaule et qui ne finissait qu'au bout du sein, de sorte que, lorsqu'elle me donnait à boire, j'avais l'air de boire, non pas du lait, mais du sang... Qu'il parte!... qu'il parte!

LA REINE.

Il partira, monsieur; mais comment parviendrai-je près du roi?...

CROMWELL.

Je vous donnerai un sauf-conduit.

LA REINE.

Mais, si je m'égare... voici la nuit qui vient...

CROMWELL.

Je vous donnerai un guide.

LA REINE.

Quand cela?

CROMWELL.

Tout de suite; attendez...

LA REINE.

Ah! monsieur...

CROMWELL.

Prenez garde; si l'on entrait, on pourrait croire que je

fais grâce et non pas justice... (Il écrit quelques lignes.) Voici un laissez passer pour une femme se rendant à l'armée royale.

LA REINE.

Merci ! merci !...

CROMWELL.

Ce n'est pas tout... (Il frappe dans ses mains.) Findley... (Un Serviteur entre.) Findley, vous accompagnerez madame, sous quelque costume qu'il lui plaise de prendre, jusqu'aux premiers postes du camp royaliste.

FINDLEY.

Oui, général.

CROMWELL.

Quelque chose qu'elle veuille vous offrir, vous ne recevrez rien.

FINDLEY.

Non, général.

CROMWELL.

Il vous faut deux heures pour arriver au camp... (Findley fait un mouvement.) Vous entendez, deux heures, pas plus, pas moins.

FINDLEY.

Bien, général.

CROMWELL, à la Reine.

Maintenant, j'espère, vous ne pourrez plus dire à celui vers qui je vous envoie que je suis son ennemi.

LA REINE.

Dieu veuille que vous disiez la vérité, monsieur ; en attendant, merci !...

(La Reine sort avec Findley.)

SCÈNE VIII

CROMWELL, seul.

Dans deux heures, il sera trop tard pour que Charles profite du conseil... Mais le conseil n'en aura pas moins été donné.

CINQUIÈME TABLEAU

Le camp de Charles Ier.— A droite, la tente royale, fermée par une large tapisserie aux armes d'Angleterre et d'Écosse. A gauche, une maison dont le rez-de-chaussée est fermé d'une fenêtre garnie de barreaux de fer, et d'une porte à laquelle on arrive par trois marches. La fenêtre est en retour à gauche. Au fond, paysage de plaines et de montagnes.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DE WINTER, couché dans son manteau devant l'entrée de la tente du Roi; ARAMIS, UNE SENTINELLE, puis ATHOS, puis MORDAUNT, à la tête d'UNE PATROUILLE; GROSLOW, SOLDATS, etc.

ARAMIS, à la Sentinelle.

Et vous dites, mon ami, que, depuis deux ans, vous n'êtes point payé?

LA SENTINELLE.

Non, monsieur... et c'est dur, avec une guerre comme celle que nous faisons.

ARAMIS.

Oui, je le sais bien... Mais, lorsque le roi Charles remontera sur le trône, il récompensera ses fidèles Écossais.

LA SENTINELLE.

Oui, s'il y remonte.

ARAMIS.

Espérons que Dieu donnera l'avantage à la cause de la justice.

ATHOS, s'avançant vivement par derrière la maison.

Aramis!

ARAMIS.

Eh bien?

ATHOS.

Pas un instant à perdre, il faut prévenir le roi.

ARAMIS.

Que se passe-t-il donc?

ATHOS.

Ce serait trop long à vous dire... Où est de Winter?

ARAMIS.

Venez... (Donnant une demi-pistole à la Sentinelle.) Tenez, mon ami, voici une demi-pistole pour boire à la santé du roi.

LA SENTINELLE.

Qu'elle soit la bienvenue; il y avait longtemps que je n'avais vu la pareille de la dernière qui m'est passée entre les mains.

ATHOS, touchant de Winter à l'épaule.

De Winter!... de Winter!...

DE WINTER, s'éveillant.

Ah! c'est vous, comte!... c'est vous, chevalier!... Avez-vous remarqué comme le soleil est rouge en se couchant, ce soir?

ATHOS.

Milord, dans une position aussi précaire que la nôtre, c'est la terre qu'il faut examiner et non le ciel... Avez-vous étudié nos Écossais?

DE WINTER.

Quels Écossais?...

ATHOS.

Eh! pardieu! les nôtres... les Écossais du comte de Lœven.

DE WINTER.

Non.

ATHOS.

Vous croyez donc à leur fidélité?

DE WINTER.

Sans doute! (On entend la marche d'une Patrouille.) Voyez avec quelle régularité le service se fait... (On entend tinter l'heure dans le lointain.) Sept heures... et, à l'heure sonnante, voilà qu'on relève les sentinelles.

ATHOS.

En effet.

(On relève successivement les Sentinelles; enfin la Patrouille s'approche de la tente du roi Charles.)

LA SENTINELLE.

Qui vive?

MORDAUNT, à la tête de la Patrouille.

Charles et Loyauté... La consigne?

LA SENTINELLE.

Ne laisser approcher de la tente du roi que ceux qui auront le mot d'ordre.

MORDAUNT, donnant un bourse à la Sentinelle.

Tiens, voilà ce qui a été promis.

ATHOS, qui a écouté.

De l'argent!

SCÈNE II

LES MÊMES, hors MORDAUNT et LA PATROUILLE.

DE WINTER, à Aramis, tandis qu'Athos fait quelques pas pour s'assurer que la Patrouille s'éloigne.

Dites-moi, chevalier, n'est-ce pas une tradition en France que, la veille du jour où il fut assassiné, Henri IV, qui jouait aux échecs avec M. de Bassompierre, vit des taches de sang sur l'échiquier?

ARAMIS.

Oui, milord... et le maréchal m'a, dans ma jeunesse, maintе fois raconté la chose à moi-même.

DE WINTER.

C'est cela, et, le lendemain, Henri IV fut tué.

ARAMIS.

Quel rapport cette vision a-t-elle avec vous, comte?

DE WINTER.

Aucun... Seulement, vous savez, chevalier, que l'homme le plus fort a des heures de tristesse, pendant lesquelles il n'est pas maître de lui-même... Mais ne parlons plus de cela; comte, vous aviez quelque chose à me dire.

ATHOS.

Je voulais parler au roi.

DE WINTER.

Après avoir travaillé toute la soirée, le roi dort.

ATHOS.

Milord, j'ai à lui révéler des choses de la plus haute importance.

DE WINTER.

Ces choses ne peuvent être remises à demain?

ATHOS.

Il faut qu'il les sache à l'instant même, et peut-être est-il déjà trop tard.

DE WINTER, soulevant le rideau de la tente.

Alors, entrez, comte.

(A la lueur d'une lampe, on voit une table chargée de papiers. Le Roi dort appuyé sur cette table.)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE ROI.

ATHOS, en soupirant.

Sire!

LE ROI, s'éveillant.

C'est vous, comte?

ATHOS.

Oui, sire.

LE ROI.

Vous veillez tandis que je dors, et vous venez m'apporter quelque nouvelle.

ATHOS.

Hélas! oui, Votre Majesté a deviné juste.

LE ROI.

Alors, la nouvelle est mauvaise?

ATHOS.

Oui, sire.

LE ROI, se levant.

N'importe! le messager est le bienvenu, et vous ne pouvez entrer chez moi sans me faire toujours plaisir, vous dont le dévouement ne connaît pas de patrie et résiste au malheur; vous qui m'êtes envoyé par ma bonne Henriette, que Dieu fasse là-bas plus heureuse que je ne le suis ici!... Parlez donc avec assurance, monsieur.

ATHOS.

Sire, M. Cromwell est arrivé hier à Newcastle.

LE ROI.

Je le sais.

ATHOS.

Votre Majesté sait-elle pourquoi il est venu?

LE ROI.

Pour me combattre.

ATHOS.

Pour vous acheter.

LE ROI.

Que dites-vous, comte?

ATHOS.

Je dis, sire, qu'il est dû à l'armée écossaise quatre cent mille livres sterling.

LE ROI.

Pour solde arriérée, oui... Depuis plus de deux ans, mes braves et fidèles Écossais se battent pour l'honneur.

ATHOS.

Eh bien, sire, quoique l'honneur soit une belle chose, ils se sont lassés de se battre pour lui... Et, ce soir...

LE ROI.

Eh bien, ce soir?...

ATHOS.

Ce soir, ils ont vendu Votre Majesté pour deux cent mille livres sterling, c'est-à-dire pour la moitié de ce qui leur est dû.

DE WINTER.

Que dit-il?

ARAMIS.

Je m'en doutais.

LE ROI.

Les Écossais m'ont vendu?... Impossible!... Les Écossais vendre leur roi pour deux cent mille livres!...

ATHOS.

Les Juifs ont bien vendu leur Dieu pour trente deniers.

LE ROI.

Et quel est le Judas qui a fait ce marché?

ATHOS.

Le comte de Lœven.

LE ROI.

Et avec qui a-t-il été fait?

ATHOS.

Avec le secrétaire de M. Cromwell.

DE WINTER.

Avec Mordaunt?

ATHOS.

Oui, milord.

LE ROI.

N'est-ce pas ce jeune homme qui me poursuit avec tant d'acharnement, de Winter?

DE WINTER.

Hélas! oui!...

LE ROI.

Que lui ai-je donc fait? Je ne me le rappelle plus.

DE WINTER.

Sur ma demande, Votre Majesté l'a déclaré bâtard, et lui a défendu de prétendre aux biens et de porter le nom de son père.

LE ROI.

Ah! c'est vrai... Mais c'était justice, et je ne me repens pas... (A Athos.) Vous dites donc, monsieur le comte?

ATHOS.

Je dis, sire, que, couché près de la tente du comte de Lœven, j'ai tout vu, tout entendu.

LE ROI.

Et quand doit se consommer cet odieux marché?

ATHOS.

Cette nuit même... Comme Votre Majesté le voit, il n'y a pas de temps à perdre.

LE ROI.

Pas de temps à perdre! pour quoi faire, puisque vous dites que je suis vendu?...

ATHOS.

Pour profiter de la nuit, sire, pour traverser la Tyne, pour rejoindre lord Montrose, qui ne vous vendra pas, lui.

LE ROI.

Et que ferai-je en Écosse? Une guerre de partisan! Comte, une pareille guerre est indigne d'un roi.

ATHOS.

L'exemple de Robert Bruce est là pour vous absoudre, sire.

LE ROI.

Non, comte, non, il y a trop longtemps que je lutte... je suis au bout de mes forces; ils m'ont vendu, qu'ils me livrent, et que la honte de leur trahison retombe sur eux.

ATHOS.

Sire, peut-être est-ce ainsi que doit parler un roi; mais ce n'est point ainsi que doit agir un époux et un père... Sire, nous avons traversé la mer; sire, nous sommes venus au nom de votre femme et de vos enfants; je vous dis : Venez sire, Dieu le veut!

LE ROI.

Vous l'emportez, comte; que me conseillez-vous?

ATHOS.

Sire, Votre Majesté a-t-elle dans toute l'armée un régiment, un seul, sur lequel elle puisse compter?

LE ROI.

De Winter, croyez-vous à la fidélité du vôtre?

DE WINTER.

Sire, ce ne sont que des hommes... et ces hommes sont devenus bien faibles ou bien méchants... Je crois à leur fidélité, mais je n'en réponds pas... Je leur confierais ma vie, mais j'hésite à leur confier celle de Votre Majesté.

ATHOS.

Eh! ne comptons que sur nous, alors; nous sommes trois hommes dévoués et résolus, nous suffirons... Que Votre Majesté monte à cheval, qu'elle se place au milieu de nous... Nous traverserons la Tyne, nous gagnerons l'Écosse, et nous sommes sauvés.

LE ROI.

Est-ce votre avis, de Winter?

DE WINTER.

Oui, sire!

LE ROI.

Est-ce le vôtre, monsieur d'Herblay?

ARAMIS.

Oui, sire!

LE ROI.

Qu'il soit donc fait comme vous le désirez; partons.

ATHOS.

Attendez, sire.

LE ROI.

Quoi donc?

ATHOS.

Les sentinelles qui veillent à la porte de Votre Majesté pourraient donner l'alarme en voyant s'éloigner le roi... Il faut les enlever.

LE ROI.

Les sentinelles?

ATHOS.

Sire, j'ai vu tout à l'heure l'officier qui les a placées où elles sont, leur compter de l'argent.

LE ROI.

Oh ! mon Dieu !

DE WINTER.

Et comment les enlever?...

ATHOS.

Avez-vous seulement quatre hommes sur lesquels vous puissiez compter, milord?

DE WINTER.

Oui, mais dans mes propres serviteurs.

ATHOS.

Allez les prendre, et faites le coup.

DE WINTER.

J'y vais.

(Il sort de la tente.)

ARAMIS.

Et nous, comte, qu'allons-nous faire pendant ce temps?

LE ROI.

Venez, messieurs; je vais vous occuper à quelque chose.

(Il va à une armoire; il en tire deux plaques de l'ordre de la Jarretière.)

ATHOS.

Que faites-vous, sire?

LE ROI.

A genoux, comte.

ATHOS.

Sire, ces ordres ne peuvent être pour nous.

LE ROI.

Et pourquoi cela?...

ATHOS.

Ces ordres sont presque royaux.

LE ROI.

Passez en revue tous les rois du monde, mes frères... qui m'abandonnent en ce moment, et trouvez-moi plus grands cœurs que les vôtres ! Non, non, messieurs, vous ne vous rendez pas justice; mais cela me regarde, moi... A genoux, comte.

ATHOS.

Vous l'ordonnez, sire?

LE ROI, tirant son épée.

Je ne vous dirai pas : « Je vous fais chevalier, soyez brave, fidèle et loyal; » Je vous dirai : « Vous êtes brave, fidèle et

loyal, je vous fais chevalier... » A votre tour, monsieur d'Herblay...

(Aramis se met à genoux; au même moment, de Winter paraît au fond avec quatre Hommes,)

LA SENTINELLE.

Qui vive?

DE WINTER.

Charles et Loyauté.

LA SENTINELLE.

Avancez à l'ordre.

ARAMIS, se relevant.

Merci, sire.

ATHOS, étendant la main vers les Sentinelles.

Écoutez !...

(Pendant ce temps, de Winter et ses Hommes se sont emparés d'une des Sentinelles; mais l'autre, qui a entendu le bruit, met sa pique en arrêt.)

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

ARAMIS, qui est sorti de la tente derrière elle, lui mettant son poignard sur la poitrine.

Si tu dis un mot, tu es mort.

ATHOS, aux Hommes de Winter.

Emmenez ces deux sentinelles, et gardez-les à vue.

ARAMIS.

Et, au premier mot, au premier signe, au premier geste qu'elles feront pour donner l'alarme, tuez-les.

DE WINTER.

Maintenant, sire, nous sommes prêts.

(On emmène les deux Sentinelles.)

LE ROI.

Il faut donc fuir !

ATHOS.

Fuir à travers une armée, sire, dans tous les pays du monde, cela s'appelle charger.

LE ROI.

Allons donc, messieurs !

DE WINTER, à Aramis.

Est-ce que l'un de nous est blessé? Je vois à terre des taches de sang.

ATHOS, qui a déjà fait quelques pas en dehors.

Écoutez, sire, écoutez.

LE ROI.

Qu'y a-t-il ?

ATHOS.

J'entends le piétinement d'une troupe nombreuse, j'entends le hennissement des chevaux.

ARAMIS.

Il est trop tard ; nous sommes cernés.

DE WINTER fait deux pas en avant, tandis que le Roi et ses deux compagnons écoutent, puis il revient.

C'est l'ennemi !

LE ROI.

Ainsi, tout est perdu !

ATHOS.

Il y a encore un moyen, sire.

LE ROI.

Lequel ?

ATHOS.

Que Votre Majesté, au lieu de garder son costume si connu, prenne celui de l'un de nous et nous donne le sien ; tandis qu'on s'acharnera à celui qu'on prendra pour le roi, peut-être le roi parviendra-t-il à se sauver.

ARAMIS.

L'avis est bon, sire, et, si Votre Majesté veut bien faire à l'un de nous cet honneur...

LE ROI.

Que pensez-vous de ce conseil, de Winter ?

DE WINTER.

Je pense que, s'il y a un moyen au monde de vous sauver, le comte de la Fère vient de le proposer.

LE ROI.

Mais c'est la mort ou tout au moins la prison pour celui qui prendra ma place.

DE WINTER.

C'est l'honneur d'avoir sauvé son roi... Choisissez, sire.

LE ROI.

Venez, de Winter.

DE WINTER.

Oh ! merci, mon roi !

ATHOS.

C'est juste; il y a plus longtemps qu'il le sert que nous.

ARAMIS.

Hâtez-vous, sire! nous garderons l'entrée de votre tente.

(Tous deux se placent en sentinelle, l'épée à la main; pendant ce temps, le Roi donne à de Winter son cordon du Saint-Esprit, son chapeau et son pourpoint; en échange, de Winter donne au Roi les mêmes objets, plus la cuirasse de cuivre. Au moment où l'échange se termine et où le Roi sort par le fond de la tente, on voit venir une Patrouille composée de six hommes.)

SCÈNE IV

Les Mêmes, D'ARTAGNAN, PORTHOS, MORDAUNT.

ARAMIS.

Qui vive?

ATHOS.

Qui vive?

D'ARTAGNAN, à Mordaunt, au fond.

Singulier pays que le vôtre, monsieur, où l'on tire toujours la bourse et jamais l'épée!

PORTHOS.

Il paraît que c'est l'usage en Angleterre.

MORDAUNT.

Par l'epée ou par l'argent, peu importe, messieurs; vous voyez que le camp est à nous.

D'ARTAGNAN.

C'est égal, voilà une étrange guerre.

ATHOS et ARAMIS.

Qui vive, donc?

MORDAUNT.

Charles et Loyauté.

ARAMIS et ATHOS.

On ne passe pas.

MORDAUNT.

Comment, on ne passe pas?

D'ARTAGNAN.

A la bonne heure! cela se gâte à la fin, et je commence à croire que nous tirerons l'épée.

MORDAUNT.

Qui donc a changé le mot d'ordre?

ARAMIS.

Le roi!

MORDAUNT.

Pourquoi cela?

ATHOS.

Parce que vous êtes des traîtres.

D'ARTAGNAN.

Des traîtres?

PORTHOS.

Il a dit des traîtres, je crois.

D'ARTAGNAN.

Voilà une dure parole, messieurs, et nous allons, j'en ai peur, vous la faire rentrer dans la gorge.

ARAMIS.

Venez-y!

MORDAUNT.

Bien!... Faites tête, messieurs! Nous, à la tente du roi! (A ses Hommes.) Venez! (Athos combat d'Artagnan, Aramis Porthos. Tous quatre sont d'égale force. — Tout à coup, Mordaunt paraît au fond de la tente. Les hommes qui suivent Mordaunt prennent de Winter et crient: « Le roi! le roi! prenez-le vivant! » regardant de Winter comme le Roi.) Non, ce n'est pas le roi!... non, vous vous trompez. N'est-ce pas, milord de Winter, que vous n'êtes pas le roi? n'est-ce pas, milord de Winter, que vous êtes mon oncle?

DE WINTER, reculant devant Mordaunt.

Le vengeur!

MORDAUNT.

Souviens-toi de ma mère!...

(Il tue de Winter d'un coup de pistolet. A la lueur des flambeaux, les quatre amis se reconnaissent.

ARAMIS, PORTHOS, D'ARTAGNAN et ATHOS, passant l'épée de la main gauche dans la main droite.

Mousquetaires!

D'ARTAGNAN, bas, à Athos.

Rendez-vous, Athos; vous rendre à moi, ce n'est pas vous rendre.

PORTHOS.

Aramis, vous comprenez!

ARAMIS.

Je me rends.

MORDAUNT, agenouillé près du corps de Winter.

Deux !

ATHOS, montrant Mordaunt.

Voyez-vous ce jeune homme ?

D'ARTAGNAN.

Le fils de milady, n'est-ce pas ?

PORTHOS.

Le moine ?

ARAMIS.

Oui !

D'ARTAGNAN.

Ne soufflez pas un mot, ne faites pas un geste, ne risquez point un regard pour moi ni Porthos... car milady n'est pas morte, et son âme vit dans le corps de ce démon.

(Pendant ce temps, le Roi a été entouré, repoussé sur le devant de la scène.)

SCÈNE V

Les Mêmes, GROSLOW.

LE ROI.

Qui de vous osera le premier porter la main sur son roi ?

GROSLOW, entrant.

Charles Stuart, rendez-moi votre épée.

LE ROI.

Colonel Groslow, le roi ne se rend pas ; l'homme cède à la force, voilà tout.

(Il brise son épée.)

GROSLOW.

Victoire, messieurs ! le roi est prisonnier, nous tenons le roi.

MORDAUNT, se retournant.

Le roi !... Le roi est-il pris ?

PLUSIEURS VOIX.

Oui ! oui !

MORDAUNT.

Bien ! il ne nous manque plus que...

(Il aperçoit les quatre amis.)

ATHOS.

Il nous a vus.

ARAMIS.

Laissez-moi le tuer.

D'ARTAGNAN, regardant ses amis.

Mordious !... (A Mordaunt.) Bonne prise, ami Mordaunt, bonne prise !... nous en tenons chacun un, M. du Vallon et moi... Des chevaliers de la Jarretière, rien que cela.

MORDAUNT.

Mais ce sont des Français, ce me semble.

D'ARTAGNAN.

Des Français ?...

ATHOS.

Je le suis.

D'ARTAGNAN.

Eh bien, ils sont prisonniers de compatriotes.

LE ROI, à Athos et à Aramis.

Salut, messieurs; la nuit à été malheureuse, mais ce n'est pas votre faute, Dieu merci. Où est mon vieux de Winter?...

MORDAUNT.

Cherche où est Straffort!

LE ROI, apercevant le cadavre.

En effet... comme Straffort, il a reçu le prix de sa fidélité! (Il s'agenouille devant de Winter, lui soulève la tête et l'embrasse au front.) Adieu, cœur fidèle, qui es allé chercher là-haut la récompense du dévouement et me préparer celle du martyre; Adieu!

D'ARTAGNAN.

De Winter est donc tué ?

ATHOS.

Oui, par son neveu.

D'ARTAGNAN.

C'est le premier de nous qui s'en va ; qu'il dorme en paix, c'était un brave!

LE ROI.

Maintenant, messieurs, conduisez-moi où vous voudrez.

GROSLOW.

L'ordre du général Cromwell est de vous conduire à Londres.

LE ROI.

Quand dois-je partir?

GROSLOW.

A l'instant même.

LE ROI.

Allons!

ATHOS, au Roi qui s'éloigne.

Salut à la Majesté tombée.

D'ARTAGNAN.

Mordious! Athos, vous nous ferez tous égorger.

(Le Roi sort de scène, ainsi que Groslow.)

SCÈNE VI

ATHOS, ARAMIS, MORDAUNT, D'ARTAGNAN, PORTHOS, puis LE SERGENT HARRY.

MORDAUNT, à d'Artagnan et à Porthos.

Venez-vous chez le général, messieurs? Il aura des compliments à vous faire.

D'ARTAGNAN.

Avec bien du plaisir, monsieur... Mais il faut d'abord que nous mettions nos prisonniers en lieu de sûreté... Savez-vous, monsieur, que ces gentilshommes valent chacun deux mille pistoles?

MORDAUNT.

Oh! soyez tranquille; mes soldats les garderont, et les garderont bien... Je vous réponds d'eux!

D'ARTAGNAN.

Je ne voudrais pas leur donner cette peine, et je les garderai encore mieux moi-même... D'ailleurs, que faut-il? Une bonne chambre fermée de barreaux... comme celle-ci, par exemple, avec des sentinelles, ou leur simple parole qu'ils ne chercheront pas à fuir; car, dans notre pays, la parole vaut le jeu, dit un proverbe... Je vais mettre ordre à cela, monsieur; après quoi, j'aurai l'honneur de me présenter chez le général, et de lui demander ses ordres pour retourner en France.

MORDAUNT.

Vous comptez donc partir bientôt?

D'ARTAGNAN.

Notre mission est finie, et rien ne nous arrête plus en Angleterre, que le bon plaisir du grand homme près lequel nous avons été envoyés.

MORDAUNT.

Bien, messieurs. (A un Sergent.) Sergent Harry, prenez dix hommes avec vous et gardez cette porte... et sous aucun prétexte ne laissez sortir les deux prisonniers.

LE SERGENT.

Et les deux autres?

MORDAUNT.

Ils sont libres... Maintenant, connaissez-vous cette maison?

LE SERGENT.

J'y ai commandé un poste.

MORDAUNT.

A-t-elle une autre sortie que celle-ci?

LE SERGENT.

Non.

MORDAUNT.

Ils ne peuvent donc fuir?

LE SERGENT.

Impossible!

MORDAUNT.

Bien. Savez-vous où est le général Cromwell?

LE SERGENT.

A Newcastle, probablement.

MORDAUNT, sortant.

Mon cheval! mon cheval!

(Pendant ce temps, d'Artagnan a fait rentrer les deux amis dans la maison, dont il a fermé la porte et a mis la clef dans sa poche. Porthos le regarde faire.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors ATHOS, ARAMIS et MORDAUNT.

D'ARTAGNAN.

Ami Porthos, pendant que je vais garder religieusement le seuil de cette porte, vous allez me faire le plaisir... Approchez-vous plus près, que ces deux drôles-là n'entendent pas ce que nous disons... Vous allez me faire le plaisir de réunir Grimaud, Mousqueton et Blaisois.

PORTHOS.

C'est facile; je leur ai indiqué un endroit où ils doivent s'occuper de nous préparer à souper.

D'ARTAGNAN.

Bon ! nous souperons demain matin... Allez les trouver, Porthos; qu'ils tiennent nos chevaux prêts à tout événement derrière cette maison.

PORTHOS.

Pourquoi ne couchons-nous pas ici?

D'ARTAGNAN.

Parce que l'air y est malsain.

PORTHOS.

Bah !

D'ARTAGNAN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

PORTHOS.

Alors, c'est autre chose.

(Il s'éloigne.)

D'ARTAGNAN, seul sur le plus haut degré.

Maintenant, voyons ce que font là ces drôles... (Il descend une marche, puis, s'adressant au sergent Harry et à ses Hommes, qui se sont établis devant la maison.) Mes amis, désirez-vous quelque chose ?

LE SERGENT.

Non, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Alors, pourquoi vous tenez-vous là, s'il vous plaît?

LE SERGENT.

Parce que nous avons l'ordre de vous aider à garder les prisonniers.

D'ARTAGNAN.

Vraiment !... et qui vous a donné cet ordre?

LE SERGENT.

M. Mordaunt.

D'ARTAGNAN.

Je le reconnais à cette attention délicate... Tenez, mon ami.

LE SERGENT.

Qu'est-ce que cela ?

D'ARTAGNAN.

Une demi-couronne, mon ami, pour boire à la santé de M. Mordaunt.

LE SERGENT.

Les puritains ne boivent pas.

(Il met la pièce dans sa poche.)

PORTHOS, reparaissant.

C'est fait !

D'ARTAGNAN.

Silence donc !

PORTHOS.

Je n'ai pas dit ce qui était fait.

D'ARTAGNAN.

Il vaudrait mieux... Tenez, Porthos, rentrez et ne sortez plus que quand vous m'entendrez tambouriner sur la porte la *Marche des Mousquetaires*.

PORTHOS.

Bien, je rentre... Mais vous, que faites-vous là ?

D'ARTAGNAN.

Moi ? Rien... je regarde la lune.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CROMWELL, puis MORDAUNT.

Cromwell entre lentement dans la tente par le fond.

CROMWELL.

Il y a deux portes à cette tente : l'une par laquelle il est sorti, et qui conduit à l'échafaud; l'autre par laquelle j'entre, et qui mène au trône; me voilà où il était... Peut-être vais-je où il va. Orgueilleux Charles Stuart !... qui l'eût dit, il y a dix ans, il y a un mois, il y a une heure, qu'ici, sur cette table, avec ce papier préparé pour toi, avec cette plume que tu as trempée dans l'encre, j'écrirais aux rois de l'Europe : « Charles Stuart n'est plus votre frère. » Écrivons. (Mordaunt apparaît sur la porte de droite. Avec un léger mouvement d'impatience.) J'avais dit que je voulais être seul.

MORDAUNT.

On n'a pas cru que cette défense regardât celui que vous appelez votre fils, monsieur... Cependant, si vous l'ordonnez, je suis prêt à sortir.

CROMWELL.

Ah! c'est vous, Mordaunt! Puisque vous voilà, c'est bien, restez.

MORDAUNT.

Je vous apporte mes félicitations, monsieur.

CROMWELL.

Vos félicitations? et de quoi?

MORDAUNT.

De la prise de Charles Stuart... Vous êtes maintenant le maître de l'Angleterre.

CROMWELL.

Je l'étais bien mieux il y a deux heures.

MORDAUNT.

Comment cela, général?

CROMWELL.

Il y a deux heures, l'Angleterre avait besoin de moi pour prendre le tyran... Maintenant, le tyran est pris. Le colonel du régiment des gardes de Charles Stuart, celui qui avait pris le costume du roi, a été tué, m'a-t-on dit.

MORDAUNT.

Oui, monsieur.

CROMWELL.

Par qui?

MORDAUNT.

Par moi.

CROMWELL.

Comment se nommait-il?

MORDAUNT.

Lord de Winter.

CROMWELL.

C'était votre oncle.

MORDAUNT.

Les traîtres à l'Angleterre ne sont pas de ma famille.

CROMWELL, avec mélancolie.

Mordaunt, vous êtes un terrible serviteur.

MORDAUNT.

Quand le ciel ordonne, il n'y a pas à marchander avec ses ordres.

CROMWELL, s'inclinant.

Vous êtes fort parmi les forts, Mordaunt... Allez...

MORDAUNT.

Avant de m'en aller, j'ai quelques questions à vous adresser, monsieur, et une demande à vous faire, mon maître.

CROMWELL.

A moi ?

MORDAUNT, s'inclinant.

A vous ! Je viens à vous, mon héros, mon protecteur, mon père, et je vous dis : Maître, êtes-vous content de moi ?

CROMWELL, le regardant avec étonnement.

Sans doute ; car, depuis que je vous connais, vous avez fait non-seulement votre devoir, mais encore plus que votre devoir... Vous avez été fidèle ami, adroit négociateur... bon soldat ; mais où voulez-vous en venir ?...

MORDAUNT.

A vous dire, milord, que le moment est venu où vous pouvez d'un seul mot récompenser tous mes services.

CROMWELL.

Ah ! c'est vrai, monsieur, j'oubliais que tout service mérite sa récompense... que vous m'avez servi, et que vous n'êtes pas encore récompensé.

MORDAUNT.

Monsieur, je puis l'être à l'instant même, et au delà de mes souhaits.

CROMWELL.

Comment cela ?

MORDAUNT.

Monsieur, m'accorderez-vous ma demande ?

CROMWELL.

Voyons d'abord si cela est possible.

MORDAUNT.

Lorsque vous avez eu un désir, et que vous m'avez chargé de son accomplissement, vous ai-je jamais répondu : « Ce que vous voulez est impossible, monsieur ? »

CROMWELL.

Eh bien donc, Mordaunt, je vous promets de faire droit à votre demande.

MORDAUNT.

Monsieur, avec le roi, on a fait deux autres prisonniers ; je vous les demande.

CROMWELL.

Des Anglais ?

MORDAUNT.

Des Français.

CROMWELL.

Ils ont donc offert une rançon considérable?

MORDAUNT.

Je ne me suis pas occupé s'ils avaient offert une rançon.

CROMWELL.

Mais ce sont des amis à vous?

MORDAUNT.

Oui, monsieur, vous avez dit le mot, des amis à moi, et des amis bien chers!... si chers, que je donnerais ma vie pour avoir la leur.

CROMWELL.

Bien, Mordaunt; je te les donne; fais-en ce que tu voudras.

MORDAUNT, se jetant à genoux.

Merci, monsieur! merci! Ma vie est désormais à vous, et, en la perdant, je vous serais encore redevable; merci; vous venez de payer magnifiquement mes services.

CROMWELL.

Quoi! pas de récompense, pas de titres, pas de grade?

MORDAUNT.

Vous m'avez donné tout ce que vous pouviez me donner, milord... et, de ce jour, je vous tiens quitte du reste. (Il s'élance hors de la tente. Au Sergent.) Les prisonniers sont toujours là?

LE SERGENT.

Oui, monsieur.

MORDAUNT.

Prenez-les, et conduisez-les à l'instant même à mon logement.

D'ARTAGNAN.

Plaît-il, monsieur?

MORDAUNT.

Ah! vous êtes là?

D'ARTAGNAN.

Oui.

MORDAUNT.

Vous avez entendu, alors?

D'ARTAGNAN.

Oui; mais je n'ai pas compris.

MORDAUNT.

Monsieur, j'ai chargé cet homme de conduire les prisonniers à mon logement.

D'ARTAGNAN.

A votre logement?... comment dites-vous cela, s'il vous plaît?... Pardon de la curiosité; mais, vous comprenez, je désire savoir pourquoi les prisonniers faits par M. du Vallon et M. d'Artagnan doivent être conduits chez M. Mordaunt.

MORDAUNT.

Parce que les prisonniers sont à moi, et que j'en dispose à ma fantaisie.

D'ARTAGNAN.

Permettez... vous faites erreur; les prisonniers sont à ceux qui les ont pris... Vous pouviez prendre monsieur votre oncle : vous l'avez tué... vous en étiez le maître... Nous pouvions tuer MM. de la Fère et d'Herblay : nous les avons pris... chacun son goût.

PORTHOS, qui écoute de l'intérieur.

Oh! oh!

MORDAUNT.

Monsieur, vous feriez une résistance inutile; ces prisonniers m'ont été donnés par le général Olivier Cromwell.

D'ARTAGNAN.

Ah! monsieur Mordaunt... que ne commenciez-vous par me dire cela! En vérité, vous venez de la part de M. Olivier Cromwell, l'illustre capitaine?

MORDAUNT.

Oui, monsieur.

D'ARTAGNAN.

En ce cas, je m'incline; prenez-les.

PORTHOS.

Eh! mais que dit-il donc?

MORDAUNT.

Merci!

D'ARTAGNAN.

Mais, si le général Cromwell vous a, en réalité, fait don de mos prisonniers, monsieur, il vous a sans doute fait par écrit cet acte de donation; il vous a remis quelque petite lettre pour moi... un chiffon de papier qui atteste que vous venez en son nom... Veuillez me montrer cette lettre, veuillez me confier ce chiffon.

MORDAUNT.

Lorsque je vous dis une chose, monsieur, me ferez-vous l'injure d'en douter?

D'ARTAGNAN.

Moi, douter de ce que vous me dites, cher monsieur Mordaunt? Dieu m'en garde!... Mais, vous comprenez, si j'abandonne mes compatriotes, il me faut une excuse... De retour en France, on peut me reprocher de les avoir vendus, par exemple, et je dois répondre à cette accusation en montrant l'ordre de M. Cromwell.

MORDAUNT.

C'est juste, monsieur; cet ordre, vous l'aurez.

PORTHOS.

Que dit-il donc?

MORDAUNT.

Mais, en attendant, laissez-moi toujours prendre les prisonniers.

D'ARTAGNAN.

Oh! monsieur, le général Cromwell est là, dans la tente du roi Charles... C'est un retard de cinq minutes à peine, voilà tout.

(Il tambourine sur la porte de la maison avec une baguette.)

MORDAUNT.

Savez-vous, monsieur, que je commande ici?

(Porthos sort et se place sur le seuil.)

D'ARTAGNAN.

Non, je ne le savais pas.

MORDAUNT.

Et que, si je le voulais, avec ces dix hommes...?

D'ARTAGNAN.

Oh! monsieur, on voit bien que vous ne nous connaissez pas, quoique nous ayons eu l'honneur de voyager dans votre compagnie : nous sommes Français, nous sommes gentilshommes... nous sommes capables, M. du Vallon et moi, de vous tuer, vous et vos soldats. N'est-ce pas, monsieur du Vallon?

PORTHOS.

Oui!

D'ARTAGNAN.

Pour Dieu, ne vous obstinez pas, monsieur Mordaunt...

car, lorsqu'on s'obstine, je m'obstine aussi; alors, je deviens d'un entêtement féroce, et voilà M. du Vallon qui, dans ce cas-là, est encore bien plus entêté et bien plus féroce que moi... N'est-ce pas, monsieur du Vallon ?

PORTHOS.

Plus entêté et plus féroce, c'est le mot.

D'ARTAGNAN.

Sans compter que nous sommes envoyés par M. le cardinal Mazarin, lequel représente le roi de France... ce qui fait qu'en ce moment nous représentons le roi et M. le cardinal... Il en résulte qu'en notre qualité d'ambassadeurs, nous sommes inviolables... chose que M. Olivier Cromwell, aussi grand politique qu'il est grand général, est homme à parfaitement comprendre.

MORDAUNT.

Eh bien, alors, monsieur, suivez-moi chez lui.

D'ARTAGNAN.

Oh ! je n'oserais le déranger... De pareilles familiarités sont bonnes pour vous qui êtes son secrétaire, son ami... c'est bon pour vous qu'il appelle son fils.

MORDAUNT.

C'est bien ; attendez-moi là, monsieur ; j'y vais.

D'ARTAGNAN.

Comment donc !...

MORDAUNT.

Ne perdez pas de vue ces deux hommes.

LE SERGENT.

Soyez tranquille.

(Mordaunt entre dans la tente.)

MORDAUNT, à Cromwell.

Monsieur...

CROMWELL, écrivant.

Un instant, Mordaunt ; j'ai fini.

D'ARTAGNAN.

Ami Porthos, avez-vous toujours ce joli poignet qui faisait de vous l'égal de Milon de Crotone ?

PORTHOS.

Toujours.

D'ARTAGNAN.

Feriez-vous toujours, comme autrefois, un cerceau avec

une barre de fer, et un tire-bouchon avec le manche d'une pelle à feu ?

PORTHOS.

Certainement.

D'ARTAGNAN.

Alors, rentrez, tirez à vous un des barreaux de la fenêtre jusqu'à ce qu'il vienne... entendez-vous? jusqu'à ce qu'il vienne.

PORTHOS.

Il viendra.

D'ARTAGNAN.

Faites passer par ce barreau... Athos le premier, Aramis ensuite, vous le troisième.

PORTHOS.

Bien ! mais vous ?

D'ARTAGNAN.

Ne vous inquiétez pas de moi.

PORTHOS.

Bon !

(Il entre dans la maison.)

CROMWELL.

Que demandez-vous, Mordaunt?

MORDAUNT.

L'ordre écrit, monsieur, l'ordre de prendre les deux hommes... On refuse de me les remettre si je n'apporte cet ordre écrit de votre main.

CROMWELL.

Mais...

MORDAUNT.

Ah ! vous m'avez promis ces deux hommes, monsieur... Me les refuserez-vous maintenant ?

CROMWELL.

Vous avez raison.

(Il prend un papier et écrit.)

MORDAUNT, de la tente, au Sergent.

Ils y sont toujours ?

LE SERGENT

Oui.

MORDAUNT.

Rien ne bouge ?

(En ce moment, Athos descend.)

LE SERGENT.

Rien !

MORDAUNT.

Bon !

(Aramis passe à son tour.)

D'ARTAGNAN, entr'ouvrant la porte.

Eh bien?

PORTHOS, à moitié sorti.

C'est fait !

D'ARTAGNAN.

Bravo, Porthos !

CROMWELL, à Mordaunt.

Voici l'ordre.

D'ARTAGNAN.

Y êtes-vous?

PORTHOS.

Oui.

D'ARTAGNAN.

A mon tour, alors.

(Il rentre et ferme la porte au verrou.)

MORDAUNT, sortant de la tente.

Monsieur d'Artagnan! monsieur d'Artagnan ! me voilà !... (Il monte les degrés.) La porte est fermée !

SCÈNE IX

CROMWELL, MORDAUNT, FINDLEY, D'ARTAGNAN.

FINDLEY entre dans la tente.

Général, cette femme vient d'arriver au camp... Qu'ordonnez-vous d'elle?

CROMWELL.

Elle est libre d'aller où elle voudra ; nous ne faisons pas la guerre aux femmes.

D'ARTAGNAN, qui a passé par la fenêtre.

Serviteur, monsieur Mordaunt!

MORDAUNT.

Monsieur d'Artagnan!... A moi, sergent! aidez-moi à enfoncer cette porte... (On l'enfonce. Mordaunt s'élance dans l'intérieur, et voit le barreau enlevé.) Ah!... Aux armes ! aux armes !...

CROMWELL, se levant.

Qu'y a-t-il ?

MORDAUNT.

Ces hommes... ces prisonniers, ces démons... A moi !... Évadés !... Ah ! aux armes ! aux armes !...

(Il sort en courant, suivi d'une foule de Soldats.)

CROMWELL, à lui-même.

C'était pour tuer ces deux hommes qu'il me les demandait ! quels sont donc mes serviteurs ?

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

La place du Parlement. — A gauche, la façade de l'hôtellerie de la *Corne-du-cerf*; à droite, l'entrée du Parlement.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PEUPLE, traversant la scène ; FINDLEY, TOM LOWE, ATHOS, ARAMIS, D'ARTAGNAN, PORTHOS.

LE PEUPLE.

Au parlement ! au parlement !

FINDLEY, en faction à la porte du Parlement.

On ne passe pas.

TOM LOWE.

Comment, on ne passe pas ?... On refuse au peuple l'entrée du Parlement ?... Camarades, enfonçons les portes !

LE PEUPLE.

Enfonçons les portes !

(Ils forcent l'entrée et passent malgré les Gardes.)

ATHOS, sortant de l'hôtellerie avec Aramis.

Chevalier, je n'y tiens plus... Le peuple vient d'entrer au Parlement, il faut que nous voyions par nous-mêmes.

ARAMIS.

Et d'Artagnan qui ne revient pas !

D'ARTAGNAN, arrivant en costume d'ouvrier.

Me voici, me voici! Eh bien, nous sommes donc prêts?

ATHOS, vêtu en homme du peuple.

Oui, cher ami.

ARAMIS, en costume bourgeois.

Il n'y a plus que Porthos, qui cherche un miroir. Allons, Porthos!

D'ARTAGNAN.

Eh bien, que dites-vous des nouveaux costumes que je vous ai trouvés?

ATHOS.

Je dis que nous sommes affreux.

ARAMIS.

Nous devons puer le puritain à faire frémir !

D'ARTAGNAN.

Moi, je me sens une énorme envie de prêcher.

PORTHOS, entrant.

Brrr! j'ai froid à la tête, et ce maudit brouillard m'a pénétré jusqu'aux os, en dépit de cette vile casaque qui cache notre habit de mousquetaire.

ATHOS, à d'Artagnan.

Vous venez de la séance?

D'ARTAGNAN.

J'arrive.

ATHOS.

Qu'avez-vous appris?

D'ARTAGNAN.

Que l'arrêt sera rendu aujourd'hui, et qu'on le rend peut-être en ce moment.

ATHOS.

Qui donc?

D'ARTAGNAN.

Le parlement pur.

ARAMIS.

Comment, le parlement pur? Il y a donc deux parlements?

D'ARTAGNAN.

Par le parlement pur, cher ami, on entend le parlement que M. le colonel Pridge a épuré.

ARAMIS.

Ah! vraiment, ces gens-là sont du plus suprême ingénieux... D'Artagnan, il faudra, quand vous reviendrez en France, que vous donniez ce moyen à M. de Mazarin... et à M. le coadjuteur; l'un épurera au nom de la cour, l'autre au nom du peuple; de sorte qu'à force d'épuration, il n'y aura plus de parlement du tout.

PORTHOS.

Qu'est-ce que le colonel Pridge, d'abord?

D'ARTAGNAN.

Le colonel Pridge, mon cher Porthos, est un ancien charretier, homme de beaucoup d'esprit, lequel avait remarqué une chose en conduisant sa charrette : c'est que, lorsqu'une pierre se trouvait sur sa route, il était plus court d'enlever la pierre que de faire passer la roue par-dessus. Or, sur deux cent cinquante et un membres dont se composait le parlement, cent quatre-vingt-onze le gênaient, et auraient pu faire verser sa charrette politique... Il les a pris, comme autrefois il prenait sa pierre, et les a jetés hors de la chambre.

PORTHOS.

Joli!

D'ARTAGNAN.

Commencez-vous à croire que c'est une cause perdue, Athos?

ATHOS.

Je le crains; mais cela ne changera rien à ma résolution.

D'ARTAGNAN.

Et, par conséquent, à la mienne. Vous savez ce qui est convenu entre nous, Athos : partout où vous allez, je vous suis; ce que vous faites, je le fais; entre nous, même passé, même avenir, et, puisque nous avons même cœur, ayons même sort... Mais, vous le savez, Athos, tout cela est à une condition...

ATHOS.

Laquelle?

D'ARTAGNAN.

C'est que, si jamais M. Mordaunt me tombe entre les mains, vous ne serez pas là pour vous opposer à ce que nous fassions de lui selon notre plaisir.

ATHOS.

D'Artagnan, pourquoi vous acharner sur ce jeune homme?

D'ARTAGNAN.

Vous êtes charmant, sur mon honneur! Pourquoi m'acharner sur un serpent, sur un tigre enragé? Sans compter que vous ne l'avez pas vu regarder le roi Charles d'une certaine façon... Si vous aviez surpris ce regard-là comme moi, Athos, je vous déclare que vous écraseriez M. Mordaunt sans pitié ni miséricorde, car ce regard voulait dire : « Roi Charles, je te tuerai comme j'ai tué le bourreau de Béthune, comme j'ai tué mon oncle. » Quand il tua de Winter, nous l'avons tous entendu compter deux... Prenez garde qu'il ne compte trois, Athos!

PORTHOS.

A quoi bon revenir là-dessus, puisque c'est une chose décidée?...

ATHOS.

Voyons, je vous prie, des nouvelles du roi.

(Rumeurs du Peuple.)

CRIS.

Vive le parlement!

TOM LOWE, sortant du Parlement.

Condamné! condamné!

LE PEUPLE.

Vive le parlement!... vive M. Cromwell!

ATHOS.

Le roi condamné à mort!

D'ARTAGNAN.

Venez, Athos, venez; tout n'est pas perdu, que diable!... On est Gascon... et l'on a plus d'un tour dans son sac... Eh bien, nous allons voir.

ATHOS.

Ami, tout est fini pour le roi.

D'ARTAGNAN.

Et moi, je vous dis que non.

LES GARDES.

Place! place!

SCÈNE II

Les Mêmes, PARRY, LE ROI.

PARRY, sortant le premier.

Sire, au nom du ciel !... Sire, ne regardez pas à votre droite en sortant.

(Il cherche à détourner l'attention du Roi, qui descend l'escalier du Parlement.)

LE ROI.

Et pourquoi cela, mon bon Parry ?

PARRY.

Ne regardez pas, je vous en supplie, mon roi...

LE ROI.

Mais qu'y a-t-il donc ?

PARRY.

Ah ! que vous importe !

LE ROI.

N'as-tu pas entendu qu'ils me reprochaient de n'avoir rien vu par mes yeux... Parry, je n'ai plus que trente-six heures à vivre... Je veux voir... (Il écarte Parry et regarde dans la coulisse.) Ah ! ah ! la hache !... épouvantail ingénieux et bien digne de ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'un gentilhomme... Eh bien, hache du bourreau, tu ne me fais pas peur (il frappe le billot avec sa canne), et je te frappe, en attendant patiemment et chrétiennement que tu me le rendes !... Allons !... (Il se remet en marche.) Que de gens !... et pas un ami !

ATHOS.

Salut à la Majesté tombée !

LE PEUPLE, en tumulte.

Ah ! ah !... Mort aux stuartistes !

LE ROI.

Qu'ai-je vu ?

D'ARTAGNAN et PORTHOS, se jetant de chaque côté d'Athos.

Arrière !

ARAMIS, se glissant près du Roi.

Tout n'est pas perdu encore, sire ; nous veillons.

TOM LOWE.

Salut ? Qu'est-ce qu'il dit donc ?... Tiens, Majesté, voilà comme Tom Lowe te salue.

(Il ramasse une pierre qu'il jette au Roi ; on le retient.)

LE ROI.

Le malheureux ! pour une demi-couronne, il en eût fait autant à son père.

ATHOS, prêt à s'élancer.

Oh ! le misérable !

D'ARTAGNAN.

Pas un mot, Athos ; je me charge de cet homme.

LE ROI.

Mon Dieu ! donnez-moi la résignation !... soutenez-moi jusqu'au bout de mon martyre !

SCÈNE III

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE.

Non, non, laissez-moi, je veux le voir, je veux lui parler...

ATHOS.

La reine ! la reine à Londres !

ARAMIS.

Comte, un peu de patience !

LA REINE.

Charles, mon roi !

(Elle se précipite, fend la foule et arrive jusqu'à Charles.)

LE ROI.

Henriette !... toi ici... mon ange bien-aimé... Ah ! je puis mourir maintenant, puisque je t'ai revue.

TOM LOWE.

Une femme... Quelque maîtresse... quelque courtisane... Place à la maîtresse de Stuart !

LE ROI.

Vous vous trompez, c'est... ce n'est ni une courtisane ni ma maîtresse... (Il lui arrache son voile.) Saluez tous, c'est votre reine ! vous ne l'avez pas condamnée, elle ! (Silence profond.) Merci, cœur fidèle et dévoué... pour qui la mauvaise fortune n'existe point... pour qui la mer n'est pas un obstacle, et qui, pareil aux envoyés du Seigneur, te plais à planer au-dessus des abîmes, merci !

LA REINE.

Mon Charles ! bénissez-moi !

LE ROI.

Oh ! oui... oui !... reçois la triple bénédiction de celui qui va mourir... Reine, je te bénis !... épouse, je te bénis !... mère, je te bénis !... ton martyre est plus douloureux que le mien, car tu vivras, toi.

LA REINE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! protégez-le.

LE ROI, l'embrassant au front.

Insultez-la maintenant, si vous l'osez... Allons, messieurs, je vous suis.

(La Reine veut suivre Charles; Athos et Aramis la font entrer dans l'auberge de la *Corne-du-cerf*. Charles s'éloigne; tous le suivent, excepté les quatre amis et Tom Lowe, lequel reste avec un de ses compagnons.)

SCÈNE IV

D'ARTAGNAN, ATHOS, PORTHOS, ARAMIS, TOM LOWE, UN HOMME DU PEUPLE.

UN DES HOMMES DU PEUPLE.

Tu as eu tort de l'insulter, Tome Lowe... Il m'a fait peine, à moi !

TOM LOWE.

Ah ! parce que tu as le cœur d'un lâche ; mais ce serait à refaire, que je le ferais encore.

L'HOMME.

C'est comme cela? Eh bien, adieu !

(Il sort.)

TOM LOWE, essayant de passer, et rencontrant toujours quelqu'un.

Que me voulez-vous?

D'ARTAGNAN.

Je vais te le dire.

TOM LOWE, reculant jusqu'à Porthos.

Hein ?

D'ARTAGNAN, le touchant du doigt à la poitrine.

Tu as été lâche !... tu as insulté un homme sans défense, tu vas mourir !... (Aramis écarte son manteau et tire une épée.) Non, pas de fer... Le fer est bon pour les gentilshommes... Porthos, assommez-moi ce misérable d'un coup de poing.

(Tom Lowe recule; Porthos et lui entrent dans la coulisse. On entend un cri et le bruit d'un corps qui tombe.)

D'ARTAGNAN.

Ainsi meurent tous ceux qui oublient qu'un homme enchaîné est une tête sacrée !

ATHOS.

Et qu'un roi captif est deux fois le représentant du Seigneur !

PORTHOS, rentrant.

S'il en revient, cela m'étonnera beaucoup.

D'ARTAGNAN.

Maintenant, que chacun se tienne prêt.

TOUS.

Qu'y a-t-il ?

D'ARTAGNAN.

J'ai un projet !

SEPTIÈME TABLEAU

Une chambre au palais de Whitehall. — A droite, une fenêtre; à gauche, un lit de repos; au fond, grande porte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, PARRY, assoupi dans un fauteuil.

LE ROI, s'arrêtant devant Parry.

Il dort ! le dévouement a cédé à la fatigue... Pauvre vieux serviteur, qui m'a couché dans mon berceau, et qui me couchera dans ma tombe... Dors, bon Parry !... il me semble que je rêve, moi... et que tout ce qui m'est arrivé depuis quinze jours est un songe de mon délire. (Il va à la fenêtre.) Mais non, tout est bien réel; je vois reluire les mousquets des sentinelles, je vois travailler des hommes près de la fenêtre... J'ai été condamné hier par le parlement... je suis prisonnier à Whitehall, et voici les portraits de mes ancêtres, qui semblent prendre des regards vivants pour me voir mourir. Soyez tranquilles, mes nobles aïeux... soyez tranquilles, vous serez contents de moi. (Il s'assied devant une table.) Hélas ! si j'a-

vais du moins, pour m'assister à ce moment suprême, une de ces lumières de l'Église dont l'âme a sondé tous les mystères de la vie, toutes les petitesses de la grandeur, peut-être sa voix étoufferait-elle la voix du père et de l'époux qui se lamente dans mon âme... Mais j'aurai quelque prêtre à l'esprit vulgaire, dont ma chute aura brisé la carrière et la fortune, et qui me parlera de Dieu et de la mort comme il en a parlé à d'autres mourants... sans comprendre que ce mourant royal a plus de choses que les autres à regretter dans ce monde d'où on l'arrache violemment.

(L'heure sonne.)

PARRY, s'éveillant.

Ah! mon Dieu!... Pardon, pardon, sire! je dormais; mais, au milieu de mon sommeil... j'ai entendu sonner l'heure... Quelle heure était-ce, sire?

LE ROI.

Six heures; rassure-toi, nous avons encore quelques instants à demeurer ensemble; ce n'est qu'à huit heures...

PARRY.

Oh! mon roi, il me semble qu'ils n'oseront pas commettre un pareil sacrilége.

LE ROI.

Que t'ont-ils répondu pour mes enfants?

PARRY.

Que Votre Majesté pourrait les voir.

LE ROI.

Et pour mon confesseur?

PARRY.

Que, puisque Votre Majesté avait choisi M. Juxon, M. Juxon recevrait l'autorisation de pénétrer jusqu'à elle... Seulement, leur puritanisme s'effraye de voir pénétrer un prêtre jusqu'à Votre Majesté dans son costume ecclésiastique; ils exigent que M. Juxon soit vêtu en laïque.

LE ROI.

Et Juxon a-t-il consenti?...

PARRY.

Pour accomplir les derniers désirs de Votre Majesté, il a dit qu'il était prêt à tout.

LE ROI.

Allons, ils sont meilleurs encore que je ne l'espérais. Parry, je n'ai pas dormi cette nuit, et je suis bien fatigué.

PARRY.

Sire, jetez-vous un instant sur votre lit, je veillerai sur vous, et j'espère qu'ils respecteront votre sommeil.

LE ROI.

Oui, un instant seulement pour prendre des forces.

(Il se couche; on entend clouer près de la fenêtre.)

PARRY.

Ah! mon Dieu! il ne manquait plus que cela!

LE ROI.

Parry, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'obtenir que ces ouvriers frappassent moins fort?

(Le bruit redouble.)

PARRY.

Oui, sire, je vais le leur demander.

(Il ouvre la fenêtre.)

SCÈNE II

LES MÊMES, UNE SENTINELLE, ATHOS et D'ARTAGNAN.

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

PARRY.

Pardon... c'était seulement pour dire à ces ouvriers que le roi les prie de faire moins de bruit.

LA SENTINELLE.

Ah! si c'est pour cela, parlez-leur.

PARRY.

Mes amis, voulez-vous frapper plus doucement? Le roi dort, et il a besoin de sommeil. (On voit paraître Athos, qui met son doigt sur sa bouche.) M. le comte de la Fère!

LA VOIX DE D'ARTAGNAN.

C'est bien, c'est bien; dis à ton maître que, s'il dort mal cette nuit, il dormira mieux la nuit prochaine.

PARRY, se reculant.

Grand Dieu! est-ce que je rêve?

(Il ferme la fenêtre.)

SCÈNE III

LE ROI, PARRY.

LE ROI.

Eh bien?

PARRY.

Sire, savez-vous quel est cet ouvrier qui fait tant de bruit?

LE ROI.

Comment veux-tu que je le sache? est-ce que je connais cet homme, moi?

PARRY.

Sire, c'est le comte de la Fère.

LE ROI.

Parmi ces ouvriers! es-tu fou, Parry?

PARRY.

Oui, parmi ces ouvriers, et qui n'est là sans doute que pour faire un trou à la muraille.

LE ROI.

Chut! tu l'as vu?

PARRY.

Et Votre Majesté elle-même eût pu le voir si elle eût regardé du côté de la fenêtre.

LE ROI, descendant du lit.

En effet, n'est-ce pas lui qui m'a salué au moment où je sortais du Parlement?

PARRY.

Oui, sire, c'est lui-même.

LE ROI.

Ils auront beau dire que je suis un tyran; un homme qui a de tels dévouements autour de lui sera vengé par la postérité.

PARRY.

Sire!

LE ROI.

Quoi?

PARRY.

J'entends du bruit dans le corridor.

LE ROI.

Qui peut venir?

UNE VOIX.

M. Juxon !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARAMIS, enveloppé d'un manteau noir et coiffé d'un chapeau à larges bords; puis GROSLOW.

LE ROI.

Juxon! soyez le bienvenu, Juxon... Allons, Parry, ne pleure plus; voici Dieu qui vient à nous... Entrez, mon père!... venez, mon dernier ami! je n'espérais pas qu'ils vous permettraient de me voir.

ARAMIS.

Quel est cet homme, sire?

LE ROI.

Parry, mon vieux serviteur... un homme dévoué et que je vous recommande après ma mort.

ARAMIS.

Alors, si c'est Parry, je n'ai plus rien à craindre; permettez-moi donc, sire, de saluer Votre Majesté, et de lui dire pour quelle cause je viens.

(Il se découvre.)

LE ROI.

Le chevalier d'Herblay! Ah! comment êtes-vous parvenu jusqu'ici... Mon Dieu! s'ils vous reconnaissaient, vous seriez perdu!

ARAMIS.

Ne songez pas à moi, ne songez qu'à vous, sire; vos amis veillent, vous le voyez.

LE ROI.

Je le savais, mais je n'y pouvais croire.

ARAMIS.

Comment le saviez-vous, sire?

LE ROI.

Parmi les ouvriers, Parry a reconnu le comte de la Fère.

ARAMIS.

Bien!

LE ROI.

Mais comment cela se fait-il? Expliquez-moi cela; est-il donc seul?

ARAMIS.

Non, sire; il est avec deux de nos amis qui se sont joints à nous et se sont dévoués à votre cause.

LE ROI.

Mais que s'est-il fait?... que comptez-vous faire?

ARAMIS.

Sire, hier au soir, au moment où, devant les fenêtres de Votre Majesté, s'arrêtaient les voitures des charpentiers, vous avez dû entendre un cri.

LE ROI.

Oui, je me souviens.

ARAMIS.

Ce cri, c'est le chef des travaux qui l'a poussé; une poutre a roulé de la voiture et lui a brisé la cuisse.

LE ROI.

Eh bien?

ARAMIS.

Pour que la besogne allât plus vite, il devait ramener quatre ouvriers au maître charpentier; mais sa blessure l'a forcé d'envoyer à sa place l'un des hommes avec une lettre de recommandation... Nous avons acheté cette lettre, avec laquelle nous nous sommes présentés au maître charpentier, qui nous a reçus.

LE ROI.

Mais quel est votre espoir?

ARAMIS.

Votre Majesté dit qu'elle a vu le comte de la Fère?

LE ROI.

Oui.

ARAMIS.

Eh bien, le comte de la Fère perce le mur... Au-dessous de la fenêtre de Votre Majesté est un tambour pareil à un entresol... Le comte pénètre dans ce tambour, lève une planche du parquet, Votre Majesté passe par l'ouverture, on referme la planche, vous gagnez un des compartiments de l'échafaud... Un habit d'ouvrier est préparé, vous descendez avec nous, et en même temps que nous...

LE ROI.

Mais il vous faudra un temps énorme pour en arriver là.

ARAMIS.

Le temps ne nous manquera pas, sire.

LE ROI.

Vous oubliez que c'est pour huit heures.

ARAMIS.

Oui, pour huit heures; mais l'exécuteur ne se trouvera point.

LE ROI.

Où est-il donc?

ARAMIS.

Dans une salle basse de l'hôtellerie de la *Corne-du-cerf*, gardé par nos trois laquais.

LE ROI.

En vérité, vous êtes des hommes merveilleux, et l'on m'eût raconté ces choses, que je ne les eusse pas crues. Mais, une fois hors de la prison, nos moyens de fuite?

ARAMIS.

Une felouque que nous avons frétée nous attend, étroite comme une pirogue, légère comme une hirondelle.

LE ROI.

Où cela?

ARAMIS.

A Greenwich. Trois nuits de suite, le patron et l'équipage se tiennent à notre disposition; une fois à bord, nous profitons de la marée, nous descendons la Tamise, et, en deux heures, nous sommes en pleine mer.

LE ROI.

Et qui a fait ce plan?

ARAMIS.

Le plus adroit, le plus brave, et je dirais presque le plus dévoué de nous quatre, le chevalier d'Artagnan.

LE ROI.

Un homme que je ne connais pas! Oh! mon Dieu, vous ne voulez donc pas que je meure, puisque vous faites en ma faveur de pareils miracles?

ARAMIS.

Maintenant, sire, n'oubliez pas que nous veillons pour votre salut... Le moindre signe, le moindre geste, le moindre chant de ceux qui s'approchent de Votre Majesté, épiez tout, écoutez tout, commentez tout.

LE ROI.

Chevalier, que puis-je vous dire? aucune parole, vînt-elle du plus profond de mon cœur, n'exprimerait jamais ma re-

connaissance. Si vous réussissez, je ne vous dirai pas que vous sauvez un roi. Non, vue du point où je la vois, la couronne, je vous le jure, est bien peu de chose... mais vous conservez un mari à sa femme, un père à ses enfants... Chevalier, touchez ma main.

ARAMIS.

Oh! sire!

LE ROI.

Et la reine... qu'est-elle devenue, pauvre femme, au milieu de ce malheur?

ARAMIS.

A l'instant même où Votre Majesté venait de quitter la place du Parlement, nous avons arraché la reine à ce funeste spectacle, et nous l'avons conduite à notre hôtellerie. A peine a-t-elle connu nos projets, qu'elle s'est éloignée précipitamment de nous, et, depuis ce moment, nous ne l'avons pas revue.

LE ROI.

Pauvre Henriette, qu'est-elle devenue?

GROSLOW, entrant.

Eh bien, est-ce fini, messieurs?

LE ROI.

Pourquoi cela, monsieur le colonel Groslow?

GROSLOW.

Parce qu'une femme, munie d'un laissez passer du général Cromwell, demande à vous parler.

LE ROI.

Une femme! qui cela peut-il être?... Faites entrer, monsieur.

GROSLOW.

Rappelez-vous que vous n'avez plus qu'une heure.

LE ROI.

C'est bien, colonel.

GROSLOW.

Entrez, madame.

(Il introduit la Reine, puis sort en refermant la porte.)

SCÈNE V

Les Mêmes, LA REINE.

LA REINE.

Mon Charles !

LE ROI.

Henriette ! toi ici ! C'est impossible, mon Dieu ! ou mes yeux me trompent, ou je suis si malheureux, que je suis devenu fou.

LA REINE.

Non, mon roi, vos yeux ne vous trompent point; non, Charles, vous n'êtes pas devenu fou.

LE ROI.

Mais qui vous a permis de pénétrer jusqu'à moi ?

LA REINE.

Le général Olivier Cromwell.

LE ROI.

Cromwell !

ARAMIS.

Cromwell !

LA REINE.

Oh ! déjà il m'avait donné un laissez passer pour vous joindre au camp ; mais mon guide s'est égaré et nous sommes arrivés trop tard.

LE ROI.

Cromwell ! et vous n'avez pas craint d'aller demander une faveur à cet homme ?

LA REINE.

Je ne craignais qu'une chose, mon Charles : de ne point te revoir. Instruite des projets de nos fidèles amis, il fallait aussi, moi, que j'arrivasse jusqu'à toi ; et, pour y parvenir, je n'avais qu'un espoir, Cromwell. Puis, sois-en persuadé, cet homme n'est pas ce que tu crois, ou, du moins, mon Dieu, il y a donc des visages impénétrables ! tout à l'heure, près de lui, l'œil attaché sur ses yeux, sondant tous les replis de cette âme, ton Henriette, dont tu es la vie, l'a interrogé, prié, conjuré... Eh bien, crois-moi, Charles, croyez-moi, chevalier, loin d'applaudir à cette mort publique, terrible, infamante, cette mort, il la repoussait !... et, la main sur le

livre sacré pour lui comme pour nous, car ce livre, c'est la parole même de Dieu ! il m'a juré qu'il ne voulait que votre salut et votre liberté, qui, au compte même de son ambition, lui sont plus utiles que votre mort. Charles, mon Charles, ayons confiance en Dieu, et croyons qu'il nous a réunis pour que nous ne nous quittions plus et pour que je t'accompagne dans ta fuite ; pour que nous nous retrouvions loin de cette terre sanglante, libres, heureux, sur notre belle terre de France, qui est ma patrie et qui deviendra la tienne !

LE ROI.

Mais enfin que t'a-t-il dit ?

LA REINE.

Il m'a chargé de vous répéter, sire, ce qu'il vous a déjà fait savoir vingt fois, assure-t-il : c'est qu'il était, sinon le plus fidèle serviteur de Votre Majesté, du moins son plus loyal ennemi, et la preuve, c'est qu'il n'était pas au nombre de vos juges.

ARAMIS.

Mais, madame, il a signé la sentence cependant.

LA REINE.

Il a signé ?

ARAMIS.

Oui.

LA REINE.

Eh ! mon Dieu, pouvait-il faire autrement dans le poste qu'il occupe et sous les yeux qui l'enveloppaient ?

LE ROI.

Cet homme est un abîme... Mais n'importe, en attendant que la foudre éclaire cet abîme, vous voilà, Henriette... voilà un ami près de moi... tandis qu'un autre...

(On frappe au plancher.)

ARAMIS.

Sire, entendez-vous le comte de la Fère ?...

LE ROI.

Est-ce lui qui frappe ainsi sous mes pieds ?

ARAMIS.

C'est lui-même, et vous pouvez lui répondre.

(Le Roi frappe avec sa canne.)

LE ROI.

Que va-t-il faire ?

ARAMIS.

Il va passer la journée ainsi; ce soir, il lèvera une lame de parquet; Parry, de son côté, pourra l'aider.

PARRY.

Mais je n'ai aucun instrument.

ARAMIS.

Voici un poignard; mais prenez garde de le trop émousser, vous pourriez en avoir besoin pour creuser autre chose que de la pierre.

LA REINE.

Ah! l'heure sonne!

LE ROI, écoutant.

Huit heures!

ARAMIS.

Vous voyez bien, sire, que tout est remis à demain, puisque huit heures étaient le moment fixé.

LE ROI.

Oh! chère Henriette, retiens bien ce que je vais te dire...

LA REINE.

Parle, mon roi!

LE ROI.

Prie toute la vie pour ce gentilhomme que tu vois, toute la vie pour cet autre que tu entends sous nos pieds, toute la vie pour ces deux autres encore qui, quelque part qu'ils soient, veillent à mon salut.

ARAMIS.

Maintenant, sire, permettez-moi de me retirer; nos amis peuvent avoir besoin de moi; si vous redemandez encore une fois M. Juxon, je reviendrai.

LE ROI.

Merci, chevalier; recevez toute l'expression de ma reconnaissance.

LA REINE.

Chevalier, jamais je n'oublierai un seul instant que la vie de mon époux, je la dois à vous et à vos amis.

ARAMIS.

Ah! madame!... Mais voilà le jour, je pourrais être reconnu; ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour Votre Majesté; ma présence avérée dénoncerait le complot.

LA REINE.

Oui, oui, allez!

LE ROI.

Au revoir, chevalier.

ARAMIS.

Dieu veille sur vous, sire !

LA REINE.

Encore un mot, chevalier; pardon, mais vous comprenez les angoisses d'une épouse et d'une mère... Cet homme... le bourreau, il est bien séduit... acheté... en notre puissance... prisonnier? il ne peut fuir, s'échapper, sortir, reparaître?

ARAMIS.

Je réponds de tout, madame.

(Il va au fond; on entend des pas dans le corridor.)

LA REINE.

Quel est ce bruit?

LE ROI.

On dirait celui d'une troupe d'hommes armés...

ARAMIS.

Ils viennent... ils se rapprochent !

LA REINE.

La porte s'ouvre... (Un Homme masqué apparaît sur le seuil.) Ah ! mon Dieu !...

(On voit l'antichambre pleine de Gardes. Un Commissaire-greffier du parlement entre avec Groslow. Il déploie, en entrant, un parchemin.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE-GREFFIER-DU PARLEMENT, GROSLOW.

ARAMIS.

Que signifie cela?

LE GREFFIER.

Arrêt du parlement...

LE ROI.

Assez, monsieur; je tiens le jugement pour lu !

LA REINE.

Mais c'est donc pour aujourd'hui?

LE GREFFIER.

Le roi n'a-t-il pas été prévenu que c'était pour ce matin huit heures?

ARAMIS.

Sur mon âme, ont-ils laissé s'échapper le bourreau ?

LA REINE, comme à elle-même.

Ce n'était qu'un sursis de quelques heures, je le sais bien ; mais quelques heures le sauvaient ; j'avais entendu dire... me suis-je donc trompée ?... Quel est donc cet homme qui vient d'apparaître sur le seuil, terrible, sous son masque noir?

GROSLOW.

Le bourreau de Londres a disparu ; mais, à sa place, un homme s'est offert... On ne retardera donc que du temps demandé par Charles Stuart pour mettre ordre à ses affaires temporelles... car les autres doivent être finies.

ARAMIS.

Ah ! mon Dieu !

LE ROI, l'embrassant.

Courage !... (Au Colonel.) Monsieur, je suis prêt... Je ne désire qu'une chose, c'est d'embrasser mes enfants, que, depuis trois ans, je n'ai pas vus et que je ne reverrai qu'au ciel !

GROSLOW.

Ils attendent depuis un quart d'heure.

LA REINE, tombant à genoux.

Ah ! mon Dieu !...

ARAMIS.

Où est Dieu, sire ?... que fait Dieu ?

LE ROI.

Ne te désole pas ainsi, mon enfant ! Tu demandes où est Dieu ? Tu ne le vois point parce que les passions de la terre te le cachent... Tu me demandes ce qu'il fait? Il regarde ton dévouement et mon martyre, et, crois-moi, l'un et l'autre auront leur récompense ; prends-t'en donc de ce qui t'arrive aux hommes et non à Dieu ; ce sont les hommes qui me font mourir, ce sont les hommes qui te font pleurer !

LA REINE, priant.

Ayez pitié ! ayez pitié ! ayez pitié !

LE ROI.

Henriette, ne brisez point ma force avec vos larmes, qui me déchirent le cœur ; vous n'êtes plus la femme de Charles Stuart, vous êtes la reine d'Angleterre !

(On amène les Enfants du Roi.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE FILS et LA FILLE de Charles.

LA REINE.

Mes enfants!

LE ROI.

Mon fils, vous avez vu beaucoup de gens dans les rues et dans les salles de ce palais; vous voyez encore ceux qui nous entourent; ces gens vont tuer votre père... Ne me dites pas que vous ne l'oublierez jamais; car ceux-là, peut-être, vous appelleront, un jour, à porter la couronne qu'ils arrachent en ce moment de ma tête; ne l'acceptez pas, mon fils, si vous deviez rentrer dans ce palais escorté de la haine et de la colère. Soyez alors bon, clément, oublieux, et détournez les yeux quand vous croirez voir passer mon ombre sous ces voûtes; car, si vous aviez un règne de vengeance et de représailles, vous ne pourriez, même dans votre lit, mourir sans crainte et sans remords, comme je vais mourir, moi, sur un échafaud!... Et maintenant, votre main dans les miennes... Jurez, mon fils... (L'Enfant pousse un sanglot en se cachant dans le sein de son père.) Et vous, ma fille (il prend à son tour la jeune Henriette), toi, mon enfant, ne m'oublie jamais! (La jeune Princesse embrasse son père, qui la prend par la main et la remet dans les bras de la Reine.) Maintenant, Henriette, nos enfants n'ont plus que leur mère... Adieu!...

LA REINE.

Oh! vivant! vivant là, dans mes bras, là, sur mon cœur, et dans un instant... Non, non, messieurs, c'est impossible!... car enfin, cet homme, c'est votre roi, c'est celui qui était tout-puissant, c'est celui qui tenait la vie d'un peuple entre ses mains... celui-là, on ne peut pas le tuer, il est inviolable, sacré!... Mon Dieu, c'est votre image sur la terre... Mon Dieu, j'en appelle à vous!... c'est mon Charles, mon époux, c'est le père de mes enfants... Mes enfants, priez! mes enfants, à genoux!... (Les Enfants s'agenouillent; la Reine veut se mettre à genoux, les forces lui manquent.) Oh! à moi!... à moi!... je me meurs!...

(Elle tombe à genoux, les bras étendus et elle s'évanouit en poussant un cri.)

LE ROI.

Parry, je te confie la reine... (A Aramis.) Chevalier, un dernier service, votre bras... Messieurs, je vous suis... marchons!...

(Le Cortége se forme. On entend les tambours, la grande cloche de Westminster. Le Roi sort par la gauche.)

HUITIÈME TABLEAU (1)

La fenêtre de Whitehall. — L'échafaud, tendu de noir, s'appuie sur la fenêtre, ouverte à droite. Au lever du rideau, Athos, placé sous cet échafaud dont les tentures le cachent au Peuple, creuse un trou sous la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

ATHOS, frappant dans la muraille.

Encore quelques instants, et le passage secret sera complétement ouvert... D'Artagnan et Porthos doivent être à leur poste sur la place... Quant à Aramis, il a pu pénétrer jusqu'au roi, et l'instruire de nos projets... Mais d'où vient que je n'entends plus le signal convenu? Une fois seulement, on a frappé sur la dalle de la cheminée, et j'ai répondu!... mais, depuis un quart d'heure, nul bruit, nul avertissement ne sont parvenus jusqu'à moi... Ce silence est effrayant! cette immobilité me glace le cœur... Ils attendent, ces spectateurs sanguinaires... Oui, attachez bien vos yeux sur la fenêtre! quelques instants, et le signal va venir à mon oreille, et je vous enlève votre proie... Mais voilà un bruit d'armes, ce me semble! (Il entrouvre la tapisserie avec son poignard.) Que vois-je? des cavaliers, des pertuisaniers... et au delà, les premières rangées du peuple, qui, pareil à un sombre océan, bouillonne et mugit... Mon Dieu, qu'est-il donc arrivé? Parmi les spec-

(1) Ce tableau a été supprimé, par ordre, à la deuxième représentation.

tateurs qui tous ont les yeux fixés sur la fenêtre, n'aperçois-je pas d'Artagnan? Que regarde-t-il? Ah! quel est ce bruit? qui donc marche sur le funèbre chemin?

(Les Hallebardiers paraissent sur l'échafaud.)

LE PEUPLE, en dehors.

Le bourreau! le bourreau!

ATHOS.

Le bourreau!... Mais à la fin, c'est donc vrai?

(Le Roi s'avance, suivi d'Aramis.)

SCÈNE II

ATHOS, LE ROI, ARAMIS, GROSLOW, UN HOMME masqué, GARDES.

LE ROI, à Groslow.

Un moment, je vous prie.

ATHOS, en bas.

Cette voix!... c'est lui!... (Il s'essuie le front.) Mais pourquoi est-il sorti du palais?

LE ROI, regardant autour de lui.

Personne!... Tout est bien fini pour moi!... (Au Peuple, qu'on ne voit pas.) Anglais, et vous tous qui êtes les auteurs ou les complices de ma mort, je vous la pardonne... Sans doute, pendant le cours de ma vie, si courte qu'elle ait été, j'ai commis quelque injustice... Les rois ne peuvent être exempts d'erreur; que ceux-là qui en ont souffert viennent me voir mourir, et qu'ils me pardonnent à leur tour... (Le Colonel s'approche.) Attendez, je n'ai pas terminé.

ATHOS.

Oh! rien... rien pour le sauver.

LE ROI, continuant.

Peuple! tu comprendras un jour ma conduite; un jour, tu rendras justice à ma mémoire... En attendant, assouvis comme la mer ta fureur et ton aveugle ressentiment... Cela est juste, puisque le ciel l'a permis.

ATHOS.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE ROI, tirant de sa poitrine une croix de diamants et la montrant à Aramis.

Monsieur, je garderai cette croix jusqu'au dernier moment ; vous me la reprendrez quand je serai mort.

ARAMIS.

Oui, sire, vous serez obéi.

ATHOS.

La voix d'Aramis !... Il a déjà un ami près de lui !

(Le Roi ôte son chapeau et le jette devant lui.)

LE ROI, au Bourreau.

Maintenant, toi, écoute! Je ne veux pas que la mort me surprenne... Je m'agenouillerai pour prier : qu'on attende que j'ouvre les bras en disant : « Souviens-toi !... » Alors... (Aux Assistants.) Voici le moment de quitter le monde, messieurs ; je vous laisse au milieu de la tempête et vous précède dans cette patrie qui ne connait pas d'orage... Adieu !... (Il regarde Aramis et lui fait signe de la tête.) Maintenant, éloignez-vous et laissez-moi faire tout bas et librement ma prière... (Il s'agenouille comme s'il voulait baiser la plate-forme.) Comte de la Fère, êtes-vous là, et puis-je parler ?

ATHOS, tremblant.

Oui, Majesté.

LE ROI.

Ami fidèle, cœur généreux, je n'ai pu être sauvé par toi... Je ne devais pas l'être... Maintenant, dussé-je commettre un sacrilége, je te dirai : Oui, j'ai parlé aux hommes, j'ai parlé à Dieu, je te parle à toi le dernier. Pour soutenir une cause que j'ai crue sacrée, j'ai perdu le trône de mes pères et diverti l'héritage de mes enfants... Vous les aimerez, n'est-ce pas, comte de la Fère ?

ATHOS.

Oh ! Majesté!

LE ROI.

Je te confie, ô mon dernier ami, je te confie le soin de porter mon suprême adieu, à la reine... Qu'elle espère ! qu'elle vive pour nos enfants... Comte, voici ma dernière volonté, tu m'entends ?

ATHOS.

Oui, Majesté.

LE ROI.

Tu parleras souvent de moi à mon fils; tu lui diras que je

le bénis et que je l'aime... Toi aussi, je t'aime et je te bénis; remercie tes nobles amis, et ce que vous avez fait pour moi sur la terre, je vais prier Dieu de vous le rendre dans le ciel, où nous nous retrouverons. Maintenant, comte de la Fère, dites-moi adieu.

ATHOS, balbutiant, glacé de terreur.

Adieu, Majesté sainte et martyre !

(Le Roi se relève et part, appuyé sur Aramis.)

ATHOS.

On marche !... il s'éloigne !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... Vous ne me parlez plus, sire !

(Il écoute à gauche et sort un moment.)

LE ROI, dans la coulisse.

Souviens-toi !

UNE VOIX, dans la coulisse.

Trois !

(Athos revient en scène en chancelant.)

ATHOS.

Mort ! le roi mort !... Oh !...

(Il tombe évanoui.)

ACTE QUATRIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

Une maison isolée aux portes de Londres. A droite, avenue d'arbres bordant la maison; à gauche, muraille d'un cloître ruiné; au fond, la porte de la ville. Westminster à l'horizon. Il neige.

SCÈNE PREMIÈRE

UN HOMME, enveloppé d'un manteau; D'ARTAGNAN, GRIMAUD, BLAISOIS, MOUSQUETON.

Un Homme enveloppé d'un manteau noir, coiffé d'un large chapeau rabattu sur un masque, sort de la porte de la ville, et s'avance avec précaution vers la porte de la maison isolée. On distingue sous son masque une barbe

grisonnante. Il regarde avec soin autour de lui, et se décide à ouvrir la porte de la maison; puis il regarde encore, et entre brusquement. A peine la porte se referme-t-elle, que d'Artagnan paraît à l'angle de la porte de la ville, et s'avance rapidement sur les traces de l'Inconnu qu'il a vu entrer.

D'ARTAGNAN, regardant la maison.

Il est là. (Il fait signe à Grimaud, Mousqueton et Blaisois, qui accourent sur ses pas.) C'est le chemin du port où nous nous étions donné rendez-vous. Blaisois, tu te rappelles la route que nous venons de suivre... Cours à l'hôtel, amène ces messieurs par ici, et pas un mot d'explication... sinon que je les attends... Cours vite !... (Il s'avance vers la maison.) Une porte par devant... Y a-t-il d'autres issues?

(Il fait le tour de la maison.)

GRIMAUD, regardant le ciel.

Noir !

MOUSQUETON.

Brrr !... quel froid !

D'ARTAGNAN, revenant.

Une autre porte donnant sur ce quai désert !... Grimaud, près de cette porte, tu trouveras une borne... cache-toi derrière.

(Il lui parle à l'oreille.)

GRIMAUD ouvre son manteau et montre un large coutelas.

Oui.

(Il sort.)

D'ARTAGNAN.

Mousqueton, de ce coin, tu peux tout voir, tout entendre... Laisse entrer dans la maison; mais, si l'on sort, appelle... Je vais donner un coup d'œil aux environs, et reconnaître les abords de la place... A propos !... (Il lui parle à l'oreille; Mousqueton relève son manteau et montre deux pistolets.) Bien !

(Mousqueton se place à l'angle de la maison, la tête en saillie, de façon à veiller sur la porte. D'Artagnan sort à droite.)

SCÈNE II

ATHOS, ARAMIS, PORTHOS, BLAISOIS.

ATHOS.

Mais quel chemin nous fais-tu prendre?

BLAISOIS.

Le bon chemin, messieurs.

ARAMIS.

Vaincus par la fatalité !

ATHOS.

Noble et malheureux roi! Dieu nous a abandonnés.

PORTHOS.

Ne vous désolez pas, comte; nous sommes tous mortels... Mais pourquoi diable d'Artagnan n'est-il pas rentré?... pourquoi nous a-t-il envoyé Blaisois?... pourquoi Blaisois ne veut-il rien dire?... Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à ce cher d'Artagnan?

ARAMIS.

Nous allons le savoir, puisqu'il nous envoie chercher.

PORTHOS.

C'est que je l'ai perdu, moi, dans cette bagarre, et, quelques efforts que j'aie faits, je n'ai pu le rejoindre.

ATHOS.

Oh ! je l'ai vu, moi; il était au premier rang de la foule, admirablement placé pour ne rien perdre; et, comme, à tout prendre, le spectacle était curieux, il aura voulu voir jusqu'au bout.

D'ARTAGNAN, qui, sur les derniers mots d'Athos, est entré à droite.

Ah ! comte de la Fère, est-ce bien vous qui calomniez les absents?

TOUS.

D'Artagnan !

PORTHOS.

Enfin, le voilà donc !

ATHOS.

Je ne vous calomnie pas, mon ami; on était inquiet de vous, et j'ai dit où je vous avais vu. Vous ne connaissiez pas le roi Charles... Ce n'était qu'un étranger pour vous... vous n'étiez pas forcé de l'aimer.

(En disant ces mots, il tend la main à d'Artagnan; celui-ci feint de ne pas voir ce geste et garde sa main sous son manteau.)

PORTHOS.

Allons, puisque nous voilà tous réunis, partons.

ATHOS.

Oui, quittons cet abominable pays. La felouque nous attend,

vous le savez; partons ce soir; nous n'avons plus rien à faire en Angleterre.

D'ARTAGNAN.

Vous êtes bien pressé, monsieur le comte.

ATHOS.

Ce sol sanglant me brûle les pieds.

D'ARTAGNAN.

La neige ne me fait pas cet effet, à moi.

ATHOS.

Mais que voulez-vous donc que nous fassions ici, maintenant que le roi est mort?

D'ARTAGNAN, négligemment.

Ainsi, monsieur le comte, vous ne voyez pas qu'il vous reste quelque chose à faire en Angleterre?

ATHOS.

Rien... rien qu'à douter de la bonté divine, et à mépriser mes propres forces.

D'ARTAGNAN.

Eh bien, moi, chétif, moi, badaud sanguinaire, qui suis allé me placer à trente pas de l'échafaud pour mieux voir tomber la tête de ce roi que je ne connaissais pas, et qui, à ce qu'il paraît, m'était indifférent, je pense autrement que M. le comte : je reste.

PORTHOS.

Ah! vous restez à Londres?

D'ARTAGNAN.

Oui... Et vous?

PORTHOS, embarrassé.

Dame... si vous restez... comme je ne suis venu qu'avec vous, je ne m'en irai qu'avec vous; je ne vous laisserai pas seul dans cet affreux pays.

D'ARTAGNAN.

Merci, mon excellent ami... Alors, j'ai une petite entreprise à vous proposer, et que nous mettrons à exécution ensemble quand M. le comte sera parti, et dont l'idée m'est venue pendant que je regardais le spectacle que vous savez.

PORTHOS.

Laquelle?

D'ARTAGNAN.

C'est de savoir quel est cet homme masqué qui s'est offert si obligeamment pour couper la tête du roi.

ATHOS.

Un homme masqué... Vous n'avez donc pas laissé fuir le bourreau?

D'ARTAGNAN.

Le bourreau? Il est toujours enfermé dans la salle basse de notre hôtellerie.

ATHOS.

Quel est donc le misérable qui a porté la main sur son roi?

ARAMIS.

Un bourreau amateur, qui, du reste, manie la hache avec facilité; car il ne lui a fallu qu'un coup.

PORTHOS.

Je suis fâché de ne pas l'avoir suivi.

D'ARTAGNAN.

Eh bien, mon cher Porthos, voilà justement l'idée qui m'est venue, à moi.

ATHOS.

Pardonne-moi, d'Artagnan, j'ai bien douté de Dieu, je pouvais bien douter de toi; pardonne-moi.

D'ARTAGNAN.

Nous verrons cela tout à l'heure.

ARAMIS.

Eh bien?

D'ARTAGNAN.

Tandis que je regardais, non pas le roi, comme le pense M. le comte, — car je sais ce que c'est qu'un homme qui va mourir, et, quoique je dusse être habitué à ces sortes de choses, elles me font toujours mal, — mais bien le bourreau masqué, cette idée me vint, ainsi que je vous l'ai dit, de savoir qui il était. Or, comme nous avons l'habitude de nous compléter les uns par les autres, et de nous appeler à l'aide comme on appelle sa seconde main au secours de la première, je regardais autour de moi pour voir si Porthos ne serait pas là, car je vous avais reconnu près du roi, Aramis, et vous, comte, je savais que vous deviez être sous l'échafaud; ce qui fait que je vous pardonne, car vous avez dû bien souffrir. J'aperçus dans la foule Grimaud, Mousqueton et Blaisois; je leur fis signe de ne pas s'éloigner... Tout finit, vous savez comment... d'une façon lugubre... Le peuple s'éloigna peu à peu. Le soir venait, je m'étais retiré dans un coin de la place

avec mes hommes, et je regardais de là le bourreau, qui, rentré dans la chambre royale, s'enveloppa d'un manteau et disparut; je devinai qu'il allait sortir, et je courus en face de la porte... En effet, cinq minutes après, nous le vîmes descendre l'escalier.

ATHOS.

Vous l'avez suivi?

D'ARTAGNAN.

Parbleu!... mais ce n'est pas sans peine, allez!... Enfin, après une demi-heure de marche à travers les rues les plus tortueuses de la Cité, il arriva à une petite maison isolée, où pas un bruit, pas une lumière n'annonçait la présence de l'homme... Sans doute, celui que nous poursuivions se croyait bien seul, car j'entendis le grincement d'une clef, une porte s'ouvrit, et il disparut.

ATHOS.

Mais cette maison?

TOUS.

Cette maison?...

D'ARTAGNAN, montrant la maison.

La voici!

TOUS.

Oh!

(Ils veulent s'élancer.)

D'ARTAGNAN, les arrêtant.

Attendez! (Il frappe dans ses mains; Mousqueton se lève. A Mousqueton.) Personne n'est sorti de la maison, j'espère?

MOUSQUETON.

Non, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Quelqu'un y est-il entré?

MOUSQUETON.

Non, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Et par l'autre porte?

MOUSQUETON.

Je ne sais pas; c'est Grimaud qui veille.

D'ARTAGNAN.

Va le relever... et qu'il vienne ici.

(Mousqueton sort; Grimaud entre un instant après.)

PORTHOS.

J'étais bien sûr, moi, que d'Artagnan n'avait pas perdu son temps.

ATHOS et ARAMIS, serrant la main de d'Artagnan.

Oh ! merci ! merci !

GRIMAUD, entrant.

Voilà !

D'ARTAGNAN.

Personne n'est entré par la porte que tu gardais ?

GRIMAUD.

Non.

D'ARTAGNAN.

Personne n'est sorti ?

GRIMAUD.

Non.

D'ARTAGNAN.

Alors, tout est comme lorsque je t'ai laissé ?

GRIMAUD.

Oui.

ATHOS.

Il est dans cette chambre ?

PORTHOS.

Effectivement, on voit de la lumière.

ARAMIS.

Il faudrait pouvoir regarder par le balcon.

D'ARTAGNAN.

Porthos, mon ami, placez-vous là, et, si cela ne vous humilie pas de servir d'échelle à Grimaud...

PORTHOS.

Comment donc !...

(Il se place; Grimaud monte sur ses épaules pour atteindre au balcon.)

D'ARTAGNAN.

Eh bien ?

ATHOS.

Peux-tu voir ?

GRIMAUD.

Je vois !

D'ARTAGNAN.

Quoi ?

GRIMAUD.

Deux hommes.

D'ARTAGNAN.

Les connais-tu ?

GRIMAUD.

Attendez !

D'ARTAGNAN.

Que font-ils?

GRIMAUD.

L'un écrit.

ATHOS.

Qui est-ce?

GRIMAUD.

C'est, je crois...

ATHOS.

Eh bien ?

GRIMAUD.

Attendez...

D'ARTAGNAN.

Voyons !

GRIMAUD.

Le général Olivier Cromwell.

ATHOS, PORTHOS et ARAMIS.

Que dit-il !

D'ARTAGNAN.

Je m'en doutais !... Mais l'autre... celui que nous avons suivi?

GRIMAUD.

Il est dans l'ombre... il se lève... il s'approche du général... Ah !

(Il pousse un cri et saute à bas des épaules de Porthos.)

PORTHOS.

Eh bien, quoi donc?

D'ARTAGNAN.

Tu l'as vu? Parle vite !

GRIMAUD.

Mordaunt !

(Cri de joie des amis.)

ATHOS, à part.

Fatalité !

D'ARTAGNAN.

Un moment, messieurs; ceci devient intéressant... Allons, mon brave Grimaud, remonte à ton observatoire, et que le

moindre mot, le moindre geste de ces hommes nous soient traduits... Vous, à la porte, Aramis; vous avec moi, Porthos; vous, Athos, veillez!...

DIXIÈME TABLEAU

L'intérieur de la maison de Cromwell. — Chambre fermée d'une porte à droite. On voit la fenêtre qui donne sur le balcon du même côté.

SCÈNE PREMIÈRE

CROMWELL, MORDAUNT.

MORDAUNT.

Votre Honneur m'avait donné deux de ces Français, alors qu'ils n'étaient coupables que d'avoir pris les armes en faveur de Charles Ier. Maintenant qu'ils sont coupables de complot contre l'Angleterre, Votre Honneur veut-il me les donner tous les quatre?

CROMWELL.

Prenez-les. (Mordaunt s'incline avec un sourire de triomphante férocité.) Mais revenons, s'il vous plaît, à ce malheureux Charles. A-t-on crié parmi le peuple?

MORDAUNT.

Fort peu, si ce n'est : « Vive Cromwell! »

CROMWELL.

Où étiez-vous placé?

MORDAUNT.

J'étais placé de manière à tout voir et à tout entendre.

CROMWELL.

Il paraît que l'homme masqué a fort bien rempli son office?

MORDAUNT, d'une voix calme.

En effet, un seul coup à suffi.

CROMWELL.

Peut-être était-ce un homme du métier.

MORDAUNT.

Le croyez-vous, monsieur?

CROMWELL.

Pourquoi pas?

MORDAUNT.

Cet homme n'avait pas l'air d'un bourreau.

CROMWELL.

Et quel autre qu'un bourreau eût voulu exercer cet affreux métier?

MORDAUNT.

Mais peut-être quelque ennemi personnel du roi Charles, qui aura fait vœu de vengeance et qui aura accompli ce vœu; peut-être quelque gentilhomme qui avait de graves raisons de haïr le roi déchu, et qui, sachant qu'il allait fuir et lui échapper, s'est placé ainsi sur sa route, le front masqué et la hache à la main, non plus comme suppléant du bourreau, mais comme mandataire de la fatalité.

CROMWELL.

C'est possible.

MORDAUNT.

Et, si cela était ainsi, Votre Honneur condamnerait-il son action?

CROMWELL.

Ce n'est point à moi de le juger; c'est une affaire entre lui et Dieu.

MORDAUNT.

Mais, si Votre Honneur connaissait ce gentilhomme?

CROMWELL.

Je ne le connais pas, monsieur, et je ne veux pas le connaître. Que m'importe, à moi, que ce soit celui-là ou un autre? Du moment que Charles était condamné, ce n'est point un homme qui lui a tranché la tête, c'est une hache.

MORDAUNT.

Et cependant, sans cet homme, le roi était sauvé. Vous l'avez dit vous-même : on l'enlevait.

CROMWELL.

On l'enlevait jusqu'à Greenwich. Là, il s'embarquait sur une felouque frétée hier par ses sauveurs. Mais, sur la felouque, au lieu du patron Crabbe qu'ils s'attendaient à trouver, étaient quatre hommes à moi, et quatre tonneaux de poudre à la nation. En mer, les quatre hommes descendaient dans un canot qui suit la felouque, abandonnant le roi et ses

sauveurs dans le bâtiment; et vous êtes déjà trop habile en politique, Mordaunt, pour que je vous explique le reste.

MORDAUNT.

Oui, en mer, ils sautaient tous.

CROMWELL.

Justement! L'explosion faisait ce que la hache n'avait pas voulu faire. Le roi Charles disparaissait anéanti; on disait qu'échappé à la justice humaine, il avait été poursuivi et atteint par la vengeance céleste; nous n'étions plus que ses juges et c'était le ciel qui l'avait frappé !...

MORDAUNT.

Monsieur, comme toujours, je m'incline et m'humilie devant vous : vous êtes un profond penseur, et votre idée de la felouque minée est sublime.

CROMWELL.

Absurde, puisqu'elle est devenue inutile. Il n'y a d'idée sublime que celle qui porte ses fruits; toute idée qui avorte est folle et aride. Vous irez donc, ce soir, à Greenwich, Mordaunt; vous demanderez le patron de la felouque *l'Éclair*, vous lui montrerez un mouchoir blanc noué par les quatre bouts; c'était le signe convenu entre les Français et le patron Crabbe: vous direz à mes gens de reprendre terre, et vous ferez reporter la poudre à l'arsenal.

MORDAUNT.

A moins que cette felouque, telle quelle est, ne puisse servir à des projets utiles à la nation.

CROMWELL.

Je comprends.

MORDAUNT.

Ah ! milord, milord ! Dieu, en vous faisant son élu, vous a donné son regard auquel rien ne peut échapper.

CROMWELL, riant.

Je crois que vous m'appelez *milord!* c'est bien, parce que nous sommes entre nous; mais il faudrait faire attention qu'une pareille parole ne vous échappât point devant nos puritains.

MORDAUNT.

N'est-ce pas ainsi que Votre Honneur sera appelé bientôt?

CROMWELL, se levant et prenant son manteau.

Je l'espère, du moins; mais il n'est pas encore temps.

MORDAUNT.

Vous vous retirez, monsieur?

CROMWELL.

Oui, j'ai couché ici hier et avant-hier, et vous savez que ce n'est pas mon habitude de coucher trois fois dans le même lit.

MORDAUNT.

Ainsi, Votre Honneur me donne toute liberté pour la nuit?

CROMWELL.

Et même pour la journée de demain, si besoin est... Venez-vous avec moi, Mordaunt?

MORDAUNT.

Merci, monsieur; les détours que vous êtes obligé de faire en passant par le souterrain me prendraient du temps, et, d'après ce que vous venez de me dire, je n'en ai peut-être déjà que trop perdu. Je sortirai par l'autre porte.

CROMWELL appuie la main sur un bouton perdu dans la tapisserie, et sort par une porte secrète.

En ce cas, adieu!

Au moment où Cromwell disparaît par la porte secrète, Grimaud paraît sur le balcon. Pendant ce temps, Mordaunt a remis son manteau. Il prend la lampe sur la table et sort. La fenêtre s'ouvre; Porthos et Aramis viennent se placer dans la chambre. Aussitôt après, on voit revenir Mordaunt, pâle, épouvanté, reculant, sa lampe à la main, devant d'Artagnan, qui, chapeau bas, marche vers lui avec une exquisse politesse. Derrière d'Artagnan entre Athos.)

SCÈNE II

MORDAUNT, D'ARTAGNAN, PORTHOS, ATHOS, ARAMIS.

D'ARTAGNAN.

Monsieur Mordaunt, puisqu'après tant de jours perdus à courir les uns après les autres, le hasard nous rassemble enfin, causons un peu, s'il vous plaît.

MORDAUNT.

Je vous écoute, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Il me paraît, monsieur, que vous changez de costume aussi rapidement que je l'ai vu faire aux mimes italiens que

M. le cardinal Mazarin fit venir de Bergame, et qu'il vous a sans doute mené voir pendant votre séjour en France?

ARAMIS.

Tout à l'heure vous étiez déguisé, je veux dire habillé en assassin, et maintenant...

MORDAUNT.

Et maintenant, au contraire, j'ai tout l'air d'être dans l'habit d'un homme qu'on va assassiner, n'est-ce pas?

PORTHOS.

Ah! monsieur, comment pouvez-vous dire de ces choses-là, quand vous êtes en compagnie de gentilshommes, et que vous avez une si bonne épée au côté?

MORDAUNT.

Il n'y a pas de si bonne épée, monsieur, qui vaille quatre épées et quatre poignards; sans compter les épées et les poignards de vos acolytes, qui vous attendent à la porte.

ARAMIS.

Pardon, monsieur, vous faites erreur. Ceux qui nous attendent à la porte ne sont point nos acolytes, ce sont nos laquais. Je tiens à rétablir les choses dans leur plus scrupuleuse vérité.

D'ARTAGNAN.

Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, et j'en reviens à ma question. Je me faisais donc l'honneur de vous demander, monsieur, pourquoi vous changiez d'extérieur?... Le masque vous était assez commode, ce me semble; la barbe grise vous seyait à merveille, et, quant à cette hache, dont vous avez fourni un si illustre coup, je crois qu'elle ne vous irait pas mal non plus en ce moment. Pourquoi donc vous en êtes-vous dessaisi?

MORDAUNT.

Parce qu'en me rappelant la scène d'Armentières, j'ai pensé que je trouverais quatre haches pour une, puisque j'allais me trouver entre quatre bourreaux.

D'ARTAGNAN, avec calme.

Monsieur, quoique profondément vicieux et corrompu, vous êtes jeune; ce qui fait que je ne m'arrêterai pas à vos discours frivoles... oui, frivoles, car ce que vous venez de dire à propos d'Armentières n'a pas le moindre rapport avec la situation présente. En effet, nous ne pouvions pas offrir une épée à madame votre mère, et la prier de s'escrimer contre

nous. Mais, à vous, monsieur, à un jeune cavalier qui joue du poignard, du pistolet et de la hache comme nous vous avons vu faire, et qui porte au côté une épée de la taille de celle-ci, il n'y a personne qui n'ait le droit de demander la faveur d'une rencontre.

MORDAUNT.

Ah! ah! c'est donc un duel que vous voulez?

D'ARTAGNAN, avec sang-froid.

Pardon, pardon, ne nous pressons pas; car chacun de nous doit désirer que les choses se passent dans toutes les règles. Rasseyez-vous donc, cher Porthos, et vous, monsieur Mordaunt, veuillez rester tranquille. Nous allons régler au mieux cette affaire, et je vais être franc avec vous. Avouez, monsieur Mordaunt, que vous avez bien envie de nous tuer les uns ou les autres?

MORDAUNT.

Les uns et les autres.

D'ARTAGNAN, se tournant vers Aramis.

C'est un bien grand bonheur, convenez-en, Aramis, que M. Mordaunt connaisse si bien les finesses de la langue française; au moins, il n'y aura pas de malentendu entre nous. (Se retournant vers Mordaunt.) Cher monsieur Mordaunt, je vous dirai donc que ces messieurs payent de retour vos bons sentiments à leur égard, et seraient charmés de vous tuer aussi. Je dirai plus, c'est qu'ils vous tueront probablement; toutefois, ce sera en gentilshommes loyaux, et la meilleure preuve que je puisse fournir, la voici. (En disant ces mots, il jette son chapeau sur le tapis, recule sa chaise contre la muraille, et fait signe à ses amis d'en faire autant; puis, saluant Mordaunt avec grâce.) A vos ordres, monsieur; car, si vous n'avez rien à dire contre l'honneur que je réclame, c'est moi qui commencerai, s'il vous plaît.

PORTHOS.

Halte-là! je commence, moi, et sans rhétorique.

ARAMIS.

Permettez, Porthos...

D'ARTAGNAN.

Messieurs, messieurs, soyez tranquilles, vous aurez votre tour. Demeurez donc à votre place, comme Athos, dont je ne puis trop vous recommander le calme, et laissez-moi l'initiative que j'ai prise. (Tirant son épée avec un geste terrible.) D'ail-

leurs, j'ai particulièrement affaire à monsieur, et je commencerai, je le désire, je le veux ! (A Mordaunt.) Monsieur, je vous attends.

MORDAUNT.

Et moi, messieurs, je vous admire ! Vous discutez à qui commencera de se battre contre moi, et vous ne me consultez pas là-dessus, moi que cela regarde un peu, ce me semble. Je vous hais tous, c'est vrai, mais à des degrés différents... J'espère vous tuer tous, mais j'ai plus de chance de tuer le premier que le second, le second que le troisième, le troisième que le dernier. Je réclame donc le droit de choisir mon adversaire ; si vous me déniez ce droit, tuez-moi, je ne me battrai pas.

PORTHOS et ARAMIS.

C'est juste.

MORDAUNT.

Eh bien, je choisis pour mon premier adversaire celui de vous qui, ne se croyant plus digne de se nommer le comte de la Fère, s'est fait appeler Athos.

ATHOS, secouant la tête.

Monsieur Mordaunt, tout duel entre nous est impossible ; faites à quelque autre l'honneur que vous me destinez.

MORDAUNT.

Ah ! en voilà déjà un qui a peur.

D'ARTAGNAN, bondissant.

Mille tonnerres ! qui a dit ici qu'Athos avait peur ?

ATHOS, avec un sourire de tristesse et de mépris.

Laissez dire, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN.

C'est votre décision, Athos ?

ATHOS.

Irrévocable.

D'ARTAGNAN.

C'est bien ! n'en parlons plus. (A Mordaunt.) Vous l'avez entendu, monsieur ; M. le comte de la Fère ne veut pas vous faire l'honneur de se battre avec vous. Choisissez parmi nous quelqu'un qui le remplace.

MORDAUNT.

Du moment que je ne me bats pas avec lui, peu m'importe avec qui je me bats. Mettez vos noms dans un chapeau, et je tirerai au hasard.

D'ARTAGNAN.

Voilà une idée.

ARAMIS.

En effet, ce moyen concilie tout.

PORTHOS.

Je n'y eusse point pensé, et cependant c'est bien simple.

D'ARTAGNAN.

Voyons, Aramis, écrivez-nous cela de cette jolie petite écriture avec laquelle vous écriviez à Marie Michon pour la prévenir que la mère de monsieur voulait faire assassiner milord Buckingham. (Aramis s'approche du bureau de Cromwell, déchire trois morceaux de papier d'égale grandeur, écrit un nom sur chacun d'eux, puis les présente à Mordaunt. Celui-ci, sans les lire, lui fait signe qu'il s'en rapporte parfaitement à lui. Aramis roule les papiers, les met dans un chapeau et les présente à Mordaunt, qui en tire un qu'il laisse dédaigneusement retomber sans le lire.) Ah! serpenteau, je donnerais toutes mes chances au grade de capitaine des mousquetaires pour que ce bulletin portât mon nom!

ARAMIS, lisant le papier à haute voix.

« D'Artagnan! »

D'ARTAGNAN.

Ah! il y a donc une justice au ciel! (Se retournant vers Mordaunt.) J'espère, monsieur, que vous n'avez aucune objection à faire?

MORDAUNT, tirant son épée et en appuyant la pointe sur sa botte.

Aucune, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Êtes-vous prêt, monsieur?

MORDAUNT.

C'est moi qui vous attends, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Alors, prenez garde à vous, monsieur! car je tire assez bien l'épée.

MORDAUNT.

Et moi aussi.

D'ARTAGNAN.

Tant mieux! cela met ma conscience en repos. En garde!

MORDAUNT.

Un moment. Engagez-moi votre parole, messieurs, que vous ne me chargerez que les uns après les autres.

PORTHOS.

C'est pour avoir le plaisir de nous insulter que vous nous demandez cela, monsieur?

MORDAUNT.

Non, c'est pour avoir, comme disait monsieur tout à l'heure, la conscience tranquille.

D'ARTAGNAN, regardant autour de lui.

Ce doit être pour autre chose.

PORTHOS et ARAMIS.

Foi de gentilhomme!

MORDAUNT.

En ce cas, messieurs, rangez-vous dans quelque coin, comme a fait M. le comte de la Fère, qui, s'il ne veut point se battre, me paraît au moins connaître les règles du combat, et livrez-nous de l'espace, nous allons en avoir besoin.

ARAMIS.

Soit!

PORTHOS.

Voilà bien des embarras.

D'ARTAGNAN.

Rangez-vous, messieurs; il ne faut pas laisser à monsieur le plus petit prétexte de se mal conduire; ce dont, sauf le respect que je lui dois, il me semble avoir grande envie... Allons, êtes-vous enfin prêt, monsieur?

MORDAUNT.

Je le suis.

(Ils croisent le fer.)

D'ARTAGNAN.

Ah! vous rompez, vous tournez!... Comme il vous plaira; j'y gagne quelque chose : je ne vois plus votre méchant visage. Me voilà tout à fait dans l'ombre, tant mieux! Vous n'avez pas d'idée comme vous avez le regard faux, monsieur, surtout lorsque vous avez peur. Regardez un peu mes yeux, et vous verrez une chose que votre miroir ne vous montrera jamais, c'est-à-dire un regard loyal et franc. (Mordaunt, en rompant, se trouve près de la muraille, à laquelle il appuie sa main gauche.) Ah! pour cette fois, vous ne romprez plus, mon bel ami! Messieurs, avez-vous jamais vu un scorpion cloué à un mur? (Au moment où, plus acharné que jamais, après une feinte rapide et serrée, il s'élance comme l'éclair sur Mordaunt, la muraille semblé se fendre, Mordaunt disparaît par l'ouverture béante, et l'épée, pressée entre les deux

D'ARTAGNAN.

Voilà une idée.

ARAMIS.

En effet, ce moyen concilie tout.

PORTHOS.

Je n'y eusse point pensé, et cependant c'est bien simple.

D'ARTAGNAN.

Voyons, Aramis, écrivez-nous cela de cette jolie petite écriture avec laquelle vous écriviez à Marie Michon pour la prévenir que la mère de monsieur voulait faire assassiner milord Buckingham. (Aramis s'approche du bureau de Cromwell, déchire trois morceaux de papier d'égale grandeur, écrit un nom sur chacun d'eux, puis les présente à Mordaunt. Celui-ci, sans les lire, lui fait signe qu'il s'en rapporte parfaitement à lui. Aramis roule les papiers, les met dans un chapeau et les présente à Mordaunt, qui en tire un qu'il laisse dédaigneusement retomber sans le lire.) Ah! serpenteau, je donnerais toutes mes chances au grade de capitaine des mousquetaires pour que ce bulletin portât mon nom!

ARAMIS, lisant le papier à haute voix.

« D'Artagnan! »

D'ARTAGNAN.

Ah! il y a donc une justice au ciel! (Se retournant vers Mordaunt.) J'espère, monsieur, que vous n'avez aucune objection à faire?

MORDAUNT, tirant son épée et en appuyant la pointe sur sa botte.

Aucune, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Êtes-vous prêt, monsieur?

MORDAUNT.

C'est moi qui vous attends, monsieur.

D'ARTAGNAN.

Alors, prenez garde à vous, monsieur! car je tire assez bien l'épée.

MORDAUNT.

Et moi aussi.

D'ARTAGNAN.

Tant mieux! cela met ma conscience en repos. En garde!

MORDAUNT.

Un moment. Engagez-moi votre parole, messieurs, que vous ne me chargerez que les uns après les autres.

PORTHOS.

C'est pour avoir le plaisir de nous insulter que vous nous demandez cela, monsieur?

MORDAUNT.

Non, c'est pour avoir, comme disait monsieur tout à l'heure, la conscience tranquille.

D'ARTAGNAN, regardant autour de lui.

Ce doit être pour autre chose.

PORTHOS et ARAMIS.

Foi de gentilhomme!

MORDAUNT.

En ce cas, messieurs, rangez-vous dans quelque coin, comme a fait M. le comte de la Fère, qui, s'il ne veut point se battre, me paraît au moins connaître les règles du combat, et livrez-nous de l'espace, nous allons en avoir besoin.

ARAMIS.

Soit!

PORTHOS.

Voilà bien des embarras.

D'ARTAGNAN.

Rangez-vous, messieurs; il ne faut pas laisser à monsieur le plus petit prétexte de se mal conduire; ce dont, sauf le respect que je lui dois, il me semble avoir grande envie... Allons, êtes-vous enfin prêt, monsieur?

MORDAUNT.

Je le suis.

(Ils croisent le fer.)

D'ARTAGNAN.

Ah! vous rompez, vous tournez!... Comme il vous plaira; j'y gagne quelque chose : je ne vois plus votre méchant visage. Me voilà tout à fait dans l'ombre, tant mieux! Vous n'avez pas d'idée comme vous avez le regard faux, monsieur, surtout lorsque vous avez peur. Regardez un peu mes yeux, et vous verrez une chose que votre miroir ne vous montrera jamais, c'est-à-dire un regard loyal et franc. (Mordaunt, en rompant, se trouve près de la muraille, à laquelle il appuie sa main gauche.) Ah! pour cette fois, vous ne romprez plus, mon bel ami! Messieurs, avez-vous jamais vu un scorpion cloué à un mur? (Au moment où, plus acharné que jamais, après une feinte rapide et serrée, il s'élance comme l'éclair sur Mordaunt, la muraille semblé se fendre, Mordaunt disparaît par l'ouverture béante, et l'épée, pressée entre les deux

panneaux, se brise. D'Artagnan fait un pas en arrière; la muraille se referme.) A moi, messieurs ! enfonçons cette porte !

ARAMIS, accourant près de d'Artagnan.

C'est le démon en personne !

PORTHOS, appuyant son épaule contre la porte secrète.

Il nous échappe, sangdieu ! il nous échappe !

ATHOS, sourdement.

Tant mieux !

D'ARTAGNAN.

Je m'en doutais, mordious ! je m'en doutais ; quand le misérable a tourné autour de la chambre, je prévoyais quelque infâme manœuvre, je devinais qu'il tramait quelque chose; mais qui pouvait se douter de cela ?

ARAMIS.

C'est un affreux malheur que nous envoie le diable, son ami !

ATHOS.

C'est un bonheur manifeste que nous envoie Dieu !

D'ARTAGNAN.

En vérité, vous baissez, Athos ! comment pouvez-vous dire des choses pareilles à des gens comme nous? Mordious !... vous ne comprenez donc pas la situation?... Le misérable va nous envoyer cent côtes de fer qui nous pileront comme grain dans ce mortier de M. Cromwell... Allons, allons, en route ! Si nous demeurons seulement cinq minutes ici, c'est fait de nous.

ATHOS et ARAMIS.

Oui, vous avez raison, en route !

PORTHOS.

Et où allons-nous ?

D'ARTAGNAN.

A l'hôtel, prendre nos hardes et nos chevaux ; puis, de là, s'il plaît à Dieu, en France, où du moins je connais l'architecture des maisons. Notre felouque nous attend ; ma foi, c'est encore heureux... En route !

TOUS.

En route !... en route !

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME

ONZIÈME TABLEAU

L'Éclair à l'ancre. On voit le couronnement de la chambre de poupe avec une large fenêtre dans le pan coupé donnant sur la mer. A gauche, le pont. Au-dessous de la chambre de poupe, un compartiment rempli de gros tonneaux superposés, les premiers praticables, les autres peints. Un petit escalier correspond de ce compartiment avec le pont. A gauche, sous le pont, autre compartiment avec deux portes, l'une à droite, ouvrant sur le magasin aux tonneaux, l'autre à gauche. Hamacs, table suspendue. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE SENTINELLE, sur le pont; GROSLOW, MORDAUNT.

LA SENTINELLE.

Hé! de la barque, halte là? Qui vive?...

(Groslow sort du côté gauche. Il est enveloppé d'un caban de pêcheur. Barbe coupée.)

UNE VOIX, au fond.

Officier!... de la part du général Cromwell.

GROSLOW.

Avancez à l'ordre... Monsieur Mordaunt!... Quoi donc! tout serait-il manqué?...

MORDAUNT, sur le pont, le regardant avec attention.

Vous, colonel?... Ah! fort bien... Tout tient, au contraire. Mais n'y a-t-il rien de nouveau sur *l'Éclair?* on n'a rien changé à bord?

GROSLOW.

Rien... Mais, puisque vous êtes ici, que s'est-il donc passé là-bas?...

MORDAUNT.

Tout s'est passé comme on devait s'y attendre.

GROSLOW.

Alors...?

MORDAUNT, montrant le mouchoir noué aux quatre bouts.

Alors, vous voyez que je sais tout.

GROSLOW.

C'est vrai...

MORDAUNT.

Ne perdons pas de temps, car ils vont bientôt arriver.

GROSLOW.

Qui donc?

MORDAUNT.

Ces quatre conspirateurs qui devaient enlever le roi, et qui n'ont pas réussi.

GROSLOW.

Ah! ce sont eux à qui M. Cromwell destine...? Bien... je comprends... Ils viennent, dites-vous?...

MORDAUNT.

Oui... Si rapide, si furieuse qu'ait été ma course, j'entendais toujours au loin derrière moi le hennissement de leurs chevaux. Ils viennent, vous dis-je!... mais... ils vous reconnaîtront... ils se défieront...

GROSLOW.

Impossible... sous ce caban... la nuit; et puis, vous voyez, selon l'ordre du général, j'ai coupé ma barbe, et je saurai déguiser ma voix.

MORDAUNT.

Oui... c'est vrai... Moi-même, j'ai eu peine à vous reconnaître... Vous les logerez?...

GROSLOW.

Dans la chambre de poupe... juste au-dessus de la cargaison de vins.

MORDAUNT.

Oui, mais ils ont leurs gens...

GROSLOW.

Leurs gens... dans l'entre-pont, avec des portes bien verrouillées.

MORDAUNT.

Et moi... car, s'ils m'apercevaient, tout serait perdu.

GROSLOW.

Dans ma cabine, derrière une fausse cloison qui semble être le mur du navire, il y a une cachette impénétrable, même aux douaniers qui poursuivent la contrebande. Je vous en réponds... D'ailleurs, vous verrez.

MORDAUNT, les yeux fixés sur la mer.

C'est une barque qui s'approche... Oh! enfin!...

GROSLOW.

Quelle vue vous avez!...

MORDAUNT, toujours regardant.

J'ai la vue d'un homme qui joue sa vie sur un regard! Je vous dis que c'est une barque qui se dirige vers le bâtiment.

GROSLOW.

En effet, je la vois, maintenant... Sentinelle, bonne garde, et rappelle-toi le mot d'ordre.

LA SENTINELLE.

Oui, commandant.

MORDAUNT.

Les voici... tous !... bien tous !

GROSLOW.

Allons, cachez-vous... jusqu'à ce qu'ils soient installés... Venez.

LA SENTINELLE.

Hé ! de la barque... Holà ! qui vive ?...

D'ARTAGNAN.

Louis et France.

GROSLOW, revenant.

Laisse arriver.

SCÈNE II

GROSLOW, D'ARTAGNAN, ATHOS.

GROSLOW.

Entrez à bord, messieurs ; je vous attendais.

D'ARTAGNAN, arrêtant Athos.

Ce n'est pas la voix du patron Crabbe, ce n'est pas sa taille, ce n'est pas lui... Un moment, Athos !

ATHOS.

Qui êtes-vous, l'ami? et pourquoi dites-vous que vous nous attendiez?... On ne vous connaît pas.

GROSLOW.

Je sais, milord... Vous cherchez le patron Crabbe; mais vous ne pourrez le voir.

D'ARTAGNAN.

Plaît-il ?... Pourquoi ne le verrons-nous pas ?

GROSLOW.

Hélas ! milord, mon pauvre beau-frère, le patron Crabbe, est tombé du mât de hune ce matin, et s'est presque cassé la jambe.

D'ARTAGNAN.

Que de tonneaux ! on dirait la caverne d'Ali Baba... Qu'y a-t-il donc là dedans ?

(Il prend la lanterne des mains de Grimaud et regarde.)

GROSLOW, vivement et se reculant.

Du vin de Porto, milord.

D'ARTAGNAN.

Ah ! du vin de Porto, c'est toujours une tranquillité ; voilà notre Porthos qui est sûr du moins de ne pas mourir de soif... Et tous ces tonneaux sont pleins ?

(Il approche sa lanterne.)

GROSLOW, même jeu de frayeur.

Quelques-uns seulement, milord ; les autres sont vides.

(D'Artagnan frappe du doigt sur les tonneaux, et introduit sa lanterne dans les intervalles des barriques.)

D'ARTAGNAN.

C'est bien, je réponds de ce compartiment... Passons, monsieur Roggers.

(Il passe dans la cabine.)

ARAMIS, dans la chambre de poupe.

Eh bien, Porthos, que dites-vous de l'Angleterre ?

PORTHOS.

C'était beau d'y aller... mais c'est superbe d'en revenir.

ATHOS.

Hélas ! nous revenons seuls.

ARAMIS.

Dormons.

PORTHOS.

Ah çà ! mais vous n'avez donc pas faim, vous ?

D'ARTAGNAN, dans la cabine des Laquais.

Ah ! voilà nos hommes logés... (Il passe en revue tout le compartiment.) Il faut vous coucher, mes braves... Grimaud, je n'ai plus besoin de toi ; merci ! (A part.) Rien encore ici. (A Groslow.) Patron, où conduit cette porte ?...

GROSLOW.

Pardon, milord, j'en ai la clef ; c'est ma chambre.

D'ARTAGNAN.

Voyons ; et puis vous me montrerez la cale.

GROSLOW.

Entrez, milord ; vous remonterez à votre chambre par l'escalier de ma cabine, qui conduit sur le pont.

MOUSQUETON, regardant partir d'Artagnan.

Voilà un officier qui sait faire des rondes !

BLAISOIS.

Avec des maîtres comme ceux-là, on peut goûter les douceurs du sommeil.

ATHOS.

D'Artagnan ne revient pas.

ARAMIS.

Si fait, j'entends sa voix ; il a fait le tour du bâtiment, et le voilà qui sort de l'écoutille là-bas.

D'ARTAGNAN, reparaissant sur le pont avec sa lanterne.

La cale est vide, rien de suspect dans la chambre du patron ; s'il y a une armée à bord, çà ne peut être qu'une armée de rats. Bien, patron Roggers, me voilà dans la chambre de poupe ; appareillez, veillez aux manœuvres et tâchez que nous allions vite.

GROSLOW, de loin.

Oui, milord !

PORTHOS.

Quelles nouvelles ?

D'ARTAGNAN.

Excellentes ; nous pouvons dormir avec la même tranquillité que si nous logions à la *Chevrette*, rue Tiquetonne.

(Il tire son épée du fourreau, visite ses pistolets et se couche en travers de la porte.)

ATHOS.

Eh bien, que faites-vous donc ?... Vous appelez cela de la tranquillité ?... Vous craignez donc encore quelque chose ?...

D'ARTAGNAN.

Le seul moyen d'être vraiment en sûreté, c'est d'avoir toujours peur de ne pas y être... Allons, mes amis prenons des forces... Je vois bien ce qui vous afflige, cher Athos ; mais, vous l'avez dit souvent, accusons la fatalité... Aramis, vous allez revoir les duchesses, faites de bons rêves... Vous, cher Porthos, je sais bien ce qui vous manque ; mais je vous promets demain, à Boulogne, des huîtres, du vin d'Espagne, et un pâté d'Amiens... car, demain matin, nous serons en France !

ATHOS.

La patrie des cœurs loyaux !

hommes coupent la corde quand nous serons tous embarqués.

GROSLOW.

J'ai ma hache d'abordage.

MORDAUNT.

Il y a encore les gens de ces misérables dans l'entre-pont... Ceux-là dorment aussi ?

GROSLOW.

Nous le verrons en traversant leur chambre pour aller dans la sainte-barbe.

MORDAUNT.

Allons y donc, j'ai hâte d'en finir !

(Ils redescendent.)

SCÈNE V

GRIMAUD, MOUSQUETON, BLAISOIS.

MOUSQUETON, à Grimaud.

Eh bien ?

GRIMAUD, près d'un tonneau.

Cela va.

MOUSQUETON.

Le tonneau est-il percé ?

GRIMAUD.

Çà coule.

MOSUQUETON.

Quel bonheur !

BLAISOIS.

Alarme ! on descend l'escalier, revenez !

MOUSQUETON.

Ah ! mon Dieu, que devenir ?... Il n'aura pas le temps...

GRIMAUD.

C'est bon !

MOUSQUETON.

Cette planche, vite !

(Il repousse la planche enlevée et se place devant. Grimaud se cache derrière les tonneaux. La porte s'ouvre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, GROSLOW, MORDAUNT, enveloppés de manteaux. Mordaunt tient une lanterne.

CROSLOW.

Quoi ! pas couchés encore ?... C'est contraire au règlemen .

MOUSQUETON.

Nous soupions, messieurs.

GROSLOW.

Que dans dix minutes le feu soit éteint, et que dans un quart d'heure on ronfle.

MORDAUNT, à Groslow.

Ouvrez la porte, je vous prie

MOUSQUETON.

Ah ! Jésus Dieu ! ils vont le découvrir.

BLAISOIS.

Si nous prévenions nos maîtres ?

(Groslow et Mordaunt passent dans le cabinet aux tonneaux et referment la porte.)

MORDAUNT, écoutant.

Oui, ils dorment profondément, et Dieu me les livre enfin...

(Grimaud passe un peu sa tête derrière le tonneau.)

MORDAUNT.

Où sont les tonneaux pleins ?

GROSLOW.

Celui-là et les deux au fond. Mais voici celui auquel vous pouvez attacher la mèche... Il a un robinet.

MORDAUNT, tirant une mèche de son manteau.

Vous dites que cette mèche dure environ huit minutes ?

GROSLOW.

Huit minutes.

MOUSQUETON.

Est-ce que vous entendez ce qu'ils disent, vous ?

BLAISOIS.

Pas du tout... Seulement, comme ils ne crient pas, c'est qu'ils n'ont pas trouvé M. Grimaud.

MORDAUNT.

Et, par ce trou qui correspond à la cale, je pourrai mettre le feu à cette mèche... sans rentrer ici ?

GROSLOW.

Parfaitement! mais ne vous pressez pas, attendez que nous soyons bien embarqués; la besogne est périlleuse, laissez faire cette besogne à mon second.

(Mordaunt attache la mèche au-dessous du tonneau.)

MORDAUNT.

Je ne confie qu'à moi l'exécution de ma vengeance. Ne vous inquiétez pas; lorsque l'horloge du bord piquera le quart après minuit, je redescendrai dans la cale; vous, faites embarquer vos hommes dans le canot, et, à ce moment, avertissez-moi par un coup de sifflet.

GROSLOW.

Ce sera bientôt fait.

MORDAUNT.

Il me faut une minute pour vous rejoindre; en une seconde, le câble est coupé; nous faisons force de rames, et bientôt... oh! bientôt l'incendie... l'explosion effroyable... Ce sera un magnifique spectacle, n'est-ce pas, ma mère?...

(Il lève son chapeau en regardant vers le ciel.)

GRIMAUD, reconnaissant Mordaunt.

Ah!

GROSLOW.

Je cours donner le mot à mes gens.

MORDAUNT.

Non, pas un mot, pas un geste, pas un bruit... Ne réveillez pas nos ennemis!... Vous avez un quart d'heure; songez donc à tout ce qui peut arriver en un quart d'heure.

GROSLOW.

N'importe, ne perdons pas de temps...

(Ils vont à la porte.)

MOUSQUETON.

On n'entend plus rien; est-ce qu'il l'auraient tué?

BLAISOIS.

Il aurait crié... Mais on ouvre la porte; les voici qui reviennent.

GROSLOW, après avoir fermé la porte.

Ah! mes ordres sont suivis. Allons, vite, vite. (A Mordaunt.) Descendez à la cale; moi, je monte sur le pont.

MORDAUNT.

Au coup de sifflet, je mets le feu!

(A peine ont-ils refermé l'autre porte, que Grimaud se lève, pâle et tremblant.

Il tient à la main la cruche, et va heurter à la planche. Le vaisseau commence à marcher.)

MOUSQUETON, levant la planche.

Venez, ils n'y sont plus... Eh bien, en avez-vous tiré beaucoup ?

GRIMAUD, s'approchant de la lumière.

Oh !

(Il recommande le silence aux Laquais et monte l'escalier de la chambre des Mousquetaires.)

MOUSQUETON.

Eh bien, il emporte le vin ?

(Grimaud est à moitié passé hors du pont. D'Artagnan fait un mouvement et se réveille.)

GRIMAUD.

Chut !

D'ARTAGNAN.

Quoi donc ?

GRIMAUD.

De la poudre !

(Il lui parle à l'oreille.)

D'ARTAGNAN.

Est-ce possible, mon Dieu ! (Même jeu de Grimaud.) Horreur ! (A l'oreille d'Aramis.) Chevalier ! chevalier !... (Il lui met la main sur l'épaule.) Silence !... réveillez Athos.

(Aramis réveille Athos de la même façon.)

ATHOS.

Qu'y a-t-il ?

ARAMIS.

Silence !

D'ARTAGNAN réveille Porthos, qui se relève brusquement et va parler quand d'Artagnan lui ferme la bouche.

Amis, amis, savez-vous qui est le patron de cette barque ?... Le colonel Groslow... Chut !... Savez-vous ce qu'il y a dans ces barriques pleines de vin, disait-on ? Tenez... (Il arrache la cruche des mains de Grimaud et leur montre de la poudre.) Savez-vous enfin quel est l'homme qui va, dans un quart d'heure, mettre le feu à cette poudre ? C'est Mordaunt.

ATHOS.

Mordaunt ! nous sommes perdus !

ARAMIS.

Défendons-nous !

PORTHOS.

Ventrebœuf, égorgeons tout!

D'ARTAGNAN.

Silence!... mais silence donc! Si Mordaunt se voyait découvert, il serait capable de se faire sauter avec nous... Ne désespérons pas, ne nous défendons pas, ne tuons pas... Avec des ennemis comme M. Mordaunt, pas de faux point d'honneur, mordious!... Grimaud, fais toujours monter tes camarades par le petit escalier... Voyons... (Il cherche.) Avez-vous confiance en moi?...

TOUS.

Oh! parlez! parlez!

D'ARTAGNAN.

Eh bien, il n'y a qu'un seul parti à prendre... pas d'épées, pas de grandes manières ici... Partons!...

PORTHOS.

Partons... et par où?...

D'ARTAGNAN, ouvrant le sabord par lequel on voit la mer.

Au-dessous de cette fenêtre est leur canot remorqué par un câble. (Il regarde.) Athos, Aramis, saisissons le câble, nous atteindrons la chaloupe, nous en couperons la corde avec votre poignard, et, une fois isolés, sur un terrain bien sûr, qu'ils nous attaquent s'ils l'osent... A la mer! à la mer!

(Il attache une échelle de corde, qu'il fait descendre jusqu'à la mer.)

PORTHOS.

Il fait bien froid.

D'ARTAGNAN.

Mordious! il fera trop chaud tout à l'heure... Nos gens, où sont-ils?...

GRIMAUD, MOUSQUETON, BLAISOIS.

Nous voici!

BLAISOIS.

Je ne sais nager que dans les rivières.

MOUSQUETON.

Et moi, je ne sais pas nager du tout.

PORTHOS.

Je me charge de vous deux.

(Il les saisit à la ceinture.)

D'ARTAGNAN.

En avant!... en avant!

(Athos descend à l'échelle de corde, puis Aramis, puis les autres. Le bateau continue à marcher.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, s'enfuyant par l'échelle ; GROSLOW.

GROSLOW.

Il est temps. Aux échelles, vivement !

VOIX D'HOMMES.

Nous voici !

GROSLOW.

C'est bien !... Vous tenez le câble ?... Embarquez. (Il donne un coup de sifflet, le vaisseau disparaît dans la coulisse.) Le câble est coupé !

(On entend un grand cri de désespoir dans la coulisse, et l'on voit, dans le compartiment des tonneaux, monter peu à peu la lueur de la mèche à laquelle Mordaunt a mis le feu du fond de la cale.)

DOUZIÈME TABLEAU

La pleine mer. — Le navire a disparu tout entier dans la coulisse. Le théâtre représente la pleine mer éclairée par la lune. Au milieu de la scène, on voit la barque chargée des sept hommes. Athos achève de couper le câble avec son poignard.

SCÈNE UNIQUE

D'ARTAGNAN, PORTHOS, ARAMIS, ATHOS, GRIMAUD, MOUSQUETON, BLAISOIS, puis MORDAUNT, dans la mer.

D'ARTAGNAN.

Maintenant, mes amis, je crois que nous allons voir quelque chose de curieux.

(On voit dans le lointain reparaître le petit bâtiment avec des hommes sur le pont. L'explosion a lieu ; une vive clarté illumine toute la mer.)

ARAMIS.

C'est superbe !

PORTHOS.

Voilà ce que c'est !

D'ARTAGNAN.

Pour le coup, nous sommes débarrassés de ce serpent... Qu'en dites vous ?

ATHOS.

C'est horrible !... c'est horrible !

D'ARTAGNAN.

C'est horrible, si vous voulez, mais c'est consolant... Force de rames, mes amis !...

MORDAUNT, dans la mer.

A moi !... au secours !...

D'ARTAGNAN.

C'est la voix de Mordaunt !... Encore lui, le démon !

MORDAUNT, nageant.

Pitié ! messieurs, pitié, au nom du ciel ! je sens mes forces qui m'abandonnent.

ATHOS.

Le malheureux !... Arrêtez, mes amis...

D'ARTAGNAN.

Athos, je vous déclare que, s'il approche à dix pieds de la barque, je lui fends la tête d'un coup d'aviron.

MORDAUNT, nageant.

De grâce, ne me fuyez pas, messieurs !... de grâce, ayez pitié de moi !...

ATHOS.

Oh ! cela me déchire !... D'Artagnan !... d'Artagnan !... mon fils... il faut qu'il vive.

D'ARTAGNAN.

Mordious ! pourquoi ne vous livrez-vous pas tout de suite pieds et poings liés à ce misérable ?... Ce sera plus tôt fait.

MORDAUNT,

Monsieur le comte de la Fère ! c'est à vous que je m'adresse, c'est vous que je supplie, ayez pitié de moi !... Où êtes-vous, monsieur le comte de la Fère ?... Je n'y vois plus... je me meurs... A moi !... à moi !...

ATHOS, se penchant et étendant le bras vers Mordaunt.

Me voici, monsieur, me voici ; prenez ma main et entrez dans notre embarcation.

D'ARTAGNAN.

J'aime mieux ne pas le regarder; cette faiblesse me répugne.

ATHOS.

Bien ! mettez votre autre main ici. (Il lui offre son épaule comme second point d'appui.) Maintenant, vous voilà sauvé, tranquillisez-vous.

MORDAUNT, avec rage.

Ah! ma mère, je ne peux t'offrir qu'une victime; mais ce sera du moins celle que tu eusses choisie!

(D'Artagnan pousse un cri, Porthos lève l'aviron, Aramis cherche une place pour frapper; une secousse donnée à la barque entraîne Athos dans l'eau.)

PORTHOS.

Oh! Athos! Athos! malheur sur nous qui t'avons laissé mourir!

ARAMIS.

Malheur!

D'ARTAGNAN.

Oh! oui, malheur!... Ah!... voyez!... ce cadavre qui monte lentement... C'est Mordaunt!

(On voit paraître à la surface des flots le cadavre de Mordaunt avec le poignard dans le cœur.)

ARAMIS.

Il a un poignard dans le cœur!

PORTHOS.

Le voilà flottant sur le dos des lames.

D'ARTAGNAN.

Ah! sangdiou!... c'est le Mordaunt!...

PORTHOS.

Le beau coup!

D'ARTAGNAN.

Mais Athos, Athos!... où est-il?...

ATHOS, reparaissant et s'attachant à la barque.

Me voici...

(Explosion de joie des amis, qui enlèvent Athos dans la barque.)

ARAMIS.

Enfin, Dieu a parlé!

D'ARTAGNAN.

Mort de la main d'Athos!...

ATHOS.

Ce n'est pas moi qui l'ai tué : c'est le destin.

D'ARTAGNAN.

Qu'importe, pourvu qu'il soit mort!... Et maintenant, amis, en France!

TOUS.

En France!... en France!...

FIN DU TOME NEUVIÈME

TABLE

CATILINA. 1
LA JEUNESSE DES MOUSQUETAIRES. 173
LES MOUSQUETAIRES. 373

FIN DE LA TABLE

POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

TABLE

CATILINA. 1
LA JEUNESSE DES MOUSQUETAIRES. 173
LES MOUSQUETAIRES. 373

FIN DE LA TABLE

POISSY, TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES PARUS FORMAT GRAND IN-18,
à 3 francs le volume.

LES UNS ET LES AUTRES
Par MÉRY. . . . . 1 vol.

NAUFRAGE AU PORT
Par ÉDOUARD GOURDON . . . . . 1 vol.

VIE DE JEANNE D'ARC
Par l'Auteur de *Madame la duchesse d'Orléans* . . . 1 vol.

LA VIE FANTASTIQUE
Par MÉRY. . . . . 1 vol.

LA BELLE REBECCA
Par AMÉDÉE PICHOT. . . . . 1 vol.

LE SECRET DU BONHEUR
Par ERNEST FEYDEAU . . . . . 2 vol.

NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE
ET DE LITTÉRATURE
Par D. NISARD . . . . . 1 vol.

LA COMTESSE FAUSTINE
Par Mme IDA HAHN-HAHN . . . . . 1 vol.

DUELS ET DUELLISTES
Par ROGER DE BEAUVOIR. . . . . 1 vol.

RYNO
Par Mme MANOEL DE GRANDFORT, 2e édition . . . . . 1 vol.

BONJOUR ET BONSOIR
Par Mlle D'AGHONNE. . . . . 1 vol.

EN CHEMIN DE FER
Par X. MARMIER . . . . . 1 vol.

THÉATRE DE NOHANT
Par GEORGE SAND . . . . . 1 vol.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART
Par L. VITET . . . . . 2 vol.

LA SOCIETÉ FRANÇAISE ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE
Par CORNÉLIS DE WITT . . . . . 1 vol.

UN CHEVAL DE PHIDIAS
Par VICTOR CHERBULIEZ. . . . . 1 vol.

ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE
Par ERNEST RENAN (7e édition, revue et corrigée). . . 1 vol.

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES
Par CH. MONSELET . . . . . 1 vol.

LE ROMAN DE DEUX JEUNES FILLES
Par PASCAL DORÉ . . . . . 1 vol.

LES CHASSES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE
Par PAUL CAILLARD. . . . . 1 vol.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

SEP 28 1938